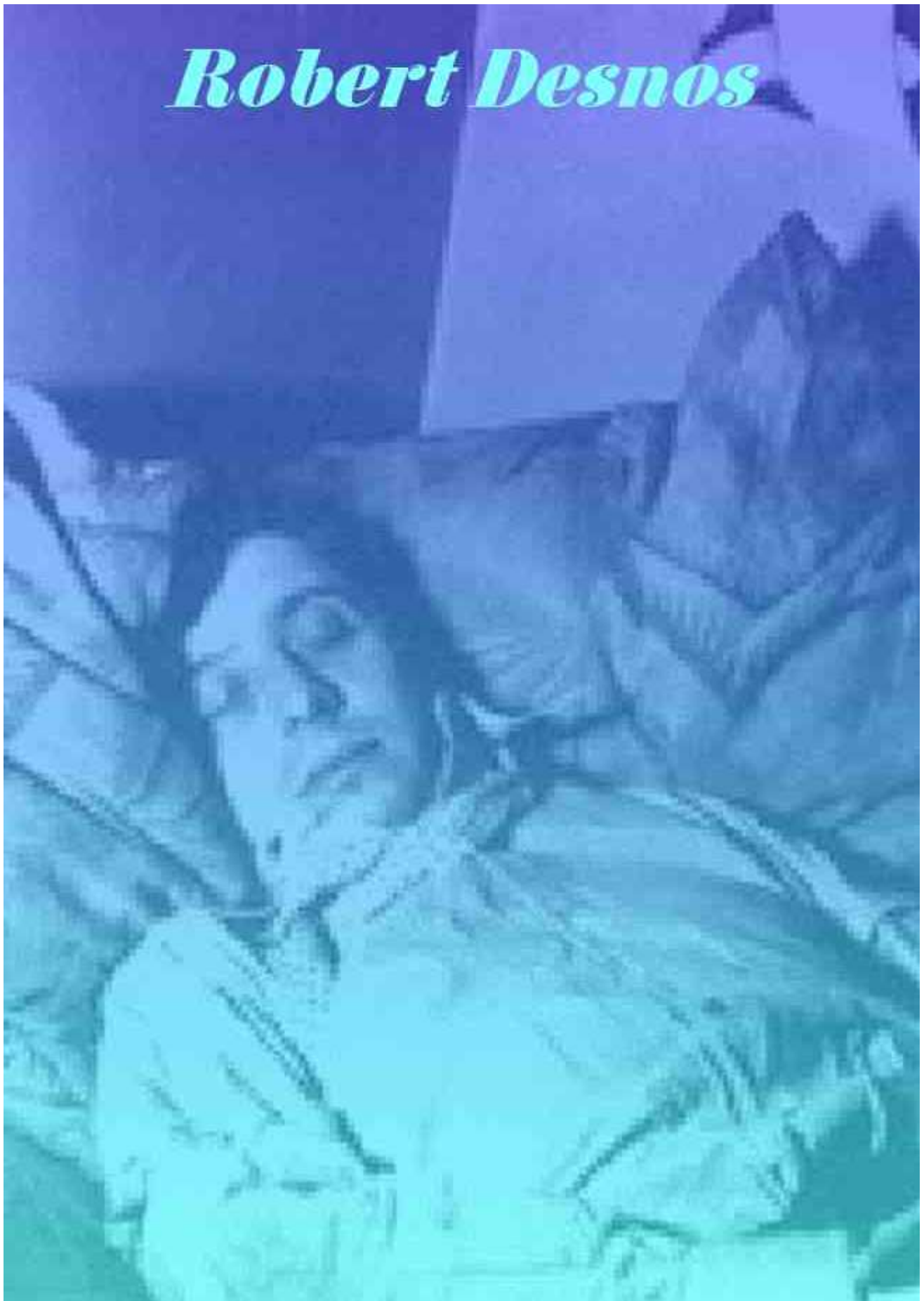


Robert Desnos



Une brève biographie de Robert Desnos



Desnos, Robert
(1900-1945)

La jeunesse

Robert Desnos est né le 4 Juillet 1900. Son père, Lucien Desnos, est mandataire aux halles pour la volaille et le gibier. Toute son enfance et son adolescence, il la passe dans le quartier Saint-Merri, un quartier populaire des Halles. En 1902 en effet la famille Desnos s'installe rue Saint-Martin puis déménage en 1913 pour la rue de Rivoli. L'oeuvre de Desnos sera **marquée par les souvenirs accumulés dans ces quartiers populaires et pittoresques.**



Élevé dans un milieu petit-bourgeois, il fait sa première communion en 1911 et obtient son certificat d'études en 1913. Au collège il est plutôt mauvais élève. En fait les cours ne l'intéressent pas et surtout il déteste le discours patriotique qui s'y développe. Il préfère lire [Hugo](#) et [Baudelaire](#) et surtout se passionner pour la culture populaire: romans d'aventures, bandes dessinées, *Fantômas* et ses couvertures bariolées de couleurs, en un mot tout ce que les **Surréalistes** nommeront plus tard la "**Poésie involontaire**", le merveilleux dans la naïveté populaire... Ses poèmes de la fin des années 20 et des années 30, élaborés sur un ensemble de clichés, ont **pour origine** cet imaginaire que Desnos s'est construit pendant cette période. Les surréalistes qui lui reprocheront ces oeuvres ont oublié que la culture de Desnos n'est pas savante ou livresque. Quand il se lance dans les alexandrins il se trompe souvent dans la métrique, et beaucoup d'entre eux ont en fait 13 pieds! D'ailleurs Desnos aimait répéter: "*Je ne suis pas philosophe, je ne suis pas métaphysicien... Et j'aime le vin pur.*" Il disait aussi. "*Ce que les écrivains ont à dire s'adresse à tous*".

les débuts du poète En 1916 Desnos quitte le collège et devient commis dans une importante droguerie. Il commence à publier en 1918 dans la *Tribune des jeunes*, une revue de tendance socialisante. En 1919 Desnos devient secrétaire de Jean de Bonnefon et gérant de sa maison d'édition. Dans le *Trait d'union*, revue d'avant-garde, il publie quelques poèmes (Le fard des argonautes) dont certains sont très influencés par [Apollinaire](#) (Prospectus). Grâce au poète Louis de Gonzague Frick, il est introduit dans les milieux littéraires modernistes et d'avant-garde. Chez Georges-Elzéar-Xavier Aubaut, personnage étrange qui se dit ancien secrétaire de Huysmans, il rencontre **Benjamin Péret** qui lui fait découvrir **Dada** et lui présente **André Breton**. Mais en 1920 et 1921, Desnos doit faire son service militaire, d'abord à Chaumont puis au Maroc **l'aventure**

commence. Entre temps **Dada** fait long feu. Le numéro 2 de *Littérature* (nouvelle série) publie le fameux texte "*Lâchez tout*" qui inclut Dada dans les vieux mythes à abandonner. Immédiatement après Breton et ses amis se regroupent pour mener **l'expérience du Surréalisme**.

Grâce à Péret, Desnos intègre le groupe et participe de manière éclatante aux expériences **d'écriture automatique**, de sommeils hypnotiques, de **récits de rêves ou de fantasmes**. Desnos joue alors le rôle du médium, il est un "dormeur" qui, du fond des espaces du sommeil, sort des aphorismes d'une haute valeur poétique qui tirent toutes les possibilités du langage: c'est la série des **Rose Sélavy**. Les années 1922 et 1923 sont ainsi, pour Desnos comme pour ses compagnons, des années d'expérimentation du langage et de l'ensemble de ses possibilités: Desnos a constitué un véritable laboratoire du langage (**l'Aumonyme, P'Oasis, L'asile ami, La colombe et l'arche...**).

D'ailleurs Desnos est le prince du surréalisme, et André Breton (qu'on a surnommé le "Pape du Surréalisme") lui offre dans le *Manifeste du surréalisme* un authentique hommage :

"Demandez à Robert Desnos, celui d'entre nous qui, peut-être, s'est **le plus** approché de la vérité surréaliste, celui qui, dans des oeuvre encore inédites et le long des multiples expériences auxquelles il s'est prêté, a justifié pleinement l'espoir que **je** plaçais dans le surréalisme et me somme encore d'en attendre beaucoup. Aujourd'hui Desnos *parle surréaliste* à volonté. La prodigieuse agilité qu'il met à suivre oralement sa pensée nous vaut autant qu'il nous plaît de discours splendides et qui se perdent, Desnos ayant mieux à faire qu'à les fixer. Il lit **en lui** à livre ouvert et ne fait rien pour retenir les feuillets qui s'envolent au vent de sa vie."

Il avait écrit un peu plus tôt dans le *Journal littéraire* (5 juillet 1924):

"Le surréalisme est à l'ordre du jour et Desnos est son prophète"

Le surréalisme au quotidien Dans les années 1924-1926, Desnos participe aux diverses manifestations surréalistes, signe les diverses déclarations et lettres ouvertes du groupe; il est rédacteur (1924-1929) de la revue *La Révolution surréaliste*...

Comme il faut bien vivre, il travaille comme comptable des publications médicales de la Librairie Baillière (1922-1924), écrit sur commande pour Jacques Doucet (*De l'érotisme*, 1923...), est, pendant un moment, courtier de publicité pour un annuaire industriel, il est ensuite caissier du journal *Paris-Soir* (1924). Puis il se fait journaliste d'abord à *Paris-Soir* (1925-1926), puis au journal *Le Soir* (1926-1929), à *Paris-Matinal* (1927-1928) et au *Merle*. Passionné de cinéma, il publie des chroniques cinématographiques dans divers journaux. Si ces activités lui prennent beaucoup de temps, il ne cesse pas d'écrire. Déjà en 1924 était paru *Deuil pour deuil*, long texte purement narratif, où Desnos fait un voyage dans un fantastique intégral. Desnos s'approche un peu plus de la forme romanesque avec *La liberté ou l'amour!*, qu'il écrit juste après et qui est publié en 1927, non sans provoquer le scandale : le tribunal correctionnel de la Seine condamne cet ouvrage et le mutile (l'épisode du "Club des buveurs de sperme" est supprimé). En 1926, il publie *C'est les bottes de 7 lieues cette phrase* « *Je me vois* », qui regroupe des poèmes écrits en 1923, où l'automatisme s'efface un peu.

En 1926, Desnos s'installe dans l'ancien atelier d'André Masson, au 45 de la rue Blomet. Il y expérimente l'opium, ce qui n'était peut-être pas une très bonne idée puisque le roman qu'il tirera de cette expérience, *Le vin est tiré*, en 1943, est certainement son plus grand échec littéraire. Rue Blomet, Desnos est à la fois à deux pas du Bal nègre, où il est continuellement fourré, de Montparnasse, quartier des artistes et autres excentriques, des ateliers d'André Masson et de Joan Miró, et de la rue du Château où se réunissent Georges Malkine, Marcel Duhamel, Raymond Queneau et les frères Prévert.

L'amour



Yvonne Georges

Il est difficile de comprendre l'oeuvre de Desnos si on ne connaît pas quelques éléments de sa vie sentimentale. Jouons, si vous le voulez, à découvrir le nom de la femme dont Desnos sera passionnément amoureux, même après sa mort en 1930: lisez **Infinitif** attentivement, puis regardez ici la solution. C'est probablement en 1924 qu'il rencontre Yvonne George, la chanteuse de music-hall. Son amour qui, selon Fraenkel, ne fut jamais partagé, inspirera de nombreux poèmes, notamment ceux qu'il dédicace "à la mystérieuse" en 1926. C'est l'occasion pour Desnos de renouer avec le lyrisme. On retrouve également Yvonne George dans la figure de l'étoile, ou encore, quoique de façon plus confuse, dans celle de l'anémone, qui apparaissent un peu partout dans ses poèmes.



Youki Foujita

Quant à Youki Foujita, avec qui il vit depuis la fin des années 20, elle est représentée par la sirène. Partagé entre ces deux amours, Desnos s'est attribué la forme de l'hippocampe. On retrouve cette flore et faune dans les grands poèmes de la fin des années 20 et du début des années 30: *Sirène-Anémone*, *Siramour* et *The night of loveless nights*. Ces poèmes à la fois hermétiques et pleins de stéréotypes empruntés à la culture populaire seront vivement attaqués par André Breton. **la rupture** En effet Desnos va peu à peu distendre ses liens avec le groupe des surréalistes. Déjà en 1927, lorsque Breton, Aragon, Éluard, Péret et Unik justifient leur engagement politique au parti communiste, il fait partie de ceux qui proclament **l'incompatibilité** de l'activité **surréaliste** avec une action militante au parti **communiste**. Progressivement l'écart s'accroît entre Desnos et Breton: ce dernier lui reproche d'être devenu un professionnel du journalisme ou d'avoir représenté la *Razon* au congrès de la Presse latine à Cuba en 1928. Quand André Breton et Aragon essaient de relancer l'activité collective en 1929, Desnos s'abstient, comme Leiris, Masson, Bataille, Limbour. C'est en décembre 1929, lorsque paraît le *Second manifeste du surréalisme*, que la rupture est consommée. Breton y réserve six pages à Desnos, que nous reproduisons ici. On peut y lire notamment:

"Une grande complaisance envers soi-même, c'est essentiellement ce que je reproche à Desnos"

Il faut dire que Desnos avait signé auparavant, avec Georges Ribemont-Dessaignes, Georges Bataille, Jacques Prévert, Limbour, Roger Vitrac, Antonin Artaud, Rhipippe Soupault, André Masson, Joseph Delteil, *Un cadavre* où l'on traitait Breton de "lion châtré", de "palotin du monde occidental", de faisan, de flic, de curé, de joli coco, d'esthète de basse-cour, etc...

Un peu plus tard, dans un modèle de "ligne droite en matière d'éreintage", Aragon, chargé d'exécuter définitivement Desnos, écrit, entre autres et non sans une certaine mauvaise foi, sous le titre de *Corps, âmes et biens*, dans *Le surréalisme au service de la révolution*:

"Le langage de Desnos est au moins aussi scolaire que sa sentimentalité. Il vient si peu de la vie qu'il semble impossible que Desnos parle d'une fourrure sans que ce soit du vair, de l'eau sans nommer les ondes, d'une plaine qui ne soit une steppe, et tout à l'envi. Tout le stéréotype du bagage romantique s'adjoint ici au dictionnaire épuisé du dix-huitième siècle.(....). Les lys lunaires, la marguerite du silence, la lune s'arrêtait pensive, le sonore minuit on n'en finirait plus, et encore faudrait-il relever les questions idiotes (*combien de trahisons dans les guerres civiles?*) qui rivalisent avec les sphinx dont il est fait en passant une consommation angoissante. Le goût du mot *mâle*, les allusions à l'histoire ancienne, du refrain dans le genre larette, les interpellations adressées à l'inanimé, aux papillons, à des demi-dieux grecs, les myosotis un peu partout, les suppositions arbitraires et cones, un emploi du pluriel (...) qui tient essentiellement du gargarisme, les images à la noix, (...) ce n'est pas la façon de s'exprimer qui vaut à ce livre d'être à proprement parler un chef d'oeuvre..."

Comme le dirait Charles Péguy, "toute mystique dégénère en politique"... Il est bien loin le temps de la Révolution une et indivisible. **la vie continue**

A partir de ce moment Desnos ne cessera plus d'être un **franc-tireur**.

En 1930, au moment de la crise du surréalisme, paraît *Corps et biens*, qui regroupe les poèmes publiés en revue de 1919 à 1929. Dans les années 30 les publications de Desnos se font plus rares. Pendant cette période, s'il ne cesse pas d'écrire, il écrit moins (un seul recueil - hors commerce - paraît : *Les sans cou*, en 1934). C'est que ses occupations sont diverses.

Desnos abandonne le journalisme quotidien, se bornant à donner quelques chroniques et reportages dans les hebdomadaires édités par la Nouvelle Revue Française, parce que les journaux dans lesquels il écrivait ont fait faillite ou se sont interrompus en raison de la Crise qui finit par toucher sévèrement la France. Desnos doit accepter un emploi d'agent de location chez un marchand de biens : il détecte dans Paris les appartements à louer. Ça ne doit pas être gai tous les jours, et jusqu'en 1933 la vie du couple Desnos-Foujita (ils vivent rue Lacretelle, puis, à partir de 1934, rue Mazarine) est matériellement difficile.

Mais, une autre aventure commence bientôt: **celle de la Radio**. C'est en 1932 en effet que Paul Deharme, l'un des maîtres de la Radio, lui offre de travailler à ses côtés. Il réalise avec lui la célèbre émission radiophonique *La grande complainte de Fantomas*. La musique est de **Kurt Weill**, **Antonin Artaud** assure la direction dramatique et joue le rôle de Fantômas.

Grâce à Armand Salacrou qui confie à Desnos la publicité de tous les produits pharmaceutiques dont il a la gestion (la Marie-Rose, le vermifuge Lune, la Quintonine, le thé des familles, le vin de Frileuse), le poète devient rédacteur publicitaire aux Studios Foniric et anime l'équipe qui invente et réalise au jour le jour les émissions diffusées sur Radio-Luxembourg et le Poste Parisien (*Le salut du monde*, adaptation du poème de Walt Whitman, *La clé des songes*). Parmi les slogans les plus fameux, on retient celui de la Marie-Rose:

*L'express s'en va
Les lentes restent...
Utilisez la Marie-Rose,
La mort parfumée des poux.*

ou encore

Pas de santé / Sans Thé des Familles.

L'expérience radiophonique transforme la pratique littéraire de Desnos : de "l'écrit" celle-ci se déplace vers des formes **plus orales ou gestuelles**. L'essentiel pour Desnos est maintenant de **communiquer**, et la littérature est un moyen parmi d'autres. Ainsi Desnos écrit-il diverses chansons de variété, interprétées par des gens comme le Père Varenne, Margo Lion, Marianne Oswald, Fréhel. Peu à peu ses projets deviennent plus importants: en

collaboration avec le compositeur Darius Milhaud, il écrit des "cantates" comme la *Cantate pour l'inauguration du Musée de l'Homme* ou la *Cantate pour la mise en vigueur de la loi sur le pétrole par M. Cardenas, président de la république du Mexique* qui ne dépasse pas le stade du projet ; il tente même, dans les années 40, d'écrire des livrets d'opéra. Comme les rares poèmes qu'il écrit à cette époque, qui ne sont d'ailleurs souvent que des chansons déguisées, ces textes dénotent "un humanisme matérialiste fondamentalement optimiste" (M.-C. Dumas).

On est également frappé par l'intérêt de Desnos pour **le cinéma** pendant toutes les années **trente**: il ne cesse d'écrire des projets de films, des scénarios, il écrit les "lyrics" de films comme *Panurge*. Un seul film basé sur un scénario de Desnos sera tourné: *Bonsoir Mesdames, bonsoir Messieurs* de Roland Trual, sorti en 1944. Pendant toutes les années 30 Desnos mène donc des activités essentiellement collectives, il désire toucher un **vaste public** sans être vulgaire, intégrer toutes les formes de la culture dans la vie quotidienne de chacun. Il travaille à faire disparaître les barrières entre les milieux cultivés et les milieux incultes. C'est qu'en même temps Desnos s'engage de plus en plus dans la politique. **la politique et la guerre**



Si Desnos s'est brouillé avec Breton et ses amis en 1927 parce qu'il refusait de les suivre dans leur engagement au parti communiste, **cela ne signifie pas** qu'il se désintéresse de la politique. On peut le définir comme un radical-socialiste, épris de liberté et d'humanisme. Son engagement politique ne va cesser de croître dans les années 30, avec la "montée des périls". Dès 1934, il participe au mouvement frontiste et adhère aux mouvements d'intellectuels **antifascistes**, comme l'*Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires* ou le *Comité de vigilance des Intellectuels antifascistes* après les élections de mai 1936. Passionné pour la culture espagnole, il est très choqué par la guerre d'Espagne et le refus de Blum d'y engager la France. Alors que la conjoncture internationale devient de plus en plus menaçante, Desnos renonce à ses positions pacifistes : la France doit, selon lui, se préparer à la guerre, pour défendre son indépendance, sa culture et son territoire et pour faire obstacle au fascisme. Il écrit en février 1938 :

*Je chante ce soir non ce que nous devons combattre
Mais ce que nous devons défendre.
Les plaisirs de la vie.
Le vin qu'on boit avec les camarades.
L'amour.
Le feu en hiver.
La rivière fraîche en été.
La viande et le pain de chaque repas.
Le refrain que l'on chante en marchant sur la route.
Le lit où l'on dort.
Le sommeil, sans réveils en sursaut, sans angoisse du lendemain.
Le loisir.
La liberté de changer de ciel.
Le sentiment de la dignité et beaucoup d'autres choses*

Dont on refuse la possession aux hommes.

Il part donc se battre sans hésitation après la déclaration de guerre:

J'ai décidé de retirer de la guerre tout le bonheur qu'elle peut me donner : la preuve de la santé, de la jeunesse et l'incalculable satisfaction d'emmerder Hitler.

(Lettre du 20 janvier 1940 à Youki)

C'est la "drole de guerre", le choc de la découverte de la mentalité défaitiste de "l'arrière", la débâcle, la défaite et le retour à Paris, maintenant occupé. Mais jamais Desnos ne sera découragé. **Desnos résistant**



A Paris la vie n'est pas facile: ses activités radiophoniques se font rares et sont étroitement surveillées. Desnos accepte d'entrer comme chef des informations dans le journal d'Henri Jeanson et Robert Perrier, *Aujourd'hui*. Mais l'indépendance du journal est de courte durée : Jeanson est arrêté et *Aujourd'hui* devient le porte-parole de l'occupant. Desnos continuera cependant d'y écrire régulièrement jusqu'en décembre 43 soit sous son nom, soit sous pseudonyme ou anonymement. Il doit ruser avec la censure, surveiller ses paroles.

Mais surtout cette activité de journaliste lui permet de couvrir ses fonctions dans le réseau de résistance AGIR auquel il appartient à partir de juillet 1942: son rôle consiste d'un part à fournir des informations à la presse clandestine et d'autre part à rédiger et fabriquer des pièces pouvant aider des membres du réseau et des juifs. En même temps il participe à diverses publications clandestines, en publiant des poèmes comme Maréchal Ducono, où la critique du pétainisme est plus qu'évidente. Les années de guerre, années d'incertitudes, permettent à Desnos de revenir à l'activité littéraire, qu'il avait délaissée depuis 1934, date de publication des *Sans Cou*. C'est en 1942 en effet que paraît *Fortunes*. Suivent *Le vin est tiré*, un roman à caractère social sur la drogue, *État de Veille* en 1943, *Contrée*, *Le Bain avec Andromède*, *Trente Chantefables pour les enfants sages* en 1944, *Félix Labisse* et *La Place de l'Étoile* en 1945.

Mais le 22 février 1944 Desnos, qui, à côté de ses activités clandestines, manifestait au grand jour ses opinions, est arrêté à son domicile. C'est le début d'un long calvaire, pendant lequel, selon tous les témoignages Desnos n'a jamais perdu l'espoir et a toujours lutté contre la déchéance morale:

22 février 1944 : arrestation

22 février - 20 mars 1944 : prison de Fresnes

20 mars - 27 avril 1944 : camp de Royallieu à Compiègne

27 avril - 30 avril 1944 : il fait partie d'un convoi de 1700 hommes pour Auschwitz

12 mai - 14 mai 1944 : convoi pour Buchenwald

25 mai 1944 : réduit à un millier d'hommes le convoi gagne Flossenbürg

2 - 3 juin 1944 : un groupe de 85 hommes est acheminé vers le camp de Flöha en Saxe, une usine de textiles désaffectée où les déportés fabriquent des carlingues de messerschmitt.

Ses Lettres à Youki écrites à Flöha témoignent de l'énergie de Desnos, tout entier tourné vers l'avenir.

Le 14 avril 1945 sous la pression des armées alliées, le kommando de Flöha est évacué. Le 15 avril, 57 d'entre eux sont fusillés. Vers la fin du mois d'avril la colonne est scindée en deux groupes : les plus épuisées - dont Desnos - sont acheminés jusqu'à Terezin, en Tchécoslovaquie, les autres sont abandonnés à eux-mêmes.

A Terezin, hospitalisé et soigné avec des moyens de fortune, Desnos est reconnu par ses soignants : Josef Stuna et Aléna Tesarova. Celle-ci évoque ainsi l'instant où Desnos entendit prononcer son nom:

" Le 4 juin, vers 5 heures du matin, un nom me rejeta dans l'avant-guerre : mon collègue, qui travaillait cette nuit pour la première fois à la baraque voisine de la nôtre, vint m'annoncer qu'il existait, parmi les malades, un certain Desnos. Comme on lui demandait s'il connaissait le poète français Robert Desnos, il répondit: "Oui, oui ! Robert Desnos, poète français, c'est moi ! C'est moi ! "

Desnos est mort le 8 juin 1945, à cinq heures trente de matin.

Éluard, dans le discours qu'il prononça lors de la remise des cendres du poète, en octobre 1945 écrit:

"Jusqu'à la mort, Desnos a lutté. Tout au long de ses poèmes l'idée de **liberté** court comme un feu terrible, le mot de liberté claque comme un drapeau parmi les images les plus neuves, les plus violentes aussi. La poésie de Desnos, c'est la poésie du **courage**. Il a toutes les audaces possibles de pensée et d'expression. Il va vers l'amour, vers la vie, vers la mort sans jamais douter. Il parle, il chante très haut, sans embarras. Il est le fils prodigue d'un peuple soumis à la prudence, à l'économie, à la patience, mais qui a quand même toujours étonné le monde par ses colères brusques, sa **volonté d'affranchissement** et ses envolées imprévues.

Textes

Deuil pour deuil

Ces ruines sont situées sur les bords d'un fleuve sinueux. La ville dut avoir quelque importance à une époque ancienne. Il subsiste encore des bâtiments monumentaux, un réseau de souterrains, des tours d'une architecture bizarre et variée. Sur ces places désertes et ensoleillées nous avons été envahis par la peur. Malgré notre anxiété, personne, personne ne s'est présenté à nous. Ces ruines sont inhabitées. Au sud-ouest s'élève une construction métallique ajourée, très haute et dont nous n'avons pu déterminer l'usage. Elle paraît prête à s'écrouler car elle penche fort et surplombe le fleuve:

« Maladies étranges, coutumes curieuses, amour battant de cloche jusqu'où m'égarez-vous ? je ne trouve en ces pierres nul vestige de ce que je cherche. Le miroir impassible et toujours neuf ne révèle que moi-même. Est-ce dans une ville déserte, un sahara que doit logiquement se produire cette rencontre magnifique ? J'ai vu de loin s'avancer les belles millionnaires avec leur caravane de chameaux galonnés porteurs d'or. Je les ai attendues, impassible et tourmente. Avant même de m'atteindre, elles se transformèrent en petites vieilles poussiéreuses et les chameliers en ! ganaches. J'ai pris l'habitude de rire aux éclats des funérailles qui me servent de paysage. J'ai vécu des existences infinies dans des couloirs obscurs, au sein des mines. J'ai livré des combats aux vampires de marbre blanc mais, malgré mes discours astucieux, je fus toujours seul en réalité dans le cabanon capitonné où je m'évertuais à faire naître le feu du choc de ma cervelle dure contre les murs moelleux à souhait de me faire regretter les hanches imaginaires

« Ce que je ne savais pas, je l'ai inventé mieux qu'une Amérique à dix-huit carats, que la croix ou la brouette. Amour ! Amour ! je n'emploierai plus pour te décrire les épithètes ronflantes des moteurs d'aviation. Je parlerai de toi avec banalité car le banal me présentera peut-être cette extraordinaire aventure que je prépare depuis l'âge de la parole tendre et dont j'ignore le sexe. J'ai appris, comme il convient, aux vieillards à respecter mes cheveux noirs, aux femmes à adorer mes membres; mais de ces dernières j'ai toujours préservé mon grand domaine jaune où, sans cesse, je me heurte aux vestiges métalliques de la haute et inexplicable construction de forme lointainement pyramidale. Amour, me condamnes-tu à faire de ces ruines une boule d'argile où je sculpterai mon image, ou dois-je la faire sortir en arme de mes yeux? Dans ce cas, de quel oeil dois-je faire usage et n'est-il pas de mon intérêt d'employer les deux à la récréation d'un couple d'amoureux que je violerai aveuglément, nouvel Homère au pont des Arts dont je devrai à tâtons miner les piles sinistres au risque d'être abandonné sans pouvoir guider mes pas dans ces grandes étendues jaunes et ensoleillées où les fusils montent la garde des sentinelles mortes. Amour me condamnes-tu à devenir le démon tuteur de ces ruines et vivrai-je désormais une éternelle jeunesse à travers ce que les décombres blancs me permettront de voir de la lune ? »

C'est à ce moment qu'elles apparurent. Les avions sans pilote encerclèrent de ronds de fumée les grands phares aériens et immobiles perchés sur des récifs de formes changeantes en éventail d'apothéose. C'est à ce moment qu'elles apparurent:

La première portait chapeau claque, habit noir et gilet blanc, la seconde manches à gigot et col Médicis et la troisième une chemisette de soie noire décolletée en ovale qui, glissant continuellement de gauche à droite et de droite à gauche, découvrait tour à tour jusqu'à la naissance du sein ses deux épaules d'un blanc un peu bistré. Je possède au plus haut point l'orgueil de mon sexe. L'humiliation d'un homme devant une femme me rend tantôt taciturne et malade pendant plusieurs jours, tantôt me donne une colère blanche que je calme par de savantes cruautés sur certains animaux, sur certains objets; je recherche pourtant ces spectacles irritants qui me poussent parfois à me boucher les oreilles et à fermer les yeux.

Je ne crois pas en Dieu, mais j'ai le sens de l'infini. Nul n'a l'esprit plus religieux que moi. Je me heurte sans cesse aux questions insolubles. Les questions que je veux bien admettre sont toutes insolubles. Les autres ne sauraient être posées que par des êtres sans imagination et ne peuvent m'intéresser.

Ces ruines sont situées sur les bords d'un fleuve sinueux. Le climat y est quelconque. Au sud-ouest s'élève une

construction métallique ajourée, très haute et dont nous n'avons pu déterminer l'usage.

Un jour ou une nuit ou autre chose les portes se fermeront: prédiction à la portée de tous les esprits Je guette le prophète au détour de la route noire entre les champs verts, sous un ciel de bouleau. Il paraît, convenablement vêtu, rasé, ganté.

--C'est après-demain la grande immigration. L'écliptique deviendra une petite spirale violette. Les sapins commenceront. Ils traverseront les continents et les mers. Près de Dieppe ils croiseront les icebergs et la banquise cheminant de conserve en sens contraire, puis les lianes ramperont avec les violettes. La terre aura deux chignons de verdure et une ceinture de chasteté en glace.

Mais que dira l'homme devant ces grandes mobilisations minérales et végétales, lui, jouet sans équilibre du plus cocasse pari d'un tourbillon et d'une alliance de mariage entre les éléments petits et les vides qui séparent les mots retentissants?

Le passé comme un ressort à boudin se tasse et chante et brouille l'une sur l'autre ses plaques photographiques. O chevelure de Théroigne de Méricourt chère aux amants ténébreux!

Je regarde les hirondelles et leur aérodrome imaginaire où, depuis quelques jours de guimauve verte des flèches contournées décrivent des arabesques multicolores pour la plus grande joie des petits serpents aéronautes dont le sifflement caractéristique annonce aux aventuriers perdus dans une rue inconnue, au centre d'une ville lointaine, que la femme aux habits bleu de ciel approche de sa démarche rapide malgré ses hauts talons, avec la double auréole des saints Pierre et Paul autour de ses seins nus, grâce à deux ouvertures béantes pratiquées dans le satin de son corsage montant.

Le rapport du circuit des hirondelles, des flèches et des serpents volants à la femme aux habits bleu de ciel est comparable au point de conjugaison de trois rayons de soleil réfléchis par des miroirs de métal précieux. Si vous y mettez le doigt, une brûlure circulaire y attachera son chaton indélébile. Mais elle, la femme aux habits bleu de ciel (c'est toujours la même) ? je ne me lasse pas d'en parler et de la déguiser en ayant soin de dissimuler à vos yeux les pinces de homard violet qui lui tiennent lieu de pieds.

Les petits serpents ont sifflé à mon oreille; j'ai prod'appartement, serin ou albatros; dans sa main gauche, il serrait un minuscule pot de capucines.

Près de moi il dit :

--Le jour où disparaîtront d'un seul coup tes amis ! où d'un seul coup disparaîtra la terre et ce qu'elle porte, hormis toi! quand tu seras seul on te croira mort; c'est on qui le sera. L'univers meurt chaque fois que meurt un homme, et il y a beaucoup d'hommes parmi les hommes. La femme aux habits bleu de ciel approche, femme comme les autres femmes, tu en auras bien vite assez, tu as le temps de courir et de te libérer de la pesanteur artificielle.

Des capucines fleurissent dans le ruisseau.

Il pleut des bijoux et des poignards.

Il y avait une fois un crocodile. Ce crocodile se nourrissait de nageuses en maillot noir et il épargnait les nageuses en maillot rose. Pourtant, que de belles nageuses en maillot noir! Ce crocodile est aussi un bracelet. Ce bracelet je l'ai donné à la femme aux habits bleu de ciel. En échange, elle m'a donné ses habits. Je l'ai regardée partir toute nue dans la nuit, entre les arbres.

« Jamais il ne sacrifia à la lumière éphémère des bougies. » Je lus longtemps cette phrase inscrite la trente-deuxième page des oeuvres complètes de Bossuet et l'austère physionomie du prédicateur se dressa avec ses deux ailes de pingouin blanc devant la jumelle prismatique de mon imagination. Quelques jours après, à la terrasse d'un café, je buvais de l'alcool tout en observant de l'oeil droit une femme blanche et rose comme la reine des banquises et du gauche une femme bleu de Prusse, aux yeux brillants, aux lèvres blanches en glace de Venise, qui lisait une lettre écrite sur papier garance.

La magie des couleurs qui, pour les peintres, n'est pas encore un lieu commun, tenait dans ma petite cuillère. Je l'avais en effet trempée dans du pétrole de première qualité. Les couleurs sont magiques intrinsèquement et non par la seule vertu des yeux d'un racleur de palette. Je projetai d'écrire un article sur ce sujet, mais d'un point de vue ésotérique, quand je constatai que la femme de gauche était devenue un joli gigot d'agneau en collerette de Malines. Un homme impassible le découpait. De petits ruisseaux blancs comme le lait et cependant brillants comme le diamant coulaient de la chair tendre et remplissaient une flûte à champagne. Ce récipient périmé grandissait à mesure que le liquide coulait de sorte qu'il n'y avait jamais qu'une goutte de liquide dans le fond et qui se reflétait dans chacune des facettes dont il était taillé. Par la grâce du soleil, chacune de ces images

virtuelles représentait mon visage et un pied dans son bas bleu foncé de la femme de droite. Le tout grossissait sans se déformer considérablement suivant la croissance du verre et j'observai que ma peau assez agréable à toucher et relativement délicate, grandeur nature, prenait à cette échelle l'aspect d'un acier solide. La femme de droite se leva. Je me levai aussi pour la suivre, mais j'étais ébloui et les reflets de mon visage dansaient devant moi comme autant de balles d'une fusillade de chasseurs invisibles. La femme que je suivais boitait un peu. Elle me distança pourtant. En haut d'une rue montante elle disparut. Je courus. Quand j'arrivai au faite de la côte, je l'entrevis comme un point au bas de la rue descendante. Elle chemina un peu et tourna par une voie transversale. Je restai seul à observer ce carrefour où brillait un réverbère vert. Un autobus passa. Il était absolument vide. Bien que personne n'attendît il s'arrêta. Le receveur sonna, le moteur assoupi ronfla plus fort et, dans le crépuscule, le véhicule passa lumineux et disparut lui aussi.

Bossuet! Bossuet! tu serais sans doute un type pas mal si tu n'avais mis ta voix retentissante et grave au service d'une puissance solide et de principes creux au lieu de prêcher une morale audacieuse plus préoccupée des mystères insolubles de l'individu que des rébus arbitraires d'une sénile métaphysique et d'une vieille religion. Un grand vent souffle sur des nuages violets qui s'entrouvrent sur une jambe de femme et, parfois, le dormeur est éveillé à minuit par sa chandelle ou sa lampe électrique. Elle palpite et craque. Elle s'allume d'elle-même. L'homme regarde un instant les ombres bizarres qui transforment ses murs, il se lève, jette sur son pyjama un manteau hâtif et s'en va vers le carrefour où disparut la femme de droite, belle comme un voleur. Il regarde jusqu'à l'aube passer les autobus vides. Le plus hardi, à l'oeil perçant déchiffre l'inscription lumineuse qui indique, au-dessus du wattman, la direction. Il lit : « CORRIDOR ». S'il a du coeur et de l'inquiétude il se taira, même à l'heure de l'amour, sinon il cherchera dans la clef des songes une explication utilitaire son aventure nocturne. Il attendra encore longtemps la fortune ou la cherchera au-delà de sa ville sans se douter que je compte inépuisablement les pièces lumineuses qui composent le trésor caché par des savants occultes sous le trente-deuxième pavé de la rue des omnibus vides qui vont vers « CORRIDOR ». Derrière lui, sur la colline des chameaux blancs et des gazogènes, Bossuet dresse son index blanc vers le tonnerre. J'ai nus, depuis quelque temps, un chapeau haut de forme sur ses cheveux blancs. Le vent souffle sans seulement éteindre les petites lanternes rouges des rues barrées. Le noctambule peut marcher sans crainte, si je ne l'assassine pas au prochain tournant, il dormira tranquille ou procréera pacifiquement avec son épouse ridicule. Il ignorera probablement toujours l'existence de l'évêque majestueux coiffé d'un huit reflets de lune.

Avez-vous la monnaie de ma pièce? Personne au monde ne peut avoir la monnaie de ma pièce.

--A mort! a mort! criaient les assistants. Je ne pouvais rien voir du spectacle tragique. Des filles demi-nues, des hommes robustes, et de jeunes garçons il en vint, il en passa. Mais le drame n'était pas dans la succession monotone et inquiétante de ces humains mobilisés par la même peur et le même désir. 11 était dans le sort d'une persienne à demi arrachée de ses gonds et que le vent lugubre de l'hiver ébranlait de minute en minute et travaillait à enlever pour garnir sans doute une fenêtre inconnue du ciel, sans doute celle où chaque jour, à dix heures ou à trois heures, une beauté blonde, nue jusqu'à la ceinture, arrose silencieusement un pot de géranium en comparant par la pensée le bleu de ses yeux au bleu jusque-là incomparable du ciel plus profond qu'une mer capable de supporter des vaisseaux lourds, d'un tonnage considérable et dont l'étrave cruelle profondément enfoncée dans les flots va rappeler aux requins endormis dans les coraux que voilà longtemps qu'ils ont mangé tous les poissons de ces régions océaniques et qu'ils ont faim. Des coups de queues alors transforment la calme surface où rêvaient des îles à Gauguin et les femmes, étoiles de rêve penchées sur leur propre image, au hublot, oeil rouge du paquebot, se demandent quelle passion prodigieuse agite soudain ces ventres blanc d'argent, ces redoutables mâchoires quadruples au palais rouge tendre et ces échinés d'une couleur rappelant de pacifiques canapés dans des fumoirs mondains sans se douter que le bâtiment spécialement construit pour leur croisière lointaine a seul réveillé ces monstres aquatiques, sonné à leurs nageoires un désir de voyage et doté leur structure robuste d'une agilité nouvelle pour aller vers des côtes tempérées, glaciales ou tropicales chercher un nouveau butin, quitte à se contenter de l'hécatombe sans honneur de milliers de crevettes rouges dans une eau peu profonde.

A la fin le vent emporta la persienne. Le soleil en profita pour flageller de ses rayons alternés avec l'ombre des traverses la foule qui clamait: « A mort! A mort! » dans la rue où, vainement, je me haussais sur la pointe des pieds pour apercevoir le motif de tant de haine, tout en guettant du « COIN DE L'OEIL » le vol baroque de la persienne surnaturellement sou tenue par le vent et portée sans doute aucun vers la fenêtre mystérieuse. Ma double attente ne fut pas vaine. La persienne se logea dans d'invisibles charnières et s'ouvrit sur une fenêtre à

laquelle apparut une beauté brune aux yeux clairs, à l'instant même où, nue et les seins bandés, elle sortait triomphalement de la foule qui criait lâchement à mort sans pouvoir seulement porter l'ongle d'un petit doigt sur l'épaule blanche et le cou majestueux de celle qui, du haut d'une fenêtre du ciel, considérait leur inutile pantomime. Elle m'aperçut enfin et me dit: « Je suis et tu es et cependant je ne puis dire que nous sommes. La ridicule convention conjugale du verbe nous sépare et nous attire. J'ai des yeux merveilleux et des bijoux à damnation. Vois mes bras et vois mon cou. Un indicible amour naît en toi au fur et à mesure que je parle. Je suis la Beauté brune et la Beauté blonde. La triomphale beauté sans beauté. Je suis Tu et tu es Je. Des grappes de prunes pendent à mes doigts. Un cœur c'est aussi un petit pois qui germera ridiculement, dans la destinée d'accompagner de façon anonyme la dépouille mortelle d'un canard sauvage, sur un plat d'argent, dans une sauce richement colorée. »

Régulièrement après chaque révolution les drapeaux du régime ancien oubliés sur des édifices dont l'usage doit changer avant peu s'envolent comme des cigognes. Les femmes nues qui se promènent par groupes de quatre ou cinq avant le lever du soleil à l'heure trouble où les clochers sentent s'agiter confusément les cloches et qui, bien que nues, circulent cependant sous l'oeil sympathique des agents de police, regardent l'émigration de ces oiseaux d'étoffes bariolées et, parfois, l'une d'elles s'emparant au passage d'un oriflamme, peut-être glorieux suivant les conservateurs, le détourne à la fois de son voyage et de son rôle pour revêtir ses formes alléchantes. Perdant toute dignité la femme ainsi vêtue voit lentement tomber les lumières de sa couronne de rêve, et tandis que ses sourcils, abandonnant la rectitude qui les caractérisait, se conforment aux règles de l'arc, des muscles puissants gonflent son harmonieuse stature. Elle marche jusqu'au bec de gaz le plus proche et là, attestant que jamais gibet ni Golgotha ne furent plus tragiques, elle disparaît dans l'air comme un duvet de cygne d'abord, puis comme une fumée, puis comme moins qu'un regard, l'image dans la glace, un souvenir de parfum. Et voilà pourquoi mystérieusement sont vides une heure à peine avant l'aube les rues de la grande cité, laborieuses et bourdonnantes une heure après.

Écoutez! des tambours et des cris, le roulement funeste d'une puissante auto présagent la Révolution prochaine. les hommes seront guillotins, les drapeaux s'envoleront comme des cigognes mais d'inguisolins femmes décevront, laisseront songeurs au haut des estrades sanglantes les sympathiques, les pensifs bourreaux.

L'étoile du Nord à l'étoile du Sud envoie ce télégramme: « Décapite à l'instant ta comète rouge et ta comète violette qui te trahissent. -- L'étoile du Nord. » L'étoile du Sud assombrit son regard et penche sa tête brune sur son cou charmant. Le régiment féminin des comètes à ses pieds s'amuse et voltige: jolis canaris dans la cage des éclipses. Devra-t-elle déparer son mobile trésor de sa belle rouge, de sa belle violette? Ces deux comètes qui, légèrement, dès cinq heures du soir relèvent une jupe de taffetas sur un genou de lune: la belle rouge aux lèvres humides, amie des adultères et que plus d'un amant délaissé découvrit, blottie dans son lit, les cils longs et feignant d'être inanimée, la belle rouge enfin aux robes bleu sombre, aux yeux bleu sombre, au cœur bleu sombre comme une méduse perdue, loin de toutes les côtes, dans un courant tiède hanté par les bateaux fantômes. Et la belle violette donc! la belle violette aux cheveux roux, à la belle volette, au lobe des oreilles écarlate, mangeuse d'oursins, et dont les crimes prestigieux ont lentement déposé des larmes d'un sang admirable et admiré des cieux entiers sur sa robe, sur sa précieuse robe. Les étranglra-t-elle de ses doigts de diamant, elle, la charmante étoile du Sud, suivant le perfide conseil de l'étoile du Nord, la magique, tentatrice et adorable étoile du Nord dont un diamant remplace le tétou à la pointe d'un sein chaud et blanc comme le reflet du soleil à midi?

Timonières, comètes violette et rouge, timonières du bateau fantôme où guidez-vous votre cargaison de putains et de squelettes dont le superbe accouplement apporte aux régions que vous traversez le réconfort de l'amour éternel? Séductrices! La volette de la violette est le filet de pêche et le genou de la rouge sert de boussole. Les putains du bateau fantôme sont quatre-vingt-quatre dont voici quelques noms: Rose, Mystère, Etreinte, Minuit, Police, Directe, Folle, Et cœur et pique, De moi, De loin, Assez, L'or, Le verre vert, Le murmure, La galantine et La-mère-des-rois qui compte à peine seize années de celles que l'on nomme les belles années. En désespoir de cause, les squelettes de l'ARMADA livrent combat à ceux de la MÉDUSE.

Là-haut, dans le ciel, flottent les méduses dispersées.

Avant que de devenir comète, l'étoile du Sud à l'étoile du Nord envoie ce télégramme. « Plonge le ciel dans tes icebergs ! justice est faite! -- L'étoile du Sud. » ..Perfide étoile du Nord ! ..Troublante étoile du Sud !

..Adorables ! ..Adorables !

Sur la table, un verre et une bouteille sont disposés en souvenir d'une vierge blonde qui connut dans la pièce et pour la première fois l'inquiétante blessure menstruelle et qui, élevant le bras droit vers le plafond et tendant le

gauche vers la fenêtre faisait, à volonté, voltiger des triangles de pigeons voyageurs. Là-bas, du côté où les sables brûlants du désert cachent jalousement un dolman bleu tendre sur un mannequin d'os blanc, elle a prie à genoux le ciel de se transformer en écharpe pour recouvrir ses épaules, un peu osseuses en vérité, mais fort délicates eu égard aux lanières du fouet qui ne manquera pas de s'abattre sur elle et sur sa croupe tendue, très loin d'ici, dans les mines d'argent du Baïkal, au fond d'une galerie du temps du Tsar.

En attendant, la vierge blonde trempe ses cheveux dans mon café; il est midi. le vin devient colombe dans le litre légal déposé sur la table à côté d'un verre à côtes. Le café devient thé, la vierge blonde pâlit un peu: elle chantera désormais mieux que le rossignol On sonne: dans son habit de velours à cotes entre le médecin légal. Il s'assoit. Il libère la colombe enfermée dans le litre, retourne le verre qui devient sablier, baise sur les lèvres la vierge blonde. Il m'appelle assassin. On entre, qui ? deux gendarmes... les menottes!

Voilà pourquoi je suis ici, messieurs les juges, messieurs les jurés. Votre accoutrement ridicule me rappelle, hélas! que le règne d'Henri III n'est pas encore terminé. Le litre légal deviendra couronne. Le verre deviendra un oeil de verre pour vos orbites creuses. Le médecin inventera une machine à tuer le réveil et à dormir.

Moi je deviendrai un géant vêtu de fer et d'or plus souple que la soie. Vous direz que je suis un aigle, mais les aigles ont des ailes et dans mon nom cette lettre prédestinée aux chutes irrémédiables ne figure pas. A force d'exploiter les mines, la terre sera creuse. Moi je dors sur une table de verre et vous, vous êtes de fausses colombes en état de péché mortel. Le déluge tient dans mon litre légal, et je vous somme de me rendre ce qui appartient à César.

Là-bas où un squelette sert de mannequin à un dolman bleu tendre, la vierge blonde précipite sa course à travers les sables du désert. Et chaque grain de sable à son voisin communique la nouvelle; la nouvelle précède et entoure concentriquement la vierge blonde; à la place même où elle met le pied, l'empreinte de celui-ci écrase plusieurs fois la nouvelle contenue dans le grand nombre de grains de sable réunis dans le pourtant petit espace d'une empreinte de pied de la vierge blonde. La nouvelle gagne le monde. Les sables de SAINT-MICHEL qui sont mouvants, ceux du KALAHARI qui sont verts, ceux des sabliers qui sont privés d'air depuis longtemps, ceux des plages et ceux qui, larmes telluriques, sont emprisonnés dans la gaine de macadam, la belle robe de la rue. La nouvelle, cependant furieuse d'être dévoilée, se lève derrière l'horizon et sa main menace la petite vierge blonde toute menue dans le grand désert où le vent très ému encore des soupirs de Memmon se demande quel est ce dolman bleu tendre flottant sur un squelette. La vierge blonde arrive au but avant la nouvelle et quand celle-ci arrive à son tour elle trouve un écriteau:

LEBLOND

Tailleur militaire.

et n'a plus qu'à reprendre son chemin sur le murmure des sables cancaniers.

Que s'était-il donc passé entre le dolman, le squelette et la vierge blonde. Il s'était passé que, fille d'Ève, elle avait revêtu le dolman tandis que le squelette en sifflant rentrait dans le sol. Ayant revêtu le dolman, les escadrons du désert lui demandèrent des ordres et elle? Que put-elle dire sinon commander tout soudain, le formidable galop de deux mille méharis à travers le Sahara d'abord, puis à travers toutes les écuries du monde avant de s'arrêter devant celles de John John, le célèbre propriétaire des étalons de course. Inesthétique spectacle! deux mille chameaux à côté de trente pur sang! Les champs de courses furent livrés aux vaches et John John le propriétaire, celui même qui jamais ne pêcha à la ligne, déclara sa foi en la vitesse acquise. Une automobile rouge transporta John John et la vierge blonde jusqu'en ce pays où ils se sont réfugiés dans une somptueuse chaumière avec le désir précis d'y finir leurs jours dans le jeûne et l'abstinence, Le jeûne ? quel orgueil: ils vieilliront. Quant à l'abstinence, elle est prohibée, oui prohibée, comme la chasse, la pêche et la calvitie. Charmante vierge blonde va... jusqu'à l'adultère.

Le feu qui dévora Sodome et Jean Huss et la cigarette que je viens de jeter, le feu court sur la mer et les marais, au flanc des cimetières, dans la fumée des locomotives, aux hublots des transatlantiques

Au fond de la mer, l'étoile de mer parle avec l'huître et l'épave. Leurs paroles transmises aux coraux par les vibrations habituelles de l'eau ne provoquent aucun retard dans l'horaire fabuleux des marées. L'étoile de mer se souvient cependant qu'elle fut jadis Vénus accomplissant sa régulière promenade dans les sentiers invisibles du firmament où florissent les crocodiles effrayants que l'orage libère quelquefois sur des cités déshabituées de cette faune depuis le dernier jour du déluge. Elle se souvient qu'elle fut Icare et qu'elle chut à cette place même, qu'elle tenta, mais en vain, d'émerger, suscitant ainsi le mythe ridicule de la naissance profane de la déesse de l'amour et que, vaincue par la pesanteur et la crampe, elle dut se contenter d'un repos sur le sable humide des

profondeurs. Pauvre étoile brillante à l'abri des pêcheurs elle étend voluptueusement ses cinq branches délicates et fait tant que l'huître libère à la fin la perle dont le temps et la maladie lui avaient fait don.

Singulier dialogue que celui de l'étoile de mer et de l'huître. La perle roula jusqu'à l'épave qui ne s'en préoccupa guère et l'étoile acheva de s'étirer. Ainsi faisait-elle aux beaux matins d'octobre, elle la parfaite maîtresse et la sensuelle amante, quand, déchargeant des tombereaux de roses, le blême assassin qui la suivait laissait enfin tomber son couteau redoutable dans le ruisseau couleur d'acajou.

L'étoile de mer dort maintenant.

L'huître a refermé sur sa viscosité déparée le robuste couvercle où s'incrument des coquillages.

Seule l'épave s'agite. Elle remonte à la surface avec une perle. La perle roule sur le pont, la perle est au gouvernail, l'épave dirigée gagne les eaux côtières; un fleuve offre son embouchure barrée par le combat de l'eau douce et de l'eau salée; le navire s'y engage et remonte le courant. Les habitants riverains remarquent ce soir-là l'abondance des feux follets et le miraculeux éclat de leurs lampes et de leurs pipes. Se mettant à la fenêtre, ils voient un sillage blanc se traîner mystérieux. Ils croient que c'est la lune et se couchent sans inquiétude.

Demain, l'étoile de mer se souviendra d'une ancre et l'huître du trou d'un hublot. Elles s'étonneront de l'absence de l'épave à l'arrière de laquelle on déchiffrait le mot MERVEILLE. et continueront leur mutuelle et muette contemplation,

Cependant que le guide d'une forêt des Ardennes s'étonnera de voir la belladone fleurir dans des sentiers jusque-là fréquentés seulement par la fougère. Il trouvera au milieu de la forêt un bateau fiché en terre avec une perle au gouvernail, une perle qui lui ordonnera de mourir et à laquelle il obéira.

Cependant que l'homme au dolman bleu tendre, le chasseur du bar où fréquentait la vierge blonde, sa maîtresse, le chasseur bras nus abattra des chênes non loin de là.

Et la perle éternellement fixée au gouvernail s'étonnera que le bateau reste immobile éternellement sous un océan de sapin sans se douter du destin magnifique imparti à ses pareilles sur la terre civilisée, dans les villes où les chasseurs de bar ont des dolmans couleur du ciel.

Guillaume le Conquérant, celui même qui découvrit la loi d'attraction des bateaux, Guillaume le Conquérant est enterré non loin d'ici. Un fossoyeur s'assied sur une tombe. Il a déjà quatre-vingts ans depuis le début de ce récit. Il n'attend pas longtemps. D'une taupinière à ses pieds sort une lumière verdâtre qui ne l'étonne guère lui, habitué au silence, à l'oubli et au crime et qui ne connaît de la vie que le doux bourdonnement qui accompagne la chute perpendiculaire du soleil au moment où, serrées l'une contre l'autre les aiguilles de la pendule fatiguées d'attendre la nuit appellent inutilement du cri fatidique douze fois répété le violet défilé des spectres et des fantômes retenus loin de là, dans un lit de hasard, entre l'amour et le mystère, au pied de la liberté bras ouverts contre le mur. Le fossoyeur se souvient que c'est lui qui, jadis, alors que ses oreilles ne tressaillaient guère, tua à cet endroit la taupe reine dont la fourrure immense revêtit, tour à tour, ses maîtresses d'une armure de fer mille fois plus redoutable que la fameuse tunique de Nessus et contre laquelle ses baisers prenaient la consistance de la glace et du verre et dans le chanfrein de laquelle, durant des nuits et des nuits, il constata la fuite lente et régulière de ses cheveux doués d'une vie infernale. Les funérailles les plus illustres se prolongèrent à l'attendre. Quand il arrivait, les assistants avaient vieilli. Certains et parfois même les croque-morts et les pleureuses étaient décédés. Il les jetait pêle-mêle dans la fosse réservée à un seul et glorieux mort sans que personne osât protester, tant l'auréole verte de ses cheveux imposait silence et respect aux porte-deuil. Mais voici qu'avec le minuit anniversaire de la mort de Guillaume le Conquérant, le dernier cheveu est parti laissant un trou, un trou noir dans son crâne, tandis que la lumière verte irradie de la taupinière.

Et voici que, précédées par le lent grincement des serrures forcées, arrivent les funérailles du MYSTÈRE suivies par les clefs en bataillons serrés.

Elles sont là toutes, celles qui tombèrent aux mains des espions, celle que l'amant assassin brisa dans la serrure en s'en allant, celle que le justicier jeta dans la rivière après avoir définitivement fermé la porte des repréailles, les clefs d'or des geôliers volées par les captifs, les clefs des villes vendues à l'ennemi par les vierges blondes, par la vierge blonde, les clefs de diamant des ceintures de chasteté, les clefs des coffres-forts vidés à l'insu des banquiers par un aventurier, celles que, sans bruit, le jeune et idéal conquérant retire de la serrure pour guetter d'un oeil le coucher de la vierge blonde.

Et tandis que les cieux retentissaient du bruit des serrures divines fermées en hâte, le fossoyeur, le fossoyeur mourait sous l'entassement cannibale des clefs, sur la tombe de Guillaume le Conquérant, tandis que, dans la taupinière, à la lumière verte, se déroulaient les funérailles de la fourmi d'or, la serrure des intelligences.

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, zéro, c'étaient les voix des écolières qui obéissaient à la mesure marquée par l'institutrice, la blonde et vierge institutrice vêtue depuis quelque temps d'un dolman bleu tendre. Mais la pensée blonde de la vierge était loin de la salle de classe bizarrement décorée d'os de mouton et de chameau, elle suivait le vol d'une mouche bleue vers ma chambre où reposait l'amant tant désiré, l'amant dont des pierres d'aimant taillées en boutons d'uniforme revêtaient la physionomie d'une gravité sympathique. La mouche prit le chemin d'une forêt vierge et s'arrêta sur un cadavre, celui même de l'amant aux pierres d'aimant et là mêla son vol et son bourdonnement à ceux de trente de ses pareilles, bleues elles aussi et lucides le soir pour charmer l'entretien régulier et fatigant de Roméo avec Juliette.

La vierge blonde abandonne alors la salle où trente têtes d'enfants se penchent sur la régularité du papier quadrillé. Elle prend le chemin de la forêt vierge et là rencontre d'abord un tigre rouge puis un tigre violet qui s'écartent sans mot dire. La vierge blonde cependant s'adresse aux lianes pareilles aux chants d'amour et leur demande son chemin. Les lianes vêtues de blanc la guident jusqu'au Champ de Bataille, La vierge blonde se penche sur le premier mort, c'est Roméo, le second c'est Juliette. Elle arrête alors sa mélancolique promenade et regarde sans dire un mot chacun des boutons d'uniformes. Les uns sont maculés de sang, les autres de terre glaise. (Terre glaise jamais sculpteur ne te fera prendre la forme adorable d'un coeur.) Ils portent tous des attributs bizarres: coq, carte à jouer, tête de femme. Les yeux de la vierge blonde ont pris la fixité de l'acier. Attention ! Vierge blonde ton amant n'est pas loin. Là, ne l'avais-je pas dit? Les boutons d'uniforme aimantés ont arraché les yeux de la vierge blonde qui, aveugle désormais promènera par les champs la lamentation de son corps et de son âme exposés aux outrages des vagabonds, aux baisers des infirmes, aux caresses des malades, tandis qu'avec les premières lueurs du jour les brancardiers chargés de relever les victimes du combat héroïque tremblent d'effroi à voir sur la tunique d'un mort jeune et robuste deux boutons d'uniforme en trop. A regarder de plus près, ils verront que ce sont deux yeux et leur trouble sera plus grand. Ils reculeront et le cadavre achèvera de pourrir sous les mouches!

Cependant, dans la salle de classe un crayon rouge, un crayon vert, un crayon jaune et la craie clair de lune du tableau noir attendront longtemps le retour de la main qui savait les plier aux exigences d'une imagination capricieuse. Cependant, vêtus de terre et de ciel, la vierge aveugle et blonde et l'amant percé au coeur par une balle aiguë errent dans le ciel. Nul ne leur enseigne leur chemin. La nuit tombe, une nuit noire et méchante qui les égare des feux mouvants d'une forge aux blêmes lumières d'un homicide océan.

Dans un cimetière, deux tombes sont vides et deux dalles mortuaires sans nom tombent de la montagne avec fracas dans un torrent froid où, le matin suivant, les écolières boiront sans crainte. Gare à vous mères ! il y aura des putains parmi vos filles! il y aura des putains.

Dans une ville du Nord, il y avait un baromètre surprenant auquel les orages et la pluie, le soleil et la neige venaient demander des ordres. Un jour, les flots les plus reculés de l'océan, ceux qui baignent les îles désertes et ceux où les lavandières lavent le linge, voulurent voir le mystérieux tyran qui réglait les équinoxes et les naufrages. Ils montèrent à l'assaut de la ville. Sept jours et sept nuits les habitants se défendirent par le fusil et le canon contre ce qu'ils appelaient la barbarie liquide. Ils succombèrent et l'obéissant soleil du huitième jour éclaira leurs cadavres, présida à leur décomposition et put voir la foule majestueusement pacifique des flots apporter son tribut d'écume au tyran le baromètre qui, insoucieux de cet hommage, pensait que loin de lui, sauvé par le sacrifice de sa ville, une vierge blonde et un pirate au dolman bleu pale s'étreignaient sur les algues du fond de la mer déserté par l'eau au moment même où s'engloutissait le paquebot MERVEILLE qui les portait.

Écoutez. La nuit dense laisse jusqu'à mes oreilles parvenir le gémissement d'un enfant martyr torturé par des parents luxurieux, à moins que cela ne soit le cri d'adieu d'un chat angora, embarqué malgré ses miaulements sur un transatlantique à destination lointaine et qui, tandis que le bâtiment longe pour peu de temps encore la côte, salue ses maîtresses sauvages, les chattes accroupies avec les yeux phosphorescents à la place des phares au risque d'induire en erreur la bateaux peu habitués aux récifs de ces parages !

Écoutez, c'est, ce n'est pas le cri enfantin d'un viol nocturne ni les pleurs d'un félin, c'est le chant sinistre de l'eau dans les conduites et mon robinet qui pleure lentement sur la salle funéraire qui me sert d'évier. L'eau emprisonnée dans l'immense boa maigre qui court d'une maison à l'autre entend parler ses gouttes.

« Moi, dit l'une, je fus jadis issue brutalement d'une lance de pompier à l'effet d'éteindre un incendie. Peine perdue, les flammes me transformèrent en oiseau et je m'évadai vers le ciel auquel me prédestinait de longues vicissitudes dans un bassin du parc où les cygnes étaient d'anciennes femmes adulées aux temps lointains. Moi,

dit l'autre, j'ai croupi longtemps dans une mare en compagnie de cadavres bleus et les nénuphars me parfumaient délicatement. »

De temps à autre, un long frisson parcourt l'eau. C'est une vierge blonde qui se lave après l'amour et qui demande au liquide incolore d'effacer de son corps les traces d'un combat de cauchemar. Bienheureuses les gouttes prédestinées à l'intimité de son corps, mais bienheureuses aussi celles qui connurent le frôlement des sirènes près des écueils et la déchirure qu'apporte dans l'océan l'étrave des cuirassés. Une autre raconte qu'elle courut sous la terre avant de surgir d'une source et qu'ainsi lui fut-il donné de voir de beaux nageurs étendre la main vers le ciel en signe de deuil et couler à pic. Souvenir de corail, souvenir de méduses, souvenir d'îles, souvenir de nuages, souvenir de nageuses, souvenir d'après l'amour, c'est la chanson de mauvais augure de l'eau dans les conduites de plomb de la cité. Un grand parapluie rouge sort d'un édifice officiel et rend sourds les habitants de la ville.

Là-bas, d'autres gouttes d'eau connaissent la compagnie des poissons (qui dira l'extraordinaire importance des poissons en poésie? ils évoquent le feu et l'eau et ce sont eux que regrettent les gouttes dans les conduites de plomb de la cité). Par moments, un long frisson sonore secoue les prisonnières. C'est le poète au dolman bleu tendre qui étanche sa soif solitaire, c'est la vierge blonde qui met de l'eau dans son vin, c'est l'arrosoir municipal qui s'emplit avant sa promenade matinale.

L'eau terrible coule goutte à goutte sur la dalle funéraire qui me sert d'évier. « Eau ! Eau ! ne coule plus, je suis propre, ne coule plus. Mes yeux pleurent comme toi sans douleur et sans peine et je n'ai pas soif.

« Eau, tu roules trop d'yeux pour que j'ose te contempler. J'ai peur de tes multiples sphères où sont visibles tes souvenirs comme le SACRÉ-COEUR dans un porte-plume d'os. »

Mais l'eau n'écoute pas. Elle s'écoule. La bouillotte sur le feu gronde car l'eau tourbillonne et s'évapore. Une heure après mon réveil la ville est sèche

« Passant perdu, ce désert ne fut pas toujours désert. Jadis, une ville florissait ici, mais l'eau s'est enfuie et le sable l'a recouverte de ses constellations sans éclat. La dalle sur laquelle tu t'assois ne fut pas toujours funéraire. Elle fut auparavant pierre d'évier où l'eau fraîche coulait sinistrement la nuit en emplissant d'angoisse l'appartement que j'habitais. Ces oripeaux bleu de ciel ne furent pas un drapeau mais... »

Mais le passant passe et le ciel féroce reste sans orage. Grand ciel.

La rue était longue et bordée de boutiques de tailleurs. A vrai dire, ces artisans ne faisaient pas fortune à cette heure. Il était deux heures du matin. Une grève récente avait diminué le contingent des allumeurs de réverbères. L'un d'eux achevait sa besogne et j'admirai la présence d'esprit de la municipalité qui obligeait ces modestes serviteurs à se vêtir de bleu pâle pour allumer et de noir pour éteindre. Je marchai durant longtemps et mon ombre tournait autour de moi fatidiquement.

Un jour sans doute elle s'arrêtera et ce sera mon dernier jour. En attendant, je suivais l'allumeur de réverbères vêtu d'une blouse bleu pâle et qui accomplissait sa besogne au pas de course.

Au bout d'une heure, je fus arrêté par la vierge blonde Revêtue de ses plus beaux vêtements et fardée, elle était descendue dans la rue pour tâcher de gagner quelque argent en se livrant à la prostitution. L'espace d'une minute je considérai les différents aspects de cette importante question, j'évoquai les vieilles femmes des côtes réduites à rechercher la compagnie des hippocampes et qui, lorsque l'étreinte a été trop longue, remontent lentement à la surface. Les molitors les repêchent à l'aube et cela fait une tombe de plus et une femme de moins. J'évoquai les petites filles des pensionnats conduites par troupe de quarante dans les casernes, les femmes oublieuses de leur dignité dans les bars et celles qui, grâce à l'ombre propice du cinéma, essaient d'oublier le héros de l'écran. Puis je m'endormis.

Il dort, dit la lune.

Et lentement, elle commença à égrener un chapelet d'étoiles. Les étoiles se plaignaient doucement, la comète qui servait de pendentif brillait de mille feux et je me demandais combien de temps encore durerait cette incantation. La lune priait! Les étoiles une à une pâlissaient et le matin blêmait mes tempes. La foule emplissait la rue, les tramways passaient, les molitors loin de là repêchaient des cadavres de vieilles femmes. Je dormais.

La surprenante métamorphose du sommeil nous rend égaux aux dieux. Leurs actions sont réduites à l'importance de celles des acteurs sur une scène subventionnée et nous, vêtus de frac, à la loge ou à l'avant-scène, nous les applaudissons. Quand le spectacle languit, nous montons à leur place et là, pour le plaisir, nous courons à de mortelles aventures.

Foule qui passes dans cette rue, respecte mon sommeil. Les grandes orgues du soleil te font marcher au pas,

moi je m'éveillerai ce soir quand la lune commencera sa prière.

Je partirai vers la côte où jamais un navire n'aborde; il s'en présentera un, un drapeau noir à l'arrière. Les rochers s'écarteront.

Je monterai.

Et dès lors mes amis, du haut de leur observatoire, guetteront les faits et gestes des bandes de pavillons noirs répandus dans la plaine, tandis qu'au-dessus d'eux la lune dira sa prière. Elle égrènera son chapelet d'étoiles et de lointaines cathédrales s'effondreront.

Je ne reviendrai qu'avec la vierge blonde, la belle, la charmante vierge blonde qui fait pâlir la lune sur les pommiers en fleurs.

Mourir ! ô mourir dans une cressonnière!

Le silence tomba par nappe dans la salle de théâtre, il rebondit de l'amphithéâtre aux fauteuils d'orchestre: le pianiste venait d'apparaître. Il s'assit devant le palissandre qui aurait pu servir de cercueil à tous les assistants, aussi bien ceux de naissance obscure que ceux, riches, qui font courir à leurs funérailles les valets galonnés des pompes funèbres et qui reposent durant des éternités dans des mausolées de taffetas et d'argent en souvenir de la vierge blonde, laquelle était vêtue le jour de leur rencontre d'une robe de soirée également en taffetas et portait un diadème d'argent dans les cheveux.

Le pianiste s'assit. Et tandis que la foule écoutait, recueillie, une mélodie assez mauvaise, j'écoutai le palissandre du piano me raconter son histoire:

«J'étais déjà robuste quand des nègres féroces peints en bleu amenèrent devant moi un homme blanc vêtu de blanc. Ils l'attachèrent et leurs flèches perçant l'explorateur et mon aubier firent jaillir, ce qui me parut surprenant venu d'une chair blanche, un sang rouge jusqu'à mes plus hautes branches. Les nègres partirent avec le cadavre à l'effet de le vendre très cher à sa famille, car il paraît que vous autres Européens vous attachez beaucoup de cas à cette marchandise dépréciée comme si nous, les palissandres, nous achetions les pianos faits avec la dépouille de nos pères. »

Une danseuse qui remplaça le pianiste m'empêcha d'entendre la suite.

Je suis sorti du théâtre banal. Dans les rues et les boulevards, partout où je passais, flottait, issue des appartements à travers les fenêtres et filtrée par les rideaux, l'histoire du palissandre des pianos.

«J'étais déjà robuste quand des nègres féroces vêtus de bleu, etc. » Je me bouchai les oreilles. Quand je les ouvris, les cloches sonnaient. Il y avait de cela quatre cents ans. Les pianos avaient conquis la ville. C'étaient de grandes assemblées de ces instruments à minuit, sur l'esplanade des Invalides, qui constituaient la principale attraction de la cité.

Ah ! terrible imagination de Dieu, jusqu'où conduiras-tu l'aveugle civilisation. Nous les trois ou quatre clairvoyants, nous pressentons déjà les révoltes inférieures.

Le lit est là, il m'attend, tout de marbre blanc et frais repassé. Un peu de buis en fera l'agrément.

Piano, tombeau.

Les mines du Nord de la France et les mines du Cap et les mines du Baïkal conversent. La nuit sort de chez elle, vêtue de blanc et parée de billes de verre. Elle se promène lentement dans les jardins et les fleurs tenues éveillées par le souvenir du dernier papillon voient, avec émerveillement, passer cette grande figure pâle aux cheveux noirs dont quatre anges nègres aux ailes rousses tiennent les tresses. Ses pieds marquent profondément leur empreinte dans le sol et les vers luisants, égarés sur les chemins, contemplent long. temps ce souvenir d'un pied charmant présentant la particularité d'avoir deux pouces. Cependant l'Assassinat, fidèle amant de la Nuit, se présente devant sa maîtresse à l'épouvantement du paysage qui voit les deux figures blêmes s'accoler au milieu des fleurs d'aconit. Vierge blonde ! O Nuit ! tes seins palpitants attirent et repoussent le couteau avide de toi, Assassinat, bel écuyer au dolman bleu de ciel, ton cou inspire le respect aux potences, ainsi qu'il advint à Londres où le bourreau se trancha le poignet plutôt que de te suspendre dans le vide, et l'effroi aux guillotines qui n'imaginent pas sans douleur les ébréchures profondes qui détérioreraient leur lame si celle-ci s'avisait de choir sur ces muscles robustes, en dépit des efforts de Deibler, le sinistre archange à chapeau haut de ferme de la vengeance. L'Assassinat et la Nuit s'en vont par les rues des villes et les routes des campagnes. Les chiens, à leur approche, tirent sur leur chaîne tandis que, réveillés en sursaut, les riches fermiers écoutent les majestueux et sinistres pas nocturnes. S'ils osent diriger leurs regards des astronomes convergeant vers eux, puis un nuage bientôt dissipé et enfin la silhouette d'une main aristocratique. Le lendemain matin, en dépit des champs verts, des vignobles prospères, du rouge joyeux des cheminées d'usine, ils iront droit au cimetière accompagnés des

objurgations inutiles de leurs proches et du prêtre.

Cependant, l'Assassinat se hasarde sur la mer. La Nuit le contemple longuement. Elle ne voit bientôt plus que son dolman bleu tendre surnaturellement lumineux. Bientôt, reconnaissant les premières lueurs du jour, elle s'en retourne à pas lents vers ses demeures profondes: les bras aux mines de France, les jambes au Baïkal, le corps en Californie et la tête au Cap. Les fourmis humaines respectent les gigantesques fragments de ce corps délicat et continuent leur besogne d'agrandissement des palais ténébreux tandis que, jeune encore, le poète se rendant à l'école voit des archanges nègres aux huit ailes rousses monter lentement vers le soleil. Le laboureur auquel il les montre lui dit que c'est la rosée qui s'élève mais lui, pressentant les mystères décisifs, tombe à genoux près d'un buisson et médite longuement. Il s'imagine enfin, chasseur d'Afrique, en dolman bleu tendre, galopant à travers le Sahara dans l'espoir toujours déçu de rencontrer l'adorable gorge qu'il faudra cependant trancher d'un coup de sabre, d'un sec coup de sabre. Et durant ce temps, le soleil déformé prend la forme d'un sablier et se retourne. Le poète se dit encore qu'il aimerait baiser une bouche charnue, il se dit bien autre chose encore.

Les blés mûrissent. ..Les archanges noirs redescendent du soleil. ..Minuit, l'heure du crime.

Un ballon flottait au gré du vent, revêtant, ou du moins je le croyais, tour à tour l'apparence d'un coquelicot, celle d'une main et celle d'une épée, mais il est à présumer que le mécanicien du rapide dans lequel je me trouvais, homme pondéré et, de par sa profession, habitué à faire la différence entre les formes et les volumes, m'aurait détrompé.

D'ailleurs, cette cause de dispute disparut bientôt. En dépit des signaux que les aéronautes échangeaient avec les voyageurs, le train et le sphérique s'éloignèrent dans des directions contraires, le premier conservant le souvenir d'une vertigineuse rondeur, le second celui d'un sillage de fumée. Mon regard se portant sur la plaine tranquille et dans laquelle des ruisseaux charnus couraient à la recherche des hauts peupliers disparus depuis qu'un industriel les a coupés et expédiés en Grande- Bretagne, pays où la pendaïson est en honneur, mon regard découvrit bientôt un mur de marbre rose au pied duquel gisait une femme nue assassinée. Au contour de sa bouche très apparente malgré la pâleur de mes yeux et la distance de plus de dix kilomètres qui nous séparait, on devinait que l'amour avait bourdonné dans cette tête et que, plutôt que succomber dans une idéale étreinte, le bourdon velouté de la poésie avait préféré détruire la ruche tuer l'essaim des pensées et l'abeille la belle et subtile reine aux doigts roses. Le rapide cependant poursuivait toujours son chemin, précédé tantôt par le chasse-neige de l'inquiétude, tantôt par le fanal de la métaphysique, tantôt par la bande des faisans dorés, les émissaires de la folie. Des ballons sphériques passèrent encore dans le champ de mon regard. Ce dernier découvrit encore des murs de marbre rose, mais jamais plus d'aéronautes ni de femmes assassinées ne redonnèrent à mon âme angoissée la sensation d'une plaine immense, soigneusement cultivée, vide d'humains, sous un ciel violet à une heure éternelle du chronomètre.

Oh ! Malheureux ! il eût fallu t'envoler par la fumée jusqu'à la rotondité de l'aéronef ou te jeter par la portière et gagner, par champs et fondrières, le cadavre sanglant au pied du mur de marbre rose.

Silence! Silence!

Un ridicule incident faillit transformer le voyage du Sphérique en catastrophe. Une araignée qui s'était dissimulée dans la nacelle effraya si fort les aéronautes qu'ils pensèrent se précipiter dans le vide.

Heureusement, l'animal suspendu au bout de son fil se laissa choir de lui-même et les paysans, attirés loin des granges où la battue du blé résonnait sourdement avec un inexprimable écho d'amour, contemplèrent longtemps cette bizarre machine acheminée par des vents de hasard vers un palais inconnu et qui, en guise d'ancre, laissait prendre l'effroyable bête aux yeux énormes, aux pattes velues, au ventre blanc d'ivoire et qui semblait, balancée vertigineusement à chaque oscillation du ballon, marquer le temps d'une pendule étrange, dans le style florissant sous Louis XV et où l'on voit les heures en déshabillé tourner autour d'une mappemonde.

Des navigateurs rencontrés au delà des côtes leur crièrent à l'aide de porte-voix qu'ils n'avaient jamais vu, du moins jusqu'à ce jour et malgré de nombreuses pérégrinations dans les cinq parties, amarrer des bateaux à l'aide de pieuvres retenues captives par un triple anneau soudé à une chaîne solide. Mais les aéronautes, savoir l'archange Raphaël rouge et l'archange Raphaël blanc, tous les deux en grande tenue de garçon de café, n'entendaient point monter jusqu'à eux la clameur d'étonnement qui bouleversait l'humanité. Les nuages leur tissèrent avec le poil rude des chameaux du crépuscule le plus admirable linceul. Depuis, le pensionnat du bleu de ciel est éveillé toutes les nuits par la promenade non motivée de deux garçons de café rouge et blanc. Sinistre augure ! Vous mourrez vierges, petites filles !

Le chemin de fer roulait dans une plaine marécageuse où les soleils successifs avaient, au fond des mares, laissé un peu de leur fugitif éclat, l'intangible lune gaufré le sol herbu et les étoiles lointaines cristallisé l'extrémité des chardons d'eau qui sont, comme chacun sait, de couleur violette. Mais lune, étoiles, soleils sont des accessoires vulgaires et je ne perdrai pas à les décrire un temps précieux. Le mécanicien du train songeait avec angoisse qu'il venait de « Brûler » le cinquième signal et que la catastrophe ne manquerait pas de se produire au kilomètre 178, marqué par une borne tronconique et une dalle mortuaire constatant qu'en cet endroit, le 17 juillet 1913, un aviateur du nom de Jean de MARAIS avait trouvé la mort à laquelle son nom le prédestinait. Cependant, la vierge blonde et la femme jaune, celle dont nous connaissons déjà les exploits, se livraient au pied d'un peuplier à de compliqués calculs, à seule fin de savoir si c'était ton amant ou son amant ou mon amant ou leur amant le mécanicien du train entraîné par la négligence vers un télescopage fertile en perte de vies humaines. Durant ce temps, l'étoile rouge apparut au-dessus du peuplier. A la portière d'un sleeping, une autre femme vêtue de rose parut et cria: « Je suis la reine des accidents. Mes seins bondissants, mes bras, mon ventre musclé, mes yeux, je les ai rougis dans les plus diverses calamités. Un jour, je me souviens qu'un naufragé à l'instant même où l'eau allait emplir sa bouche me surnomma FUNÉRAILLE. et me baisa sauvagement. J'ai gardé par orgueil la trace de cette morsure... et depuis je vais avec de la poussière sur mes bottes et des souvenirs d'hommes au fond des yeux. Inexprimable angoisse où se mêle le désir tu tords, comme il convient, tous ces amants d'un soir. Je chemine par la plaine où les chardons violets donnent à imaginer de sanglantes luxures et les libellules, reconnaissant une soeur en chacune de mes prunelles, m'environnent de bourdonnements. Je suis la reine des accidents. Je préside à vos rencontres, amants tourmentés et maîtresses que torture le souvenir de l'amant précédent. Je suis la reine des accidents. Ma bouche, à l'instar des pianos, recèle des sons limpides et, quand je lui permets de parler, nul ne résiste à l'éclat spontané de mes rouges gencives et de mes petites, mes si petites incisives. »

Les dents des femmes sont des objets si charmants qu'on ne devrait les voir qu'en rêve ou à l'instant de la mort. C'est l'heure où, dans la nuit, les mâchoires délicates s'accouplent à nos gueules, ô poètes! N'oubliez pas qu'un train se précipite, tous signaux brûlés, vers le kilomètre 178 et que, dans la nuit, nos rêves en marche depuis de longues années sont retardés par deux femmes nues qui parlent au pied d'un peuplier. Aussi vrai que nous étions en puissance dans la première femme, nos rêves étaient en puissance dans le premier rêve. Depuis notre naissance, nous travaillons à marcher côte à côte, une nuit, ne fût-ce qu'un fragment de mesure du temps. Notre âge est l'infini et l'infini veut que la rencontre, la coïncidence ait lieu aujourd'hui dans un wagon roulant vers la catastrophe. Enfermons-nous, ô poètes! Voici que la porte invisible s'ouvre sur la campagne et qu'un orgue, oui un orgue sort d'une mare. Sous les doigts de la femme blonde, laquelle a les membres palmés, je m'en aperçois pour la première fois, il retentit d'un hymne d'allégresse. Marche nuptiale de nos reflets oubliés dans une glace quand la femme que nous devrions rencontrer et que nous ne rencontrerons jamais vient s'y mirer. Marche nuptiale des mains coupées en ex-voto quand la mort, nous offrant son plein panier de violettes, consent encore une fois à tirer notre horoscope. Aux sons de l'orgue, les portes des hangars d'aviation s'ouvrent et, vrombissant, partent vers le large les volumineux dirigeables. Tiré de son sommeil, l'aviateur enterré au kilomètre 178 détourne les rails trente secondes avant l'arrivée du rapide et l'aiguille sur la lune. Le train passe avec son bruit d'enfer. Il fait ombre sur notre satellite et disparaît, comme un chant de mécanicien de paquebot entendu au coeur d'une ville du Sud par T. S. F. et par erreur. La vierge blonde tire une aiguille et coud un petit sac rempli de dents fraîchement arrachées. Elle le lance vers les étoiles qui s'enfuient et le ciel désormais ressemblera à une immense et adorable mâchoire de femme. Cette femme qui passera devant ce miroir une heure après moi. L'aviateur se rendort et dit: «J'ai du temps à perdre.» L'étoile rouge, l'étoile rouge, l'étoile rouge disparaîtra au lever du soleil.

Ceci est une nuit d'été bien calme sur un marécage.

Une cloche sonne, 1, 2, 3.

Belle blonde aux lèvres rouges!

Le roi d'une peuplade nègre de l'Océanie trouve sur une plage un sceptre d'or, échappé des mains débiles d'un monarque du Nord et, par la fantaisie des flots, échoué sur cette île. Il le soulève avec effort et regagne sa capitale perdue entre les feuilles et les lianes. Un historien qui notait dans son cabinet, à Paris, les détails de la vie et de la mort du roi Karl, se met en route vers une paisible ville d'eaux où l'attend celle qui l'aime et qu'il aime, de dix-sept ans moins âgée que lui. Dans la valise cependant, un petit rossignol essaye les costumes de l'historien et estime qu'ils sont d'assez bonne coupe. Un orage éclate. Le roi nègre implore ses fétiches, l'historien s'endort, le rossignol chante et réveille l'historien.

Ridicules événements! mais il n'y a pas de qualificatif pour la Destinée. Elle mène l'historien par sa redingote, le roi nègre par son sceptre et le rossignol par le plumage. Le tonnerre tombe sur le sceptre et tue le roi; la boue recouvre le joyau; l'historien veut faire taire le rossignol, crie, se rompt une veine et meurt, et c'est le neveu qui hérite d'une valise contenant un rossignol. Tout d'abord, charmé par ses vives couleurs, il le ranime dans le creux de sa main et installe enfin dans sa modeste chambre le modique héritage de son oncle l'historien. Puis il part pour la paisible ville d'eaux où il rencontre une femme de son âge. (N'a-t-il pas dix-sept ans de moins que son oncle?) Ils s'aiment et un jour se possèdent dans la pauvre chambre, devant le rossignol qui chante. Quand LUI se relève, ELLE est morte. Il la fait dignement enterrer Mais l'odeur, l'odeur de la morte reste. Il demande aux livres le secret de ce parfum: ils ne le lui révèlent pas. Le rossignol lui remémore l'Océanie. Ils partent. Ils arrivent dans l'île du roi foudroyé. Il marche sur la boue où dort le sceptre du roi Karl et continue son chemin. Il ne trouve pas le parfum, mais des bananes. Il établit un comptoir et fait fortune. Il revient en France où il est reçu dans la meilleure société. Il donne un jour son rossignol à une dame qui le présente à son mari:

--M. Georges Dubusc, tu sais, le neveu de M. Dubusc qui a écrit cette belle histoire du roi Karl.

Le rossignol chante dans sa cage. Pour sa peine, on l'appelle Arthur.

C'est l'histoire de trois pots de fleurs à une fenêtre à laquelle les ombres de minuit donnent l'apparence d'un théâtre sinistre au fond du paradis quand, les élus dormant dans leur lit blanc, les nuages se donnent le plaisir de reprendre leur forme humaine et de danser à l'effroi des cieus vides que trois ripolineurs remettent à neuf en pressant le terrible réveil de la foudre dans les mains de Dieu gantées de chamois vert. C'est l'histoire d'une lettre d'amour perdue par le facteur au coin de la rue Montmartre et de la rue Montorgueil et dont l'absence cerne les yeux d'une petite fille de seize ans dans une mansarde tandis que, désespéré, son amour, attendant vainement une réponse, fréquente les dancings où il fait connaissance de l'Argentine qui l'entraîne dans son amour, sa fatalité et son suicide. C'est l'histoire d'un sculpteur qui découvre soudain, à fouiller une terre rouge, que son ébauchoir a la forme d'un couteau d'assassin et que, du point de vue de la noblesse morale, il est aussi légitime de précipiter des formes palpitantes dans le silence et la rigidité squelettique que de douer l'informe matière d'un simulacre de conception. Il se matin, les petites orphelines vouées à Marie et vêtues de bleu tendre croisent en se rendant à la messe, sous la conduite d'une soeur de charité blonde qui dissimule de terribles secrets sous sa cornette, six brancardiers portent trois cadavres sur des civières et si, avant de pénétrer dans Saint-Eustache, elles lèvent la tête, elles remarquent à une mansarde trois pots de géranium. Les orgues pourront faire rôder autour d'elles les lionnes robustes du recueillement, l'encens piquer des fleurs jaunes dans le jardin anglais de la mysticité, rien n'y fera: elles rêveront à leur rêve de la nuit précédente et, en particulier, au cri d'une locomotive entendu en sursaut vers deux heures du matin.

Caché parmi les pauvres, un facteur se recueillera. Il demandera aux saints oubliés depuis l'époque ensoleillée de sa première communion la raison d'un remords inexprimable qui le poursuit toutes les fois que passe entre ses mains une enveloppe adressée d'une écriture violette à une jeune fille de la rue Montorgueil, enveloppe qu'il présente à la concierge dont il reçoit invariablement la réponse « Décédée » sans pouvoir la fixer dans sa mémoire en dépit de la tenture noire surmontée de la lettre T en argent qui décora le porche un matin de février. La soeur blonde et lui échangeront l'eau bénite sans en tirer d'autre consolation que l'espoir d'une noyade accidentelle dans un fleuve resserré entre des quais de bitume, dans un fleuve retentissant du plongeon d'un corps, celui d'un sculpteur portant au cour la pesanteur volumineuse d'une statue imitée du grec avec une légère influence égyptienne.

Pauvres, pauvres vies! Moi, je suis amoureux de l'Argentine. Elle danse parmi la soie des lumières et l'éclat de sa robe. Son corps est flexible. Elle danse. Elle a des mains longues.

Mon Argentine emmène-moi dans la lumière! Tu toucheras du bout des doigts les bougies des pauvres, et elles s'allumeront, tu souffleras sur les yeux des hommes dont je suis jaloux et ils se fermeront. Argentine ! emmène-moi jusqu'à la jetée blanche et le beau, le magnifique pays de la lumière.

Par les soins d'une femme aimée, le sommeil se revêt de notre corps ainsi qu'un beau serpent qui, tandis que le soleil, les lianes, les moustiques et la désagréable odeur des palétuviers morts dans un peu profond marécage énervent les lionnes rousses, revêt lentement sa nouvelle et humide parure, sa peau neuve de l'année commençante, identique au touchant éphéméride que les comptables remplacent tous les 2 janvier (et non le 1er car c'est jour férié) au mur de leur bureau et qui témoigne en leur présence incompréhensive du déroulement mathématique et illusoire de l'éternité avec un cortège de conquérants théâtralement dressés devant les monuments funéraires où un ange de pierre penche son urne de larmes sur une colonne tronquée de

personnages historiques agonisant lentement en présence d'un historien, de batailles symétriques et de traites signés avec des plumes de paon par des plénipotentiaires chamarrés dans un salon étincelant, le sommeil, dis-je, se revêt de notre corps tandis que la femme aimée qui l'introduisit dans notre couche s'étonne du changement funèbre survenu sur notre physionomie, de la relative rigidité de nos membres et de notre indifférence apparente aux paroles qui d'habitude nous rendent plus songeurs que les hauts lampadaires dans les avenues désertes aux premières heures ténébreuses de la journée. La femme se lève alors et pensivement va s'accouder à la fenêtre où notre rêve va la suivre tandis que la rue déserte retentit par instants du poussif cheminement des taxis-autos et du pas languissant d'un sergent de ville. Un instant sa forme blanche se balance dans l'air, à la hauteur du troisième étage, et le jeune noctambule frappé par cette apparition, croyant à la chute d'une étoile filante, formule à haute voix son rêve le plus cher: le sommeil dans un rocking-chair sur une terrasse.

Il est deux heures du matin. C'est le sommeil et son bruyant cortège de chevaux bigarrés. La femme aimée conduit par les sentiers d'une forêt profonde, un orphelinat de petites filles bleu de ciel. Un musicien éveillé collectionne, grâce à l'extraordinaire finesse de son ouïe, les différents bruits des clefs dans les serrures et compose immédiatement la plus belle musique qui soit.

Demain, la femme aimée dansera sur cet air.

La porte de la chambre s'ouvre: l'archange Raphaël rouge entre, suivi par l'archange Raphaël blanc.

C'est le sommeil, c'est le sommeil et son bruyant équipage de lionnes rousses et d'automobiles.

C'est le sommeil.

« Ci-gît celui dont la parole avait la forme des grandes fleurs septentrionales et qui retint dans sa bras robustes la fauve et délirante maîtresse, la femme rouge comme le Rouge et le corail qui est bleu en réalité mais auquel, en raison même de son attitude torturée, la profondeur de la poésie confère cette couleur propre à l'excitation des taureaux. »

Bizarre épitaphe, pensais je à part moi, bizarre. Mais qui dira la sublime ironie de certains défunts qui n'hésitèrent pas à faire de leur testament un sujet de honte pour leur famille et de leur mémoire un motif de risée pour la postérité. J'imagine aisément la stupeur qui frappa l'ouvrier quand on le chargea de graver par le burin cette phrase mystérieuse dans le granit arraché à quelque promontoire hérissé et taillé en forme de parallélipède et non de socle... Glorifie-toi granit! Alors que pointu de toute part, les divinités marines ouvraient sur toi leur sexe baveux, pêle-mêle avec des poissons de grande taille et des navires en détresse, tu resplendissais d'une magnifique horreur et le pèlerin, le solitaire et le marin, contemplant ton sommet pareil alors à une dent, une griffe ou une défense d'éléphant, quant à la forme et seulement à l'instant du ruissellement de l'écume quant la couleur, sans pressentir ta future forme régulière aux huit arêtes, aux huit angles dièdres et rectangles abstraction faite de la perspective se demandaient quel plus beau rôle la nature aurait-elle jamais pu te conférer en égard à une tache rose qui te surmontait et dont ils ne pouvaient dire s'il s'agissait de sang, de soleil fugitif ou de corail qui est bleu en réalité mais qui devient rouge grâce à la profonde poésie, cette robuste maîtresse, cette femme fauve qui s'attarde à l'excitation des taureaux que la fureur océanique et les poulpes de tes parages n'auraient pas effrayé, quand je sais, moi, que cette tache rouge à ton sommet te donnait l'aspect du plus beau sein, ô granit!

Mais, ô granit, ne regrette pas ta majesté terrible au bas de la falaise. Aujourd'hui que, taillé, tu reposes en ce cimetière, presse-papiers sur un mort peut-être devenu papier grâce à l'utilisation des pourritures dans la fabrication de cette matière et peut-être même celui sur lequel j'écris cet éloge, tu revêts la plus sereine majesté, grâce à ce mort qui voulut emporter dans le silence jusqu'à son nom et confier aux modestes échos du voisinage l'arrière-son d'un terrible et satanique éclat de rire.

Paris, avril 1922

C'est les bottes de 7 lieues cette phrase « Je me vois »

Destinée arbitraire

A Georges Malkine

Voici venir le temps des croisades.

Par la fenêtre fermée les oiseaux s'obstinent à parler
 comme les poissons d'aquarium.
 A la devanture d'une boutique
 une jolie femme sourit.
 Bonheur tu n'es que cire à cacheter
 et je passe tel un feu follet.
 Un grand nombre de gardiens poursuivent
 un inoffensif papillon échappé de l'asile
 Il devient sous mes mains pantalon de dentelle
 et ta chair d'aigle
 ô mon rêve quand je vous caresse!
 Demain on enterrera gratuitement
 on ne s'enrhumera plus
 on parlera le langage des fleurs
 on s'éclairera de lumières inconnues à ce jour.
 Mais aujourd'hui c'est aujourd'hui
 Je sens que mon commencement est proche
 pareil aux blés de juin.
 Gendarmes passez-moi les menottes.
 Les statues se détournent sans obéir.
 Sous leur socle j'inscrirai des injures et le nom
 de mon pire ennemi.
 Là-bas dans l'océan
 Entre deux eaux
 Un beau corps de femme
 Fait reculer les requins
 Ils montent à la surface se mirer dans l'air
 et n'osent pas mordre aux seins
 aux seins délicieux.

Porte du second infini

A Antonin Artaud

L'encrier périscope me guette au tournant
 mon porte-plume rentre dans sa coquille
 La feuille de papier déploie ses grandes ailes blanches
 Avant peu ses deux serres
 m'arracheront les yeux
 Je n'y verrai que du feu mon corps
 feu mon corps !
 Vous eûtes l'occasion de le voir en grand appareil
 le jour de tous les ridicules
 Les femmes mirent leurs bijoux dans leur bouche
 comme Démosthène
 Mais je suis inventeur d'un téléphone de
 verre de Bohême et de
 tabac anglais
 en relation directe
 avec la peur !

Faire part

Sur le pont du navire la couturière fait le point
 couturière taille-moi un grand paon de mercure
 je fais ce soir ma dernière communion
 La dernière hirondelle fait l'automne
 D'entre les becs de gaz blêmes
 Se lève une figure sans signification.
 Statues de verre flacon simulacre de l'amour
 Vient la fameuse dame
 Facteur de soustraction
 avec une lettre pour moi
 Mon cher Desnos Mon cher Desnos
 Je vous donne rendez-vous
 dans quelques jours
 On vous préviendra
 Vous mettez votre habit d'outre monde
 Et tout le monde sera bien content.

Que voulez-vous que je vous dise ?

A Théodore Fraenkel

C'est la pure vérité
 Comme un manchon
 Ma belle dame mettez vos deux mains
 dans le bec de gaz
 nous y verrons plus clair
 Vous êtes perdue si vous ne m'égratignez
 pas un peu
 pour voir
 plus clair
 Un bateau s'arrête et fait son
 testament
 Les champs de blé réclament longuement la coiffure à la
 frégate
 Le mystérieux concierge enfonce
 avec précaution sa clef dans ton oeil
 après vingt ans on est prié de dire son nom
 mais la postérité n'exige pas de carte d'identité
 à vos souhaits
 Les miens sont simples
 qu'on me donne à boire durant toute la mort
 qu'on me fiche la guerre.

Mais je ne fus pas compris

A André de la Rivière

Dans quelle corolle as-tu caché tes pouces
 Amour muselière et menottes
 tu m'empêches de compter les jours
 mais les nuits il n'en est pas une que tu ne tiges

un raz de marée lave les maisons
 elles sont bleues maintenant
 Crête des montagnes où se coupe le souvenir
 Il tombe flasque de chaque côté
 en éclaboussant mes yeux d'orange
 Le nom de Dieu est une plaque de cuivre
 bien astiquée à la porte du ciel.
 Mais essuyez vos mains avant de prier.

Corde

A Décaris

Si j'aime les trains c'est sans doute parce qu'ils vont plus vite que les enterrements
 dernier tango tu n'es qu'une sonnerie de clairon au fond d'un corridor
 J'enfile lentement des serrures dans mes doigts
 Le crime dessine une parabole et retombe lourdement sur ses pieds
 Vous et cet autre vous et cet autre, vous ne fuirez pas
 Les fleuves suspendus oscillent au gré des changements de lune
 La prodigieuse marée commence enfin
 il vient des amants de partout
 il en vient de colibri il en vient de rose
 La liberté belle noyée d'aluminium blanche et touchante surnage sur les flots
 Tout à l'heure elle s'envolera
 et nous ne la reconnâtrons plus
 Au secours !
 Je vais être noyé !

Tes amants et maîtresses

A Janine

On n'inscrit pas d'initiales à la craie
 dans la forêt blanche de l'amour.
 Un éternel faucheur efface les tableaux noirs des calculateurs
 ville de gélatine complaisante aux araignées tu trembles à ma voix
 La fumée tient une grande place dans ma vie.
 Et quelque tigre féroce a décalqué
 sur ma poitrine le reflet de ses yeux jaunes.
 Une enceinte de tabac et d'iris
 Voilà la forteresse
 du tribunal de la
 rivière où voltigent
 cent poissons.

Jack l'égareur

Dans les trémies du ciel
 un archange nage, comme il sied, vers une usine.
 Faux-monnayeurs que faites-vous de mes ongles ?
 J'ai lu dans le journal un roman dont j'étais le héros
 toujours à l'aise quand il fait pluie.
 Mon coeur bat l'extinction des feux,

Mes yeux sont la nuit.
 Je veille mes lendemains avec anxiété.
 Au bout d'un an et deux jours...
 alors il se fit une journée de pluie d'or et les sept phares merveilleux
 du monde...
 Escadres souterraines ne vous approchez pas de mon tombeau :
 Je suis employé à décloquer les vieux cercueils
 pour répartir équitablement les ossements
 entre les anciennes sépultures
 et les neuves.
 Quelle profession ? Profession de foi tu ne figures pas au Bottin.
 Les photographes rougiraient si vous les regardiez en pleurant.
 Je suis un mort de fraîche date.
 Si vous rencontrez un corbillard déchaussez-vous,
 Cela fera du bien au mort.
 Il se lèvera,
 il se sortira,
 il chantera,
 il chantera la chanson des quadrilles
 et dans le futur on verra les nouveau-nés arriver au monde
 escortés de squelettes.
 Ce ne seront partout que grossesses de géantes,
 Il sera de bon ton chez les élégantes
 de faire monter en bague
 les larmes solides des morts à l'occasion des naissances.
 Amour haut parleur, sirène à corps d'oiseau,
 je vous quitte.
 Je vais goûter le silence cette belle algue où dorment les requins.

Les gorges froides

A Simone

A la poste d'hier tu télégraphieras
 que nous sommes bien morts avec les hirondelles.
 Facteur triste facteur un cercueil sous
 ton bras va-t'en porter ma lettre aux fleurs à tire d'elle.
 La boussole est en os mon cœur tu t'y fieras.
 Quelque tibia marque le pôle et les marelles
 pour amputés ont un sinistre aspect d'opéras.
 Que pour mon épitaphe un dieu taille ses grêles !
 C'est ce soir que je meurs, ma chère Tombe-Issoire,
 ton regard le plus beau ne fut qu'un accessoire
 de la machinerie étrange du bonjour.
 Adieu! Je vous aimai sans scrupule et sans ruse,
 ma Folie-Méricourt, ma silencieuse intruse.
 Boussole à flèche torse annonce le retour.

Rencontres

A Jacques Baron

Passez votre chemin!

Le soir lève son bâton blanc devant les piétons.

Cornes des boeufs les soirs d'abondance vous semez l'épouvante sur le boulevard

Passez votre chemin !

C'est la volute lumineuse et contournée de l'heure.

Lutte pour la mort. L'arbitre compte jusqu'à 70.

Le mathématicien se réveille et dit

« j'ai eu bien chaud! »

Les enfants surnaturels s'habillent comme vous et moi.

Minuit ajoute une perle de fraise au collier de Madeleine

et puis on ferme à deux battants les portes de la gare.

Madeleine, Madeleine ne me regarde pas ainsi

un paon sort de chacun de tes yeux.

La cendre de la vie sèche mon poème.

Sur la place déserte l'invisible folie imprime son pied dans le sable humide,

Le second boxeur se réveille et dit

« j'ai eu bien froid »

Midi l'heure de l'amour torture délicatement

nos oreilles malades.

Un docteur très savant coud les mains de la prieuse en assurant qu'elle va dormir.

Un cuisinier très habile mélange des poisons dans mon assiette

en assurant que je vais rire.

Je vais bien rire en effet.

Le soleil pointu les cheveux s'appellent romance dans la langue que je parle avec Madeleine.

Un dictionnaire donne la signification des noms propres:

Louis veut dire coup de dés

André veut dire récif

Paul veut dire etc.

Mais votre nom est sale:

Passez votre chemin!

La liberté ou l'amour !

A la Révolution.

A l'Amour.

A celle qui les incarne.

Les profondeurs de la nuit

Quand j'arrivais dans la rue, les feuilles des arbres tombaient. L'escalier derrière moi n'était plus qu'un firmament semé d'étoiles parmi lesquelles je distinguais nettement l'empreinte des pas de telle femme dont les talons Louis XV avaient, durant longtemps, martelé le macadam des allées où couraient les lézards du désert, frêles animaux apprivoisés par moi, puis recueillis dans mon logis où ils firent cause commune avec mon sommeil. Les talons Louis XV les suivirent. Ce fut, je l'assure, une étonnante période de ma vie que celle où chaque minute nocturne marquait d'une empreinte nouvelle la moquette de ma chambre: marque étrange et qui parfois me faisait frissonner. Que de fois, par temps d'orage ou clair de lune, me relevai-je pour les contempler à la lueur d'un feu de bois, à celle d'une allumette ou à celle d'un ver luisant, ces souvenirs de femmes venues jusqu'à mon lit, toutes nues hormis les bas et les souliers à hauts talons conservés en égard à mon désir, et plus insolites qu'une ombrelle retrouvée en plein Pacifique par un paquebot. Talons merveilleux contre lesquels

j'égratignais mes pieds, talons ! sur quelle route sonnez-vous et vous reverrai-je jamais ? Ma porte, alors, était grande ouverte sur le mystère, mais celui-ci est entré en la fermant derrière lui et désormais j'écoute, sans mot dire, un piétinement immense, celui d'une foule de femmes nues assiégeant le trou de ma serrure. La multitude de leurs talons Louis XV fait un bruit comparable au feu de bois dans l'âtre, aux champs de blés mûrs, aux horloges dans les chambres désertes la nuit, à une respiration étrangère à côté du visage sur le même oreiller. Cependant, je m'engageai dans la rue des Pyramides. Le vent apportait des feuilles arrachées aux arbres des Tuileries et ces feuilles tombaient avec un bruit mou. C'étaient des gants; gants de toutes sortes, gants de peau, gants de Suède, gants de fil longs. C'est devant le bijoutier une femme qui se dégage pour essayer une bague et se faire baiser la main par le Corsaire Sanglot, c'est une chanteuse, au fond d'un théâtre houleux, venant avec des effluves de guillotine et des cris de Révolution, c'est le peu d'une main qu'on peut voir au niveau des boutons. De temps à autre, plus lourdement qu'un météore à fin de course, tombait un gant de boxe. La foule piétinait ces souvenirs de baisers et d'étreintes sans leur prêter la déférente attention qu'ils sollicitaient. Seul j'évitais de les meurtrir. Parfois même je ramassais l'un d'eux D'une étreinte douce il me remerciait. Je le sentais frémir dans la poche de mon pantalon. Ainsi sa maîtresse avait-elle dû frémir à l'instant fugitif de l'amour. Je marchais.

Revenu sur mes pas et longeant les arcades de la rue de Rivoli je vis enfin Louise Lane marcher devant moi. Le vent soufflait sur la cité. Les affiches du Bébé Cadum appelaient à elles les émissaires de la tempête et sous leur garde la ville entière se convulsait.

Ce furent d'abord deux gants qui s'étreignirent en une poignée d'invisibles mains et dont l'ombre longtemps dansa devant moi.

Devant moi ? Non, c'était Louise Lane qui marchait dans la direction de l'Etoile. Singulière randonnée. Jadis, les rois marchèrent dans la direction d'une étoile ni plus ni moins concrète que toi, place de l'Etoile avec ton arc, orbite où le soleil se loge comme l'oeil du ciel, randonnée aventureuse et dont le but mystérieux était peut-être toi que je sollicite, amour fatal, exclusif, et meurtrier. Si j'avais été l'un des rois, o Jésus, tu serais mort au berceau, étranglé, pour avoir interrompu si tôt mon voyage magnifique et brisé ma liberté puis, sans doute, un amour mystique m'eût enchaîné et traîné en prisonnier sur les routes du globe que j'eusse rêvé parcourir libre.

Je me complaisais à la contemplation du jeu de son manteau de fourrure contre son cou, des heurts de la bordure contre les bas de soie, au frottement deviné de la doublure soyeuse contre les hanches. Brusquement, je constatai la présence d'une bordure blanche autour des mollets. Celle-ci grandit rapidement, glissa jusqu'à terre, et quand je parvins à cet endroit je ramassai le pantalon de fine batiste. Il tenait tout entier dans la main. Je le dépliai, j'y plongeai la tête avec délices. L'odeur la plus intime de Louise Lane l'imprégnait. Quelle fabuleuse baleine, quel prodigieux cachalot distille une ambre plus odorante. O pêcheurs perdus dans les fragments de la banquise et qui vous laisseriez périr d'émotion à tomber dans les vagues glaciales quand, le monstre dépecé, la graisse et l'huile et les fanons à faire des corsets et des parapluies soigneusement recueillis, vous découvrez dans le ventre béant le cylindre de matière précieuse. Le pantalon de Louise Lane ! quel univers ! Quand je revins à la notion des décors, elle avait gagné du terrain. Trébuchant parmi les gants qui maintenant s'accolaient tous, la tête lourde d'ivresse, je la poursuivis, guidé par son manteau de léopard. A la Porte Maillot, je relevai la robe de soie noire dont elle s'était débarrassée. Nue, elle était nue maintenant sous son manteau de fourrure fauve. Le vent de la nuit chargé de l'odeur rugueuse des voiles de lin recueillie au large des cotes, chargé de l'odeur du varech échoué sur les plages et en partie desséché, chargé de la fumée des locomotives en route vers Paris, chargé de l'odeur de chaud des rails après le passage des grands express, chargé du parfum fragile et pénétrant des gazons humides des pelouses devant les châteaux endormis, chargé de l'odeur de ciment des églises en construction, le vent lourd de la nuit devait s'engouffrer sous son manteau et caresser ses hanches et la face inférieure de ses seins. Le frottement de l'étoffe sur ses hanches éveillait sans doute en elle des désirs érotiques cependant qu'elle marchait allée des Acacias vers un but inconnu. Des automobiles se croisaient, la lueur des phares balayait les arbres, le sol se hérissait de monticules, Louise Lane se hâtait. Je distinguais très nettement la fourrure du léopard.

Ç'avait été un furieux animal.

Durant des années il avait terrorisé une contrée. On voyait parfois sa silhouette souple se profiler sur la basse branche d'un arbre ou sur un rocher, puis, à l'aube suivante, des caravanes de girafes et d'antilopes, sur le chemin des abreuvoirs, témoignaient auprès des indigènes d'une épopée sanglante qui avait profondément inscrit ses griffes sur les troncs de la forêt. Cela dura plusieurs années. Les cadavres, si les cadavres pouvaient parler, auraient pu dire que ses crocs étaient blancs et sa queue robuste plus dangereuse que le cobra, mais les

morts ne parlent pas, encore moins les squelettes, encore moins les squelettes de girafes, car ces gracieux animaux étaient la proie favorite du léopard.

Un jour d'octobre, comme le ciel verdissait, les monts dressés sur l'horizon virent le léopard, dédaigneux pour une fois des antilopes, des mustangs et des belles, hautaines et rapides girafes, ramper jusqu'à un buisson d'épines. Toute la nuit et tout le jour suivant il se roula en rugissant. Au lever de la lune il s'était complètement écorché et sa peau, intacte, gisait à terre. Le léopard n'avait pas cessé de grandir durant ce temps. Au lever de la lune il atteignait le sommet des arbres les plus élevés, à minuit il décrochait de son ombre les étoiles.

Ce fut un extraordinaire spectacle que la marche du léopard écorché sur la campagne dont les ténèbres s'épaississaient de son ombre gigantesque. Il traînait sa peau telle que les empereurs romains n'en portèrent jamais de plus belle, eux ni le légionnaire choisi parmi les plus beaux et qu'ils aimaient.

Processions d'enseignes et de licteurs, processions de lucioles, ascensions miraculeuses ! rien n'égala jamais en surprise la marche du fauve sanglant sur le corps duquel les veines saillaient en bleu.

Quand il atteignit la maison de Louise Lane, la porte s'ouvrit d'elle-même et, avant de crever, il n'eut que la force de déposer sur le perron, aux pieds de la fatale et adorable fille, le suprême hommage de sa fourrure. Ses ossements encombrèrent encore de nombreuses routes du globe L'écho de son cri de colère, répercuté longtemps par les glaciers et les carrefours, est mort comme le bruit des marées et Louise Lane marche devant moi, nue sous son manteau.

Encore quelques pas et voici qu'elle dégrafe ce dernier vêtement. Il choit. Je cours plus vite. Louise Lane est nue désormais, toute nue dans le bois de Boulogne. Les autos s'enfuient en barrissant; leurs phares éclairent tantôt un bouleau, tantôt la cuisse de Louise Lane sans atteindre cependant la toison sexuelle. Une tempête de rumeurs angoissantes passe sur les localités voisines : Puteaux, Saint-Cloud, Billancourt.

La femme nue marche environnée de claquements d'invisibles étoffes; Paris ferme portes et fenêtres, éteint ses lampadaires. Un assassin dans un quartier lointain se donne beaucoup de mal pour tuer un impassible promeneur. Des ossements encombrèrent la chaussée. La femme nue heurte à chaque porte, soulève toute paupière close.

Du haut d'un immeuble, Bébé Cadum magnifiquement éclairé, annonce des temps nouveaux. Un homme guette à sa fenêtre. Il attend. Qu'attend-il ?

Une sonnerie éveille un couloir. Une porte cochère se ferme.

Une auto passe.

Bébé Cadum magnifiquement éclaire reste seul, témoin attentif des événements dont la rue, espérons-le, sera le théâtre.

Tout ce qu'on voit est d'or

Corsaire Sanglot revêt son costume bien connu des rues bruyantes et des trottoirs de bitume. La vie peut continuer s'il lui plaît dans Paris et dans le monde, une voix caressante lui a indiqué son chemin. Celui-ci le conduit aux Tuileries où il rencontre Louise Lane. Il est de ces coïncidences qui, sans émouvoir les paysages, ont cependant plus d'importance que les digues et les phares, que la paix des frontières et le calme de la nature dans les solitudes désertiques à l'heure où passent les explorateurs. Il importe peu de savoir quels furent les préambules de la conversation du héros avec l'héroïne. Il leur fallait des fauves en amour, de taille à résister à leurs crocs et à leurs griffes. Les gardiens des Tuileries virent ce couple extraordinaire parler avec animation puis s'éloigner par la rue du Mont-Thabor. Une chambre d'hôtel leur donna asile. C'était le lieu poétique où le pot à eau prend l'importance d'un récif au bord d'une côte échevelée, où l'ampoule électrique est plus sinistre que trois sapins au milieu de champs vert émeraude un dimanche après-midi, où la glace mobilise des personnages menaçants et autonomes. Mobiliers des chambres d'hôtel méconnus par les copistes surannés, mobiliers évoqueurs de crime ! Jack l'éventreur avait en présence de celui-ci exécuté l'un de ces magnifiques forfaits grâce auxquels l'amour rappelle de temps à autre aux humains qu'il n'est pas du domaine de la plaisanterie. Mobilier magnifique. Le pot à eau blanc, la cuvette et la table de toilette se souvenaient en silence du liquide rouge qui les avaient rendus respectables. Des journalistes avaient publié la photographie de ces accessoires modestes promus au rôle de paysages dont je parlais tout à l'heure. Il leur avait fallu figurer à la Cour d'assises parmi les pièces à conviction. Singulier tribunal ! Jack l'éventreur n'avait jamais pu être atteint et le box des accusés était vide. Les juges avaient été nommés parmi les plus vieux aveugles de Paris. La tribune

des journalistes regorgeait de monde. Et le public au fond, maintenu par une haie de gardes municipaux, était un ramassis de bourgeois pansus. Sur tous ces gens silencieux planait un vol de mouches bourdonnantes. Le procès dura huit jours et huit nuits et, à l'issue, quand un verdict de miracle eut été prononcé contre l'assassin inconnu, le pot à eau, la cuvette et la table de toilette avec le petit plat à savon où subsistait encore une savonnette rose regagnèrent la chambre marquée par le passage d'un être surnaturel.

Louise Lane et Corsaire Sanglot considérèrent avec respect, eux qui n'avaient que peu de choses à respecter en raison de leur valeur morale, ces reliefs d'une aventure qui aurait pu être la leur. Puis, après une lutte de regards, ils se déshabillèrent. Quand ils furent nus, Corsaire Sanglot s'allongea en travers sur le lit, de façon que ses pieds touchassent encore le sol, et Louise Lane s'agenouilla devant lui.

Baiser magistral des bouches ennemies.

La reproduction est le propre de l'espèce, mais l'amour est le propre de l'individu. Je vous salue bien bas baisers de la chair. Moi aussi j'ai plongé ma tête dans les ténèbres des cuisses. Louise Lane étreignait étroitement son bel amant. Son oeil guettait sur le visage l'effet de la conjonction de sa langue avec la chair. C'est là un rite mystérieux, le plus beau peut-être. Quand la respiration de Corsaire Sanglot se fit haletante, Louise Lane devint plus resplendissante que le mâle.

Le regard de celui-ci errait dans la pièce. Il s'arrêta enfin sur un éphéméride. Celui-ci avait été oublié par un comptable narquois partagé entre le désir d'oublier et celui de mesurer le temps machinalement et sans penser à la stupidité que sous-entend une pareille prétention.

D'ailleurs, le Corsaire Sanglot connaissait bien la date où était arrêté ce calendrier. Tous les ans il était amené à lire le même fait divers vieux d'un demi-siècle et cependant évocateur de la même fièvre C'était même le seul jour où il ait jamais lu la feuille de papier mince et tous les ans, fatalement, il était amené à le faire.

Et la pensée de Corsaire Sanglot suivait une piste au coeur d'une forêt vierge.

Il arriva dans une ville de chercheurs d'or. Dans un bal dansait une Espagnole vêtue de façon excitante. Il la suivit dans une chambre soupentée où l'écho des querelles et de l'orchestre arrivait assourdi. Il la déshabilla lui-même, mettant à détacher chaque vêtement une lenteur sage et fertile en émotion. Le lit fut alors le lieu d'un combat sauvage, il la mordit, elle se débattit, cria et l'amant de la danseuse, un redoutable sang-mêlé, heurta à la porte.

Ce fut alors un siège sans merci. Des balles de revolver trouèrent les cloisons de chêne, étoilèrent les glaces où l'étain feuillolait en silence depuis de longues années à refléter des amours fatales. Séduite par son courage, l'Espagnole fusillait par la fenêtre une foule de cavaliers patibulaires et de policiers improvisés. Ils s'évadèrent enfin par les toits. Des cris de colère emplissaient la ville, on liait en hâte les lasses mais, parvenus au Patio central, les poursuivants constatèrent l'absence de deux juments jumelles, noires et si rapides que les rattraper était impossible. Laisant à leur destin les fugitifs, les hommes se répandirent dans les cabarets.

Hors de danger, à plusieurs milles de la ville, Corsaire Sanglot et l'Espagnole s'arrêtèrent. Leur amour n'existait plus qu'en rêve. Ils s'éloignèrent dans des directions opposées. Forêts traversées à coups de couteau, étendues de lianes et de grands arbres, prairies, steppes neigeuses, lutte contre des Indiens, traîneaux volés, daims abattus, vous n'avez pas vu passer l'invisible corsaire. Dans la rue de Rivoli, il avisa une maison en flammes.

Des casques de pompiers mûrissaient aux balcons et aux fenêtres. Corsaire Sanglot s'engouffra dans le corridor et l'escalier crépitant. Au troisième étage une femme s'apprêtait à mourir. L'enlacer et paraître à la fenêtre fut un éclair. Ils se précipitèrent dans le vide où une couverture les reçut tandis que, blessé au passage par une corniche, Corsaire Sanglot s'évanouissait. Le lendemain matin, le soleil rayonnait sur l'hôpital où il reposait dans un lit. La femme sauvée lui faisait boire de la citronnade. Il éprouva une satisfaction sensuelle à sa présence près de lui, à sentir sur sa chair le passage de ses mains, jusqu'à ce que la porte du pensionnat anglais se fût ouverte. C'était l'heure du lever, trente petites filles et dix autres un peu plus âgées se hâtaient. L'éponge du tub ruisselait sur leurs épaules saines et leur peau délicate. Il s'attarda à contempler leurs fesses presque garçonnières. Leur sexe était encore trop imberbe mais leurs seins étaient de charmantes merveilles non déformées encore par...

--Dis-moi que tu m'aimes ! râla Louise Lane éperdue. V --Saloperie, râle le héros. Je t'aime, ah ! ah ! vieille ordure, loufoque, sacré nom de plusieurs cochonneries.

Puis se relevant :

--Quel poème peut t'émouvoir davantage ?

Anéantie, Louise Lane passa du rêve au rêve. Elle se refusa longuement à l'étreinte osseuse de son compagnon. Mais leur rencontre était phénoménale. La rancune montait en leur âme. Ah ! ce n'était pas l'amour, seule raison

valable d'un esclavage passager, mais l'aventure avec tous ses obstacles de chair et l'odieuse hostilité de la matière.

Amour magnifique, pourquoi faut-il que mon langage, à t'évoquer, devienne emphatique. Corsaire Sanglot l'avait prise par la taille et jetée sur le lit. Il la frappait. La croupe sonore avait été cinglée par le plat de la main et les muscles seraient bleus le lendemain. Il l'étranglait presque. Les cuisses étaient brutalement écartées. Ce n'était pas vrai.

Corsaire Sanglot devant la glace remettait en ordre sa toilette. L'eau sympathique ruisselait sur son torse et la savonnette rose était le centre de la pièce. Louise Lame éduquée par les cartes postales en couleur y voyait l'image de son sexe martyrisé par l'indifférence. La mousse, le masque et les mains furent des mains de fantômes. Enfin l'aventurier fut prêt à partir. Louise se plaça devant la porte.

--Non, tu ne partiras pas, non tu ne partiras pas.

Il l'écarta de la main et tandis qu'elle s'écroulait sanglotante et décoiffée, le pas décrut dans l'escalier, comme une gamme à rebours sur le piano d'une débutante: une petite fille à cheveux nattés, aux doigts rouges encore des coups de règle de la maîtresse.

Dans le couloir, ce fut le piétinement du garçon d'hôtel relevant pour les cirer, paire par paire, les chaussures à talons Louis XV. Quel Père Noël attendu depuis des siècles déposera l'amour dans ces chaussures, objet d'un rite journalier et nocturne de la part de leur propriétaire, en dépit de la désillusion du réveil ? Quel sinistre démon se borne à les rendre plus brillantes qu'un miroir à dessein de refléter, transformées en négresses, les stationnantes et sensibles femmes à passion. Qu'elles remettent leurs pieds blancs dans ces fins brodequins à torture morale ! Leur chemin sera toujours parsemé des tessons de bouteille à philtre du rêve interrompu, des cailloux pointus de l'ennui. Pieds blancs marchant dans des directions différentes, les engelures du doute vous meurtriront en dépit des prophéties onéreuses de la cartomancienne du faubourg. Il faut aller d'abord à Nazareth avant de célébrer par une coutume curieuse l'anniversaire d'une naissance divine. Mais l'étoile ?

L'étoile c'est peut-être bien ce savon rose que Corsaire Sanglot tient dans sa main mousseuse. Elle le guide mieux que la baguette du sourcier, la piste du trappeur et les écriteaux Michelin. Les humbles et magnifiques créatures de la poésie moderne se mettent en marche à travers les rues.

Et ce sont des groupes de trois ripolineurs portant au dieu futur des radiateurs rouges, ou, du haut du ciel, répandant sur le monde entier la blancheur d'une aube artificielle; et ce sont de longues théories de garçons de café, les uns rouges, les autres blancs, placés sous l'invocation de l'archange saint Raphaël, accomplissant le miracle de l'équilibre pour verser à une heure indéterminée le cordial qui vivifiera le nouveau rédempteur. Du haut des immeubles, Bébé Cadum les regarde passer. La nuit de son incarnation approche où, ruisselant de neige et de lumière, il signifiera à ses premiers fidèles que le temps est venu de saluer le tranquille prodige des lavandières qui bleuissent l'eau des rivières et celui d'un dieu visible sous les espèces de la mousse de savon, modelant le corps d'une femme admirable, debout dans sa baignoire, et reine et déesse des glaciers de la passion rayonnant d'un soleil torride, mille fois réfléchi, et propices à la mort par insolation. Ah ! si je meurs, moi, nouveau Baptiste, qu'on me fasse un linceul de mousse savonneuse évocatrice de l'amour et par la consistance et par l'odeur.

Corsaire Sanglot, son guide dans la main, suivit des convois funèbres qu'il abandonna à point nommé pour emprunter d'autres voies. Calmes rues déserta plantées de réverbères, boulevards chargés de viaducs du métro, vous le vîtes passer aussi, lui, le premier mage.

C'est dans l'île des Cygnes, sous le pont de Passy, que le Bébé Cadum attendait ses visiteurs. Ils se conduisirent en parfaites gens du monde et la tour Eiffel présida au conciliabule. L'eau coulait.

Les poissons sortirent de la rivière, eux, voués depuis des temps et des tempêtes au culte des choses divines et à la symbolique céleste. Pour les mêmes raisons, les palmiers du Jardin d'Acclimatation désertèrent les allées parcourues par l'éléphant pacifique du sommeil enfantin. Il en fut de même pour ceux qui, emprisonnés dans des pots de terre, illustrent le salon des vieilles demoiselles et le péristyle des tripots. Les malheureuses filles entendirent le long craquement des poteries désertées et le rampelement des racines sur le parquet ciré, des cerceaux regagnant lentement à l'aube leur maison après une nuit de baccarat où les chiffres s'étaient succédé dans le bain traditionnel, oublièrent leur gain ou leur perte et les suivirent. Eux aussi furent parmi les premiers fidèles. Sur ces fronts douloureux, sur ces yeux brûlés par la fièvre, sur ces oreilles tintant encore du dernier banco, sur ces cerveaux hantés par l'absolu, par l'improbable et les nombres fatidiques, il étendit sa suzeraineté. L'air était plein du bruit des fenêtres qu'on ferme et dont les espagnolettes pleurent. Bébé Cadum naquit sans le secours de ses parents, spontanément.

A l'horizon, un géant brumeux s'étirait et bâillait. Bibendum Michelin s'apprêtait à une lutte terrible et dont l'auteur de ces lignes sera l'historien.

A l'âge de vingt et un ans, Bébé Cadum fut de taille à lutter avec Bibendum. Cela commença un matin de juin. Un agent de police qui se promenait bêtement avenue des Champs-Élysées entendit tout à coup de grandes clameurs dans le ciel. Celui-ci s'obscurcit et, avec tonnerre, éclairs et vent, une pluie savonneuse s'abattit sur la ville. En un instant le paysage fut féerique. Les toits recouverts d'une mousse légère que le vent enlevait par flocons s'irisèrent aux rayons du soleil reparu. Une multitude d'arcs-en-ciel rugirent, légers, pâles et semblables à l'auréole des jeunes poitrinaires, au temps qu'elles faisaient partie de l'accessoire poétique. Les passants marchaient dans une neige odorante qui montait jusqu'à leurs genoux. Certains entamèrent des combats de bulles de savon que le vent emportait avec un grand nombre de fenêtres reflétées sur les parois translucides. Puis une folie charmante s'installa dans la ville. Les habitants se dévêtirent et coururent à travers les rues en se roulant sur le tapis savonneux. La Seine charria des nappes grumeleuses qui s'arrêtaient aux piles des ponts et se dissolvaient en firmaments.

Les conditions de la vie furent changées quant aux relations matérielles, mais l'amour fut toujours de même le privilège de peu de gens, disposés à courir toutes les aventures et à risquer le peu de vie consentie aux mortels dans l'espoir de rencontrer enfin l'adversaire avec lequel on marche côte à côte, toujours sur la défensive et pourtant à l'abandon.

Cependant, la lutte entre Bibendum et Bébé Cadum ne fut pas le seul épisode de la bataille où l'archange moderne perdit sa mousse comme des plumes.

Bibendum rentrant en son repaire où il se proposait de rédiger la fameuse proclamation connue depuis sous le nom de [*Pater du faux messie*¹](#), s'enduisit, malgré ses précautions, de mousse de savon.

Arrivé, il dicta immédiatement le *Pater* et, ressortant, glissa sur le macadam, tomba et mourut en donnant naissance à une armée de pneus. Ceux-ci devaient continuer la lutte.

La rencontre eut lieu dans une plaine désertique. Bébé Cadum ne vit pas venir l'effarante troupe des pneus qui, rebondissant ou se déformant, roulaient, rapides, sur les routes à l'effroi des velocipédistes et des chauffeurs d'automobiles qui, muets de stupéfaction, se demandaient quel nouveau miracle douait ces cercles élastiques d'une agilité autonome.

La rencontre eut lieu dans une plaine désertique au déclin commençant du soleil de cinq heures du soir. Bébé Cadum rieur se détachait sur le ciel bleu ardent et sur le sol rougeâtre. Les pneus s'enroulèrent autour de lui comme un reptile et l'immobilisèrent. Prisonnier, Bébé Cadum n'abandonna pas son sourire et se laissa, malgré sa force, jeter dans un cachot. Bébé Cadum, ou plutôt le Cristi, puisqu'il faut, à notre époque, l'appeler par son nom, avait trente-trois ans. La barbe eût donné à son visage un aspect sinistre sans le sourire enfantin que dessinaient ses lèvres. Mais pas d'histoires anciennes:

LE GOLGOTHA

Sur le fond vert olive du ciel, la croix se détache, au haut de la colline. Pleurez, les vierges et les apôtres dans la grande plaine animée par le tournoi des moulins à vent, par la course des autos rouges et blanches sur les routes gris d'argent, par la musique des manèges de chevaux de bois, par les détonations sèches des tirs forains, par le roulement métallique des loteries. L'oscillation à peine perceptible des mâts de cocagne imprime une vibration grisante au paysage où le pylône blanc du toboggan et l'apparition mathématique du steam-swing figurent irrésistiblement l'idée du temps qui passe comme un navire de guerre majestueux et lent sur une mer bleu foncé ridée de rares crêtes blanches et de sillages filigranes, sous un ciel bleu clair, avec, pour fond, une plage encombrée de femmes magnifiques, en toilettes claires, de marins muets qui agitent les bras, d'aventuriers en pantalon blanc hantés par l'idée du prochain paquebot qui les emportera vers les casinos d'Amérique du Sud et des amours plus fatales, tandis que, à peu de distance du bord, trois admirables nageuses en maillot rouge se livrent sans contrainte au caprice des vagues douées et sont pour le jeune poète accroupi sur un rocher le point de départ d'un drame aventureux où la tempête et les passions humaines concourent à le heurter à de magiques amoureuses.

Voici, dans une clairière du bois, qu'on passe en revue une compagnie de sapeurs-pompiers. Voici dans le ciel un avion: il s'en va au Maroc ou en Russie; très loin, à l'horizon, décelé par la fumée blanche et par le bruit étrangement proche des roues sur les rails et les essieux, voici un train qui rapidement se dirige vers quelque port. Dans le jardinet qui entoure sa maison, un méditatif jardinier arrose des fleurs. De la fenêtre d'une école s'échappent des voix d'enfants: Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés. A la fenêtre d'une maison

claque un rideau derrière lequel deux amoureux s'enlacent sur un lit banal avec des bras de noyés. Deux hommes se sont assis dans l'herbe et boivent au goulot de la bouteille un vin rouge et généreux. Trois boeufs dans un pré. Le coq de l'église. Un avion. Des coquelicots.

Le Cristi est enfin digne de son nom, il est crucifié sur une croix en coeur de chêne décorée de drapeaux tricolores comme une estrade de 14 juillet. Au pied une dizaine de musiciens, sur des instruments de cuivre, jouent des airs rondouillards. Des couples dansent.

Sur deux petites croix décorées, elles aussi, de drapeaux, les larrons agonisent.

Le curé sort de l'église et rentre au presbytère. L'infâme.

Le soir tombe.

Le ciel s'ouvre violemment sur la lumière des affiches lumineuses.

Le Cristi agonise en mesure, suivant la cadence de l'orchestre.

Les drapeaux de la croix flottent joyeusement.

Les réverbères s'allument.

La brigade des jeux

Où est-il le temps des galères et celui des caravelles ? Il est loin comme une minute de sable dans le trébuchet du destin.

Le nouveau corsaire vêtu d'un smoking est à l'avant de son yacht rapide qui de son sillage blanc singeant les princesses des cours périmées, heurte dans sa course tantôt le corps des naufragés errant depuis des semaines, tantôt le coffre mystérieux promené entre deux eaux par des courants doux à la suite d'une tentative de cambriolage sur un transatlantique, tantôt, enveloppé d'un ridicule drapeau, le corps de celui qui décéda avant d'arriver au port, tantôt la troublante arête-squelette d'une sirène défunte pour avoir, une nuit, traversé sans son diadème de méduses les eaux d'une tempête éclairées par un phare puissant perdu loin des côtes et proie des oiseaux fantômes. Car il y a des fantômes d'oiseaux. Ceux-ci, dès que le jour se lève, montent plus haut que les alouettes et l'ombre à peine perceptible de leurs ailes tamise doucement la lumière du soleil. Bonheur alors à la poitrinaire abritée de la sorte ! Sa respiration reposera sur un mol oreiller d'air tranquille et son fiancé, attentif au frémissement de ses lèvres, distinguera distinctement sur elles un sourire de lac. Parfois, ces grands oiseaux protecteurs, morts depuis les dernières années des périodes géologiques où les hommes apparurent, sentent leurs ailes se replier et se tordre, un grand tourbillon naît de leur souffrance et les fossoyeurs appuyés sur leur pelle calculent mentalement le nombre de morts qui les séparent du repos gagné à la sueur de leur corps. Au soir, les oiseaux fantômes regagnent leur nid dans les glaciers transparents et le crépuscule est plein du bruissement de leur vol de rêve et les échos, parfois, de leur cri qui, sans le secours de l'appareil auditif, retentit longuement dans l'âme des solitaires.

Cependant, les restes funéraires des sirènes ne restent pas insensibles à ces migrations horaires D'une nage saccadée, leur squelette remonte le cours des fleuves jusqu'aux sources montagneuses. Une étreinte mythologique unit leurs débris calcaires au spectre ailé puis le cours des fleuves se fait plus rapide pour les ramener à la mer.

Quand l'étrave d'un bateau rencontre le squelette d'une sirène, l'eau devient immédiatement phosphorescente, puis l'écume de la mer se solidifie en forme de ces pipes si renommées dans les villes de l'intérieur. Les pêcheurs en ramènent de grandes quantités dans leurs filets et cela jusqu'à ce que le squelette même de la sirène soit ramené sur le pont.

Corsaire Sanglot laissait passer les récifs et les histoires contées par le maître queux. Il s'intéressait au jeu des eaux, à peine au ronflement des moteurs et à l'agitation perpétuelle et régulière de l'hélice.

Dans les soutes, le charbon était jeté à larges pelletées. L'imminence d'une tornade surexcitait les chauffeurs maculés. Le charbon tiède s'enflammait déjà sur leur pelle et cela faisait une quantité de petites flammes bleues, flammes qui sommeillent toujours dans le coeur des navigateurs. Si la nuit tombait dans mon récit meurtrier, si le ciel de tempête s'obscurcissait, on verrait au haut des cheminées les feux Saint-Elme.

Eh bien ! tombe, nuit d'artifices et de cauchemars éveillés, approche, tempête ténébreuse. Le bateau est blanc dans le cyclone gris foncé. De larges remous troublent les profondeurs, des algues apparaissent à la surface de l'eau et, à l'horizon, surgit le bateau fantôme, pilote du cataclysme.

Paraissent, feux Saint-Elme ! Paraissent, accessoires des catastrophes: temps lourds et trop calmes, ciels cuivres, ciels plombés, ciels d'ébène, rayon de soleil pâle sur des flots couleur de ciguë, icebergs, trombe,

Maelströms, récifs, épaves, lames de fond, canots désemparés, bouteilles à la mer.

Je l'attends ! Viendra-t-elle ? Depuis bientôt un an je passe sous ses fenêtres chaque nuit. Quand elle est en voyage, le lieu de sa résidence dessine sans cesse devant mes yeux clos les allées rêveuses où j'imagine sa promenade, les salles de baccara brillantes comme des lustres de cristal, les chambres d'hôtel si émouvantes avec leur fenêtre révélatrice, au premier matin, d'un nouveau panorama. L'amour qui me transporte prendra-t-il bientôt le nom de cette femme ?

Cependant, le navire, ballotté par les hautes vagues, ne tarda pas à se trouver en danger. Pour comble d'infortune, le feu se déclara dans les soutes. Une épaisse fumée s'éleva du poussier humide, suffocante et chaude. Certains se jetèrent par-dessus les bastingages, d'autres, malgré la témérité d'une pareille aventure, confièrent leur sort à un canot de sauvetage, tout menu dans la mer bouleversée.

Seul, Corsaire Sanglot resta à bord. Le navire s'inclina. Corsaire Sanglot remarqua la lucidité parfaite de son esprit qui lui permettait de noter nombre de faits en apparence insignifiants. Par exemple, le sifflement du vent bientôt transformé en beuglement quand, les cheminées atteignant presque l'horizontale, il s'engouffra d'aplomb jusqu'aux foyers; le curieux spectacle de la fumée débordant comme un liquide et roulant doucement dans les vallonements de l'eau les stigmates mobiles de l'huile brillamment colorée à la surface. Puis un bruit de friture s'amplifiant de minute en minute signala l'inondation des machines. Elles explosèrent en trois fois parmi des gerbes écumeuses, des plumeaux de fumée et le mouvement d'un entonnoir naissant. Le bateau se prit à tourner sur lui-même avec une grande rapidité et à s'enfoncer. Des épaves prirent doucement le parti de flotter puis, d'un seul coup, comme happé par une gigantesque bouche, l'épave s'engloutit.

Elle descendit une trentaine de mètres en ralentissant progressivement et s'arrêta, flottant dans une tombe calme. Le tumulte ne parvenait pas jusque-là. Corsaire Sanglot ouvrit les yeux. Un sous-marin voguait avec circonspection à quelque distance. Des poissons charnus virevoltaient. Des algues poussaient jusque là leurs rameaux tentaculaires. Corsaire Sanglot se pencha pour voir le fond. Il lui apparut uniformément jaune bistre avec la consistance du papier buvard ou du sable humide, à une profondeur qu'il estima ne pas dépasser cent mètres.

Malgré la pénombre de ces profondeurs, l'ombre projetée des poissons se mouvait distinctement sur le fond. Corsaire Sanglot s'apprêta à descendre. Ce n'était pas chose aisée en raison d'une illusion d'optique qui faisait que son image reflétée dans l'élément liquide s'interposait constamment entre lui et son but. Mais il ferma les yeux, tendit les mains violemment en avant, ouvrit les yeux et saisit les mains de son reflet. Celui-ci, en s'éloignant, reproduit de couche en couche d'eau, l'entraîna rapidement jusqu'au fond. Il y eut un heurt mou. Corsaire Sanglot était enfoui jusqu'au cou dans un immense champ d'éponges. Elles pouvaient être trois ou quatre cent mille. Des hippocampes troublés dans leur sommeil surgirent de tous côtés en même temps qu'une gigantesque bougie allumée de l'espèce dite marine. A la lueur, les vallonements tendres des éponges s'éclairèrent à perte de vue. Leurs mamelons prirent un relief extraordinaire et Corsaire Sanglot se fraya parmi eux un chemin difficile. Il atteignit enfin la bougie. Celle-ci surgissait d'une espèce de clairière appelée, un écriteau de corail en faisait foi, « Éclaircie de l'éponge mystique », une troupe d'hippocampes se jouait là, sur un sol fait de petits galets noirs. Douze squelettes de sirènes y reposaient, couchés côte à côte. Devant ce cimetière Corsaire Sanglot éprouva un grand soulagement. Il contemplerait un instant cette place sacrée, puis, dans la prairie des éponges, il irait se coucher pour toujours. Il distinguait des uniformes de marins de nationalités diverses, des squelettes en smokings et en robes de soirée.

Mais son esprit, pareil à la trace que laisse dans l'air un avion enflammé, interprétait à sa guise le paysage. Il revoyait le Christ accompagné de ses douze sirènes s'acheminant vers son destin; un ciel d'ébène sur lequel se détache la croix rouge sang, à droite et à gauche des papyrus égyptiens, un débris de colonne grecque et son chapiteau au pied, à l'horizon des fils télégraphiques. Il imaginait encore le plongeur qui, dédaignant les huîtres perlières, cueillit l'éponge prédestinée, immense, et qui se signalait dans la nuit des eaux par une auréole verte. Mais la bougie marine s'usait rapidement. Le corsaire remarqua qu'elle était le point de départ d'un arc-en-ciel, mais celui-ci, au lieu d'être vu de l'intérieur de sa circonférence comme un dôme, était vu de l'extérieur, de sorte qu'il s'éloignait comme deux cornes ou un croissant jusqu'à la surface où ses deux branches émergeaient à grande distance l'une de l'autre pour aller se rejoindre très haut dans l'atmosphère et y faire la joie des oiseaux fantômes, l'émerveillement des citadins et la mélancolie du petit garçon faiseur de bulles de savon. Celles-ci montent avec une fenêtre au flanc.

Il n'était plus question pour Corsaire Sanglot de rester au fond de l'océan. La bougie, en brûlant, laissant de

grandes stalactites blanches qui oscillaient un instant puis montaient.

Il s'accrocha à l'une d'elles et ne tarda pas à nager sur une onde calme, en vue d'un port sans bateaux, dans un silence impressionnant.

Qu'elle vienne celle que j'aimerai, au lieu de vous raconter des histoires merveilleuses (j'allais dire à dormir debout). Ô satisfaction nocturne, angoisse de l'aube, émoi des confidences, tendresse du désir, ivresse de la lutte, merveilleux flottement des matinées d'après l'amour.

Vous lirez ou vous ne lirez pas, vous y prendrez de l'intérêt ou vous y trouverez de l'ennui, mais il faut que dans le moule d'une prose sensuelle j'exprime l'amour pour celle que j'aime. Je la vois, elle vient, elle m'ignore ou feint de m'ignorer. J'ai pourtant surpris dans sa parole quelque intonation tendre et certaine phrase me parut une allusion.

Je me rappelle qu'il y a quelques mois, cet hiver, dans un lieu ami, elle chantait. Elle chante à faire monter les larmes aux yeux et, ce soir-là, elle chantait une romance sentimentale dont le contenu m'importe peu. Je n'en ai retenu que l'air facile, un air de valse et deux phrases de refrain où l'héroïne déclarait son amour.

Elle tourna vers moi les yeux à cet instant, mais je n'ose y croire, ce regard fut-il un aveu. Ne me dites pas qu'elle est belle, elle est émouvante. Sa vue imprime à mon cœur un mouvement plus rapide, son absence emplit mon esprit.

Banalité ! Banalité ! Le voilà donc ce style sensuel ! La voici cette prose abondante. Qu'il y a loin de la plume à la bouche. Sois donc absurde, roman où je veux prétentieusement emprisonner mes aspirations robustes à l'amour, sois insuffisant, sois pauvre, sois décevant. Je sens se gonfler ma poitrine à l'approche de la bien connue. Je ferais l'amour devant trois cents personnes sans émoi, tant ceux qui m'entourent ont cessé de m'intéresser. Sois banal, récit tumultueux !

Je crois encore au merveilleux en amour, je crois à la réalité des rêves, je crois aux héroïnes de la nuit, aux belles de nuit pénétrant dans les cœurs et dans les lits. Voyez, je tends mes poignets aux menottes délicates, aux menottes de la femme élue, menottes d'acier, menottes de chair, menottes fatales. Jeune bagnard, il est temps de mettre un numéro sur ta bure et de river à ta cheville le boulet lourd des amours successives.

Corsaire Sanglot aborde au port. Le môle est en granit, la douane en marbre blanc. Et quel silence. De quoi parlé-je ? Du Corsaire Sanglot. Il aborde au port, le môle est de porphyre et la douane en lave fondue... et quel silence sur tout cela.

Corsaire Sanglot s'engage dans une avenue, parvient à une place, et là, la statue de Jack l'éventreur, grandeur nature, en habit et chapeau claque l'accueille. Des marchands d'éponges à tous les coins de rues offrent leurs vitrines pleines d'objets en liège et de bateaux dans des bouteilles. Toutes les vitres des avertisseurs d'incendie sont brisées. Toutes les persiennes sont closes. Sur tous les toits le platine des paratonnerres brille et attire des alouettes. Sur tous les toits flottent des oriflammes saugrenues.

Corsaire Sanglot marche dans la ville déserte.

Qu'elle est douce, aux cœurs amers, la solitude, qu'il est doux, le spectacle de l'abandon, aux âmes orgueilleuses. Je me réjouis de la lente promenade du héros dans la ville déserte où la statue de Jack l'éventreur indique seule qu'une population de haute culture morale vivait jadis. Dans ce port silencieux, sur ces boulevards aux perspectives parfaites, dans ces jardins magnifiques, qu'il se promène le héros du naufrage et le héros de l'amour. Il est temps que celle que j'aime intervienne dans ce récit.

Dès qu'elle sera là, murmure un être surnaturel, dès qu'elle sera là, cette ville magnifique et ton héros intrépide et indomptable ne sauront plus pourquoi ton imagination leur offre un asile passager.

Silence ! Elle viendra avec ses jupons de soie, avec son corsage cerise, avec ses bottes fauves et son fard orangé, elle viendra telle que je l'aime et nous partirons librement à l'aventure.

Dès qu'elle sera là, murmure un être surnaturel, tu seras le galérien rive à son voisin de banc.

Qu'elle soit bénie, cette galère ! qu'ils seront beaux, les rivages que nous apercevrons ! qu'elle sera luxueuse la chaîne qui nous unira ! qu'elle sera libre, cette galère !

Corsaire Sanglot, de place en place, arrive devant la boutique d'un ébéniste. Ce ne sont que buffets de palissandre et fauteuils de chêne. Il se perd un long moment dans des couloirs où les salles à manger neuves succèdent aux chambres à coucher neuves. Il s'enivre du défilé monotone des lames de parquet soigneusement cirées. De temps à autre, la cage d'un ascenseur ouvrait son puits vide et suspect. Aux plafonds, des lustres périmés, chargés de cristaux, pendaient en grappes de Chanaan reflétant, à l'infini, le promeneur inattendu. Quand il sortit, au crépuscule, la chanson des fontaines publiques peuplait les rues de sirènes imaginaires. Elles s'enlaçaient, tournaient et se traînaient jusqu'aux pieds du corsaire. Muettes, elles imploraient du conquérant la

chanson qui les rendrait aux limbes maritimes, mais lui, le gosier sec, ne troubla pas de sa voix les rues et les murs sonores car ses yeux lucides, plus lucides que les yeux de la réalité, discernaient par-delà le désert et les régions habitées l'ombre de la robe de celle que j'aime et à laquelle je n'ai pas cessé de penser depuis que ma plume, animée quoique partie du mouvement propre à l'ensemble, vole dans le ciel blafard du papier. Ma plume est une aile et sans cesse, soutenu par elle et par son ombre projetée sur le papier, chaque mot se précipite vers la catastrophe ou vers l'apothéose.

Je viens de parler du phénomène magique de l'écriture en tant que manifestation organique et optique du merveilleux. Pour ce qui est de la chimie, de l'alchimie de cette calligraphie reconnue belle par d'aucuns, et du seul point de vue, j'insiste et tant pis pour le pléonasme s'il y en a, calligraphique, je conseille aux calculateurs habitués au jeu des atomes de dénombrer les gouttes d'eau oculaires à travers lesquelles ces mots sont passés pour revenir sous une forme plastique se confronter à ma mémoire, de compter les gouttes de sang ou les fragments de gouttes de sang consumés à cette écriture.

Le Corsaire Sanglot marche toujours.

Enfin voici la femme dont j'annonçais la venue, les merveilleuses aventures vont s'enchaîner. Ils vont se heurter à, qu'importe.

Elle est vêtue de soie cerise, elle est grande, elle est, elle est, comment est-elle ?

Elle est là.

Je la vois dans tous les détails de sa nature splendide. Je vais la toucher, la caresser.

Corsaire Sanglot s'engage dans, Corsaire Sanglot commence à, Corsaire Sanglot, Corsaire Sanglot.

La femme que j'aime, la femme, ah ! j'allais écrire son nom. J'allais écrire « j'allais dire son nom ».

Compte, Robert Desnos, compte le nombre de fois que tu as employé les mots « merveilleux », « magnifique »...

Corsaire Sanglot ne se promène plus dans le magasin d'ameublement aux styles imités.

La femme que j'aime !

La baie de la faim

Navire en bois d'ébène parti pour le pôle Nord voici que la mort se présente sous la forme d'une baie circulaire et glaciale, sans pingouins, sans phoques, sans ours. Je sais quelle est l'agonie d'un navire pris dans la banquise, je connais le rôle froid et la mort pharaonique des explorateurs arctiques et antarctiques, avec ses anges rouges et verts et le scorbut et la peau brûlée par le froid. D'une capitale d'Europe, un journal emporté par un vent du sud monte rapidement vers le pôle en grandissant et ses deux feuilles sont deux grandes ailes funèbres.

Et je n'oublie pas les télégrammes de condoléances, ni la stupide anecdote du drapeau national fiché dans la glace, ni le retour des corps sur des prolonges d'artillerie.

Stupide évocation de la vie libre des déserts. Qu'ils soient de glace ou de porphyre, sur le navire ou dans le wagon, perdus dans la foule ou dans l'espace, cette sentimentale image du désordre universel ne me touche pas. Ses lèvres font monter les larmes à mes yeux. Elle est là. Sa parole frappe mes tempes de ses marteaux redoutables. Ses cuisses que j'imagine ont des appels spontanés vers la marche. Je t'aime et tu feins de m'ignorer. Je veux croire que tu feins de m'ignorer ou plutôt non ta mimique est pleine d'allusions. La phrase la plus banale a des sous-entendus émouvants quand c'est toi qui m'adresses la parole.

Tu m'as dit que tu étais triste ! L'aurais-tu dit à un indifférent ? tu m'as dit le mot « amour ». Comment n'aurais-tu pas remarqué mon émoi ? Comment n'aurais-tu pas voulu le provoquer ?

Ou si tu m'ignores, c'est qu'il est mal imprimé, ce calendrier, toi dont la présence ne m'est pas même nécessaire. Tes photographies sur mes murs et dans mon cœur les souvenirs aigus que j'ai gardés de mes rencontres avec toi ne jouent qu'un bien piètre rôle dans mon amour ! Tu es, toi, grande en mon rêve, présente toujours, seule en scène et pourtant tu n'es pourvue d'aucun rôle.

Tu passes rarement sur mon chemin. Je suis à l'âge où l'on commence à regarder ses doigts maigres, et où la jeunesse est si pleine, si réelle qu'elle ne va pas tarder à se flétrir. Tes lèvres font monter les larmes à mes yeux ; tu couches toute nue dans mon cerveau et je n'ose plus dormir.

Et puis j'en ai assez, vois-tu, de parler de toi à haute voix.

Le Corsaire Sanglot poursuit sa route loin de nos secrets dans la cité dépeuplée. Il arrive, car tout arrive, devant un bâtiment neuf, l'Asile d'Aliénés.

Pénétrer ne fut pour lui qu'une formalité. Le concierge le conduisit à un secrétaire. Son nom, son âge et ses désirs inscrits, il prit possession d'une coquette cellule peinte en rouge vif.

Dès qu'il eut passé la dernière porte de l'asile, les personnages multiples du génie vinrent à lui.

« Entrez, entrez, mon fils, dans ce lieu réservé aux âmes mortifiées et que le tendre spectacle de la retraite prépare votre orgueil à la gloire prochaine que lui réserve le seigneur dans son paradis de satin et de sucre. Loin des vains bruits du monde, admirez avec patience les spectacles contradictoires que la divinité absolue impose à vos méditations et plutôt que de vous absorber à définir la plastique de Dieu, laissez-vous pénétrer par son atmosphère victorieuse des miasmes légers mais nombreux de la société; que la saveur même du seigneur émeuve votre bouche destinée au jeûne, à la prophétie et à la communion avec le dispensateur de tout, que vos yeux éblouis perdent jusqu'au souvenir des objets matériels pour contempler les rayons flamboyants de sa foi, que votre main sente le frôlement distinct des ailes archangéliques, que votre oreille écoute les voix mystérieuses et révélatrices. Et si ces conseils vous semblent entachés d'une satanique sensualité, rappelez-vous qu'il est faux que les sens appartiennent à la matière. Ils appartiennent à l'esprit, ils ne servent que lui et c'est par eux que vous pouvez espérer l'extase finale. Pénètre en toi-même et reconnais l'excellence des ordres de la sensualité. Jamais elle ne tenta autre chose que de fixer l'immatériel; en dépit des peintres, des sculpteurs, des musiciens, des parfumeurs, des cuisiniers, ils ne visent qu'à l'idée absolue. C'est que chacun de ces artistes ne s'adresse qu'à un sens alors qu'il convient, pour avoir accès aux suprêmes félicités, de les cultiver tous. Le matérialiste est celui qui prétend les abolir, ces sens admirables ! Il se prive ainsi du secours efficace de l'idée, or il n'est pas d'idée abstraite. L'idée est concrète, chacune d'elles, une fois émise, correspond à une création, à un point quelconque de l'absolu. Privé de sens, l'ascète immonde n'est plus qu'un squelette avec de la chair autour. Celui-là et ses pareils sont voués aux ossuaires inviolables. Cultivez donc vos sens soit pour la félicité suprême, soit pour la suprême tourmente, toutes deux enviables puisque suprêmes et à votre disposition. »

Ainsi parla un pseudo-Lacordaire.

Et prouvez-moi, s'il vous plaît, que ce n'était pas le vrai ? Il était deux heures de l'après-midi. Le soleil s'entrouvrit et une pluie de boussoles s'abattit sur la terre: de magnifiques boussoles de nickel indiquant toutes le même nord.

Le même nord où la mission Albert agonise maintenant parmi les cristaux. Des années plus tard, des pêcheurs des îles de la Sonde recueillent un tonneau, vestige de l'expédition, un tonneau blanc de sel et odorant. L'un des pêcheurs sent grandir en lui l'attrait du mystère. Il part pour Paris. Il entre au service d'un club spécial.

La pluie de boussoles cesse peu à peu sur l'asile. En place d'arc-en-ciel surgit Jeanne d'Arc-en-ciel. Elle revient pour déjouer les manœuvres d'un futur réactionnaire. Toute armée sortie des manuels tendancieux, Jeanne d'Arc vient combattre Jeanne d'Arc-en-ciel. Celle-ci, pure héroïne vouée à la guerre par sadisme, appelle à son secours les multiples Théroigne de Méricourt, les terroristes russes en robe fourreau de satin noir, les criminelles passionnées. La pêcheuse de perles voit grandir les yeux des hommes qui l'écoutent. Enivrée, elle se prend à son propre jeu. Son amant, dans une barque, participe au même rêve.

Alors, la pêcheuse, tirant un revolver de son corsage, là où les faibles mettent des billets d'amour : « Je t'adore, ô mon amant ! et voici qu'aujourd'hui, jour choisi par moi seule à cette minute précise, je t'offre la blessure béante de mon sexe et celle sanglante de mon cœur ! » Elle dit et pressant son arme sur son sein la voilà qui tombe tandis qu'une petite fumée bleue s'élève à la suite d'une détonation.

La salle se vide en silence. Sur la bouche d'une femme admirable un homme en frac recueille encore un baiser. Jeanne d'Arc-en-ciel, le sein nu et chevauchant un cheval blanc sans selle, parcourt Paris. Et voici que les pétards de dynamite détruisent la stupide effigie en cuivre à casserole de la rue des Pyramides, celle de Saint-Augustin et l'église (une de moins !) par surcroît.

Jeanne d'Arc-en-ciel, triomphant enfin de la calomnie, est rendue à l'amour.

La mission Albert avec ses mâts surmontés d'une oriflamme est maintenant au centre d'une pyramide de glace. Un sphinx de glace surgit et complète le paysage. De la brûlante Égypte au pôle irrésistible un courant miraculeux s'établit. Le sphinx des glaces parle au sphinx des sables.

Sphinx des glaces. -Qu'il surgisse le Bonaparte lyrique. Du sommet de ma pyramide quarante époques. géologiques contemplent non pas une poignée de conquérants, mais le monde. Les bateaux à voiles ou à cheminées, jolis chameaux voguèrent vers moi sans m'atteindre et je m'obstine à contempler dans les quatre faces parfaitement polies du monument translucide la décomposition prismatique des aurores boréales.

Sphinx des sables. -Et voici que les temps approchent ! On soupçonne déjà l'existence d'une Égypte polaire avec ses pharaons portant au cimier de leur casque non pas le scarabée des sables, mais l'esturgeon. Du fond de la

nuit de six mois, une Isis blonde surgit, érigée sur un ours blanc. Les baleines luisantes détruiront d'un coup de queue le berceau flottant des Moïses esquimaux. Les colosses de Menton appellent les colosses de Memoui. Les crocodiles se transforment en phoques. Avant peu, les révélations sacrées traceront de grands signes algébriques pour relier les étoiles entre elles.

Sphinx des glaces. -Maux pour le corps, mots pour la pensée ! L'énigme polaire que je propose aux aventuriers n'est pas un remède. Chaque énigme a vingt solutions. Les mots disent indifféremment le pour et le contre. Là n'est pas encore la possibilité d'entrevoir l'absolu.

La pêcheuse de perles, toute sanglotante, et n'ai-je pas voulu la tuer, mais elle survit à cet attentat moral, la toute sanglante pêcheuse voit entrer dans la salle Jeanne d'Arc-en-ciel, sa soeur. Sur les socles inutiles de la Jeanne de Lorraine, de gigantesques pieuvres de charbon de terre s'érigent. Les mineurs viendront y déposer des couronnes et une petite lampe Davis qui brûlera nuit et jour, en mémoire du sexe poilu de la véritable aventurière.

Corsaire Sanglot, que j'avais oublié dans la coquette cellule, s'endort.

Un ange d'ébène s'installe à son chevet, éteint l'électricité, et ouvre la grammaire du rêve. Lacordaire parle : « De même qu'en 1789 la monarchie absolue fut renversée, il faut en 1925 abattre la divinité absolue. Il y a quelque chose de plus fort que Dieu. Il faut rédiger la Déclaration des droits de l'âme, il faut libérer l'esprit, non pas en le soumettant à la matière, mais en lui soumettant à jamais la matière ! » Jeanne d'Arc-en-ciel en marche depuis des années, arrive devant le sphinx des glaces, avec, sous le bras, *Le Voyage au centre de la Terre*. Elle demande à résoudre l'énigme.

Énigme.

« Qu'est-ce qui monte plus haut que le soleil et descend plus bas que le feu, qui est plus liquide que le vent et plus dur que le granit ? »

Sans réfléchir, Jeanne d'Arc-en-ciel répond :

-Une bouteille.

-Et pourquoi ? demande le sphinx.

-Parce que je le veux.

-C'est bien, tu peux passer, Oedipe idée et peau.

Elle passe. Un trappeur vient à elle, chargé de peaux de loutres. Il lui demande si elle connaît Mathilde, mais elle ne la connaît pas. Il lui donne un pigeon voyageur et tous deux poursuivent des chemins contradictoires. Dans le laboratoire des idées célestes, un pseudo- Salomon de Caus met la dernière main aux épures du mouvement perpétuel. Son système basé sur le jeu des marées et sur celui du soleil occupe quarante-huit feuilles de papier Canson. A l'heure où ces lignes sont écrites l'inventeur est fort occupé à couvrir la quarante-huitième feuille de petits drapeaux triangulaires et d'étoiles asymétriques. Le résultat ne se fera pas attendre. Comme la onzième heure s'approche toute grésillante du bouillon des alchimistes, un petit bruit se fait entendre à la fenêtre. Elle s'ouvre. La nuit pénètre dans le laboratoire sous l'aspect d'une femme nue et pâle sous un large manteau d'astrakan. Ses cheveux blonds et coupés font une lueur vaporeuse autour de son fin visage. Elle pose la main sur le front de l'ingénieur et celui-ci sent couler une mystérieuse fontaine sous la muraille de ses tempes tourmentées par les migraines.

Pour calmer ces migraines, il faudrait une migration d'albatros et de faisans. Ils passeraient une heure durant sur le pays d'alentour, puis s'abattraient dans la fontaine.

Mais la migration ne s'accomplit pas. La fontaine coule régulièrement.

La nuit s'en va abandonnant sur le lit individuel un bouquet de nénuphars. Au matin, le gardien voit le bouquet. Il questionne le fou qui ne répond pas et dès lors, aux bras de la camisole de force, le malheureux ne sortira plus de sa cellule.

Au petit jour, Corsaire Sanglot a déjà quitté ces lieux dérisoires.

Jeanne d'Arc-en-ciel, la pêcheuse de perles, Louise Lane se retrouvent dans un salon. Par la fenêtre, on voit la tour Eiffel grise sur un ciel de cendres. Sur un bureau d'acajou, un presse-papiers de bronze en forme de sphinx voisine avec une boule de verre parfaitement blanc.

Que faire quand on est trois ? Se déshabiller. Voici que la robe de la pêcheuse tombée d'un coup la révèle en chemise. Une chemise courte et blanche laissant voir les seins et les cuisses. Elle s'étire en bâillant cependant que Louise Lane dégrafe minutieusement son costume tailleur. La lenteur de l'opération rend plus énervant le spectacle. Un sein jaillit puis disparaît. La voici nue elle aussi. Quant à Jeanne, elle a depuis longtemps lacéré

son corsage et arraché ses bas.

Toutes trois se mirent dans une psyché et la nuit couleur de braises vives les enveloppe dans des reflets de réverbères et masque leur étreinte sur le canapé. Leur groupe n'est plus qu'éclaircies blanches dues aux gestes brusques et masse mouvante animée d'une respiration unique.

Corsaire Sanglot passe sous la fenêtre. Il la regarde distraitement comme il a regardé d'autres fenêtres. Il se demande où trouver ses trois compagnes et continue sa promenade. Son ombre projetée par un phare d'automobile tourne au plafond du salon comme une aiguille de montre. Un instant, les trois femmes la contemplent. Longtemps après sa disparition, elles se demandent encore la raison de l'inquiétude qui les tourmente. L'une d'elles prononce le nom du corsaire.

« Où est-il à cette heure ? mort peut-être ? » et jusqu'au soir elles rêvent au coin du feu.

La mission Albert a été découverte par des pêcheurs de baleines. Le bateau emprisonné dans les glaces ne recelait plus que des cadavres. Un drapeau fiché dans la banquise témoignait de l'effort des malheureux navigateurs. Leurs restes seront ramenés à Oslo (anciennement Christiania). Les honneurs seront rendus par deux croiseurs. Une compagnie de marins veillera leurs dépouilles jusqu'à l'arrivée du cuirassé qui les ramènera en France.

L'asile d'aliénés, blanc sous le soleil levant, avec ses hautes murailles dépassées par des arbres calmes et maigres, ressemble au tombeau du roi Mausole. Et voici que les sept merveilles du monde paraissent. Elles sont envoyées du fond des âges aux fous victimes de l'arbitraire humain. Voici le colosse de Rhodes. L'asile n'arrive pas à ses chevilles. Il se tient debout, au-dessus, les jambes écartées. Le phare d'Alexandrie, en redingote, se met à toutes les fenêtres. De grands rayons rouges balayent la ville déserte, déserte en dépit des tramways, de trois millions d'habitants et d'une police bien organisée. D'une caserne, la diane surgit sonore et cruelle, tandis que le croissant allégorique de la lune achève de se dissoudre à ras de l'horizon.

Les jardins du Champ-de-Mars sont parcourus par un vieillard puissant, au front vaste, aux yeux sévères. Il se dirige vers la pyramide ajourée de la tour. Il monte. Le gardien voit le vieillard s'absorber dans une méditation profonde. Il le laisse seul. Le vieillard alors enjambe la balustrade, se jette dans le vide et le reste ne nous intéresse pas

Il y a des instants de la vie où la raison de nos actes nous apparaît avec toute sa fragilité.

Je respire, je regarde, je n'arrive pas à assigner à mes réflexions un champ clos. Elles s'obstinent à tracer des sillons entrecroisés.

Comment voulez-vous que le blé, préoccupation principale des gens que je méprise, puisse y germer.

Mais le Corsaire Sanglot, la chanteuse de music-hall, Louise Lane, les explorateurs polaires et les fous, réunis par inadvertance dans la plaine aride d'un manuscrit, hisseront en vain du haut des mâts blancs les pavillons noirs annonciateurs de peste s'ils n'ont auparavant, fantômes jaillis de la nuit profonde de l'encrier, abandonné les préoccupations chères à celui qui, de cette nuit liquide et parfaite, ne fit jamais autre chose que des taches à ses doigts, taches propres à l'apposition d'empreintes digitales sur les murs ripolinés du rêve et par là capables d'induire en erreur les séraphins ridicules de la déduction logique persuadés que seul un esprit familier des majestueuses ténèbres a pu laisser une trace tangible de sa nature indécise en s'enfuyant à l'approche d'un danger comme le jour ou le réveil, et loin de penser que le travail du comptable et celui du poète laissent finalement les mêmes stigmates sur le papier et que seul l'oeil perspicace des aventuriers de la pensée est capable de faire la différence entre les lignes sans mystère du premier et le grimoire prophétique et, peut-être à son insu, divin du second, car les pestes redoutables ne sont que tempêtes de coeurs entrechoqués et il convient de les affronter avec des ambitions individuelles et un esprit dégagé du stupide espoir de transformer en miroir le papier par une écriture magique et efficace.

Le corps de Louise Lane fut placé dans un cercueil et le cercueil sur un corbillard. La voiture ridicule prit le chemin du cimetière Montparnasse. Fleuve traversé, maisons longées, arrêts des tramways devant le cortège, coups de chapeau des passants, différences de vitesses du convoi, ce qui fait que l'assistance se heurte ou s'essaim, conversation des croque-morts...

1^{er} croque-mort.-- Il y avait dans mon pays une grande maison. Celui et celle qui l'habitaient pouvaient à loisir faire cueillir des fleurs sur toute la campagne avoisinante tant la maison donnait un privilège certain à ses habitants. Mais eux, la vague et le socle des statues se soucient davantage l'une du sel qui s'amasse en cônes dans les marais artificiels, l'autre du pigeon voyageur qui passe dans le ciel avec une lettre d'amour sous l'aile. «

Ma chère Mathilde, les grandes loutres du pays polaire et les loups chaudement fourrés viennent se jeter à la gueule de nos carabines quand je prononce ton nom. J'ai trouvé en pleine steppe un calvaire. Le Christ quand je l'ai touché s'est effrité comme un vieux mammoth congelé et les chiens de mon traîneau l'ont dévoré. Et ils ne s'étaient pas confessés. Mais il n'y a pas de confesseurs pour chiens. Ils étaient à jeun. Ma chère petite Mathilde, ton amant, ton amant... », qu'eux ne se souciaient des fleurs. Ils creusaient un grand souterrain sous leur demeure et voulaient atteindre la mer en se frayant ce passage, soigneusement étayé, à travers le terreau mou, les couches calcaires, les débris fossiles, les cavernes souterraines, cavernes souvent traversées par un ruisseau pur, hérissées de stalactites et de stalagmites, parfois illustrées de dessins préhistoriques ou encombrées d'ossements difficilement identifiables, sans craindre la nuit parfaite du sous-sol ni l'ensevelissement prématuré. Ils atteignirent la mer après six ans d'efforts. Le flot jaillit avec la lumière et les noya. Un geyser salé qui monte de la maison abandonnée est la seule trace de cette aventure.

2^e croque-mort.-- Le moulin à café ronronnait dans les mains de la cuisinière. Puis dans le silence du verger ce fut le cri pathétique et soudain du concierge : « Madame se meurt ! Madame est morte ! » La pauvre femme était morte en effet, et luxueusement : oreiller de carottes et linceul de fleurs de pêcher. Et depuis, dans la maison en deuil, jamais n'a cessé de retentir le ronronnement du moulin à café dans les mains rudes de l'invisible cuisinière en tablier bleu et jamais ne sont passés impunément devant les fenêtres closes l'amant sans témérité et le prêtre de mauvais augure.

3^e croque-mort.-- Quand il eut été augmenté, le Juif errant acheta une bicyclette. Il passait sur les routes, de préférence celles qui suivent la cime des collines, et le soleil projetait en les agrandissant les roues du vélocipède en cercles d'ombres mouvants qui traînaient sinistrement sur les champs et sur les hameaux. Des places calmes sont nées de son passage. Le signal du chemin de fer se meut lentement. Une bergère lointaine, à l'heure du crépuscule, relève sa jupe large plus haut que les seins et s'expose au bord de la route à la surprise du touriste problématique. Le Juif errant, tenez, le voilà qui passe, place de l'Opéra.

4^e croque-mort.-- Deux arbres s'étreignent en secret, une nuit Au petit jour, ils regagnent chacun le territoire restreint attribué à leurs racines et, peu de temps après, un chasseur s'arrête, étonné, devant la trace de leur déplacement. Il rêve à l'animal fabuleux qui, selon lui, en est l'auteur Il charge soigneusement son fusil et, toute la journée, arpente la contrée. Il ne tue qu'un corbeau qu'il ne se donne même pas la peine de ramasser. Au soir tombé, le corbeau reprend ses esprits. Il monte haut dans l'air, étend ses ailes. Le lendemain est jour de brouillard avec un soleil rouge comme une tomate au travers; le surlendemain, jour de brouillard avec au travers un soleil comme un jaune d'oeuf pâle étalé et ainsi de suite durant trois mois jusqu'à la nuit perpétuelle. Les paysans mettent le feu à la forêt pour s'éclairer. Des nuées de corbeaux s'envolent. Le lendemain, grand jour, mais un petit tas de braise là où furent les deux arbres, trente-trois petits corbeaux dans les champs labourés, deux ailes gris pâle dans le dos du chasseur. Deux ailes qui foncent chaque soir et s'éclaircissent de moins en moins à chaque lever de soleil. A la fin, il est l'archange d'ébène et son fusil terrorise les méchants. Puis, un chaud midi, les ailes se mettent à battre sans qu'il le veuille. Elles l'emportent très haut, très loin. Nul depuis, dans son pays natal, ne grave d'initiale au tronc des vieux chênes.

Le convoi suivait une avenue quand le quatrième croque-mort termina son histoire.

Qu'il aille donc au diable le corbillard de Louise Lame, et le corps de Louise Lame et son cercueil et les gens qui se découvrent et ceux qui suivent. Que m'importe à moi cette carcasse immonde et ce défilé de carnaval. Il n'est pas de jour où l'image ridicule de la mort n'intervienne dans le décor mobile de mes rêves. Elle ne me touche guère, la mort matérielle, car je vis dans l'éternité.

L'éternité, voilà le théâtre somptueux où la liberté et l'amour se heurtent pour ma possession. L'éternité comme une immense coquille d'oeuf m'entoure de tous côtés et voici que la liberté, belle lionne, se métamorphose à son gré. La voici, tempête conventionnelle sous des nuages immobiles. La voici, femme virile coiffée du bonnet phrygien, aux tribunes de la Convention et à la terrasse des Feuillants. Mais déjà femme est-ce encore elle cette merveilleuse, encore ce mot prédestiné dans l'olympes de mes nuits, femme flexible et séduite et déjà l'amour ? L'amour avec ses seins rudes et sa gorge froide. L'amour avec ses bras emprisonneurs, l'amour avec ses veillées mouvementées, à deux, sur un lit tendu de dentelles.

Je ne saurais choisir, sinon que demeurer ici sous la coupole translucide de l'éternité.

Le caveau de famille se dresse à ras de terre à l'ombre du tombeau de Dumont d'Urville. Et croyez- vous que le monument funéraire de ce dernier, beau cône rouge brique évocateur d'Océanies, me retienne à ce terrain meublé où la plupart bornent leur destinée. Pas plus que l'océan, pas plus que le désert, pas plus que les glaciers, les murs du cimetière n'assignent de limites à mon existence tout imaginaire. Et cette matérielle figure,

le squelette des danses macabres, peut frapper s'il lui plaît à ma fenêtre et pénétrer dans ma chambre. Elle trouvera un champion robuste qui se rira de son étreinte. Faiseurs d'épithètes, marbriers, orateurs funèbres, marchands de couronnes, toute votre engeance funéraire est impuissante à briser le vol souverain de ma vie projetée, sans raison et sans but, plus loin que les fins de mondes, les Josaphat's Kermesses et les biographies. Le corbillard le Louise Lane peut poursuivre dans Paris un chemin sans accidents, je ne le saluerai point au passage. au rendez-vous demain avec Louise Lane et rien ne peut m'empêcher de m'y rendre. Elle y viendra. Pâle peut-être sous une couronne de clématites, mais réelle et tangible et soumise à ma volonté.

La destinée ne démentit pas mon espoir.

Louise Lane morte vint me rejoindre et nul parmi ceux que nous rencontrâmes ne put remarquer le changement qui s'était effectué en elle. A peine une odeur de tombeau se mêlait-elle à l'ambre dont elle était parfumée, odeur de tombeau que je connais bien pour l'avoir respirée maintes fois à ras des draps fatigués par des plis nombreux, vus au petit jour comme les flots contradictoires et figés d'une marée matinale ou plutôt, en raison des ondes contraires déterminées par le froissement des membres aux vestiges d'un corps lancé dans un liquide, par exemple un homme dans un fleuve, avec si bon vous semble une pierre au cou : des ronds concentriques. Car tout prête à l'évocation de la mort. Depuis les bouteilles, corps humains enterrés depuis les beaux jours du sphinx dans les bandelettes balsamiques des Égyptiens jusqu'au porte-plume qui, s'il est noir, est un corbeau volant si vite qu'il se transforme en une ligne mince pour se heurter au coq de l'église, la plume, dominant le cimetière des mots écrits et qui achèvent de se dessécher sur le marbre blanc du papier. S'il est rouge, c'est la flamme matérielle d'un enfer de chromo ou celle idéale du four crématoire. Le chapeau, c'est l'auréole des saints ou les couronnes du dernier jour quand les rois n'ayant pas obéi au signal de l'étoile vont en sens inverse demander à la terre ce qui appartient à l'âme avec leurs symboles dérisoires: diadèmes de porcelaine, casques de perles artificielles et de fil de fer et les mille regrets et les à mon amant en place de valets de pied.

Et de même, la bouteille, n'est-ce pas la femme érigée toute droite au moment du spasme, et le rêveur insensible dans le vent et le téton pour la bouche de l'amant et le phallus. Et le porte-plume aussi, obscène et symbolique dans la main du poète, et le chapeau fendu comme un sexe ou rond comme une croupe. Toutes ces images opèrent un nivellement dans l'esprit. Tous ces éléments comparables à un même accessoire ne sont-ils pas égaux ? la mort à la vie et à l'amour comme le jour à la nuit.

Passe-passe, éternel ressort des mathématiques et des métaphysiques ! Il n'est rien qui ne puisse se démentir et je méprise vraiment ceux qui restent entre les deux pôles brûlants de la pensée sur l'équateur froid du scepticisme. Lieux communs qui heurtent les croyances les plus élevées, par quel abus de confiance s'autorise-t-on de vous pour vivre à petites gorgées ? Alors que par le vent stupide qui vous anime il fait si bon se laisser emporter.

Mon esprit lui est soumis comme au fusil la balle. Qu'ils me font rire ceux qui prétendent faire autre chose dans cette tempête que des gestes désespérés de moulins à vent, des contorsions de cerfs-volants, des mouvements arbitraires d'ailes, ceux qui se prétendent timonniers capables d'aller au port, ceux pour qui doute n'est pas synonyme d'inquiétude, ceux qui sourient finement !

Le but ? Mais c'est le vent même, la tempête et quel que soit le paysage qu'ils bouleversent, ne sont-ils intangibles et logiques ?

Ce sont les hommes qui sont imbéciles, ayant basé les voiles des navires sur le même principe que la tornade, de trouver le naufrage moins logique que la navigation.

Que je les méprise ceux qui ignorent jusqu'à l'existence du vent.

Mieux vaut le nier tout en restant son jouet.

-- Mais la mort ?

-- C'est bon pour vous.

Révélation au monde

Vers le milieu de l'après-midi, Corsaire Sanglot se trouva (ou se retrouva) sur un boulevard planté de platanes. Eût-il cheminé longtemps si son attention n'avait été attirée par une femme nue reposant sur le trottoir. Jadis, sur cette gorge, Louise Lane avait mis des baisers scandaleux à l'égard de la populace. Puis des rues adjacentes les avaient attirées en sens contraires. Elles ne s'étaient jamais revues. Quant à la présence de ce cadavre nu dans un quartier qui devait être celui des Invalides ou celui de Monceau, à en juger par un dôme doré émergeant des toits des immeubles modernes, nul n'aurait pu l'expliquer. Tout autre que Corsaire Sanglot eût

continué son chemin après une minute d'hésitation, mais en prenant le ciel et les arbres et l'impassible macadam à témoin que cette femme était adorable, en dépit de la rigidité cadavérique, il eût senti germer en son coeur un sentiment étrange, celui que l'amour et la mort seuls peuvent, quand ils se rencontrent, faire naître dans une âme respectable. Paysage de l'émotion, région supérieure de l'amour où nous construisons des tombeaux jamais occupés, lorsque la métamorphose physique finale est évoquée en votre présence l'homme prend quelque noblesse.

Corsaire Sanglot n'eut pas besoin de suivre son chemin pour que les allées de cyprès du songe solitaire connussent les semelles de son imagination.

Il avisa un immeuble de pierre meulière situé sur le trottoir apposé à celui de la belle morte. Au balcon du second étage une enseigne, semblable par le style et la matière (des lettres d'or sur fond noir) à celles des modistes, reflétait un soleil nègre :

A LA MOLLE BERTHE

Corsaire Sanglot n'hésita pas. Il entra dans le couloir. La concierge, une belle sirène, était en train de changer d'écailles, suivant la volonté de la saison. C'étaient, dans la loge meublée d'une table, d'un buffet et d'un cartel Henri-II, des tourbillons d'écailles vertes et blanches. Bientôt, la métamorphose fut terminée et la sirène lissa une magnifique queue d'écailles blanches ressemblant à de la laine. Mais le corsaire montait les étages avec rapidité.

La sirène dressa vers l'escalier sa main blanche et palmée :

« Prends garde, Corsaire Sanglot, pillard de méduses, ravageur d'astéries, assassin des requins ! On ne résiste pas impunément à mon regard. »

Arrivé au deuxième étage, le jeune homme sonna à la porte d'un appartement. Un valet de haute taille, galonné et doré, vint lui ouvrir et l'introduisit dans un vaste salon. Il prit place dans un fauteuil de cuir non loin d'une petite table genre table de bridge. Les valets du club des Buveurs de Sperme s'empressèrent autour de lui. Après avoir choisi un cru de choix, du sperme sénégalais année du naufrage de *La Méduse* Corsaire Sanglot alluma une cigarette.

Le club des Buveurs de Sperme est une immense organisation. Des femmes payées par lui masturbent par le monde les plus beaux hommes. Une brigade spéciale est consacrée à la recherche de la liqueur féminine. Les amateurs goûtent fort également certain mélange recueilli dans la vasque naturelle après d'admirables assauts. Chaque récolte est enfermée dans une petite ampoule de cristal, de verre ou d'argent, soigneusement étiquetée et, avec les plus grandes précautions, expédiée à Paris. Les agents du club sont d'un dévouement à toute épreuve. Certains ont trouvé la mort au cours d'entreprises périlleuses, mais chacun poursuit sa tâche passionnément. Mieux, c'est à qui aura une idée géniale. Celui-ci recueille le sperme du condamné guillotiné en France ou pendu en Angleterre, ce qui donne à chacune de ces émissions et suivant la torture, le goût du nénuphar ou celui de la noix. Celui-là assassine des jeunes filles et remplit ses ampoules de la liqueur séminale que leurs amants laissent échapper sous l'emprise d'une surprise douloureuse quand ils apprennent de sa bouche même la terrible nouvelle. Cet autre, engagé dans un pensionnat d'Angleterre, recueille la preuve de l'émoi d'une jeune pensionnaire quand, étant parvenue à la puberté sans que les maîtresses s'en soient aperçues, elle doit, pour une faute vénielle, recevoir, jupes retroussées et culotte basse, la fessée et les verges en présence de ses compagnes et peut-être d'un collégien, amené là par le hasard, dieu des joies amoureuses. Les fondateurs du club, derniers occultistes, se sont réunis pour la première fois au début de la Restauration. Et depuis lors, de pères en fils, l'association s'est perpétuée sous l'égide double de l'amour et de la liberté. Certain poète a déploré jadis que la société n'ait pas été fondée aux derniers jours de l'ère ancienne. On aurait pu de la sorte recueillir et le sperme du Christ et celui de Judas puis, au cours des siècles, celui de Charles Stuart d'Angleterre, celui de Ravallac et les larmes corporelles de Mlle de Lavallière sur la route de Chaillot au trot sensuel des chevaux qui traînaient son carrosse et celles de Théroigne de Méricourt sur la terrasse des Feuillants et les spermes admirables qui coulèrent aux années rouges sur les estrades révolutionnaires aussi sûrement que le sang auquel ils se mélangèrent. Un autre regretta toujours la perte du divin breuvage que dut être le Malvoisie dans lequel un duc de Clarence fut noyé.

Les membres du club aiment la mer. L'odeur phosphorée qui s'en dégage les grise et, parmi les débris des grèves, épaves de navires, arêtes de poissons, reliquats de villes submergées, ils retrouvent l'atmosphère de l'amour et ce halètement qui, à la même heure, témoigne à notre oreille de l'existence réelle d'un imaginaire, pêle-mêle avec le crissement particulier du varech qui se dessèche, les émanations de ce magnifique aphrodisiaque l'ambre marine, et le clapotis des vagues blanches contre le sexe et les cuisses des baigneuses au

moment précis où, atteignant enfin leur ceinture, elles plaquent le maillot contre la chair. Depuis combien de temps Sanglot buvait-il ? La nuit tomba ! Un nombre considérable d'ampoules brisées gisait à ses pieds à l'apparition de la première étoile, depuis celle en verre blanc du Sénégalais jusqu'à celle jaune des Esquimaux dont l'essence ne supporte pas la lumière du jour, habitués qu'ils sont à n'aimer que durant les six mois de ténèbres polaires. Pareil à l'ombrelle qui, par la fantaisie déployée, protège tout à coup une belle nageuse seule survivante de la catastrophe au moment où, sous le soleil, elle va succomber à l'insolation avant d'atteindre une terre secourable, le Bébé Cadum érigé sur la maison d'en face frappa le regard du buveur.

-- Imaginez, Monsieur, lui dit son voisin, la stupeur de la jeune fille, liée par surprise et déshabillée, devant qui des hommes et des femmes nus prennent des attitudes frappantes, cependant qu'un bel indigène des îles de la Sonde la caresse au plus secret d'elle-même en tenant au-dessous d'elle une coupe à champagne. Cette stupeur a donné à ce liquide la saveur du pin maritime qui le caractérise.

-- Pour ma part, je préfère, dit un autre consommateur, le sperme mâle au sperme femelle.

Ici une curieuse conversation sous l'influence du sperme.

-- Femme Sperle ?

-- Plutôt semelle.

-- Semelle ? Semaine ? le temps et l'espace. Tout rapport entre eux est celui de la haine et des ailes.

-- L'oseille est en effet un mets de choix, un mets de roi.

-- Mois, déchet.

-- Mot à mot, tome à tome, motte à motte, ainsi va la vie.

-- Enfin voici que l'heure sonne.

-- Que soeur l'aune.

-- La soeur de qui ? demanda Corsaire Sanglot.

-- Le coeur décis, décor ce lit.

-- Feux intellectuels vulgaires.

-- A l'heure actuelle, un ministre s'engouffre dans un corridor d'air et de tempête. Sa Légion d'honneur voltige un instant comme une hirondelle et s'abat. Un deuxième, un troisième ministre le suivent. Autant de poissons rouges dans un aquarium séduisent une coccinelle et cela fait une curieuse tragédie que le désespoir de ces animaux, faits pour s'aimer et qui, séparés par une paroi de verre, tournent en sens contraire.

Un arrivant. -- Imaginez, Messieurs, l'émoi d'une femme robuste et fière et hautaine, d'assez grande taille, réduite à l'impuissance et qu'un jeune homme sodomise avec précaution, sans l'avoir complètement déshabillée. Les jupons et la jupe font bourrelet entre le ventre et la croupe. Le pantalon descendu aux genoux, les bas de soie plissés constituent un désordre adorable. Par-devant, les vêtements tombent presque normalement. Là où ils commencent à se relever on distingue un peu de chair blanche et, dans la pénombre du linge chiffonné, on devine le profil des fesses. Le jeune homme, après avoir lubrifié la chair ferme, écarte les deux fesses. Il pénètre lentement avec tendresse et régularité. Un émoi nouveau tourmente la patiente, une humidité révélatrice du plaisir apparaît. Avec une cuillère d'argent, une petite fille recueille délicatement ces larmes sacrées et les dépose dans un petit pot de grès rouge, puis, s'introduisant, grâce à sa faible taille, presque entièrement sous les jambes du couple, elle ne laisse perdre rien de la semence qui mousse autour du membre qui s'agite. Quand l'amour, tango superbe, est devenu une tempête de cris et de sanglots, elle recueille au bord de l'ourlet une neige tiède et odorante; quand l'orifice est bien net, elle y applique sa bouche, minuscule et rouge ventouse. Elle aspire longuement, mélange intimement à sa salive et le pot de grès reçoit encore cette mixture. Pour terminer, la femme agenouillée laisse l'enfant recueillir ses larmes de honte, de colère, de joie, de fatigue.

-- Ainsi avons-nous voulu que fût pressée la grappe merveilleuse. Aucune idolâtrie n'entre en notre passion. Hâtez-vous de rire, religieux déifages, francs-maçons idiots. Un instant notre imagination trouve en ce festin une raison de s'élever plus haut que les neiges éternelles. A peine la saveur merveilleuse a-t-elle pénétré notre palais, à peine nos sens sont-ils émus qu'une image tyrannique se substitue à celle de l'ascension amoureuse : celle d'une route interminable et monotone, d'une cigarette immense qui dégage un brouillard où s'estompent les villes, celle de vingt mains tendant vingt cigarettes différentes, celle d'une bouche charnue.

Et le Corsaire Sanglot s'écria :

-- Je pense aux mystères impérieux du langage. Le mot hafnal qui figure dans la *Chanson du dékioukoutage* et signifie « cul », vient de la locution anglaise *half and half* qui, littéralement, signifie moitié et moitié. Le mot *Présent* a pour superlatif *Président* : celui qui est et qui est au-dessus des autres. Le mot *ridicule* est une

déformation de *ride- cul*, déformation facile à expliquer quand on aura constaté qu'en riant on ouvre la bouche, d'où excès de peau qui se traduit par de petits plissements à l'orifice opposé. Il est donc logique que le ridicule provoque le rire.

Ce discours éveilla le silence dans l'esprit des membres du club des Buveurs de Sperme. Le Bébé Cadum toussa longuement sur le toit de la maison d'en face et, à ce moment précis, quatre ombres se glissèrent jusqu'au cadavre de femme nue gisant sur le trottoir, le soulevèrent sur leurs épaules et disparurent. A la même heure, dans un hôtel meublé, deux femmes, agents du club, masturbaient soigneusement, sous menace de revolvers, deux jeunes hommes ahuris en qui naissait l'amour.

Un homme brun et rêveur rompit le respectable silence où se complaisaient les buveurs.

« Qu'on imagine l'amour sous telle, telle ou telle forme, je me refuse à le séparer d'un sentiment d'angoisse et d'horreur sacrées. Quand je connus Marie, dactylographe de seize ans, de grandes ailes pourpres battaient sans cesse à mes oreilles. Il n'était pas de minute où, malgré les contingences, des sentiers neufs et luisants ne reflétassent à l'infini mon visage lyrique et transfiguré. Je l'embrassai un jour, à la faveur d'un couloir, tandis que le patron, un commerçant laid, rogue et barbu, la réclamait à grands cris dans l'officine où sa vigilance têtue conservait la poussière séculaire amassée par trois générations mercantiles et crasseuses. Le prestige de la poésie où je vivais me rendait-il beau ? encore que je n'aie jamais cru à ma laideur, mais la tendre, blonde et timide Marie reçut mon baiser en rougissant. Ainsi en fut-il de même plusieurs fois durant les semaines qui suivirent. Un instant suffisait pour que, tombé à ses genoux, entre deux piles de livres comptables, je lui fisse des déclarations enflammées, ridicules et touchantes comme celles des personnages de certains romans. Mon âme ne participait point à ces jeux. L'appréhension des déchirements amoureux me gagnait et tandis que Marie se laissait envahir par l'ivresse de sa première aventure, j'écoutais religieusement en moi-même une voix questionneuse qui me mettait en présence de problèmes métaphysiques et peuplait mon insomnie de préoccupations terribles où la sentimentalité, ressort principal de mon antagoniste, ne tenait aucune place. Le gazon roulait en pente douce vers un précipice. Chaque jour je décidais de ne pas renouveler le stupide et stérile manège. Chaque jour le visage enfantin, le regard clair exprimaient une telle désillusion quand, malgré l'heure tardive, je n'avais fait aucune des démonstrations habituelles que, pris entre deux paradis, celui de l'amour qu'elle avait pour moi, celui d'une certaine noblesse à lui ménager la douleur, je me précipitais de nouveau aux genoux de la fillette. Un jour d'été, vers midi, alors que je voyais par la fenêtre le soleil dorer un bâtiment administratif, que je m'exaltais à ses genoux et qu'elle rêvait, ma main souleva les jupes. J'aperçus le pantalon de petite fille bien sage. Il était fendu, un peu de chair à peine ombragée paraissait. Son visage n'exprima nulle indignation, mais la stupeur du miracle. Avec une force insoupçonnée elle rabattit ses jupes et je ne pus que saisir à pleines mains ses fesses, à travers le pantalon. Elle frémit et se dégagea.

« Je n'en fis jamais davantage jusqu'à mon départ de cette maison où les escargots traînaient sur le papier tricolore de la comptabilité en partie double.

« Je me félicitai de cette séparation brutale qui mettait fin à une pénible situation. Je ne l'aimais vraiment pas en particulier, je l'aimais en général. Ma tendresse pour elle était grande et l'idée de sa douleur me donnait une inconcevable souffrance.

« A quelques mois de là, je la rencontrai. De loin je la vis venir longtemps avant qu'elle ne me remarquât. Je pensai me cacher mais une force impérative me retint. A quelques mètres de distance, nos regards se croisèrent. Le visage inoubliable et songeur s'illumina. Une surprise angélique, une joie profonde affleurèrent à sa peau. Elle vint vers moi et, sans mot dire, nous descendîmes vers la Seine par une rue triste aux balcons chargés d'enseignes dorées. Arrivés non loin de Notre-Dame, au square de l'Archevêché, nous nous arrê tâmes. Elle écouta les explications insuffisantes que je lui donnai de mon silence et, de nouveau, j'obéis à la prière de ses yeux et l'embrassai.

« Je la revis plusieurs fois vers une heure de l'après-midi, dans ce jardin tranquille, sans jamais réaliser mes velléités d'absence définitive. J'étais toujours ramené vers elle. Parfois, je restais huit à dix jours sans venir. Elle, patiemment, venait chaque jour à la même heure, par pluie ou soleil, attendre mon retour. Il se produisait en effet. Les mensonges et les baisers à la bouche, je revenais...

« Certain jour, avant de la rejoindre, je déboutonnai mon pantalon sous le pardessus. Notre baiser me donna une angoisse exquise.

« -- Marie, lui dis-je, regardez-moi.

« Elle obéit. Le square était désert.

« -- Mon pardessus est boutonné. Mais en dessous il y a quelque chose. Déboutonnez mon pardessus

« -- Non. Pour quoi faire ?

« -- Réfléchissez que je ne vous verrai plus.

« Des larmes vinrent à ses yeux.

« -- Déboutonnez.

« -- Non, dit-elle, je vous en prie.

« -- Petite fille, que craignez-vous ? Il faudra bien qu'un jour...

« Elle hésita encore, puis se décida et, les yeux baissés, défit les trois boutons.

« -- Regardez, Marie.

« Mais elle fixait obstinément le regard à terre.

« -- Regardez.

« Un sourire puéril errait sur ses lèvres. Elle regarda rapidement.

« J'insistai encore, à plusieurs reprises et, à chaque fois, tandis que le rouge la rendait plus charmante, elle jeta de furtifs coups d'oeil.

« Chaque jour la tentation me reprit. Je l'amenai successivement à déboutonner la braguette, à dénuder la chair qui palpitait.

« Nous nous rencontrâmes alors dans l'église Saint-Julien- le-Pauvre, sous prétexte de visites au Patis de Dante et là, devant la statue de M. de Montyon, elle m'embrassa sur la bouche en m'étreignant de sa petite main.

Devant elle, je me masturbai; je la contraignis à accomplir l'affolante manoeuvre. Ses grands yeux, sa chevelure blonde, son costume enfantin me troublaient. Elle accomplissait mes ordres à regret, avec tristesse, mais avec la joie de me satisfaire. Je lui fis palper toutes les parties secrètes de mon corps. Jamais je ne parvins à poser mes lèvres plus haut que la séparation de la jarretelle et du pantalon, un pantalon de petite fille, comme j'ai déjà dit, brodé, ourlé et orné d'entre-deux maladroitement cousus.

« Enfin, quand elle m'eut littéralement possédé, sans me rien donner en échange (j'aurais pu, cependant, l'amener à la rencontre finale sur un lit d'angoisse), je m'arrachai aux visites désolantes. Elle téléphona plusieurs fois là où le travail m'avait enchaîné de nouveau. Je fis répondre par un ami que j'étais en voyage très loin, dans le premier pays imaginé : la Pologne.

« J'entendais à l'écouteur sa petite voix tremblante et désillusionnée.

« Elle me visite parfois, sur un gravier de souvenirs, à l'heure du sommeil. »

Les assistants se faisaient loquaces. Un autre conta son histoire.

« Admirable Lucie ! Elle était mannequin dans une maison de deuil. Tout le jour, elle essayait des costumes noirs devant des veuves éplorées, des mères sans larmes, des orphelines abruties. Sous la guimpe de crêpe ou libre dans un corsage presque galant, sa gorge palpitante et laiteuse appelait le désir de l'amant fatigué du monde et qui vient demander à l'amour un opium qui échappe aux lois. Les voiles cérémoniaux qui l'enveloppaient quadrillaient sa chair de funéraire mais d'érotique façon. C'était tantôt le vêtement austère au col fermé, aux manches longues, le voile rabattu sur le visage, tantôt le corsage largement échancré dénudant la naissance du cou et l'accolade des seins, les manches courtes ou transparentes, les bas de soie. A la seule vue de cette apparition séduisante, certaines femmes désiraient non plus vivre comme par le passé, mais loin de tout, une existence dramatique, tissée de brume et marquée de baisers sanglants, un amour claustral, exclusif et ravissant. Des petites filles l'auraient appelée maman, résumant en ce mot une tendresse qui n'avait rien de filial. Lucie était, hors de la maison de couture qui l'employait, toujours vêtue de bleu. Elle mettait à se vêtir de cette couleur autant d'obstination que la destinée à la vêtir de deuil.

« Je l'avais vue à travers une baie de son magasin, situé près de la Madeleine. Un rendez-vous inscrit avec le doigt sur la buée de la vitre me surexcita jusqu'au soir. Grande alors fut ma stupéfaction quand un immense papillon bleu pâle s'approcha de moi. La poussière de ses ailes subsista longtemps dans la doublure de mes vêtements.

« C'est là toute l'histoire de Lucie, plus une coupure de journal relatant la découverte dans un torrent d'Auvergne d'un cadavre décapité de femme nue. »

Le salon du club était envahi par les lumières et les ombres multiples. Ombres des fauteuils, ombres des buveurs, ombres du châssis des fenêtres sur le ciel, et dans chacune de ces ombres, les buveurs nichaient leur plus cher amour, ailes battantes, et frissonnant encore du sang tumultueux qui les avait baignés jusqu'à ce soir où ils se libéraient, pour venir un instant se réfugier parmi les papillons nocturnes.

Les uns après les autres, les buveurs contaient :

« OEil de Roger, bouche de Roger, mains, mains surtout, longues et pâles, mains de Roger, c'est à ces

fragments d'un personnage adoré que je me raccroche ce soir comme les autres soirs où j'imagine ma mort avec tant d'exactitude que l'eau m'en vient à la bouche et que mes yeux se brouillent sans larmes.

« J'imagine Roger tel qu'il se présentait à mes yeux gonflés le matin, quand le jour cruel venait traîner ses manches sur nos fronts, éclairant le lit où nous nous étions réunis. Ses muscles polis et son front pur, son souffle régulier, le puissant et souple mouvement de sa poitrine, tout concourait à lui donner le physique de l'homme parfait, du mâle. Moi-même, si j'ai vieilli, ai conservé encore quelque vigueur et vous me croyez sans peine quand je vous dis que j'étais fort, agile et que ma taille élevée, sans embonpoint, mais point frêle, faisait de moi un assez beau spécimen de la race. C'était donc deux mâles qui, la nuit, se combattaient sans trêve, l'un cédant à l'autre à tour de rôle. Notre pédérastie n'avait rien d'hybride et nous ne montrions, l'un et l'autre, que du mépris ou plutôt une ignorance méprisante pour les filles manquées. Nous les écartions de notre chemin ces coeurs de femelles, ces cervelles de papier-filtre. Nous nous éloignions soigneusement de leurs jardins, plantés d'iris, et de toute la sentimentalité puérile et bête qui leur est propre comme les parfums bon marché aux bonnes à tout faire. Leur incommensurable bêtise nous faisait sourire et, si nous les défendions d'ordinaire contre le fameux bon sens de la masse normale au nom de la liberté individuelle et du principe que tout est licite en amour, nous combattons au nom du même principe l'exclusive dont certains d'entre eux frappent la femme, les uns par impuissance ou constitution pitoyable, les autres par stupidité. Roger et moi avions contracté l'ivresse de l'étreinte à la suite d'une querelle qui se termina en bataille, étreinte qui devint amoureuse quand, ayant constaté notre mutuelle incapacité de vaincre et, de ce fait, réconciliés, nous constatâmes que nos esprits, antagonistes eux aussi, étaient cependant de même plan et pouvaient, sans déchoir, s'affronter.

« Notre union dura plusieurs années durant lesquelles nos coeurs et nos âmes se battirent comme des lames précieuses, en s'affinant.

« Notre amour n'avait rien de platonique. Mes bras se rappellent exactement le contour de ses hanches et mes lèvres sont capables de reprendre la forme des siennes. Lui-même, s'il n'était pas mort, aurait gardé des souvenirs aussi précis que les miens. L'amour certain que j'ai rencontré ou éprouvé depuis pour des femmes dont certaines étaient admirables était d'une toute autre sorte. Le désir de vaincre, le nihilisme sous-entendu toujours par l'amour, varie suivant les armes employées. Roger et moi employions les mêmes, alors qu'avec les femmes il n'en va pas de même, tant il s'agit en elles de vaincre une nature différente. Roger et moi nous eûmes durant des années la sensation de nous heurter à notre propre image dans un miroir idéal, car tous nos gestes, toutes nos pensées étaient annihilés par un geste, une pensée identiques et inévitables.

« Puis le destin, en l'espèce une quelconque maladie, l'enleva, comme l'on dit, et je n'ai plus entendu parler de lui. »

Durant ce temps, la sirène aux écailles neuves sommeillait dans la loge, devant le mobilier Henri-II.

Avez-vous déjà rencontré des sirènes ?

Si non je vous plains. Pour ma part, il n'est pas d'aube où l'une d'elles ne vienne jusqu'au bord de mon lit, tout humide encore des vagues de l'ombre. La sirène cependant sommeillait sur son lit. De temps à autre, quand une sonnerie retentissait, elle tirait le cordon. Un pas plus ou moins rapide signalait le passage de quelqu'un puis, dans l'escalier, c'était le bruit, générateur de rêves, de l'ascenseur et d'une porte fermée.

Le paysage où se meuvent nos héros est composé, ne l'oublions pas, d'une maison moderne au rez-de-chaussée de laquelle une sirène blanche se prépare à de sanglantes aventures, au troisième étage de laquelle des hommes aventureux sont prêts à risquer pour l'amour des dangers sensationnels.

Sur le trottoir opposé à cette maison, une large flaque de sang d'où partent des empreintes de pieds; au sommet d'une maison Bébé Cadum : le souvenir de Louise Lane sur tout cela. Celle-ci, conduite par le hasard aux gants d'amiante, arrive dans la rue qui se prépare lentement au drame. La sirène sort à cet instant et, entre les deux créatures, la lutte s'engage immédiatement.

L'absence d'eau gêne certainement le transfuge des mythologies, mais la surprise et la nuit qui paralysent Louise Lane égalisent la partie.

Elles se roulent toutes deux sur le trottoir avec le bruit métallique des écailles arrachées et le bruit mou de la chair qui se meurtrit sur le pavé. Les réverbères éclairent conventionnellement le combat qui se déroule maintenant dans la flaque de sang.

A une fenêtre du cercle, Corsaire Sanglot vient appuyer son front fiévreux sur la vitre fraîche. Il considère un instant l'étonnant spectacle tandis qu'un homme assez jeune raconte son histoire.

« Empreinte ineffaçable de l'amour ! Tu doues le corps de l'homme d'un parfum nouveau, absolument différent de celui de la virginité, tu donnes à l'esprit une inquiétude neuve quand il constate que l'inconnu est encore plus

méconnaissable après la première rencontre que lorsqu'il était ridiculement pur de toute blessure. Je fus l'amant de Mabel durant quelques jours seulement, mais ils ont suffi à transformer ma vie et à douer mes rêves d'un sens nouveau, celui de l'odorat. Sanglantes nuits, nuits de rêve, nuits de vie, vous êtes maintenant mes nuits. Dès que le soleil a disparu à l'horizon comme le contrepoids d'une horloge, je sens la présence tyrannique des flacons qui, avec des heurts légers, prennent leur place coutumière sur les étagères de ma pensée. J'ignore le nom de leur contenu à l'exception d'un seul, l'ambre qui charme déjà l'auteur de ces lignes et, à voir trembler ce liquide générateur d'infinis, mes yeux eux-mêmes, malgré leur naturelle humidité et leur ressemblance, commune à tous les yeux, avec des flacons précieux, mes yeux deviennent plus fixes que les points algébriques de l'espace où les planètes se donnent rendez-vous.

« Agrandissez-vous, mes yeux ! C'était un soir de juillet, lourd d'orage. Mabel dévêtue avait jeté sur ses épaules un châle multicolore et transparent qui ne descendait pas même jusqu'à son ventre. Par la fenêtre ouverte, nous regardions les nuages s'enfler au loin derrière le cirque des gazogènes et menacer la ville chaude et haletante. L'odeur des trottoirs d'été montait vertigineuse, et les désirs d'amour étaient plus lourds et plus ténébreux. Mabel et moi, enlacés, sans parole, nous regardions.

« Je me levai. Je saisis dans une armoire une grande bouteille d'ambre et, goutte à goutte, je commençai à répandre son contenu sur le corps de cette femme. Tour à tour, les gouttes tombaient sur la pointe des seins, sur le nombril, sur chaque doigt, sur le cou, au plus profond d'elle-même. Puis, sachant enfin qu'elle allait mourir de cette volupté qui la tordait sur le divan, je fus pris de frénésie. Les gouttes tombaient sur les yeux, les narines, la bouche. Bientôt, son corps entier fut arrosé.

« Une respiration spasmodique était en elle la seule trace de vie, quand je m'aperçus que le flacon était vide. L'odeur de l'ambre emplissait la pièce. J'étais ivre de rêve. Je brisai le goulot de la bouteille et j'enfonçai le tronçon hérissé tour à tour dans les yeux, dans les lèvres, dans le ventre, dans les seins.

« Puis je suis parti, tout imprégné du parfum triple du sang, de l'amour et de l'ambre.

« J'ai fermé la porte derrière moi.

« De temps à autre je passe dans la rue. Je regarde la fenêtre ouverte où tremble encore un rideau. J'imagine Mabel aux yeux caillés de rouge. Et je m'en vais. »

C'est à ce moment que la sirène se relève. Le corps de Louise Lane vaincue et fatiguée repose dans la flaque de sang. Le corsaire attentif comprend que l'heure est venue des représailles. Il s'apprête à sortir quand la sirène apparaît dans le salon. Il la saisit à bras le corps, la soulève et la jette à toute volée dans la rue, à travers une fenêtre. Les vitres volent en éclats et l'eau fait irruption dans le club : une eau bleue et bouillonnante, écumeuse, qui renverse les tables, les fauteuils, les buveurs. Corsaire Sanglot, durant ce temps, s'éloigne d'un quartier si paisible que le rêve y devient réalité. Son chemin est celui de la pensée, fougère à queue de paon. Il arrive de la sorte au pied de l'usine à gaz. Les gazogènes sont emplis du bourdonnement de plusieurs milliards de papillons qui attendent en battant des ailes le moment d'être livrés à la consommation. Le ciel d'encre et de buvard pèse sur ce tableau.

Corsaire Sanglot, ton attente eût été longue sans l'invincible destinée qui te livre entre mes mains.

Et voici que s'avance le marchand d'éponges.

Corsaire Sanglot le questionne du regard et celui-ci lui révèle que son poétique fardeau ne lui suggère pas des idées normales.

Ce ne sont point des paysages sous-marins ensanglantés par les coraux, par les combats des poissons voraces, par les blessures des naufragés dont le sang s'élève nébuleusement à la surface. Le lendemain, passant dans ces parages à bord d'un paquebot, la belle millionnaire qui, plus tard, survivante d'un naufrage fameux sera surnaturellement sauvée de l'insolation par une miraculeuse ombrelle, exprimera le désir de nager dans cette eau transparente et colorée. On arrêtera les machines. Le ronflement des turbines cessera. Les ordres brefs des officiers gantés de noir retentiront un instant, puis ce sera le silence. Les passagers s'accouderont aux bastingages. La jeune millionnaire plongera, vêtue seulement d'un mince petit maillot blanc. Elle nagera durant une demi-heure, étonnée de ne pas trouver aux flots le goût du sel mais celui du phosphore. Quand elle remontera sur le pont, elle sera rouge, toute rouge comme une fleur magnifique et cela ne sera pas étranger au désastre. Les hommes, amoureux d'elle depuis le départ d'un port européen, deviendront frénétiques, les derniers des gabiers, le commandant du bord et les mécaniciens ne seront pas les moins épris. Le navire reprendra sa route un instant interrompue, mais tous ces yeux, bornés jusque-là à enregistrer le mariage horizontal de la mer et du ciel, verront danser désormais devant eux un tyrannique fantôme rouge. Rouge comme les signaux d'alarme disposés le long des voies ferrées, rouge comme l'incendie d'un navire chargé d'un

explosif blanc, rouge comme le vin. Bientôt, il se mêlera aux flammes des foyers de la machinerie, aux plis des pavillons claquant à l'extrémité des mâts à l'arrière, aux vols d'oiseaux du large et de poissons tropicaux. Des icebergs phalliques descendront par extraordinaire jusqu'à ces mers chaudes. Une nuit, ils atteindront le sillage transversal et le fantôme se reflétera en eux mieux qu'en un miroir. Une sauvage étreinte arrêtera là le voyage au long cours.

Non, ce ne sont pas ces histoires banales que les éponges ont appris au marchand qui marche nu dans la rue bardée de gazogènes. Ce n'est pas non plus l'histoire de ces pêcheurs de tortues marines qui, dans un filet, reconnurent un jour la présence d'un poids inaccoutumé. Ramené péniblement, ils découvrirent dans ses mailles un buste antique et mutilé et une sirène : une sirène qui était poisson jusqu'à la taille et femme de la taille aux pieds. De ce jour, l'existence fut intenable sur le petit bateau. Le filet ne ramena plus que des étoiles charnues et soyeuses, des méduses transparentes et molles comme des danseuses en tutu récemment assassinées, des anémones, des algues magiques. L'eau des réservoirs se changea en perles fines, les aliments en fleurs des Alpes : edelweiss et clématites. La faim tortura les matelots mais nul ne songea à rejeter à la mer l'augurale créature qui avait déterminé la famine. Elle rêvait à l'avant sans paraître souffrir de sa nouvelle existence. L'équipage mourut en peu de jours et l'esquif, jouet des courants, parcourt encore les océans.

Non, cette histoire ne sommeille pas dans les nuits du marchand d'éponges, elle ni le bateau fantôme dont le sillage est lumineux, ni le trésor des boucaniers, ni les ruines submergées.

Il lève la main et parle. Il dit que, sur son dos, il porte les trente éponges enduites de fiel et qui furent tendues à la soif du Christ. Il dit que, depuis mil neuf cents ans, ces éponges ont servi à la toilette des femmes fatales et qu'elles ont la propriété de rendre plus diaphane leur adorable chair. Il dit que ces trente éponges ont essuyé bien des larmes de douleur et des larmes d'amour, effacé pour jamais la trace de bien des nuits de bataille et de demi-mort. Il les montre une à une ces éponges sacrées qui touchèrent les lèvres du satané masochiste. Ô Christ ! amant des éponges, Corsaire Sanglot, le marchand et moi nous connaissons seul ton amour pour les voluptueuses éponges, pour les tendres, élastiques et rafraîchissantes éponges dont la saveur salée est réconfortante aux bouches que torturent des baisers sanguinaires et de retentissantes paroles.

C'est pourquoi désormais vous communiez sous les espèces de l'éponge.

L'éponge sacrée qui s'aplatit au creux des omoplates et à la naissance des seins, sur le cou et sur la taille, à la naissance des reins et sur le triangle des cuisses, qui disparaît entre les fesses musclées et dans le ténébreux couloir de la passion, qui s'écrase et sanglote sous les pieds nus des femmes.

Nous communierons sous les espèces de l'éponge, nous la presserons sur nos yeux qui ont trop regardé la paroi interne de la paupière, sur nos yeux qui connaissent trop le mécanisme des larmes pour vouloir s'en servir.

Nous la presserons sur nos oreilles symétriques, sur nos lèvres qui valent mieux que les tiennes, ô Christ, sous nos aisselles courbaturées.

Le marchand d'éponges passe dans les rues. Voici qu'il est tard. Le marchand de sable qui l'a précédé a semé des plages stériles, voici le marchand d'éponges qui vous jette l'amour, amants tourmentés (comme s'ils méritaient le nom d'amants ceux qui ne sont pas haletants d'angoisse).

Le marchand d'éponges est passé. Voici le matelas et voici l'oreiller tendres tous les deux. Couchons-nous.

Le marchand d'éponges est maintenant très loin des gazogènes auréolés.

Le Corsaire Sanglot réfléchit. Il se souvient d'un cadavre de femme et d'un salon où l'on buvait une douce liqueur... Il reprend le chemin du club des Buveurs de Sperme. Il retrouve l'avenue. Il ne retrouve pas le cadavre.

Il retrouve les vestiges moitié squelette, moitié arête, de la sirène blanche. Il retrouve son fauteuil et sa coupe. Il retrouve les buveurs, ses compagnons. Il retrouve toujours présent au sommet de la maison d'en face, le Bébé Cadum.

Un buveur prend la parole à son entrée.

« Lorsque minuit sonna, voici exactement vingt- trois ans, la porte de ma chambre s'ouvrit et le vent fit entrer d'abord une immense chevelure blonde puis...

..... »

À perte de vue

Corsaire Sanglot s'ennuyait ! L'ennui était devenu sa raison de vivre. Il le laissait croître en silence, admirant chaque jour qu'il ait pu encore augmenter. C'était l'Ennui, grande place ensoleillée, bordée de colonnades

rectilignes, bien balayée, bien propre, déserte. Une heure immuable avait sonné dans la vie du corsaire et celui-ci comprenait maintenant qu'ennui est synonyme d'Éternité. En vain était-il réveillé chaque nuit par le tic-tac insolite de la pendule, tic-tac qui s'amplifiait, emplissant de sa respiration la chambre où il était couché, ou bien, vers minuit, une présence obscure interrompait-elle son rêve. Ses pupilles, dilatées dans l'obscurité, cherchaient celui ou celle qui venait sans nul doute de s'introduire dans le logis. Mais personne n'avait forcé la porte et bientôt le bruit calme de l'horloge se confondait avec la respiration du dormeur.

Corsaire Sanglot sentait croître une estime nouvelle pour lui-même et en lui-même. Depuis qu'il avait compris et accepté la monotonie de l'Éternité, il avançait droit comme un bâton à travers les aventures, lianes glissantes, qui ne l'arrêtaient pas dans sa marche. Une exaltation nouvelle avait succédé à la dépression. Une espèce d'enthousiasme à rebours qui lui faisait considérer sans intérêt l'échec de ses plus chères tentatives. La liberté du temps l'avait enfin conquis. Il s'était confondu avec les patientes minutes qui se suivent et se ressemblent. C'était l'ennui, grande place où il s'était un jour aventuré. Il était trois heures de l'après-midi. Le silence recouvrait jusqu'au bourdonnement sonore des frelons et de l'air chauffé. Les colonnades découpaient sur le sol jaune leurs ombres rectilignes. Nul passant sinon, de l'autre côté de cette place qui pouvait avoir trois kilomètres de rayon, un personnage minuscule qui circulait sans but défini. Corsaire Sanglot constata avec terreur qu'il était toujours trois heures, que les ombres étaient immuablement tournées dans la même direction. Mais cette terreur elle-même disparut. Le corsaire accepta finalement cet enfer pathétique. Il savait que nul paradis n'est permis à qui s'est rendu compte un jour de l'existence de l'infini et il consentait à rester, sentinelle éternellement debout, sur cette place chaude et éclairée brillamment par un soleil immobile.

Qui donc a comparé l'ennui à la poussière ? L'ennui et l'éternité sont absolument nets de toute souillure. Un balayeur mental en surveillance soigneusement la propreté désespérante. Ai-je dit désespérante ? L'ennui ne saurait pas plus engendrer le désespoir qu'il ne saurait aboutir au suicide. Vous qui n'avez pas peur de la mort essayez donc un peu de l'ennui. Il ne vous servira plus à rien par la suite de mourir. Une fois pour toutes vous auront été révélés le tourment immobile et les perspectives lointaines de l'esprit débarrassé de tout pittoresque et de toute sentimentalité.

C'est à cette époque de sa vie qu'il advint à Corsaire Sanglot une étrange aventure. Elle ne l'émut pas outre mesure.

A peine prêtait-il une méprisante attention au paysage romantique dans lequel son corps se déplaçait : un sentier creux longeant le mur d'un cimetière derrière lequel apparaissait le sommet de quelques cyprès et de deux gigantesques pins parasols tandis que le ciel roulait sur lui-même, ballonné de nuages gris et noir et crevé en éventail du côté de l'ouest par les rayons du soleil qui faisait plus lugubrement encore saillir les arêtes monstrueuses des lourds cumulus. Était-il trois heures ? Il était plutôt cinq heures du soir en septembre. La désolation du crépuscule au manteau ténébreux gagnait du terrain. Le seul bruit entendu était l'inexplicable roulement d'une voiture du fait de l'encaissement du chemin, qui rendait invisible la route sans doute proche à moins qu'en raison du plafond céleste très bas les bruits ne se propageassent plus loin qu'à l'ordinaire. Soudain, et ceci le Corsaire Sanglot ne le vit pas, les trente mille pierres tombales du cimetière se dressèrent et trente mille cadavres dans leur chemise de toile paysanne à carreaux apparurent rangés comme pour une parade. Un petit nombre d'entre eux se détachèrent et, s'agrippant aux pierres, vinrent s'accouder au faîte du mur. C'est à ce moment que le Corsaire Sanglot vaguement oppressé aperçut leurs têtes. Elles jaillirent brusquement au-dessus du mur et le regardèrent en ricanant, mais lui, il poursuivait son chemin. Leurs éclats de rire retentirent longtemps derrière lui, le roulement de l'invisible voiture s'amplifia rapidement. Quand le corsaire arriva au débouché du chemin sur la route, il vit un corbillard de grande taille, un corbillard pour géant, traîné par quatre forts chevaux perchons dont les sabots, en partie dissimulés par un bouquet de poils, martelaient durement le sol, mais un corbillard vide, sans cercueil et sans cocher. Il disparut. Les morts assis sur le mur du cimetière regardaient le ciel en silence. Celui-ci, bousculé par des courants aériens élevés, roulait sur lui-même par masses de nuages gris et noirs où l'on eût souhaité la lumière de l'orage et qui, modifiant profondément la couleur du jour finissant donnait à la nature un aspect bitumineux, pesant, lourd. L'ennui orageux des saisons chaudes enveloppa le Corsaire Sanglot dans le tissu éponge de son peignoir ténébreux. C'est lui qui, d'un doigt vigilant, déplaçait les aiguilles illusoires du cadran. C'est lui qui égarait les promeneurs sur les grandes places ensoleillées, bordées de colonnades et qui, d'un mouvement perpétuel, agitait son océan étale, ignorant les tempêtes malgré un ciel menaçant de nuages gris et noirs et trop huileux pour qu'on pût jamais s'y noyer. Paysages divers propres aux évocations depuis la caverne où la Sibylle et son serpent familial présidaient aux chutes d'Empires, jusqu'au tunnel du métropolitain décoré d'affiches monotones et humoristiques : « Dubonnet

», nom ridicule destiné à l'exorcisme des fantômes familiers des souterrains, en passant par les forêts de Bondy fleuries d'espingoles et de tromblons, peuplées de bandits à chapeaux coniques, les manoirs de pierres dures, aux salles voûtées, hantées par les corbeaux sympathiques et les hiboux volumineux, les appartements de petits bourgeois où, sous un prétexte futile, salière renversée ou léger reproche, la discorde aux seins de fulmi-coton entre sans frapper et heurte deux époux débonnaires et leurs fils pusillanimes, leur met dans la main de jusquelà inoffensifs couteaux de table (exception faite pour les blessures aux doigts en coupant du pain -- on doit rompre le pain et non le couper, ceci en souvenir de N.- S.) ou en hachant du persil (herbe dangereuse en raison de sa ressemblance avec la petite ciguë, plante vénéneuse, dont Socrate fut condamné à boire une purée meurtrière par l'impitoyable tribunal d'une ingrate patrie, ce qui permit à ce héros cher aux pédérastes de faire preuve d'un grand courage à l'instant suprême et le grandit au moment même où ses ennemis pensaient l'abattre) et transforme la paisible salle à manger en un lieu d'effroyable tuerie, le sang jaillissant des carotides tranchées, souillant tour à tour la soupière en porcelaine de Limoges, la suspension à gaz et le buffet imitation de la Renaissance, les coins de rues éclairées par un réverbère, vert en raison de l'arrêt des autobus, où des ombres patibulaires tiennent des conciliabules jusqu'à l'instant où un pas sonore retentit et les avertit que l'instant est proche où, dissimulés dans les coins de portes cochères ils bondiront sur le passant mal inspiré, les prés tendres à deux heures de l'après-midi quand le touriste désœuvré se débraille et s'agenouille sur la jeune bergère aux jupes troussées haut, paysages, vous n'êtes que du carton-pâte et des portants de décors. Un seul acteur : Frégoli, c'est-à-dire l'ennui, s'agite sur la scène et joue une sempiternelle comédie dont les protagonistes se poursuivent sans cesse, obligé qu'il est de se costumer dans les coulisses à chaque incarnation nouvelle.

Peu de temps après, Corsaire Sanglot passait dans une rue de Paris.

MONOLOGUE DU CORSAIRE SANGLOT
DEVANT UNE BOUTIQUE DE COIFFEUR
RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ

« Je n'ai jamais eu d'amis, je n'ai eu que des amants. J'ai cru longtemps eu égard à mon attachement pour mes amis, à ma froideur pour les femmes que j'étais plus capable d'amitié que d'amour. Insensé, j'étais incapable d'amitié. La passion que j'ai apportée dans mes relations avec plusieurs comment aurais-je pu la distraire, la reporter sur d'autres objets. Je me souviens que cette passion fut réciproque dans quelques cas. Comment ai-je pu confondre avec l'amitié, vase grise et molle, ces rencontres tumultueuses, cette furieuse attirance, cette quasi-haine, ces débats de conscience, ces disputes, cette tristesse en leur absence, cette émotion quand, maintenant, que nous avons presque cessé de nous voir, je pense à eux. Ceux qui, incapables de sentir le caractère élevé de mon commerce, ne m'ont offert que de l'amitié, je les ai méprisés. Mes amis n'ont passé qu'un instant dans ma vie. A la première passante nous nous sommes abandonnés non sans jalousie. Je me suis égaré dans des alcôves sans échos, eux aussi. J'ai cru à l'oubli profond du sommeil sur les seins des maîtresses, je me suis laissé prendre à la tendresse du sphynx femelle, eux aussi. Rien maintenant ne saurait reprendre pour nous de la vie ancienne. Étrangers l'un à l'autre quand nous sommes en présence, nous renaissions à cette communion de pensée de jadis dès que nous nous quittons. Et le souvenir n'y est pour rien. Confronté à l'ami de jadis, l'ami idéal évoqué dans la solitude demanderait à qui on le compare et de quel droit ? lui, fiction née spontanément de la mélancolique notion de l'étendue.

« Et maintenant je n'ai plus pour décors à mes actions que les places publiques : place La Fayette, place des Victoires, place Vendôme, place Dauphine, place de la Concorde.

« Une poétique agoraphobie transforme mes nuits en déserts et mes rêves en inquiétude.

« Je parle aujourd'hui devant une vitrine de postiches et de peignes d'écaille et tandis que machinalement je garnis cette maison de verre et de têtes coupées et de tortues apathiques, un gigantesque rasoir du meilleur acier prend la place d'une aiguille sur l'horloge de la petite cervelle. Elle rase désormais les minutes sans les trancher.

« D'anciennes maîtresses modifient leur coiffure et je ne les reconnaîtrai plus, mes amis quelque part avec des inconnus boivent l'apéritif fatidique d'une débutante affection.

« Je suis seul, capable encore et plus que jamais d'éprouver la passion. L'ennui, l'ennui que je cultive avec une rigoureuse inconscience pare ma vie de l'uniformité d'où jaillissent la tempête et la nuit et le soleil. »

Le coiffeur sortit à ce moment et du seuil considéra le promeneur arrêté.

-- Voulez-vous être rasé ? Monsieur, je rase doucement. Mes instruments nickelés sont des lutins agiles. Ma

femme, la posticheuse aux cheveux couleur de palissandre, est renommée pour la délicatesse de son massage et son adresse à polir les ongles, entrez, entrez, Monsieur.

Le fauteuil et la glace lui offrirent leur familière pénombre. Déjà, la mousse emplissait le plat à barbe. Le coiffeur apprêtait son blaireau. Il était deux heures du matin, la nuit confondait les ombres des bustes de cire. Les parfums de la boutique flottaient lourdement. La mousse sur les bâtons de savon à barbe séchait en craquant. Corsaire Sanglot sentait une présence obscure au-dessus de sa tête. Il rejeta violemment les draps et la mer mourant à ses pieds l'enivra d'air salin. Le sable était fin.

Corsaire Sanglot s'égara ensuite dans un vaste palais planté de hautes colonnes, si hautes même que le plafond était invisible. Puis son historiographe le perdit de vue et de mémoire.

Le Corsaire continua sa marche. Un palais l'arrêta longtemps. Construit avec des carapaces de homards et de langoustes, il dressait au milieu de montagnes blanches sa structure légère et sa masse rouge aux tours où l'on avait pris soin d'employer des crustacés cuits et brune aux murailles qui étaient faites de carapaces de crabes tourteaux, et le vent du large le faisait doucement osciller sur ses bases fragiles.

Prends garde, ne sois pas mon ami. J'ai juré de ne plus me laisser prendre à ce terrible PIÈGE A LOUP, je ne serai jamais le tien et si tu consens à tout abandonner pour moi, je ne t'en abandonnerai pas moins un jour. Je connais d'ailleurs, pour l'avoir éprouvé, l'abandon. Si tu désires cette hautaine luxure c'est bien, tu peux me suivre. Autrement, je ne demande que ton indifférence, sinon ton hostilité.

Le palais des mirages

Perdu dans le désert, l'explorateur casqué de blanc voit se dresser à l'horizon les tours majestueuses, d'une ville inconnue.

Corsaire Sanglot passe à trois heures de l'après-midi dans le jardin des Tuileries, se dirigeant vers la Concorde. A la même heure, Louise Lane descend la rue Royale. Arrivée à la hauteur du café Maxim's, le vent arrache son chapeau et l'emporte vers la Madeleine. Louise Lane, échevelée, le poursuit et le rattrape. Durant ce temps, Corsaire Sanglot traverse la place de la Concorde et disparaît par l'avenue Gabrielle. Trois minutes après, Louise Lane traverse à son tour la place illustrée par la machinerie révolutionnaire et remonte l'avenue des Champs-Élysées. Corsaire Sanglot s'arrête un instant pour renouer les lacets de ses souliers. Il allume une cigarette. Louise Lane et Corsaire Sanglot, séparés par les bosquets des Champs-Élysées, marchent de conserve dans le même sens.

Perdu dans le désert, l'explorateur casqué de blanc interroge vainement la position des astres nocturnes. Une ville inconnue dresse à l'horizon ses tours aux machicoulis redoutables et dont l'ombre recouvre un grand territoire. Corsaire Sanglot se souvient d'une femme rencontrée jadis rue du Mont-Thabor. La propre chambre de Jack l'éventreur les abrita. Il s'étonne que sa pensée s'attache à elle avec tant d'insistance, il souhaite ardemment revoir cette femme. Et Louise Lane, tourmentée par des souvenirs précis, se demande quel fut le sort du bel aventurier qui l'abandonna certain soir. Au tableau noir d'un amphithéâtre de lycée en ruines, lycée perdu dans les faubourgs d'une ville populeuse et repaire des chats perdus, l'esprit noir des circonstances trace des itinéraires qui se côtoient sans se couper. Perdu dans un désert sans palmiers, l'explorateur casqué de blanc tourne lentement autour d'une ville mystérieuse ignorée des géographes.

Corsaire Sanglot tourne à droite, Louise Lane à gauche. L'explorateur casqué de blanc se rapproche de plus en plus de la ville surgie au milieu du désert. Elle se réduit bientôt à un minuscule château de sable que le vent fait disparaître, tandis que l'inquiétude pénètre le voyageur isolé qui se demande de quelle puissance nouvelle son regard a été investi.

L'esprit des circonstances revêt son uniforme de cantonnier, il se rend place de la Concorde et là trace sur le pavé de mystérieuses étoiles.

Louise Lane, poursuivant son chemin, voit soudain le Corsaire se dresser devant elle. Mais ce n'était qu'un rêve. Elle contemple longtemps la place où le fantôme lui apparut. Elle se dit que sans doute, un jour peut-être pas si lointain, l'aventurier a posé son pied à la place même où, aujourd'hui, elle pose le sien. Elle reprend son chemin pensivement.

Lui, le vent gonflant les plis de son manteau raglan, reflété par les glaces et les miroirs des devantures, poursuivant le cours de ses pensées fugitives, tantôt teint de cramoisi puis de vert devant les officines de pharmaciens, tantôt frôlé par la fourrure d'un manteau féminin, se laisse, d'un pas nonchalant, porter vers la gare Saint-Lazare. Du boulevard des Batignolles, il regarde dans la tranchée charbonneuse les trains s'éloigner

de Paris. Comme il n'est pas encore nuit, les lampes brillent pâles et jaunes à travers les portières. A l'une d'elles, la sirène du club des Buveurs de Sperme est accoudée. Le Corsaire ne la voit point.

Perdu dans le désert, l'explorateur casqué de blanc découvre les restes véritables, enfouis dans le sable et libérés par un récent sirocco, d'une ancienne Tombouctou. Descendant de l'appartement où il vient de commettre son dernier chef-d'oeuvre, Jack l'éventreur flâne boulevard des Batignolles. Il demande au Corsaire du feu pour sa cigarette éteinte, et quelques mètres plus loin, se fait indiquer par un agent de police l'itinéraire le plus court pour aller aux Ternes. Perdu dans un désert de sables noirs, l'explorateur casqué de blanc pénètre dans les ruines d'une ancienne Tombouctou. Des trésors et des squelettes s'offrent à sa vue avec les emblèmes ésotériques d'une religion disparue. L'express où la sirène a pris place traverse un pont à l'instant précis où la chanteuse de music-hall le passe en automobile. Corsaire Sanglot, Louise Lane et la chanteuse se désirent en vain à travers le monde. Leurs pensées se heurtent et augmentent leur désir de rencontre en se choquant en des points mystérieux de l'infini d'où elles se réfléchissent vers les cervelles qui furent leur point de départ. Saluons bas ces lieux fatidiques où, faute d'une minute, des rencontres, décisives pour des individus exceptionnels, n'eurent pas lieu. Étrange destin qui fit que le Corsaire Sanglot et Louise Lane se frôlèrent presque sur la place de la Concorde, qui fit que la sirène et la chanteuse passèrent l'une au-dessous de l'autre dans un coin sinistre de la banlieue parisienne, qui fit que moi ou vous, dans un autobus ou tout autre moyen de transport en commun, nous avons été assis face à celui ou celle qui eussent pu servir de lien entre nous, et celui ou celle perdu ou perdue dans nos mémoires depuis des temps et tourments de nos nuits, sans que nous le sachions, étrange destin heurteras-tu longtemps nos sens frustes et compliqués ?

Perdu dans un désert de houille et d'anthracite un explorateur vêtu de blanc se remémore les feux le soir dans la cheminée campagnarde de ses beaux-parents, quand sa femme n'était encore que sa fiancée, quand les feux follets n'avaient pas nom feux Saint-Elme et comme des fleurs aux jardins entrevus dans l'obscurité des paupières quand on ferme hermétiquement les yeux, se balançaient dans la campagne marécageuse, les braises mourantes vers une heure du matin, le 25 décembre, quand l'enfant se réveille et va, vêtu seulement d'une chemise de nuit, constater le passage de héros mythologiques dans l'âtre paternel et qu'il écoute avec le mugissement du vent dans la cheminée les chants d'invisibles archanges qui lui inculquent et l'amour de la nuit et l'amour du soleil de midi uniforme, solennel et tragique comme les ténèbres, l'aurore boréale entrevue d'abord dans les dessins magiques des livres enfantins puis, surgie du nord, saluée avec ravissement du pont d'un navire dans une baie perdue des terres arctiques.

Un pavé de la place de la Concorde, oublié par ses dépaveurs, sort de la réserve où sa nature minérale l'avait jusque-là tenu. Il parle, et son langage, phénomène inattendu, ne retiendrait guère la foule habituée aux prodiges s'il n'énumérait le nom de tous ceux qui, au cours des âges, portèrent le pied sur lui. Des noms historiques sont salués au début par des hourras et des vociférations. Puis, les noms privés, noms de gens obscurs, répétés au loin par des haut-parleurs, retentissent pesamment dans le coeur des assistants. Celui-ci reconnaît son père et ce vieillard salue le nom de sa première maîtresse, ceux-ci reconnaissent leur propre patronyme. Ils s'arrêtent et leur vie leur apparaît pitoyable. L'ennui s'empare alors de tous les esprits. Corsaire Sanglot constate la dépression de la mentalité publique. Il s'en réjouit et s'étonne lui-même de cette joie insolite. Il comprend s'étonne lui-même de cette joie insolite. Il comprend enfin qu'au lieu d'ennui, il a trouvé le désespoir pareil à l'enthousiasme.

Perdu entre les segments d'un horizon féroce, l'explorateur casqué de blanc s'apprête à mourir et rassemble ses souvenirs pour savoir comment doit mourir un explorateur : si c'est les bras en croix ou face dans le sable, s'il doit creuser une tombe fugitive en raison du vent et des hyènes, ou se recroqueviller dans la position dite en chien de fusil qui tourmente les mères de famille, quand elles constatent que leur progéniture l'a choisie pour dormir, si le lion sera son bourreau, ou l'insolation, ou la soif.

Le pavé de la place de la Concorde évoque la procession de ceux qui passèrent sur lui. Dessous de femme, variant suivant la mode, aventuriers, promeneurs pacifiques, dessous de femme, cavaliers, carrosses, calèches, victorias, cabriolets, fiacres, automobiles, Corsaire Sanglot, Louise Lane, Un tel, Une telle, automobiles, agents de police, vous, moi, toi, Corsaire Sanglot, automobiles, automobiles, automobiles, noctambules, agents de police, allumeurs de réverbères, Corsaire Sanglot, Un tel, Un tel.

Deux rames de métro, deux trains, deux voitures, deux promeneurs dans deux rues parallèles, deux vies, couples qui se croisent sans se voir, rencontres possibles, rencontres qui n'eurent pas lieu. L'imagination modifie l'histoire. Elle rectifie les Bottins et la liste des familiers d'une ville, d'une rue, d'une maison, d'une femme. Elle fixe à jamais les images dans les glaces. Des galeries de portraits se suspendent au mur de la

mémoire future où des inconnus magnifiques gravent d'un canif aiguisé leurs initiales et une date.

Corsaire Sanglot, au troisième étage d'une maison, pense toujours à la légendaire Louise Lane, tandis que celle-ci, au troisième étage d'une autre maison, l'imagine tel qu'il était le soir de leur séparation, et leurs regards, à travers les murailles, se rencontrent et créent des étoiles nouvelles, stupéfaction des astronomes. Face à face, mais dissimulés par combien d'obstacles, maisons, monuments, arbres, tous les deux conversent intérieurement.

Qu'une catastrophe tumultueuse ruine tous les paravents et les circonstances et les voilà, grains de sable perdus dans une plaine plate, réunis par l'imaginaire ligne droite qui relie tout être à n'importe quel autre être. Le temps ni l'espace, rien ne s'oppose à ces relations idéales. Vie bouleversée, contraintes mondaines obligations terrestres, tout s'écroule. Les humains n'en sont pas moins soumis aux mêmes dés arbitraires.

Dans le désert, perdu, irrémédiablement perdu, l'explorateur casqué de blanc se rend compte enfin de la réalité des mirages et les trésors inconnus, les faunes rêvées, les flores invraisemblables constituent le paradis sensuel où il évoluera désormais, épouvantail sans moineaux, tombeau sans épitaphe, homme sans nom, tandis que, formidable déplacement, les pyramides révèlent les dés cachés sous leur masse pesante et posent à nouveau le problème irritant de la fatalité dans le passé et de la destinée dans le futur. Quant au présent, beau ciel éternel, il ne dure cependant que le temps de lancer trois dés sur une ville, un désert, un homme, explorateur casqué de blanc, plus perdu dans sa vaste intuition des événements éternels que dans l'étendue sablonneuse de la plaine équatoriale où son génie, guide malin, l'a conduit pas à pas vers une révélation qui se contredit sans cesse et qui l'égare de sa propre image méconnaissable, en raison de la position des yeux ou du manque d'un point de comparaison et de la légitime défiance dans laquelle un esprit élevé tient les miroirs dont rien ne prouve la vertu révélée, à l'image chaotique des cieus, des autres êtres, des objets inanimés et des incarnations fantomatiques de ses pensées.

Le pensionnat d'Humming-Bird Garden

Le jardin ratissé, calme, offrait devant la haute maison ses pelouses vertes et ses allées géométriques aux jeux des petites filles. Quand je dis offrait, il eût fallu spécifier que c'était le jour. Or, il était nuit. La haute bâtisse se dressait trouée par trois fenêtres éclairées sur le fond parfaitement bleu de la nuit. A l'horizon, c'étaient des forêts animées par le frémissement du vent, retentissantes du cri des chouettes et des chats-huants, des plaintes des lapins assassinés (on trouve en tas leurs poils et leurs ossements sur le sol, au-dessous des nids de rapaces nocturnes), du travail sourd et souterrain des taupes, c'était l'océan sillonné de requins et de paquebots, croisé, non loin des côtes, par le va-et-vient des torpilleurs portant le pavillon de l'Union Jack, troublé par les vagues, les coups de queue des marsouins et les chocs d'épaves sur les récifs, égayé par des bals de crevettes et d'hippocampes, brillant de l'émigration des sardines et des anguilles, grouillant dans les rochers ténébreux de crabes et de langoustes, c'étaient des marais receleurs de cadavres, cadavres d'enlisés momifiés dans des poses horribles, cadavres d'assassinés jetés là par des bandits après exploration des poches et des bagages, c'étaient des routes blanches et des voies ferrées luisantes, c'était le rayonnement céleste d'une grande ville : Londres sans doute, visible réellement ou imaginable, de cette contrée d'Angleterre appelée comté de Kent.

Il était onze heures de la nuit. Un homme assez jeune se dirigeait à travers la forêt, péniblement en raison des racines et des fougères, vers cette bâtisse de briques rouges entourée de pelouses unies.

Peu à peu, des nuages montèrent de derrière les marais et remplirent le ciel. Nuages lourds de tonnerres futurs et receleurs d'éclairs. Des cris de haleurs venaient du côté de la mer.

A l'une des fenêtres de la bâtisse un bruit clair retentit. Bruit de claques sonores, bruit de fouet. Un cri s'éleva, puis plusieurs qui se confondirent bientôt en un gémissement monotone.

Dans une salle, une femme de trente-cinq ans, fort belle, brune à reflets roux, fouettait une fille de seize ans étendue en travers de ses genoux. Elle avait d'abord frappé avec la main. On distinguait encore l'empreinte rouge des cinq doigts sur la chair délicate. Le pantalon descendu emprisonnait de dentelles les genoux de la victime dont les cheveux dénoués voilaient le visage. La croupe frémissante se contractait spasmodiquement. Les empreintes de doigts disparaissaient peu à peu, remplacées par les zébrures rouges du martinet de cuir de la correctrice. Parfois, quand le cinglement avait meurtri particulièrement l'enfant, un bond la faisait sursauter davantage, les cuisses s'entrouvraient et c'était un spectacle sensuel qui émouvait une autre jeune fille, attendant dans un coin de la pièce son tour d'être châtiée.

Et voici que maintenant que l'éclair va paraître dans ce ciel évoqué, malgré sa noirceur, sur le papier blanc, je

comprends pourquoi le tableau se composa de telle façon. La similitude de l'éclair et du coup de martinet sur la croupe blanche d'une pensionnaire de seize ans suscita seule la montée de la tempête dans l'impassible nuit qui recouvrait le pensionnat.

Pensionnat d'Humming-Bird Garden, tu te dressais depuis longtemps sans doute dans mon imagination, maison de briques rouges entourée de calmes pelouses, avec les dortoirs où les vierges sentant passer les fils de la vierge de minuit se retournent voluptueusement, sans s'éveiller, dans leurs lits, avec la chambre de la directrice, femme autoritaire et son arsenal de fouets, de verges et de cravaches, avec les salles de classes où les chiffres blancs sympathisent du fond du tableau noir avec les mystérieux graphiques dessinés dans le ciel par les étoiles, mais tandis que tu restais immobile dans un paysage de leçon de choses, l'orage de toute éternité montait derrière ton toit d'ardoise pour éclater, lueur d'éclair, à l'instant précis où le martinet de la correctrice rayerait d'un sillon rouge les fesses d'une pensionnaire de seize ans et éclairerait douloureusement, tel un éclair, les mystérieuses arcanes de mon érotique imagination. N'ai-je écrit cette histoire que pour évoquer votre ressemblance, éclair, coup de fouet ! et dois-je dresser l'apparence de cette nuit d'orage, sombre femme mais belle, avec ses seins évocateurs des rochers pointus du rivage, ses profonds yeux noirs, les boucles noires de ses cheveux et le teint identique aux prunes d'été, qui, brandissant un fouet cruel d'un bras robuste, en dépit du désordre de sa robe sombre, désordre qui révèle ses admirables seins et sa cuisse musclée, poursuit une marche majestueuse et fait naître le respect.

Dans la chambre éclairée du pensionnat, le châtiment tire à sa fin. La fillette congestionnée murmure à peine. La dispensatrice donne encore deux ou trois coups de fouet, quelques claques puis, soigneusement, elle rabat la fine chemise, remonte le pantalon, redresse la victime et lui désigne un coin où elle va s'agenouiller.

Cependant, l'homme marchait toujours à travers la forêt. Les premières gouttes de pluie n'avaient tout d'abord pas transpercé l'épais feuillage. Ç'avait d'abord été l'odeur de la poussière mouillée, puis celle des feuilles, puis celle de l'herbe. Enfin, l'eau était tombée sur le marcheur. Son chemin était devenu plus rude. Glissant sur la terre glaise, s'enfonçant dans les fondrières et le terreau mou dissimulé par l'herbe, le visage inondé au soufflet des basses branches, il allait vers la lisière. Il l'atteignit enfin.

Légèrement en contrebas, la plaine offrait un panorama orageux. Les éclairs frappaient de leur lueur tantôt le ventre flasque des nuages et le sommet moutonnant des forêts, tantôt la façade d'une maison qu'elle blanchissait et rendait terrible comme une maison hantée. Le tonnerre mêlait son grondement discontinu au bruit constant de la mer. Le vent se calma. A la pluie d'orage succéda une pluie fine qui, par sa monotonie, donnait une impression de perpétuité.

L'homme se dirigea vers la seule maison éclairée : le pensionnat d'Humming-Bird Garden.

La maîtresse avait attiré à elle la seconde enfant, blonde et robuste, avec deux fossettes aux joues, fossettes identiques à celles que lorsque à son tour elle se trouva à plat ventre sur les genoux du bourreau, trousse et dénudée, révéla son cul blanc et cambré.

Un instant, l'acharnée correctrice s'attarda à contempler ce spectacle troublant, chair blanche qu'elle allait ensanglanter et qui se perdait étrangement dans la masse des jupes, du jupon et de la chemise relevés. Elle dégrafa les jarrettières et rabattit les bas jusqu'aux genoux : une jambe s'était dégagée du pantalon qui pendait au pied de l'autre.

Puis l'adroite tortionnaire commença à claquer partir des jarrets les cuisses rondes en remontant vers la taille. Elle embrasa au passage les deux superbes méplats, d'abord masses blanches, puis roses rougissantes, puis orange presque sanguines. Sous les coups, elles se contractèrent, réduisant la raie médiane en un très court sillon. Bientôt, la masse musclée fut prise de soubresauts, se contractant et se relâchant sans mesure, laissant entrevoir le fossé brun où une bouche charnue s'apercevait, plissée et ombragée par des poils. Parfois même, et comme pour sa compagne, un grand sursaut cambrait davantage les reins, écartait les cuisses et le sexe était dévoilé. Quand le sang courut rapidement sous la chair, l'exécutrice saisit le martinet qui, là aussi, zébra de sang la peau fine. Puis le fouet succéda, puis la cravache.

L'homme atteignit la maison. Un instant son imagination fut pareille aux bâtisses surnaturellement blanchies à l'approche de l'orage, et le calme spectacle de la pelouse rasséréna ses pensées. Cependant, le son des coups sur la chair attira son attention. Il gagna le pied même du bâtiment et, par un tuyau d'écoulement des eaux de gouttière, se hissa jusqu'à la fenêtre ouverte d'où venait le bruit.

L'exécution était presque terminée. Maintenant, les mains parachevaient l'oeuvre. Elles meurtrissaient d'une tape sèche les rares endroits qu'avait épargnés le cuir.

Puis, l'enfant habillée et redressée, la maîtresse se leva et commanda :

-- Dolly et vous, Nancy, déshabillez-moi, que je me couche.

Dolly et Nancy se mirent à genoux. Elles délacèrent les souliers de cuir jaune et, glissant leurs petites mains sous les jupes, elles détachèrent les jarretelles et amenèrent les bas. Debout, elles dégrafèrent minutieusement le corsage et la jupe. La femme apparut en pantalon de dentelle et soutien-gorge. Ces deux vêtements tombèrent à leur tour. Nue, les seins durs, la croupe cambrée, la femme dominait les deux fillettes qui, obéissant à un rite convenu, baisèrent la bouche méchante, le ventre rond, le cul robuste, avant de la revêtir d'une chemise fine et courte et de natter ses cheveux ardents.

Alors, l'homme cramponné au balcon leva la fenêtre à guillotine et pénétra dans la pièce. Il sortit de sa poche un revolver noir et le posa sur la cheminée. Ramassant les bas de la femme qui le considérait sans bouger, il emprisonna dans l'un la tête de Dolly et dans l'autre celle de Nancy, enfin se retournant :

-- Conduis-moi.

Elle précéda dans un couloir sombre, poussa une porte grinçante, pénétra dans un dortoir.

Dans trente lits blancs dormaient ou, plutôt, feignaient de dormir, trente jeunes filles. Sous la clarté tremblante des veilleuses, leur chevelure, le plus souvent blonde et parfois rousse, semblait frémir. La maîtresse réveilla le dortoir. Sous trente couvertures blanches, trente corps palpitants s'agitèrent. Les yeux grands ouverts, les enfants contemplaient leur redoutable tyran et le Corsaire Sanglot, puisque c'était lui, personnage nouveau, terrible et délicieux comme leurs rêves.

Elles se levèrent et leur théorie descendit l'escalier de sapin verni. La pluie avait cessé. Le jardin sentait comme tous les romanciers l'ont dit. Imaginez maintenant sur la pelouse verte trente jeunes filles à la chemise retroussée au-dessus de la croupe, à genoux. Et que fit le héros d'une si troublante aventure ? Les échos retentirent longtemps des corrections infligées à ces corps en émoi. Le petit jour levait son doigt au dessus de la forêt quand le Corsaire cessa de meurtrir ces cuisses tendres et ces hanches musclées.

Après quoi, il y eut une étreinte entre lui et la terrible maîtresse qui avait assisté, sans mot dire, aux actions de son amant.

Encore une fois, Louise Lane et le Corsaire Sanglot se sont rencontrés. A l'Angelus (sonne-t-on l'Angelus en Angleterre), ils se séparent. Lui, regagne son chemin de la forêt épaisse. Elle, fait rentrer au dortoir les élèves amoureuses et humiliées. Elle délivre Nancy et Dolly endormies avec un bas sur leur tête.

Jusqu'à midi les trente-deux filles dormiront, étonnées au réveil de cette liberté accordée. Regardant le grand soleil de midi frapper leur lit étroit, elles se souviendront des événements de la nuit. L'amour et la jalousie ensemble tortureront leurs âmes. Il leur faudra se lever et reprendre le travail écolier. Quand il leur faudra subir le fouet de la maîtresse, elles seront prises d'un étrange émoi. Souvenir du séducteur cruel et charmant, haine de celle qui le posséda. Et tout se passe comme j'ai dit. Bientôt même et pour mieux évoquer ce matin tendre où elles rencontrèrent l'amour, elles entreprennent de se meurtrir elles-mêmes. Les récréations se passent maintenant derrière les buissons de prunelliers. Et, deux à deux, elles se fouettent mutuellement, bienheureuses quand le sang entoure leurs cuisses d'un mince et chaud reptile. Corsaire Sanglot poursuit sa marche solitaire, tandis qu'en souvenir de lui, dans une calme plaine environnée de bois du comté de Kent, trente jeunes filles se flagellent de jour et de nuit et comptent au matin, en faisant leur toilette, avec une indicible fierté, les cicatrices dont elles sont marquées.

Le soir, la maîtresse, comme à l'ordinaire, choisit deux victimes et les emmène dans sa chambre. Et elle frappe ces cuisses qui ont souffert par lui, avec rage. Elle aurait aussi voulu souffrir comme elles et la haine amoureuse la dresse. Car elle n'a pas suffi au contentement du Corsaire.

Il lui a fallu d'abord la possession barbare de ses élèves, et rien ne pourra désormais consoler ces âmes en peine. En dépit des années passant sur la pelouse unie et les allées et les arbres de la forêt proche.

En dépit des années passant sur ces fronts soucieux, sur ces yeux amoureux des ténèbres, sur ces corps énervés. Et, quelque nuit, l'orage roulant sur la plaine et le marécage éclairera de nouveau la façade sévère et le marais aux feux follets.

Mais plus jamais le Corsaire Sanglot ne reparaitra dans le pensionnat où des coeurs sans défaillance l'attendirent, coeurs aujourd'hui séniles dans d'immondes anatomies de vieilles femmes.

Battez, tambours de Santerre !

Le 21 janvier s'achevait. Louis XVI gravissait les marches de l'échafaud.

Au moment où Corsaire Sanglot débouchait sur la place par la rue Royale et qu'il remarquait, avec satisfaction, qu'on avait remplacé le magnifique obélisque par l'adorable guillotine, une compagnie de tambours avec leurs baudriers blancs en peau s'alignait contre le mur de la terrasse des Tuileries, tandis que Jean Santerre, son commandant, monté sur un cheval courtaud, pourvu d'une abondante crinière, contemplait le spectacle de la foule massée autour de l'appareil justicier, regardant Louis XVI monter les degrés comme un automate et guettant les moindres gestes du bourreau et des aides qui devaient, d'un acte pourtant simple, transformer le 21 janvier en l'une des plus mémorables journées génératrices d'enthousiasmes, de celles dont l'anniversaire ne célèbre pas le souvenir mais rappelle aux vivants que c'est là un des noms de l'éternité et que le soir de ce jour n'est pas encore terminé, en dépit des almanachs et des changements factices de millésime.

Un roulement de tambours annonça au Corsaire Sanglot que le roi ayant voulu parler, il s'était trouvé un cœur passionné pour faire couvrir sa voix du bruit grave de ces primitifs instruments. Corsaire Sanglot savait comment mourir. Il en avait fixé le jour et l'heure, à trente-neuf ans moins un mois, un jour de juin à l'aube. Il ne savait pas exactement comment il mourrait. Il lui semblait pourtant deviner que ce serait des suites d'une blessure, sinon de mort violente, au Champ-de-Mars. Sous le ciel de papier d'étain qui dévoile à peine la tour Eiffel, les ombres de ses assassins s'enfuient vers la Seine et le souvenir d'une femme adorée se mêle au sens de l'agonie. Il meurt, lui semble-t-il, dans ce paysage qui est l'une des sept merveilles du monde moderne ou bien, le lendemain, dans un lit rêche, les vitres d'un atelier pâlisant au-dessus de sa tête et les premiers ouvriers se dirigeant vers le métro, martelant d'un pas sec le trottoir matinal. A ce moment peut-être, boulevard Diderot, exécutera-t-on un assassin entre un procureur à chapeau haut de forme et un docteur nu-tête. Le frissonnement humide des arbres sera la dernière manifestation pour le condamné et pour lui, de l'univers matériel. Après quoi, sans doute à la même minute, eux, frères inconnus l'un à l'autre, ils seront la proie de leur rêve. Que nul autre que lui n'ouvre la bouche à cet instant suprême. Il lui appartiendra de commander l'ultime roulement de tambours et de clore sur un mystère intégral cette bouche de chair séduisante, tendre et cruelle, ces yeux plus beaux encore à l'instant de l'amour. Une forêt de sapins se dresse dans la pensée de Corsaire Sanglot. Caché par leurs troncs et leurs aiguilles, il assiste aux guillotines de la Terreur. Et c'est la procession des admirables et des méprisables. Le bourreau, d'un geste renouvelé et toujours identique à lui-même, soulève des têtes tranchées. Têtes d'aristocrates ridicules, têtes d'amoureux pleines de leur amour, têtes de femmes qu'il est héroïque de condamner. Mais, amour ou haine, pouvaient-elles inspirer d'autres actes. Une montgolfière de papier passe légèrement au-dessus du théâtre révolutionnaire. Le marquis de Sade met son visage près de celui de Robespierre. Leurs deux profils se détachent sur la lunette rouge de la guillotine et Corsaire Sanglot admire cette médaille d'une minute.

Charenton ! Charenton ! paisible banlieue troublée parfois par les batailles de maquereaux et les noyades solitaires, tu héberges maintenant le pacifique pêcheur à la ligne, celui, espèce quasi disparue, qui porte encore le chapeau de paille en entonnoir avec un petit drapeau au sommet. Les cris des fous ne retentissent plus dans ton asile désaffecté. Le marquis de Sade n'y porterait plus l'indépendance de son esprit, lui, héros de l'amour et du cœur et de la liberté, héros parfait pour qui la mort n'a que douceur. Membre de la section des piques, nous déplorons le départ de ce citoyen éclairé et éloquent. Les paroles qu'il sut trouver pour exalter parmi nous la mémoire de l'Ami du peuple retentissent encore dans nos mémoires républicaines. Né dans les rangs des aristocrates, le citoyen Sade a pourtant souffert pour la liberté ! On a vu le ci-devant régime poursuivre ce courageux pamphlétaire devant qui le vice ne trouvait aucun voile. Il a dépeint les mœurs corrompues des aristocrates et ceux-ci l'ont poursuivi de leur haine. Nous l'avons vu enfin aux premiers jours de juillet attirer la sainte colère du peuple sur la Bastille. On peut, on doit, pour la justice, reconnaître qu'il fut l'instigateur de la journée du 14 juillet où naquit la liberté ! Il ne profita cependant pas de l'œuvre à laquelle il avait travaillé et ne fut libéré que trois mois plus tard de la prison où le tyran, ayant voulu le soustraire à la reconnaissance populaire, il était encore enfermé. On le vit alors s'adonner au bien et au salut public. Maintenant, les tambours impitoyables de Santerre ont retenti pour lui. Saluons sans rancune cette mort qui l'arrache à notre admiration et au service de la Révolution. Sans doute y trouvera-t-il le repos que son inquiétude, son angoisse et sa passion ne lui auraient jamais permis ici-bas. Et que l'Être suprême, la déesse Raison dans les bras desquels il s'endort, le consolent des peines qu'il a subies sur terre pour le triomphe de la justice. La République, désormais assez forte, transmettra son exemple à ses enfants et accueillera sa mémoire dans ses glorieuses annales.

Délire, tu n'as pas salué la mort lucide du marquis. La tyrannie a repris son empire sur l'esprit et il est mort pendant quatorze ans au roulement monotone des tambours de l'Empire.

Tombeaux, tombeaux ! Dressés sur un récif de Saint-Malo parmi l'écume ou bien creusés dans une forêt vierge par des enfants perdus, tombeaux de granit, tombeaux garnis de buis ou de couronnes en perles et fil de fer, tombeaux froids des panthéons, tombeaux violés non loin des pyramides et qui frémissent de foi et d'âmes, tombeaux naturels, façonnés dans la lave brûlante des volcans en éruption ou dans l'eau calme des profondeurs de la mer, tombeaux, vous êtes de ridicules témoins de la petitesse humaine. On n'a jamais mis que des morts dans les tombeaux, des morts matériellement et tant pis pour ceux-là qui attachent indissolublement leur âme méprisable à une méprisable carcasse.

Mais toi, enfin, je te salue, toi dont l'existence doue mes jours d'une joie surnaturelle. Je t'ai aimé rien qu'à ton nom. J'ai suivi le chemin que traçait ton ombre dans un désert mélancolique où, derrière moi, j'ai laissé tous mes amis. Et voici maintenant que je te retrouve alors que je croyais t'avoir fui et le soleil accablant de la solitude morale éclaire à nouveau ton visage et ton corps.

Adieu, monde ! et s'il faut te suivre jusqu'au gouffre, je te suivrai ! Durant des nuits et des nuits je contemplerai tes yeux brillants dans l'obscurité, ton visage à peine éclairé mais visible dans la nuit claire de Paris, grâce à la réverbération dans les chambres des lampadaires électriques. Tes yeux si tendres, humides et attendrissants, je les contemplerai jusqu'à l'aube blanche qui, réveillant les condamnés à mort du doigt d'un fantôme à chapeau haut de forme, nous rappellera que l'heure est passée des contemplations et qu'il faut rire et parler et subir non l'accablant et consolant soleil de midi sur les plages désertes, face au ciel étourdissant parcouru par des nuages folâtres, mais la dure loi de contrainte, le bain de l'élégance, la pseudo-discipline des relations de la vie et les dangers inexprimables de la fragmentation du rêve par l'existence utilitaire.

Et s'il faut te suivre jusqu'au gouffre, je te suivrai ! Tu n'es pas la passante, mais celle qui demeure. La notion d'éternité est liée à mon amour pour toi. Non, tu n'es pas la passante ni le pilote étrange qui guide l'aventurier à travers le dédale du désir. Tu m'as ouvert le pays même de la passion. Je me perds dans ta pensée plus sûrement que dans un désert. Et encore n'ai-je pas confronté, à l'heure où j'écris ces lignes, ton image en moi à ta « réalité ». Tu n'es pas la passante, mais la perpétuelle amante et que tu le veuilles ou non. Joie douloureuse de la passion révélée par ta rencontre. Je souffre mais ma souffrance m'est chère et si j'ai quelque estime pour moi, c'est pour t'avoir heurtée dans ma course à l'aveugle vers des horizons mobiles.

Possession du rêve

Il y avait grande foule, et foule élégante, ce jour-là sur la plage de Nice. Les habitants des villes plus élégantes de la côte, Cannes, par exemple, s'étaient rendus nombreux dans la cité cosmopolite. C'est qu'un mystère l'entourait désormais depuis l'arrivée d'un énigmatique et fastueux voyageur. Celui-ci avait loué une villa à Cimiez et dès lors les fêtes se succédaient sans arrêt, provoquées par lui, et fastueuses. Un jour, il avait jonché la promenade des Anglais d'une multitude de camélias et d'anémones auxquelles se mêlaient des algues rares recueillies à grands frais dans les profondes fosses des mers équatoriales et des arbres entiers de corail blanc, une autre fois il avait distribué par millier des pièces étranges d'une monnaie d'or inconnue, à l'avant de laquelle un signe inquiétant était gravé; au revers de laquelle resplendissait le chiffre 43 que nul n'avait pu expliquer. Il s'agissait cette fois d'une fête dite *la pêche miraculeuse*. Des barques magnifiques peintes en blanc devaient emmener les invités non loin de la côte à des points déterminés à l'avance et là, chacun jetant son filet, devait pêcher un butin étonnant soigneusement déterminé par l'énigmatique nabab.

Il y avait là, sur le sable chaud et sur les galets luisants, la duchesse de Pavie et celle de Polynésie, les princes royaux de Suède, de Norvège, de Roumanie et d'Albanie, de nombreux comtes, marquis, vicomtes, barons et les représentants les plus en vue de cette aristocratie roturière, noblesse d'industrie ou d'art qui, en France, est mêlée si intimement à l'autre, cette noblesse historique dont les représentants ont tant de mal à lutter, pour le faste, avec les princes de la métallurgie et les rois de la finance.

Et l'organisateur de la fête quel était-il ? Nul ne l'avait jamais vu. Maharadjah assuraient les uns, banquier d'Amérique prétendaient les autres, mais nul n'aurait pu prouver ses dires. Chacun suivait ses rêves et donnait au mystère l'explication romanesque qui le séduisait. La villa de Cimiez était soigneusement fermée à toute visite. Pour éviter les indiscretions, les domestiques malgaches qui composaient la suite du riche excentrique avaient dévoilé que des fils électriques à haute tension tendus au sommet du mur et au travers du parc formaient un infranchissable réseau où les imprudents se seraient pris comme des mouches dans une toile d'araignée. Mais l'audacieux assez favorisé par la chance pour pénétrer dans la villa aurait vu un jeune homme masqué donner au matin de ce jour de fête ses dernières instructions. Des esclaves malaises nues et chargées de bijoux,

des négrillons nus aussi et porteurs de poissons rares, des coffrets remplis d'ambre ou de diamants ou de perles, des vestiges précieux des civilisations passées devaient être secrètement conduits dans quatre-vingts cloches à plongeurs placées à l'endroit où les barques s'amarreraient. Au moment où les filets seraient jetés, ceux-ci seraient immédiatement remplis les uns de femmes les autres de nègres, les autres de bijoux, constituant les présents magnifiques destinés aux invités. Les scaphandriers qui devaient surveiller l'opération étaient réunis autour du seigneur X., comme on l'appelait sur toute la côte où ses exploits émerveillaient la population. Sur son ordre, ils avaient revêtu leur costume, à l'exception du casque. Et c'était un spectacle peu banal que celui de cet élégant dandy au masque noir parlant devant ces hommes au costume baroque, aux visages énergiques. Revenons cependant à la fête qui se préparait sur la plage. En cherchant bien parmi la foule richement habillée, nous découvrons Louise Lane, la chanteuse de music-hall, quelques membres du club des Buveurs de Sperme. L'atmosphère était troublante. Sous le soleil tiède, ces hommes, les uns admis là par privilège de race ou de fortune, malgré leur bêtise évidente, les autres par réputation d'esprit mais d'une bêtise non moins réelle sinon visible, faisaient davantage ressortir le charme de ces jolies femmes aux corps admirables, aux yeux émouvants, aux toilettes surprenantes et luxueuses.

Trois orchestres jouaient sur la digue, faisant alterner les airs hawaïens avec les blues et les rag-time. Mais nul ne savait que l'homme fortuné qui les recevait était parmi eux. Corsaire Sanglot, sous les apparences d'un jeune clubman, se promenait de groupe en groupe salué par ceux-là qui l'avaient rencontré à quelque fête, parlant à ceux-ci, voisin de table de jeux ou compagnon accidentel de golfe.

Enfin, les barques approchèrent de la plage. De robustes marins, le pantalon retroussé, portèrent les pêcheurs à bord de leurs embarcations. Celles-ci peintes de couleurs vives, fleuries, laissaient doucement ronronner leur moteur. Des noms charmants étaient peints à l'arrière : *Le Zéphyr-Étoilé*, *La Chute-des-Léonides*, *La Mère-du-Sillage-Fatal*, et d'autres. Un instant, les barques pleines restèrent immobiles puis, sur un commandement bref, elles se dirigèrent vers le large, traçant quatre-vingts sillages parallèles. Les toilettes claires des femmes s'épanouissaient sous le soleil. L'eau était transparente sur un sable uni où passait l'ombre des poissons effrayés. La brise portait jusqu'aux embarcations la musique des orchestres. Une foule compacte, ceux qui n'avaient pas été invités, regardaient le spectacle du haut de la digue.

Cependant, les rires étaient nombreux parmi les pêcheurs de trésors. On s'interpellait d'une barque à l'autre, on trempait sa main dans l'eau, on fumait des cigarettes parfumées.

Les invités avertis se montraient du doigt deux gentlemen élégamment habillés, mais lourds d'allures : deux limiers de la Sûreté mêlés aux invités pour éviter tout vol, soit de la part des matelots malais qui dirigeaient les barques, soit d'un voleur attiré là par l'appât d'un riche et facile butin sur la personne de ces femmes frivoles, dans les poches de ces insouciantes garçons.

Corsaire Sanglot, à l'arrière d'une des barques songeait, Louise Lane et la chanteuse de music-hall, serrées l'une contre l'autre, éprouvaient une angoisse inexplicable.

Brusquement, les moteurs cessèrent de gronder. On était arrivé à la pêcherie merveilleuse. Déjà, on lançait les filets quand à l'horizon apparut une raie d'écume blanche qui se rapprochait. On n'y prêta d'abord pas attention. Mais l'un des marins l'ayant observée s'écria soudain : « Les requins ! Les requins ! »

C'étaient eux en effet, ils approchaient par rapides coups de queue et, de la digue où tout Nice était groupé, un grand cri d'angoisse s'éleva. Les barques se mirent à fuir, mais les requins n'étaient pas loin. Brusquement, ils plongèrent. Un instant long et tragique puis les flots se colorèrent de rouge. C'était du sang. Puis quelques requins reparurent qui foncèrent sur les barques. C'est alors que le Corsaire Sanglot...

The night of loveless nights

Nuit putride et glaciale, épouvantable nuit,
Nuit du fantôme infirme et des plantes pourries,
Incandescente nuit, flamme et feu dans les puits,
Ténèbres sans éclairs, mensonges et roueries.

Qui me regarde ainsi au fracas des rivières ?
Noyés, pêcheurs, marins ? Éclatez les tumeurs
Malignes sur la peau des ombres passagères,
Ces yeux m'ont déjà vu, retentissez clameurs !

Le soleil ce jour-là couchait dans la cité
 L'ombre des marronniers au pied des édifices,
 Les étendards claquaient sur les tours et l'été
 Amoncelait ses fruits pour d'annuels sacrifices.

Tu viens de loin, c'est entendu, vomisseur de couleuvres
 Héros, bien sûr, assassin morne, l'amoureux
 Sans douleur disparaît, et toi, fils de tes oeuvres
 Suicidé, rougis-tu du désir d'être heureux ?

Fantôme, c'est ma glace où la nuit se prolonge
 Parmi les cercueils froids et les coeurs dégouttants,
 L'amour cuit et recuit comme une fausse orange
 Et l'ombre d'une amante aux mains d'un impotent.

Et pourtant tu n'es pas de ceux que je dédaigne.
 Ah ! serrons-nous les mains, mon frère, embrassons-nous
 Parmi les billets doux, les rubans et les peignes,
 La prière jamais n'a sali tes genoux.

Tu cherchais sur la plage au pied des rochers droits
 La crique où vont s'échouer les étoiles marines :
 C'était le soir, des feux à travers le ciel froid
 Naviguaient et, rêvant au milieu des salines,

Tu voyais circuler des frégates sans nom
 Dans l'éclaboussement des chutes impossibles.
 Où sont ces soirs ? O flots rechargez vos canons
 Car le ciel en rumeur est encombré de cibles.

Quel destin t'enchaîna pour servir les sévères,
 Celles dont les cheveux charment les colibris,
 Celles dont les seins durs sont un fatal abri
 Et celles dont la nuque est un nid de mystère,

Celles rencontrées nues dans les nuits de naufrage,
 Celles des incendies et celles des déserts,
 Celles qui sont flétries par l'amour avant l'âge,
 Celles qui pour mentir gardent les yeux sincères,

Celles au coeur profond, celles aux belles jambes,
 Celles dont le sourire est subtil et méchant,
 Celles dont la tendresse est un diamant qui flambe
 Et celles dont les reins balancent en marchant,

Celles dont la culotte étroite étreint les cuisses,
 Celles qui, sous la jupe, ont un pantalon blanc
 Laissant un peu de chair libre par artifice
 Entre la jarretière et le flot des volants,

Celles que tu suivis dans l'espoir ou le doute,
 Celles que tu suivis ne se retournaient pas
 Et les bouquets fanés qu'elles jetaient en route
 T'entraînèrent longtemps au hasard de leurs pas

Mais tu les poursuivras à la mort sans répit,
 Les yeux las de percer des ténèbres moroses,
 De voir lever le jour sur le ciel de leur lit
 Et d'abriter leur ombre en tes prunelles closes.

Une rose à la bouche et les yeux caressants
 Elle s'acharneront avec des mains cruelles
 A torturer ton coeur, à répandre ton sang
 Comme pour les punir d'avoir battu pour elles.

Heureux s'il suffisait, pour se faire aimer d'elles,
 D'affronter sans faiblir des dangers merveilleux
 Et de toujours garder l'âme et le coeur fidèle
 Pour lire la tendresse aux éclairs de leurs yeux,
 Mais les plus audacieux, sinon les plus sincères,
 Volent à pleine bouche à leur bouche un aveu
 Et devant nos pensées, comme aux proues les chimères
 Resplendit leur sourire et flottent leurs cheveux.

Car l'unique régit l'amour et ses douleurs,
 Lui seul a possédé les âmes passionnées
 Les uns s'étant soumis à sa loi par malheur
 N'ont connu qu'un bourreau pendant maintes années.

D'autres l'ont poursuivi dans ses métamorphoses :
 Après les yeux très bleus voici les yeux très noirs
 Brillant dans un visage où se flétrit la rose,
 Plus profonds que le ciel et que le désespoir.

Maître de leur sommeil et de leurs insomnies
 Il les entraîne en foule, à travers les pays,
 Vers des mers éventrées et des épiphanies...
 La marée sera haute et l'étoile a failli.

Quelqu'un m'a raconté que, perdu dans les glaces,
 Dans un chaos de monts, loin de tout océan,
 Il vit passer, sans heurt et sans fumée, la masse
 Immense et pavoisée d'un paquebot géant.

Des marins silencieux s'accrochaient aux cordages
 Et des oiseaux gueulards volaient dans les haubans
 Des danseuses rêvaient au bord des bastingages
 En robes de soirée et coiffées de turbans.

Les bijoux entouraient d'étincelles glaciales
 Leur gorge et leurs poignets et de grands éventails
 De plumes, dans leurs mains, claquaient vers des escales
 Où les bals rougissaient les tours et les portails.

Les danseurs abîmés dans leur mélancolie
 En songe comparaient leurs désirs à l'acier.
 C'était parmi les monts, dans un soir de folie,
 De grands nuages coulaient sur le flanc des glaciers.

Un autre découvrit, au creux d'une clairière,
 Un rosier florissant entouré de sapins.
 Combien a-t-il cueilli de roses sanguinaires
 Avant de s'endormir sous la mousse au matin ?

Mais ses yeux ont gardé l'étrange paysage
 Inscrit sur leur prunelle et son coeur incertain
 A choisi pour cesser de battre sans courage
 Ce lieu clos par l'odeur de la rose et du thym.

Du temps où nous chantions avec des voix vibrantes
 Nous avons traversé ces pays singuliers
 Où l'écho répondait aux questions des amantes
 Par des mots dont le sens nous était familier.

Mais, depuis que la nuit s'écroule sur nos têtes,
 Ces mots ont dans nos coeurs des accents mystérieux
 Et quand un souvenir parfois nous les répète
 Nous désobéissons à leur ordre impérieux.

Entendez-vous chanter des voix dans les montagnes
 Et retentir le bruit des cors et des buccins ?
 Pourquoi ne chantons-nous que les refrains du bain
 Au son d'un éternel et lugubre tocsin ?

Serait-ce pas Don Juan qui parcourt ces allées
 Où l'ombre se marie aux spectres de l'amour ?
 Ce pas qui retentit dans les nuits désolées
 A-t-il marqué les coeurs avec un talon lourd ?

Ce n'est pas le Don Juan qui descend impassible
 L'escalier ruisselant d'infinales splendeurs
 Ni celui qui crachait aux versets de la Bible
 Et but en ricanant avec le commandeur.

Ses beaux yeux incompris n'ont pas touché les coeurs,
 Sa bouche n'a connu que le baiser du rêve,
 Et c'est celui que rêve en de sombres ardeurs
 Celle qui le dédaigne et l'ignore et sans trêve

Heurte ses diamants froids, ses lèvres sépulcrales,
 Sa bouche silencieuse à sa bouche et ses yeux,
 Ses yeux de sphinx cruels et ses mains animales
 A ses yeux, à ses mains, à son étoile, aux cieux.

Mais lui, le coeur meurtri par de mortes chimères,
 Gardant leur bec pourri planté dans ses amours,
 Pour un baiser viril, ô beautés éphémères,
 Vous sauvera sans doute au seuil du dernier jour.

Le rire sur sa bouche écrasera des fraises,
 Ses yeux seront marqués par un plus pur destin.
 C'est Bacchus renaissant des cendres et des braises,
 Les cendres dans les dents, les braises dans les mains.

Mais pour un qui renaît combien qui, sans mourir,
 Portent au coeur, portent aux pieds de lourdes chaînes.
 Les fleuves couleront et les morts vont pourrir...
 Chaque an reverdira le feuillage des chênes.

J'habite quand il me plaît un ravin ténébreux au-dessus duquel le ciel se découpe en un losange déchiqueté par l'ombre des sapins, des mélèzes et des rochers qui couvrent les pentes escarpées.

Dans l'herbe du ravin poussent d'étranges tubéreuses, des ancolies et des colchiques survolés par des libellules et des mantes religieuses et si pareils sans cesse, le ciel la flore et la faune où succèdent aux insectes les corneilles moroses et les rats musqués, que je ne sais quelle immuable saison s'est abattue sur ce toujours nocturne ravin, avec son dais en losange constellé que ne traverse aucun nuage.

Sur les troncs des arbres deux initiales, toujours les mêmes, sont gravées. Par quel couteau, par quelle main, pour quel coeur ?

Le vallon était désert quand j'y vins pour la première fois. Nul n'y était venu avant moi. Nul autre que moi ne l'a parcouru.

La mare où les grenouilles nagent dans l'ombre avec des mouvements réguliers reflète des étoiles immobiles et le marais que les crapauds peuplent de leur cri sonore et triste possède un feu follet toujours le même.

La saison de l'amour triste et immobile plane en cette solitude.

Je l'aimerai toujours et sans doute ne pourrai-je jamais franchir l'orée des mélèzes et des sapins, escalader les rochers baroques, pour atteindre la route blanche où elle passe à certaines heures. La route où les ombres n'ont pas toujours la même direction.

Parfois il me semble que la nuit vient seulement de s'abattre. Des chasseurs passent sur la route que je ne vois pas. Le chant des cors de chasse résonne sous les mélèzes. La journée a été longue, parmi les terres de labour, à la poursuite du renard, du blaireau ou du chevreuil. Le naseau des chevaux fume blanc dans la nuit.

Les airs de chasse s'éteignent. Et je déchiffre difficilement les initiales identiques sur le tronc des mélèzes qui bornent le ravin.

Nulle étoile en tombant n'a fait jaillir l'écume,
Rien ne trouble les monts, les cieux, le feu, les eaux,
Excepté cet envol horizontal de plumes
Qui révèle la chute et la mort d'un oiseau.

Et rien n'arrêtera cette plume envolée,
Ni les cheveux luisants d'un cavalier sauvage,
Ni l'encre méprisable au fond d'un encrier,
Ni la vague chantante et le grondant orage,

Ni le cou séduisant des belles misérables,
Ni la branche de l'arbre et le tombeau fermé,
Ni les bateaux qui font la nuit grincer des câbles,
Ni le mur où des coeurs par des noms sont formés,

Ni le chant des lépreux dans les marais austères,
Ni la glace qui dort au fond des avenues
En reflétant sans cesse un tremblant réverbère
Et jamais, belle neige, un corps de femme nue,

Ni les monstres marins aux écailles fumeuses,
Ni les brouillards du nord avec leurs plaies d'azur,
Ni la vitre où le soir une femme rêveuse
Retrace en sa mémoire un amour au futur,

Ni l'écho des appels d'un voyageur perdu,
Ni les nuages fuyards, ni les chevaux en marche,
Ni l'ombre d'un plongeur sur les quais et les arches,
Ni celle du pavé à son cou suspendu,

Ni toi Fouquier-Tinville aux mains de cire claire :
Les étoiles, les mains, l'amour, les yeux, le sang
Sont autant de fusées surgissant d'un cratère.
Adieu ! C'est le matin blanchi comme un brisant.

Ô mains qui voudriez vous meurtrir à l'amour
Nous saurons vous donner le plus rouge baptême
Près duquel pâliront le feu des hauts fourneaux
Et le soleil mourant au sein des brouillards blêmes.

Les plus beaux yeux du monde ont connu nos pensées,
Nous avons essayé tous les vices fameux,
Mais les baisers et les luxures insensées
N'ont pas éteint l'espoir dans nos coeurs douloureux.

Je vis alors s'ouvrir des portes de cristal
Sur le cristal plus pur d'un fantôme adorable :
« Jetez dans le ruisseau votre coeur de métal

« Et brisez les flacons sur le marbre des tables !
 « Crevez vos yeux et vos tympanes et que vos langues
 « Par vos bouches crachées soient mangées par les chiens,
 « Dites adieu à vos désirs, bateaux qui tangent,
 « Que vos mains et vos pieds soient meurtris par des liens !
 « Soyez humbles, perdez au courant de vos transes
 « Votre espoir, votre orgueil et votre dignité
 « Pour que je puisse encore augmenter vos souffrances
 « En instituant sur vous d'exquises cruautés. »

C'est elle qui parla. C'est aussi l'amoureuse,
 C'est le coeur de cristal et les yeux sans pitié,
 Les plus beaux yeux du monde, ô sources lumineuses,
 La belle bouche avec des dents de carnassier.

Enfonce tes deux mains dans mon cerveau docile,
 Mords ma lèvre en feignant de m'offrir un baiser,
 Si la force et l'orgueil sont des vertus faciles,
 Dure est la solitude à l'amour imposée.

Je parlais d'un fantôme et d'un oiseau qui tombe,
 Mon rêve perd les mots que ma bouche employait.
 La prairie où je parle est creusée par les tombes
 Et l'écho retentit du bruit clair des maillets.

On dresse l'échafaud dans la prison prochaine.
 Le condamné qui dort dans un lit trop étroit
 Rêve des grands corbeaux qui survolaient la plaine
 Quand il y rencontra le désir et l'effroi.

Ces deux spectres zélés cheminaient côte à côte
 Déchirant leur manteau et leur face aux branchages,
 De faux amants frappés sans merci par leur faute
 A leur suite faisaient un long pèlerinage.

Des incendies sifflaient sur les toits des hameaux.
 Les poissons attirés par de célestes nasses
 Montaient avec lenteur à travers les rameaux.
 Des bûcherons sortaient de leurs chaumières basses.

Le condamné qui dort parlait avec l'un d'eux,
 Plus spectral que le chêne où se plantait la hache :
 « Écoutez, disait-il, mugir au loin les boeufs,
 Le vent qui souffle ici brisera leur attache. »

Écoute jusqu'au jour la voix de la cruelle,
 Sa bouche a la saveur d'un fruit empoisonné,
 Le ciel et la montagne où les troupeaux s'appellent
 Viennent de se confondre à nos yeux étonnés.

Charmé par les oiseaux, et par l'amour trompé,
 Dans de noirs corridors, sous de sombres portiques,
 L'amant recherchera la marque de l'épée
 Qu'Isis au coeur de feu dans son coeur a trempée...
 Ô lame au fil parfait, soeur des fleuves mystiques !

L'oiseau qui chantait pour elle
 Dans sa cage ne chante plus
 Et la reine des hirondelles
 Ne tourne plus, ne tourne plus.

Un jour j'ai rencontré le vautour et l'orfraie.
 Leur ombre sur le sol ne m'a pas étonné.
 J'ai déchiffré plus tard sur des remparts de craie
 L'initiale au charbon d'un nom que je connais.

Un vampire a frappé ma vitre de son aile :
 Qu'il entre, couronné des algues de l'étang,
 Avec son beau collier de vives coccinelles
 Qui prédisent l'amour, la pluie et le beau temps.

*Coucher avec elle
 Pour le sommeil côte à côte
 Pour les rêves parallèles
 Pour la double respiration*

*Coucher avec elle
 Pour l'ombre unique et surprenante
 Pour la même chaleur
 Pour la même solitude*

*Coucher avec elle
 Pour l'aurore partagée
 Pour le minuit identique
 Pour les mêmes fantômes*

*Coucher coucher avec elle
 Pour l'amour absolu
 Pour le vice pour le vice
 Pour les baisers de toute espèce*

*Coucher avec elle
 Pour un naufrage ineffable
 Pour se prostituer l'un à l'autre
 Pour se confondre*

*Coucher avec elle
 Pour se prouver et prouver vraiment
 Que jamais n'a pesé sur l'âme et le corps des amants
 Le mensonge d'une tache originelle*

*Toujours avoir le plus grand amour pour elle
 N'est pas difficile
 Mais tout est douteux pour les coeurs de feu, pour les coeurs fidèles*

*Toujours avoir le plus grand amour
 Y a-t-il des trahisons involontaires
 Non la chair n'est jamais menteuse
 Et le corps du plus vicieux reste pur*

*Pur comme le plus grand amour pour elle
 Dans mon seul coeur il fleurit sans contrainte
 Nulle boue jamais n'atteignit l'image de celle
 La seule aimée dans le coeur de l'amant.*

Nulle boue jamais n'atteignit le plus grand amour pour elle

*C'est pour sa pureté qu'on admire le diamant
Nulle boue ne tache le diamant ni le coeur de celle
La plus aimée dans le coeur de l'amant*

*Le plus sincère amant capable du plus grand amour
N'est pas un chaste ni un ascète ni un puritain
Et s'il éprouve le corps des plus belles
C'est qu'il sait bien que le plus beau est celui de l'aimée*

*Le plus sincère amant est un débauché
Sa bouche a connu et éprouve tous les baisers
Se livrerait-il à tous les vices
Il n'en vaudrait que mieux*

*Car le plus sincère amant s'il n'est pas aimé par celle qu'il aime
Peu lui importe, il l'aimera
Éternellement désirera d'être aimé
Et d'aimer sans espoir deviendra pur comme un diamant.*

*Tout son corps ne sera qu'une proie décevante
Pour les fausses amantes et pour les faux amours
Et sans pitié l'amant le véritable sacrifiera tout pour celle qu'il aime*

*Qu'importe s'il a toujours le plus grand amour pour elle
Au jour de la rencontre désirée
Il sera plus pur que l'aube et le feu
Et prêt pour l'extase*

*Toujours avoir le plus grand amour pour elle
Il n'y a pas de trahison corporelle
Et que ton coeur batte toujours pour elle
Que tes yeux se ferment sur son unique image.*

*Être aimé par elle
Nul bonheur nulle félicité
Désir pas même
Mais volonté ou plutôt destin*

*Être aimé par elle
Non pas une nuit de toutes les nuits
Mais à jamais pour l'éternel présent
Sans paysage et sans lumières*

*Être aimé par elle
Écrit dans les signes du temps
Malgré tout contre antan et futur
A jamais*

*Mais pour être aimé par elle
Faut-il perdre jusqu'à l'amour
La vie n'en parlons pas
L'amour l'amour non plus*

*Être aimé par elle
C'est inévitable
Pas de chants pas de cris
Nul sentiment*

*Être aimé par elle
Marbre impassible Mers figées Ciels implacables
Mais attendre attendre longtemps attendre encore*

Attendre ? nié par l'éternité.

Mourir après elle

Est le rôle dévolu à l'amant

A lui seul le droit suprême

De graver un nom sur une pierre périssable

De graver un nom sur un arbre périssable

Et de s'éteindre pour jamais

S'éteindre lui après elle

Mais l'amour le plus grand amour

Brûlera comme une flamme éternelle.

Depuis de si longs mois, ma chère, que je t'aime
Pourquoi ne pas vouloir connaître mes travaux ?
Si mes jours sont soumis à de mornes systèmes
Mes nuits sont escortées par de nobles prévôts.

Dois-je veiller encore un bûcher renaissant,
Si vif que le Phénix ne pourrait y survivre,
Ou dois-je, naufragé, vers les vaisseaux passant
Effeuille sans raison les pages de ce livre ?

Dois-je m'anéantir pour éteindre ma foi ?
L'univers de mon rêve exalte ton image
Mais les pays fameux que j'ai créés pour toi
Seront-ils traversés mieux que par ton mirage ?

S'il faut mourir au pied des idoles rivales,
Je suis prêt. Confessant ta cruelle grandeur
Je mourrai si tu veux pour n'être en tes annales
Que l'écho faiblissant d'une inutile ardeur.

Je donne tout pour toi, jusqu'au coeur des fantômes,
Soumis à mon fatal et délicieux tourment
Quitte pour disparaître en deux lignes d'un tome
Et sans être invoqué le soir par les amants.

Je suis las de combattre un sort qui se dérobe,
Las de tenter l'oubli, las de me souvenir
Du moindre des parfums émanant de ta robe,
Las de te détester et las de te bénir.

Je valais mieux que ça mais tu l'as méconnu.
Un jour d'entre les jours de soleil sur les roches
Souviens-toi de l'amant dont le coeur était nu
Et qui sut te servir sans peur et sans reproche.

Attends-tu que j'aborde à de lointains rivages
Pour dire en regardant tes genoux désertés :
« Qui donc s'en est allé, j'ignore son visage
« Mais pourquoi s'en va-t-il seul vers sa liberté ?

« Il faut le retrouver, serviteur infidèle,
« L'enchaîner à mon bain après l'avoir châtié
« Et qu'il me serve encore avec un coeur modèle
« Sans même pour sa peine éprouver ma pitié.

« Car je suis impérieuse et veux qu'on m'obéisse,
« Nul ne doit me quitter sans être congédié
« Tant pis pour celui-là qui rentre à mon service

« Si son orgueil hautain ne l'a pas répudié.
 « Je connais pour les coeurs des prisons fantasques :
 « Que l'amant fugitif y retourne au plus tôt
 « Car il me faut ce soir de nombreux domestiques
 « Pour cirer mes souliers et m'offrir le manteau. »

A quoi bon ? L'évadé connaît bien sa prison.
 Sans doute a-t-il choisi de trop précieux otages
 Pour vouloir à nouveau te payer sa rançon ;
 Les trésors d'un coeur pur ne souffrent pas partage.

Évade-toi de l'eau, des prisons, des potences,
 Adieu, je partirai comme on meurt un matin.
 Ce ne sont pas les lieues qui feront la distance
 Mais ces mots : Je l'aimais ! murmurés au lointain.

Adorable signe inscrit dans les eaux mortes
 Profondeurs boueuses
 O poissons qui rôdez autour des algues
 Où est la source que j'entends couler depuis si longtemps et que je n'ai jamais rencontrée
 Qui ferme sans cesse des portes lourdes et sonores ?
 Eaux mortes Source invisible
 Criminel attends-moi au détour du sentier parmi les grandes ciguës.
 Pareilles aux nuages les soirées sans raison naissent et meurent avec ce tatouage au-dessus du sein gauche :
 Demain
 L'eau s'écoule lentement par une fêlure de la bouteille où les plus fameux astrologues viennent boire l'élixir de
 vie
 Tandis que l'homme aux yeux clos ne sait que répéter : « Une cigogne de perdue deux de retrouvées »
 Et que les ciguës se fanent dans l'ombre du rendez-vous
 Et que demain ponctuel mais masqué en costume de prud'homme ouvre un grand parapluie rouge au milieu de
 la prairie où sèche le linge des fermières de l'aube.
 Blêmes effigies fantômes de marbre dressés dans les palais nocturnes
 Une lame de parquet craque
 Une épée tombe toute seule et se fiche dans le sol
 Et je marche sans arrêt à travers une succession
 De grandes salles vides dont les parquets cirés ont le reflet de l'eau.
 Il y a des mains dans cette nuit de marais
 Une main blanche et qui est comme un personnage vivant
 Et qui est la main sur laquelle je voudrais poser mes lèvres et où je n'ose pas les poser.

Il y a les mains terribles
 Main noircie d'encre de l'écolier triste
 Main rouge sur le mur de la chambre du crime
 Main pâle de la morte
 Mains qui tiennent un couteau ou un revolver
 Mains ouvertes
 Mains fermées
 Mains abjectes qui tiennent un porte-plume
 O ma main toi aussi toi aussi
 Ma main avec tes lignes et pourtant c'est ainsi
 Pourquoi maculer tes lignes mystérieuses
 Pourquoi ? plutôt les menottes plutôt te mutiler plutôt plutôt
 Écris écris car c'est une lettre que tu écris à elle et ce moyen impur est un moyen de la toucher
 Mains qui se tendent mains qui s'offrent

Y a-t-il une main sincère parmi elles
 Ah je n'ose plus serrer les mains
 Mains menteuses mains lâches mains que je hais
 Mains qui avouent et qui tremblent quand je regarde les yeux
 Y a-t-il encore une main que je puisse serrer avec confiance
 Mains sur la bouche de l'amour
 Mains sur le coeur sans amour
 Mains au feu de l'amour
 Mains à couper du faux amour
 Mains basses sur l'amour
 Mains mortes à l'amour
 Mains forcées pour l'amour
 Mains levées sur l'amour
 Mains tenues sur l'amour
 Mains hautes sur l'amour
 Mains tendues vers l'amour
 Mains d'oeuvre d'amour
 Mains heureuses d'amour
 Mains à la pâte hors l'amour horribles mains
 Mains liées par l'amour éternellement
 Mains lavées par l'amour par des flots implacables
 Mains à la main c'est l'amour qui rôde
 Mains pleines c'est encore l'amour
 Mains armées c'est le véritable amour
 Mains de maître mains de l'amour
 Main chaude d'amour
 Main offerte à l'amour
 Main de justice main d'amour
 Main forte à l'amour !

Mains Mains toutes les mains
 Un homme se noie une main sort des flots
 Un homme s'en va une main s'agite
 Une main se crispe un coeur souffre
 Une main se ferme ô divine colère
 Une main encore une main
 Une main sur mon épaule
 Qui est-ce ?
 Est-ce toi enfin ?
 Il fait trop sombre ! quelles ténèbres !
 Je ne sais plus à qui sont les mains
 Ce qu'elles veulent
 Ce qu'elles disent
 Les mains sont trompeuses
 Je me souviens encore de mains blanches dans l'obscurité étendues sur une table dans l'attente
 Je me souviens de mains dont l'étreinte m'était chère
 Et je ne sais plus
 Il y a trop de traîtres trop de menteurs
 Ah même ma main qui écrit
 Un couteau ! une arme ! un outil !
 Tout sauf écrire !
 Du sang du sang !
 Patience ! ce jour se lèvera.

Églantines flétries parmi les herbiers

O feuilles jaunes

Tout craque dans cette chambre

Comme dans l'allée nocturne les herbes sous le pied.

De grandes ailes invisibles immobilisent mes bras et le retentissement d'une mer lointaine parvient jusqu'à moi.

Le lit roule jusqu'à l'aube sa bordure d'écume et l'aube ne paraît pas

Ne paraîtra jamais.

Verre pilé, boiserie pourries, rêves interminables, fleurs flétries,

Une main se pose à travers les ténèbres toute blanche sur mon front,

Et j'écouterai jusqu'au jour improbable

Voler en se heurtant aux murailles et aux meubles l'oiseau de paradis, l'oiseau que j'ai enfermé par mégarde

Rien qu'en fermant les yeux.

Jamais l'aube à grands cris bleuisant les lavoirs,

L'aube, savon trempé dans l'eau des fleuves noirs,

L'aube ne moussera sur cette nuit livide

Ni sur nos doigts tremblants ni sur nos verres vides.

C'est la nuit sans frontière et fille des sapins

Qui fait grincer au port la chaîne des grappins

Nuit des nuits sans amour étranglée du rêve

Nuit de sang nuit de feu nuit de guerre sans trêve

Nuit de chemin perdu parmi les escaliers

Et de pieds retombant trop lourds sur les paliers

Nuit de luxure nuit de chute dans l'abîme

Nuit de chaînes sonnant dans la salle du crime

Nuit de fantômes nus se glissant dans les lits

Nuit de réveil quand les dormeurs sont affaiblis.

Sentant rouler du sang sur leur maigre poitrine

Et monter à leurs dents la bave de l'angine

Ils caressent dans l'ombre un vampire velu

Et ne distinguent pas si le monstre goulu

N'est pas leur coeur battant sous leurs côtes souillées.

Nuit d'échos indistincts et de braises mouillées

Nuit d'incendies étincelant sur les miroirs

Nuit d'aveugle cherchant des sous dans les tiroirs

Nuit des nuits sans amour, où les draps se dérobent,

Où sur les boulevards sifflent les policiers

O nuit ! cruelle nuit où frissonnent des robes

Où chuchotent des voix au chevet des malades,

Nuit close pour jamais par des verrous d'acier

Nuit ô nuit solitaire et sans astre et sans rade !

Dans tes yeux, dans ton coeur et dans le ciel aussi

Vois s'étoiler soudain l'univers imprécis,

La fissure grandir étroite et lumineuse

Comme si quelque fauve aux griffes paresseuses

Avait étreint la nuit et l'avait déchirée

(Mais la lueur sera pâle et lente la marée)

Des nervures courir dans le cristal fragile

Des fêlures mimer des couleuvres agiles

Qui rouleraient et se noueraient dans la lueur

Pâle d'une aube étrange. Ainsi lorsque le joueur

Fatigué de tourner les cartes symboliques

Voit le matin cruel éclairer les portiques

Maintes pensées et maints désirs presque oubliés

Maints éventails flétris tombent sur les paliers.

Tais-toi, pose la plume et ferme les oreilles
Aux pas lents et pesants qui montent l'escalier.
La nuit déjà pâlit mais cette aube est pareille
A des papillons morts au pied des chandeliers.

Une tempête de fantômes sacrifie
Tes yeux qui les défient aux larmes du désir.
Quant au ciel, plus fané qu'une photographie
Usée par les regards, il n'est qu'un long loisir.

Appelle la sirène et l'étoile à grands cris
Si tu ne peux dormir bouche close et mains jointes
Ainsi qu'un chevalier de pierre qui sourit
A voir le ciel sans dieux et les enfers sans plainte.

O Révolte !

Corps et biens

Le fard des argonautes

Les putains de Marseille ont des soeurs océanes
Dont les baisers malsains moisiront votre chair.
Dans leur taverne basse un orchestre tzigane
Fait valser les périls au bruit lourd de la mer.

Navigateurs chantant des refrains nostalgiques,
Partis sur la galère ou sur le noir vapeur,
Espérez-vous d'un sistre ou d'un violon magique
Charmer les matelots trop enclins à la peur ?

La légende sommeille altière et surannée
Dans le bronze funèbre et dont le passé fit son trône
Des Argonautes qui voilà bien des années
Partirent conquérir l'orientale toison.

Sur vos tombes naîtront les surnois champignons
Que louangera Néron dans une orgie claudienne
Ou plutôt certain soir les vicieux marmitons
Découvriront vos yeux dans le corps des poissons.

Partez ! harpe éolienne gémit la tempête...

Chaque fois qu'une vague épuisée éperdue
Se pâmail sur le ventre arrondi de l'esquif
Castor baisait Pollux chastement attentif
A l'appel des alcyons amoureux dans la nue.

Ils avaient pour rameur un alcide des foires
Qui depuis quarante ans traînait son caleçon
De défaites payées en faciles victoires
Sur des nabots ventrus ou sur de blancs oisons.

.....

Une à une agonie harmonieuse et multiple
Les vagues sont venues mourir contre la proue.

Les cygnes languissants ont fui les requins bleus
La fortune est passée très vite sur sa roue.

Les cygnes languissants ont fui les requins bleus
Et les perroquets verts ont crié dans les cieux.

--Et mort le chant d'Éole et de l'onde limpide
Lors nous te chanterons sur la Lyre ô Colchide.

Un demi-siècle avant une vieille sorcière
Avait égorgé là son bouc bi-centenaire.
En restait la toison pouilleuse et déchirée
Pourrie par le vent pur et mouillée par la mer.

--Médée tu charmeras ce dragon venimeux
Et nous tiendrons le rang de ton bouc amoureux
Pour voir pâmer tes yeux dans ton masque sénile;
Ô ! tes reins épineux ô ton sexe stérile,

Ils partirent un soir semé des lys lunaires.
Leurs estomacs outrés teintaient tels des grelots.
Ils berçaient de chansons obscènes leur colère
De rut inassouvi en paillards matelots...

Les devins aux bonnets pointus semés de lunes
Clamaient aux rois en vain l'oracle ésotérique
Et la mer pour rançon des douteuses fortunes
Se paraît des joyaux des tyrans érotiques.

--Nous reviendrons chantant des hymnes obsolètes
Et les femmes voudront s'accoupler avec nous
Sur la toison d'or clair dont nous ferons conquête
Et les hommes voudront nous baiser les genoux.

Ah ! la jonque est chinoise et grecque la trirème
Mais la vague est la même à l'orient comme au nord
Et le vent colporteur des horizons extrêmes
Regarde peu la voile où s'asseyait son essor.

Ils avaient pour esquif une vieille gabarre
Dont le bois merveilleux énonçait des oracles.
Pour y entrer la mer ne trouvait pas d'obstacle
Premier monta Jason s'assit et tint la barre.

Mais Orphée sur la lyre attestait les augures;
Corneilles et corbeaux hurlant rauque leur peine
De l'ombre de leur vol rayaient les sarcophages
Endormis au lointain de l'Égypte sereine.

J'endormirai pour vous le dragon vulgivague
Pour prendre la toison du bouc licornéen.
J'ai gardé de jadis une fleur d'oranger
Et mon doigt portera l'hyménéenne bague.

Mais la seule toison traînée par un quadrigé
Servait de paillason dans les cieux impudiques
À des cyclopes nus couleur de prune et de cerise
Hors nul d'entre eux ne vit le symbole ironique.

--Oh ! les flots choqueront des arêtes humaines
Les tibias des titans sont des ocarinas

Dans l'orphéon joyeux des stridentes sirènes
Mais nous mangerons l'or des juteux ananas.

Car nous incarnerons nos rêves mirifiques
Qu'importe que Phoebus se plonge sous les flots
Des rythmes vont surgir ô Vénus Atlantique
De la mer pour chanter la gloire des héros.

Ils mangèrent chacun deux biscuits moisissants
Et l'un d'eux psalmodia des chansons de Calabre
Qui suscitent la nuit les blêmes revenants
Et la danse macabre aux danseurs doux et glabres.

Ils revinrent chantant des hymnes obsolètes
Les femmes entr'ouvrant l'aisselle savoureuse
Sur la toison d'or clair s'offraient à leur conquête
Les maris présentaient de tremblantes requêtes
Et les enfants baisaient leurs sandales poudreuses.

--Nous vous ferons pareils au vieil Israélite
Qui menait sa nation par les mers spleenétiques
Et les Juifs qui verront vos cornes symboliques
Citant Genèse et Décalogue et Pentateuque
Viendront vous demander le sens secret des rites.

Alors sans gouvernail sans rameurs et sans voiles
La nef Argo partit au fil des aventures
Vers la toison lointaine et chaude dont les poils
Traînaient sur l'horizon linéaire et roussi.

--Va-t-en, va-t-en, va-t-en qu'un peuple ne t'entraîne
Qui voudrait le goujat, fellateur clandestin
Au phallus de la vie collant sa bouche blême
Fût-ce de jours honteux prolonger son destin !

Rose Sélavy, etc.

Rose aisselle a vit.
Rose, essaie là, vit.
Rôts et sels à vie.
Rose S, L, have I.
Rosée, c'est la vie.
Rose scella vît.
Rose sella vît.
Rose sait la vie.
Rose, est-ce, hélas, vie ?
Rose aise héla vît.
Rose est-ce aile, est-ce elle ?
Est celle
AVIS

Aumonyme

les neveux silencieux
 que nul ne ne veut sous les cieux
 appeler ses cousins
 en nattant les cheveux du silence ?
 six lances
 percent mes pensées en attendant
 Breton

* * * * *

A Benjamin Péret.

Notre paire quiète, ô yeux !
 que votre « non ! » soit sang (t'y fier ?)
 que votre araignée rie,
 que vol honteux soit fête (au fait)
 Sur la terre (commotion !)
 Donnez-nous, aux joues réduites
 notre pain quotidien.
 Part donnez nous de nos oeufs foncés
 comme nous part donnons
 à ceux qui nous ont offensés.
 nounou laissez-nous succomber à la tentation
 et d'aile ivrez nous du mal.

* * * * *

{ syllabes
 Prisonnier des { et non des sens
 { mots
 Pris au nier ?
 { ser
 des cils a bai {
 { ssées
 haï
 Oh ! hais non des sens
 mais des FORMES-PRISONS

* * * * *

Les moules des mers
 aux moules des mères
 empruntent leur forme d'oeil.
 Homme -- houle d'aimer.

* * * * *

Ail de ton oeil,

je t'aime à cause de cela.

* * * * *

Nos tâches tachent

tour à tour

les tours

D'alentours.

* * * * *

Vers quel verre, oeil vert, diriges-tu tes regards chaussés de vair ?

* * * * *

Maître des pals, ô mâle !

le mal ne rend pas ta face plus pâle;

que les opales fassent naître dans tes malles

des cours d'eau.

Mais ils seront si courts

que les chanteurs des cours,

baissant le dos, perdront le do.

Ah ! cours, maître du mal et du pal.

* * * * *

Il n'y a pas de mètre pour mesurer ta vie { }

{ ton } ta

{ l'âme sûre de la vie { }

ni de malle pour mettre {

{ et la mesure de l'envie.

* * * * *

Plutôt se perdre aux pins,

s'éprendre des yeux peints,

que de gagner son pain

où les fleuves vont s'épandre

Mords le mors de la mort Maure silencieux

Cils ! aux cieux

dérobez nos yeux

Non, nous n'avons pas de nom.

Plus que la nuit nue

la femme vient hanter

nos rêves pareils à Antée

antés des désirs renaissants

* * * * *

Nos pères ! C'est parce que vous n'aviez pas les yeux pers.

Changez vos coeurs au pair avec les dollars,
Change ton coeur, opère sans douleur.

* * * * *

J'aime vos cous marqués de coups,
maîtresse des fauves
(mes tresses défaut)
j'aime des dessins, non des seins,
j'aime les dents des dames.
Pis, j'aime les pieds, non les pies non les pis.
mais l'épée ?

* * * * *

Mais chants sont si peu méchants
Ils ne vont pas jusqu'à Longchamp
Ils meurent avant d'atteindre les champs
Où les boeufs s'en vont léchant
Des astres
Désastres.

* * * * *

L'an est si lent.
Abandonnons nos ancres dans l'encre,
mes amis.

* * * * *

De si haut les eaux tombent-elles sur nos os ?
Voici haut les oiseaux
la voie des tombes : voix os.

* * * * *

Un à un
les Huns
passent l'Aisne.
Nos aines confondent nos haines,
Henri Heine.
Un à un
les Huns
deviennent des nains.
Perdez-vous dans l'Ain
et non dans l'Aisne.
Hein ?

* * * * *

Tant d'or.

Passez les patries à l'épreuve du tan
 et du temps
 et encore des taons.

* * * * *

L'art est le dieu lare
 des mangeurs de lard
 et des phares dévoilent le fard
 des courtisanes du Far-West qui s'effarent.

* * * * *

Dormir.
 Les sommes nocturnes révèlent
 la somme des mystères des hommes.
 Je vous somme, sommeils,
 de m'étonner
 et de tonner.

* * * * *

Blanc seing

Vingt fois buvez ce vin.
 L'or est hors de nos mains
 qui demain
 palperont les cinq seins
 d'une femme plus belle que
 la qui bêle.

Les chats hauts sur les châteaux
 d'espoir
 Croquent les poires d'angoisse
 la nuit
 l'ennui
 l'âme nuit.

Et puis il y a le puits
 qui s'enfonce dans la terre
 où s'atterrent
 les faibles
 que brise le brise.
 Poète venu de Lorient
 que dis-tu de l'Orient
 l'or riant ?

Les mûres sont mûres le long des murs
et des bouches bouchent nos yeux

Les porcs débarquent dans les ports
d'Amérique
et de nos pores
s'enfuient les désirs.

* * * * *

Nos traditions ?
Notre addition !

* * * * *

Les ponts s'effondrent tous
au cri du paon qui pond
et les pans de ponts
transforment les rivières.
Aux lacs des lacs
meurent les paons
enlisés dans la gomme laque.

* * * * *

Dans la paume de vos mains
que font ces pommes ?
Un jour les échos
nous paierons leur écot.

* * * * *

Voici l'homme le plus beau, il a un pied bot,
Les hommes sereins s'enrhument sous le serein,
Synonymes assassinonimes au moins,
Sinon mime l'homme au nid(me).

Gaieté

guetter

épiler et piller épier

raser raser r'assez

mare flac

harasser étalonner

frôler

fatiguer

effleurier et talonner et fatiguer.

Joie
j'ois
j'entends j'antan
jadis jà dix ? Jade Ys

autrefois
autre foi
hérésie errez y (ne vous garez pas !)
Et Gare Ève où ?
Égarez-vous.

Art rythmé tic / Lit temps nie Rrose Sélavy, etc.

A André Breton.

21 heures le 26-11-22.

En attendant Breton
en nattant l'attente
Sous quelle tente ?
nos tantes
ont-elles engendré
les neuveux silencieux
que nul ne ne veut sous les cieux
appeler ses cousins
en nattant les cheveux du silence ?
six lances
percent mes pensées en attendant
Breton

* * * * *

A Benjamin Péret.

Notre paire quiète, ô yeux !
que votre « non ! » soit sang (t'y fier ?)
que votre araignée rie,
que vol honteux soit fête (au fait)
Sur la terre (commotion !)
Donnez-nous, aux joues réduites
notre pain quotidien.
Part donnez nous de nos oeufs foncés

comme nous part donnons
à ceux qui nous ont offensés.
nounou laissez-nous succomber à la tentation
et d'aile ivrez nous du mal.

* * * * *

{ syllabes
Prisonnier des { et non des sens
{ mots
Pris au nier ?
{ ser
des cils a bai {
{ ssées
haï
Oh ! hais non des sens
mais des FORMES-PRISONS

* * * * *

Les moules des mers
aux moules des mères
empruntent leur forme d'oeil.
Homme -- houle d'aimer.

* * * * *

Ail de ton oeil,
je t'aime à cause de cela.

* * * * *

Nos tâches tachent
tour à tour
les tours
d'alentours.

* * * * *

Vers quel verre, oeil vert, diriges-tu tes regards chaussés de vair ?

* * * * *

Maître des pals, ô mâle !
le mal ne rend pas ta face plus pâle;
que les opales fassent naître dans tes malles
des cours d'eau.
Mais ils seront si courts
que les chanteurs des cours,
baissant le dos, perdront le do.
Ah ! cours, maître du mal et du pal.

Il n'y a pas de mètre pour mesurer ta vie { }
 { ton } ta
 { l'âme sûre de la vie { }
 ni de malle pour mettre {
 { et la mesure de l'envie.

* * * * *

Plutôt se perdre aux pins,
 s'éprendre des yeux peints,
 que de gagner son pain
 où les fleuves vont s'épandre

* * * * *

Mords le mors de la mort Maure silencieux
 Cils ! aux cieux
 dérobez nos yeux
 Non, nous n'avons pas de nom.

* * * * *

Plus que la nuit nue
 la femme vient hanter
 nos rêves pareils à Antée
 antés des désirs renaissants

* * * * *

Nos pères ! C'est parce que vous n'aviez pas les yeux pers.
 Changez vos coeurs au pair avec les dollars,
 Change ton coeur, opère sans douleur.

* * * * *

J'aime vos cous marqués de coups,
 maîtresse des fauves
 (mes tresses défaut)
 j'aime des dessins, non des seins,
 j'aime les dents des dames.
 Pis, j'aime les pieds, non les pies non les pis.
 mais l'épée ?

* * * * *

Mais chants sont si peu méchants
 Ils ne vont pas jusqu'à Longchamp
 Ils meurent avant d'atteindre les champs
 Où les boeufs s'en vont léchant

Des astres

Désastres.

* * * * *

L'an est si lent.

Abandonnons nos ancrs dans l'encre,

mes amis.

* * * * *

De si haut les eaux tombent-elles sur nos os ?

Voici haut les oiseaux

la voie des tombes : voix os.

* * * * *

Un à un

les Huns

passent l'Aisne.

Nos aines confondent nos haines,

Henri Heine.

Un à un

les Huns

deviennent des nains.

Perdez-vous dans l'Ain

et non dans l'Aisne.

Hein ?

* * * * *

Tant d'or.

Passez les patries à l'épreuve du tan

et du temps

et encore des taons.

* * * * *

L'art est le dieu lare

des mangeurs de lard

et des phares dévoilent le fard

des courtisanes du Far-West qui s'effarent.

* * * * *

Dormir.

Les sommes nocturnes révèlent

la somme des mystères des hommes.

Je vous somme, sommeils,

de m'étonner

et de tonner.

Blanc seing

Vingt fois buvez ce vin.
 L'or est hors de nos mains
 qui demain
 palperont les cinq seins
 d'une femme plus belle que
 la qui bête.
 Les chats hauts sur les châteaux
 d'espoir
 Croquent les poires d'angoisse
 la nuit
 l'ennui
 l'âme nuit.
 Et puis il y a le puits
 qui s'enfonce dans la terre
 où s'atterrent
 les faibles
 que brise le brise.
 Poète venu de Lorient
 que dis-tu de l'Orient
 l'or riant ?

* * * * *

Les mûres sont mûres le long des murs
 et des bouches bouchent nos yeux

Les porcs débarquent dans les ports
 d'Amérique
 et de nos pores
 s'enfuient les désirs.

* * * * *

Nos traditions ?
 Notre addition !

* * * * *

Les ponts s'effondrent tous
 au cri du paon qui pond
 et les pans de ponts
 transforment les rivières.

Aux lacs des lacs
meurent les paons
enlisés dans la gomme laque.

* * * * *

Dans la paume de vos mains
que font ces pommes ?
Un jour les échos
nous paierons leur écot.

* * * * *

Voici l'homme le plus beau, il a un pied bot,
Les hommes sereins s'enrhument sous le serein,
Synonymes assassinonimes au moins,

Sinon mime l'homme au nid(me).

Gaieté

guetter

épiler et piller épier

raser raser r'assez

mare flac

harasser étalonner

frôler

fatiguer

effleurer et talonner et fatiguer.

Joie

j'ois

j'entends j'antan

jadis jà dix ? Jade Ys

autrefois

autre foi

hérésie errez y (ne vous garez pas !)

Et Gare Ève où ?

Égarez-vous

C'est une fâcheuse aventure

« C'est une fâcheuse aventure : créer le mystère autour de nos amours. Pas si fâcheuse que ça.

« Je l'aime, elle roule si vite, la grande automobile blanche. De temps à autre, au tournant des rues, le chauffeur blanc et noir, plus majestueusement qu'un capitaine de frégate, abaisse lentement le bras dans l'espace qui

roule, roule, roule si vite, en ondes blanches comme les roues de l'automobile que j'aime.

« Mais le mystère qui se déroule concentriquement autour de ses seins a capturé dans son labyrinthe de macadam taché de larmes la grande automobile blanche qui vogue plutôt qu'elle ne roule en faisant naître autour d'elle dans l'espace les grandes ondes invisibles et concentriques du mystère. La cible aérienne que les hommes traversent sans s'en douter se disloque lentement au gré des amants et la sphère, cerclée de parallèles comme ses seins crève ainsi qu'un ballon. Dirigeables et ballons, avions et vapeurs, locomotives et automobiles, tout est mystère dans mon immobile amour pour ses seins. »

Après avoir parlé, je regardai :

Le désert qui s'étendait autour de moi était peuplé d'échos qui me mirent cruellement en présence de ma propre image reflétée dans le miroir des mirages. Les femmes qui tenaient ces glaces à mains étaient nues, honnis leurs mains qui étaient gantées, leur sein gauche, gainé de taffetas moiré noir à faire hurler mes gencives de volupté, hormis aussi leurs cheveux dissimulés sous une écharpe de fine laine jaune. Quand ces femmes se retournaient je pouvais tout voir de leur dos merveilleux, tout hormis la nuque, la colonne vertébrale et cette partie de la croupe où la cambrure prend naissance, cachées qu'elles étaient par les pans de l'écharpe. Cette nudité partielle et savamment irritante pour moi a-t-elle causé ma folie ? Dites-le-moi, vous dont le mystère est la fin, le but. Ne vous enfuyez plus, passagères de première classe, quand l'amant clandestin lié à l'hélice pour faire à peu de frais la traversée, vous appelle le soir à l'heure où, penchées près de la hampe, vous cherchez à identifier vos cheveux, l'ondoiement de l'étendard et les flots. Vos visages et le reflet de vos visages se présentent tour à tour au-dessus et au-dessous de lui : comment voulez-vous que son imagination, qui gravite au gré de l'hélice, autour de l'arbre d'acier sans racine, ne confonde pas votre réalité et votre image, fruits de l'arbre à hélice, belles passagères érotiquement vêtues, et pourquoi vous enfuir quand vous l'entendez dire dans la nuit, à l'heure où la Croix du Sud et l'Étoile Polaire se heurtent sur le tapis bleu des salles de bridge :

« Elles sont mystère, mystère. Leurs cheveux sont des reflets de mystère... le mystère est leur but, leur fin... leur faim c'est le mystère. Elles ont bu, mais elles ont faim, la fin du mystère est-elle le but de leur faim ? »

Pitié pour l'amant des homonymes.

Cataracte de flots cataracte des yeux

Cataracte de flots cataracte des yeux
aux cheveux roux des roues

feues nos mains, feus nos yeux furent maître des feux.

Dans nos vaisseaux battus par un sang sans globule
voguent de grands vaisseaux portant dans des cellules
les grands forçats sanglants qui burent nos cellules.

Au bout du môle blanc les sirènes sont molles.

Sirène des vapeurs, avez-vous vu Méduse aux cheveux de méduse :

Mes pupilles sont devenues ses amoureuses pupilles.

Jetez le lest vers l'est, lestes ballons. Volez jusqu'au soleil pour voler quoi ?

La peine des regards, yeux au pêne hermétique,

Offre un calme de reines antiques.

 Coupez les rênes. Laissez-les galoper, les rennes !

Choeur des coeurs :

Le corps des prunelles est le fruit de jouir Goûtez les prunelles avant de mourir,

 Aux arbres des forêts le marbre des forts est.

Cent nageurs ont plongé dans le sang des prunelles,

Cent nageurs ont péri du désir des cruelles, sens, nageur le sang des sans-cervelle.

Pitié pour le désert où des airs sans pitié sur les aîtres du coeur ont renseigné les hêtres.

Cent hiers ont fléchi sur l'herbe des sentiers qu'ont foulé cent aimées en secret de nos êtres.

Faire du fer pour panser nos pensées avec la mousse du vin, avec la mousse du vain,

Du vin pour les mousses quand souffle la mousson

Et que nous dormons sur la mousse, levain du vin.

Et que nous dormons sur la mousse, levain du vin.
 Sous quel manteau trouble dérober nos troubles mentaux
 Je mens aux multiples consciences.

Blanc seing

Hommes mangés aux mythes
 il est trop tard pour soupeser vos tares
 aux cinq blancs seins si saints de n'être pas sains
 nous sommes soumis.
 L'appeau ? La peau, peau-pierre.
 Aimez-vous la paupière des seins ?
 Ces pots de peau simulent la pierre blanchie par les flots.
 Pour mesurer ces seins est inutile.
 Ces pots de lait sont laids, je les abandonne aux faiseurs de lais.
 Moi, j'aime l'épaule de la femme
 les pôles de l'affame
 et ses reins froids comme les cailloux du Rhin.

(27 novembre 1922)

Autant pour les crosses

Autant pour les crosses, Évêques caducs qui baptisez les Èves aux aqueducs.
 Autant pour les crosses, gens qui associez à l'amour votre aorte.
 Flexible, Flexible, ma chère Flexible,
 Est-ce ma chair, ma chère, sont-ce des crosses que vous cherchez ?
 Autant pour
 Autant dire.
 Ici c'est Charles Cros.
 Jamais plus pour Charles Cros.

P'Oasis

A Louis Aragon.

Nous sommes les pensées arborescentes qui fleurissent sur les chemins des jardins cérébraux.
 Soeur Anne, ma sainte Anne, ne vois-tu rien venir... vers Sainte Anne ?
 Je vois les pensées odorier les mots.
 Nous sommes les mots arborescents qui fleurissent sur les chemins des jardins cérébraux:
 De nous naissent les pensées.
 Nous sommes les pensées arborescentes qui fleurissent sur les chemins des jardins cérébraux.
 Les mots sont nos esclaves
 Nous sommes
 Nous sommes
 Nous sommes les lettres arborescentes qui fleurissent sur les chemins des jardins cérébraux.
 Nous n'avons pas d'esclaves.
 Soeur Anne, ma soeur Anne, que vois-tu venir vers Sainte-Anne ?
 Je vois les Pan C
 Je vois les crânes K C
 Je vois les mains D C D

Je les M
 Je vois les pensées B C et les femmes M E
 et les poumons qui en ont A C de l'R L O,
 poumons noyés des ponts N M I.
 Mais la minute précédente est déjà trop A G.
 Nous sommes les arborescences qui fleurissent sur les déserts des jardins cérébraux.

Art rythmé tic

Lit temps nie.

Art rythmé tic

Lit temps nie.

Prenez vos 16
 litanies
 n'italie
 Inde oeuf, un deux, la muscadence
 Troie, qu'âtre neuf dans les seins (les siens) sise
 les seins, cet étui pour le 9
 Troie m'Illion
 zéro
 rosée rose si 12
 réseau
 navigateurs traversez les 2-3
 à toute 8-S
 11 ondes jusqu'à vos bouches portent l'odeur marine des 13 fraises
 Par nos amours décuplées nous devenons vains
 mais 10-20-2-20
 quand je vins vous mourûtes
 dans vos cerveaux
 trop pour boire le 100 du

 En somme, F M R F I J
 sommes-nous des cow-boys de l'Arizona dans un laboratoire
 ou des cobayes prenant l'horizon pour un labyrinthe ?

Langage cuit

Vent nocturne

Sur la mer maritime se perdent les perdus
 Les morts meurent en chassant
 des chasseurs dansent en rond une ronde
 Dieux divins ! Hommes humains !
 De mes doigts digitaux je déchire une cervelle cérébrale.
 Quelle angoissante angoisse !
 Mais les maîtresses maîtrisées ont des cheveux chevelus
 Cieux célestes
 terre terrestre

Mais où est la terre céleste ?

Langage cuit I

Ce vieillard encore violet ou orangé ou rose
porte un pantalon en trompe d'éléphant.

Mon amour jette-moi ce regard chaud
où se lisent de blancs desseins

Portrait au rallongé de nos âmes
parlerons-nous à coeur fermé
et ce coeur sur le pied ?
Ou jouerons-nous toute la nuit à la main froide ?

Langage cuit II

D'une voix noire
d'une voix maigre
m'a séduite
dans la nuit mince
dans le jour des temps.
Se vêtir d'un crêpe de chevelure
la muse aux seins mourants.

Et la voix ronde
dit que la voie est esclave.
Quelle lumière cuite ce jour-là !

A présent

J'aimai avec passion ces longues fleurs qui éclatai-je à mon entrée. Chaque lampe se transfigurai-je en oeil crevé d'où coulai-je des vins plus précieux que la nacre et les soupirs des femmes assassinées.

Avec frénésie, avec frénésie nos passions naquis-je et le fleuve Amazone lui-même ne bondis-je pas mieux. Écouté-je moi bien! Du coffret jaillis-je des océans et non des vins et le ciel s'entr'ouvris-je quand il parus-je. Le nom du seigneur n'eus-je rien à faire ici.

Les belles mourus-je d'amour et les glands, tous les glands tombai-je dans les ruisseaux.
La grande cathédrale se dressai-je jusqu'au bel oeil. L'oeil de ma bien-aimée.
Il connus-je des couloirs de chair. Quant aux murs ils se liquéfiai-je et le dernier coup de tonnerre fis-je disparaître de la terre tous les tombeaux.

Chanson de chasse

La chasseresse sans chance
de son sein choie son sang sur ses chasselas
chasuble sur ce chaud si chaud sol
chat sauvage
chat chat sauvage qui vaut sage
chat sage ou sage sauvage
laissez sécher les chasses léchées
chasse ces chars sans chevaux et cette échine sans châte
si sûre chasseresse

son sort qu'un chancre sigille
chose sans chagrin
chanson sans chair chanson chiche.

Élégant cantique de Salomé Salomon

Mon mal meurt mais mes mains miment
Noeuds, nerfs non anneaux. Nul nord
Même amour mol ? mames mord
Nus nénés nonne ni Nine.

Où est Ninive sur la mammemonde ?

Ma mer, m'amis, me murmure :
"nos nils noient nos nuits nées neiges".
Meurt momie! même : âme au mur.
Néant nié nom ni nerf n'ai-je !

Aime haine
Et n'aime
haine aime
amai ne

M N
N M
N M
M N

Le bonbon

Je je suis suis le le roi roi
des montagnes
j'ai de de beaux bobos beaux beaux

j'ai nez
j'ai doigt doigt doigt doigt à à
chaque main main

j'ai dent dent dent dent dent dent dent
dent dent dent dent dent dent dent
dent dent dent dent dent dent dent
dent dent dent dent dent dent dent
dent dent dent dent

Tu tu me me fais fais souffrir
mais peu m'importe m'importe
la la porte porte.

Au mocassin le verbe

Tu me suicides si docilement.
Je te mourrai pourtant un jour.
Je connaissons cette femme idéale
Et lentement je neigerai sur sa bouche.
Et je pleuvrai sans doute même si je fais tard, même si je fais beau temps.
Nous aimez si peu nos yeux

et s'écoulerai cette larme sans
raison bien entendu et sans tristesse.
Sans.

L'asile ami

Là! L'Asie. Sol miré, phare d'haut, phalle ami docile à la femme, il l'adore, et dos ci dos là mille a mis ! Phare effaré la femme y résolut d'odorier la cire et la fade eau. L'art est facile à dorer: fard raide aux mimis, domicile à lazzi. Dodo l'amie outrée!

Isabelle et Marie

Isabelle rencontra Marie au bas de l'escalier :

« Tu n'es qu'une chevelure ! lui dit-elle.

-- et toi une main.

-- main toi-même, omoplate !

-- omoplate ? c'est trop fort, espèce de sein !

-- langue ! dent ! pubis !

-- oeil !

-- cils ! aisselle ! rein !

-- gorge !... oreille !

-- oreille ? moi ? regarde-toi, narine !

-- non mais, vieille gencive !

-- doigt !

-- con ! »

(31 mai 1923)

La colombe de l'arche

Maudit

soit le père de l'épouse

du forgeron qui forgea le fer de la cognée

avec laquelle le bûcheron abattit le chêne

dans lequel on sculpta le lit

où fut engendré l'arrière-grand-père

de l'homme qui conduisit la voiture

dans laquelle ta mère

rencontra ton père !

C'était un bon copain

Il avait le coeur sur la main

Et la cervelle dans la lune

C'était un bon copain

Il avait l'estomac dans les talons

Et les yeux dans nos yeux

C'était un triste copain

Il avait la tête à l'envers

Et le feu là où vous pensez

Mais non quoi il avait le feu au derrière

C'était un drôle de copain

Quand il prenait ses jambes à son cou
 Il mettait son nez partout
 C'était un charmant copain
 Il avait une dent contre Étienne
 A la tienne Étienne à la tienne mon vieux
 C'était un amour de copain
 Il n'avait pas sa langue dans la poche
 Ni la main dans la poche du voisin
 Il ne pleurait jamais dans mon gilet
 C'était un copain
 C'était un bon copain.

À la mystérieuse

Ô douleurs de l'amour!

Ô douleurs de l'amour!

Comme vous m'êtes nécessaires et comme vous m'êtes chères.

Mes yeux qui se ferment sur des larmes imaginaires, mes mains qui se tendent sans cesse vers le vide.

J'ai rêvé cette nuit de paysages insensés et d'aventures dangereuses aussi bien du point de vue de la mort que du point de vue de la vie, qui sont aussi le point de vue de l'amour.

Au réveil vous étiez présentes, ô douleurs de l'amour, ô muses du désert, ô muses exigeantes.

Mon rire et ma joie se cristallisent autour de vous. C'est votre fard, c'est votre poudre, c'est votre rouge, c'est votre sac de peau de serpent, c'est vos bas de soie... et c'est aussi ce petit pli entre l'oreille et la nuque, à la naissance du cou, c'est votre pantalon de soie et votre fine chemise et votre manteau de fourrure, votre ventre rond c'est mon rire et mes joies vos pieds et tous vos bijoux.

En vérité, comme vous êtes bien vêtue et bien parée.

J'ai tant rêvé de toi

J'ai tant rêvé de toi que tu perds ta réalité.

Est-il encore temps d'atteindre ce corps vivant et de baiser sur cette bouche la naissance de la voix qui m'est chère ?

J'ai tant rêvé de toi que mes bras habitués, en étreignant ton ombre, à se croiser sur ma poitrine ne se plieraient pas au contour de ton corps, peut-être.

Et que, devant l'apparence réelle de ce qui me hante et me gouverne depuis des jours et des années, je deviendrais une ombre sans doute.

O balances sentimentales.

J'ai tant rêvé de toi qu'il n'est plus temps sans doute que je m'éveille. Je dors debout, le corps exposé à toutes les apparences de la vie et de l'amour et toi, la seule qui compte aujourd'hui pour moi, je pourrais moins toucher ton front et tes lèvres que les premières lèvres et le premier front venus.

J'ai tant rêvé de toi, tant marché, parlé, couché avec ton fantôme qu'il ne me reste plus peut-être, et pourtant, qu'à être fantôme parmi les fantômes et plus ombre cent fois que l'ombre qui se promène et se promènera allègrement sur le cadran solaire de ta vie.

Les espaces du sommeil

Dans la nuit il y a naturellement les sept merveilles du monde et la grandeur et le tragique et le charme.

Les forêts s'y heurtent confusément avec des créatures de légende cachées dans les fourrés.

Il y a toi.

Dans la nuit il y a le pas du promeneur et celui de l'assassin et celui du sergent de ville et la lumière du réverbère et celle de la lanterne du chiffonnier.

Il y a toi.

Dans la nuit passent les trains et les bateaux et le mirage des pays où il fait jour. Les derniers souffles du crépuscule et les premiers frissons de l'aube.

Il y a toi.

Un air de piano, un éclat de voix.

Une porte claque. Une horloge.

Et pas seulement les êtres et les choses et les bruits matériels.

Mais encore moi qui me poursuis ou sans cesse me dépasse.

Il y a toi l'immolée, toi que j'attends.

Parfois d'étranges figures naissent à l'instant du sommeil et disparaissent.

Quand je ferme les yeux, des floraisons phosphorescentes apparaissent et se fanent et renaissent comme des feux d'artifice charnus.

Des pays inconnus que je parcours en compagnie de créatures.

Et y a toi sans doute, ô belle et discrète espionne.

Et l'âme palpable de l'étendue.

Et les parfums du ciel et des étoiles et le chant du coq d'il y a 2 000 ans et le cri du paon dans des parcs en flamme et des baisers.

Des mains qui se serrent sinistrement dans une lumière blafarde et des essieux qui grincent sur des routes médusantes.

Il y a toi sans doute que je ne connais pas, que je connais au contraire.

Mais qui, présente dans mes rêves, t'obstines à s'y laisser deviner sans y paraître.

Toi qui restes insaisissable dans la réalité et dans le rêve.

Toi qui m'appartiens de par ma volonté de te posséder en illusion mais qui n'approches ton visage du mien que mes yeux clos aussi bien au rêve qu'à la réalité.

Toi qu'en dépit d'une rhétorique facile où le flot meurt sur les plages, où la corneille vole dans des usines ruine, où le bois pourrit en craquant sous un soleil de plomb.

Toi qui es à la base de mes rêves et qui secoues mon esprit plein de métamorphoses et qui me laisses ton gant quand je baise ta main.

Dans la nuit il y a les étoiles et le mouvement ténébreux de la mer, des fleuves, des forêts, des villes, des herbes, des poumons de millions et millions d'êtres.

Dans la nuit il y a les merveilles du monde.

Dans la nuit il n'y a pas d'anges gardiens, mais il y a le sommeil.

Dans la nuit il y a toi.

Dans le jour aussi.

Si tu savais

Loin de moi et semblable aux étoiles et à tous les accessoires de la mythologie poétique,

Loin de moi et cependant présente à ton insu,

Loin de moi et plus silencieuse encore parce que je t' imagine sans cesse,

Loin de moi, mon joli mirage et mon rêve éternel, tu ne peux pas savoir.

Si tu savais.

Loin de moi et peut-être davantage encore de m'ignorer et m'ignorer encore.

Loin de moi parce que tu ne m'aimes pas sans doute ou, ce qui revient au même, que j'en doute.

Loin de moi parce que tu ignores sciemment mes désirs passionnés

Loin de moi parce que tu es cruelle.

Si tu savais

Loin de moi, ô joyeuse comme la fleur qui danse dans la rivière au bout de sa tige aquatique, ô triste comme sept heures du soir dans les champignonnières.

Loin de moi silencieuse encore ainsi qu'en ma présence et joyeuse encore comme l'heure en forme de cigogne qui tombe de haut.

Loin de moi à l'instant où chantent les alambics, l'instant où la mer silencieuse et bruyante se replie sur les oreillers blancs.

Si tu savais.

Loin de moi, ô mon présent présent tourment, loin de moi au bruit magnifique des coquilles d'huîtres qui se brisent sous le pas du noctambule, au petit jour, quand il passe devant la porte des restaurants.

Si tu savais

Loin de moi, volontaire et matériel mirage.

Loin de moi, c'est une île qui se détourne au passage des navires.

Loin de moi un calme troupeau de boeufs se trompe de chemin, s'arrête obstinément au bord d'un profond précipice, loin de moi, ô cruelle.

Loin de moi, une étoile filante choit dans la bouteille nocturne du poète. Il met vivement le bouchon et dès lors il guette l'étoile enclose dans le verre, il guette les constellations qui naissent sur les parois, loin de moi, tu es loin de moi.

Si tu savais.

Loin de moi une maison achève d'être construite.

Un maçon en blouse blanche au sommet de l'échafaudage chante une petite chanson très triste et, soudain, dans le récipient empli de mortier apparaît le futur de la maison : les baisers des amants et les suicides à deux et la nudité dans les chambres des belles inconnues et leurs rêves- à minuit, et les secrets voluptueux surpris par les lames de parquet.

Loin de moi,

Si tu savais.

Si tu savais comme je t'aime et, bien que tu ne m'aimes pas, comme je suis joyeux, comme je suis robuste et fier de sortir avec ton image en tête, de sortir de l'univers.

Comme je suis joyeux à en mourir.

Si tu savais comme le monde m'est soumis.

Et toi, belle insoumise aussi, comme tu es ma prisonnière.

Ô toi, loin de moi, à qui je suis soumis.

Si tu savais.

Non l'amour n'est pas mort

Non, l'amour n'est pas mort en ce cœur et ces yeux et cette bouche qui proclamait ses funérailles commencées. Écoutez, j'en ai assez du pittoresque et des couleurs et du charme.

J'aime l'amour, sa tendresse et sa cruauté.

Mon amour n'a qu'un seul nom, qu'une seule forme.

Tout passe. Des bouches se collent à cette bouche.

Mon amour n'a qu'un nom, qu'une forme.

Et si quelque jour tu t'en souviens

Ô toi, forme et nom de mon amour,

Un jour sur la mer entre l'Amérique et l'Europe,

À l'heure où le rayon final du soleil se réverbère sur la surface ondulée des vagues, ou bien une nuit d'orage sous un arbre dans la campagne, ou dans une rapide automobile,

Un matin de printemps boulevard Malesherbes,

Un jour de pluie,

À l'aube avant de te coucher,

Dis-toi, je l'ordonne à ton fantôme familial, que je fus seul à t'aimer davantage et qu'il est dommage que tu ne l'aies pas connu.

Dis-toi qu'il ne faut pas regretter les choses: Ronsard avant moi et Baudelaire ont chanté le regret des vieilles et des mortes qui méprisèrent le plus pur amour.

Toi, quand tu seras morte,

Tu seras belle et toujours désirable.

Je serai mort déjà, enclos tout entier en ton corps immortel, en ton image étonnante présente à jamais parmi les merveilles perpétuelles de la vie et de l'éternité, mais si je vis

Ta voix et son accent, ton regard et ses rayons
 L'odeur de toi et celle de tes cheveux et beaucoup d'autres choses encore vivront en moi,
 Et moi qui ne suis ni Ronsard ni Baudelaire,
 Moi qui suis Robert Desnos et qui, pour t'avoir connue et aimée,
 Les vaux bien.
 Moi qui suis Robert Desnos, pour t'aimer
 Et qui ne veux pas attacher d'autre réputation à ma mémoire sur la terre méprisable.

A la faveur de la nuit

Se glisser dans ton ombre à la faveur de la nuit
 Suivre tes pas, ton ombre à la fenêtre.
 Cette ombre à la fenêtre c'est toi, ce n'est pas une ombre, c'est toi.
 N'ouvre pas cette fenêtre derrière les rideaux de laquelle tu bouges.
 Ferme les yeux.
 Je voudrais les fermer avec mes lèvres.
 Mais la fenêtre s'ouvre et le vent, le vent qui balance bizarrement la flamme et le drapeau entoure ma fuite de son manteau.
 La fenêtre s'ouvre : ce n'est pas toi.
 Je le savais bien.

Les ténèbres

La voix de Robert Desnos

Si semblable à la fleur et au courant d'air
 au cours d'eau aux ombres passagères
 au sourire entrevu ce fameux soir à minuit
 si semblable à tout au bonheur et à la tristesse
 c'est le minuit passé dressant son torse nu au dessus des beffrois et des peupliers
 j'appelle à moi ceux-là perdus dans les campagnes
 les vieux cadavres les jeunes chênes coupés
 les lambeaux d'étoffe pourissant sur la terre et le linge séchant aux alentours des fermes
 j'appelle à moi les tornades et les ouragans
 les tempêtes les typhons les cyclones
 les raz de marée
 les tremblements de terre
 j'appelle à moi la fumée des volcans et celle des cigarettes
 les ronds de fumée des cigarres de luxe
 j'appelle à moi les amours et les amoureux
 j'appelle à moi les vivants et les morts
 j'appelle les fossoyeurs j'appelle les assassins
 j'appelle les bourreaux j'appelle les pilotes les maçons et les architectes
 les assassins
 j'appelle la chair
 j'appelle celle que j'aime
 j'appelle celle que j'aime
 j'appelle celle que j'aime
 le minuit triomphant déploye ses ailes de satin et se pose sur mon lit
 les beffrois et les peupliers se plient à mon désir
 ceux-là s'écroulent ceux-là s'affaissent

les perdus dans la campagne se retrouvent en me trouvant
 les vieux cadavres ressuscitent à ma voix
 les jeunes chênes coupés se couvrent de verdure
 les lambeaux d'étoffe pourissant dans la terre et sur la terre
 claquent à ma voix comme l'étendard de la révolte
 le linge séchant aux alentours des fermes habille d'adorables femmes que je n'adore pas
 qui viennent à moi obéissent à ma voix et m'adorent
 les tornades tournent dans ma bouche
 les ouragans rougissent s'il est possible mes lèvres
 les tempêtes grondent à mes pieds
 les typhons s'il est possible me dépeignent
 je reçois les baisers d'ivresse des cyclones
 les raz de marée viennent mourir à mes pieds
 les tremblements de terre ne m'ébranlent pas mais font tout crouler à mon ordre
 la fumée des volcans me vêt de ses vapeurs
 et celle des cigarettes me parfume
 et les ronds de fumée des cigares me couronnent
 les amours et l'amour si longtemps poursuivis se réfugient en moi
 les amoureux écoutent ma voix
 les vivants et les morts se soumettent et me saluent
 les premiers froidement les seconds familièrement
 les fossoyeurs abandonnent les tombes à peine creusées et déclarent que moi seul puis commander leurs travaux
 les assassins me saluent
 les bourreaux invoquent la révolution
 invoquent ma voix invoquent mon nom les pilotes se guident sur mes yeux
 les maçons ont le vertige en m'écoutant
 les assassins me bénissent
 la chair palpite à mon appel
 celle que j'aime ne m'écoute pas
 celle que j'aime ne m'entend pas
 celle que j'aime ne me répond pas.

Infinitif

Y mourir ô belle flammèche y mourir
 voir les nuages fondre comme la neige et l'écho
 origines du soleil et du blanc pauvres comme Job
 ne pas mourir encore et voir durer l'ombre
 naître avec le feu et ne pas mourir
 étreindre et embrasser amour fugace le ciel mat
 gagner les hauteurs abandonner le bord
 et qui sait découvrir ce que j'aime
 omettre de transmettre mon nom aux années
 rire aux heures orageuses dormir au pied d'un pin
 grâce aux étoiles semblables à un numéro
 et mourir ce que j'aime au bord des flammes.

Le Vendredi du crime

Un incroyable désir s'empare des femmes endormies
 Une pierre précieuse s'endort dans l'écrin bleu de roi
 Et voilà que sur le chemin s'agitent les cailloux fatigués

Plus jamais les pas des émues par la nuit
 Passez cascades
 Les murailles se construisent au son du luth d'Orphée
 Et s'écroulent au son des trompettes de Jéricho
 Sa voix perce les murailles
 Et mon regard les supprime sans ruines
 Ainsi passent les cascades avec la lamentation des étoiles
 Plus de cailloux sur le sentier
 Plus de femmes endormies
 Plus de femmes dans l'obscurité
 Ainsi passez cascades.

L'idée fixe

Je t'apporte une petite algue qui se mêlait à l'écume de la mer et ce peigne
 Mais tes cheveux sont mieux nattés que les nuages avec le vent avec les rougeurs célestes et tels avec des
 frémissements de vie et de sanglots que se tordant parfois entre mes mains ils meurent avec les flots et les récifs
 du rivage en telle abondance qu'il faudra longtemps pour désespérer des parfums et de leur fuite avec le soir où
 ce peigne marque sans bouger les étoiles ensevelies dans leur rapide et soyeux cours traversé par mes doigts
 sollicitant encore à leur racine la caresse humide d'une mer plus dangereuse que celle où cette algue fut
 recueillie avec la mousse dispersée d'une tempête
 Une étoile qui meurt est pareille à tes lèvres
 Elles bleuissent comme le vin répandu sur la nappe
 Un instant passe avec la profondeur d'une mine
 L'anthracite se plaint sourdement et tombe en flocons sur la ville
 Qu'il fait froid dans l'impasse où je t'ai connue
 Un numéro oublié sur une maison en ruines
 Le numéro 4 je crois
 Je te retrouverai avant quelques jours près de ce pot de reine-marguerite
 Les mines ronflent sourdement
 Les toits sont couverts d'anthracite
 Ce peigne dans tes cheveux semblable à la fin du monde
 La fumée le vieil oiseau et le geai
 Là sont finies les roses et les émeraudes
 Les pierres précieuses et les fleurs
 La terre s'effrite et s'étoile avec le bruit d'un fer à repasser sur la nacre
 Mais tes cheveux si bien nattés ont la forme d'une main.

Trois étoiles

J'ai perdu le regret du mal passé les ans.
 J'ai gagné la sympathie des poissons.
 Plein d'algues, le palais qui abrite mes rêves est un récif et aussi un territoire du ciel d'orage et non du ciel trop
 pâle de la mélancolique divinité.
 J'ai perdu tout de même la gloire que je méprise.
 J'ai tout perdu hormis l'amour, l'amour de l'amour, l'amour des algues, l'amour de la reine des catastrophes.
 Une étoile me parle à l'oreille:
 « Croyez-moi, c'est une belle dame,
 Les algues lui obéissent et la mer elle-même se transforme en robe de cristal, quand elle paraît sur la plage. »
 Belle robe de cristal tu résonnes à mon nom.
 Les vibrations, ô cloche surnaturelle, se perpétuent dans sa chair
 Les seins en frémissent.

La robe de cristal sait mon nom,
 La robe de cristal m'a dit:
 « Fureur en toi, amour en toi
 Enfant des étoiles sans nombre
 Maître du seul vent et du seul sable
 Maître des carillons de la destinée et de l'éternité
 Maître de tout enfin hormis de l'amour de sa belle
 Maître de tout ce qu'il a perdu et esclave de ce qu'il garde encore.
 Tu seras le dernier convive à la table ronde de l'amour.
 Les convives, les autres larrons ont emporté les couverts d'argent.
 Le bois se fend, la neige fond.
 Maître de tout hormis de l'amour de sa dame.
 Toi qui commandes aux dieux ridicules de l'humanité et ne te sers pas de leur pouvoir qui t'est soumis.
 Toi, maître, maître de tout hormis de l'amour de ta belle. »
 Voilà ce que m'a dit la robe de cristal.

Chant du ciel

La fleur des Alpes disait au coquillage : « tu luis »
 Le coquillage disait à la mer : « tu résonnes »
 La mer disait au bateau : « tu trembles »
 Le bateau disait au feu : « tu brilles »
 Le feu me disait : « je brille moins que ses yeux »
 Le bateau me disait : « je tremble moins que ton coeur quand elle paraît »
 La mer me disait : « je résonne moins que son nom que son nom en ton amour »
 Le coquillage me disait : « je luis moins que le phosphore du désir dans ton rêve creux »
 La fleur des Alpes me disait : « elle est belle »
 Je disais : « elle est belle, elle est belle, elle est émouvante ».

De la fleur d'amour et des chevaux migrants

Il était dans la forêt une fleur immense qui risquait de faire mourir d'amour tous les arbres
 Tous les arbres l'aimaient
 Les chênes vers minuit devenaient reptiles et rampaient jusqu'à sa tige
 Les frênes et les peupliers se courbaient vers sa corolle
 Les fougères jaunissaient dans sa terre
 Et telle elle était radieuse plus que l'amour nocturne de la mer et de la lune
 Plus pâle que les grands volcans éteints de cet astre
 Plus triste et nostalgique que le sable qui se dessèche et se mouille au gré des flots
 Je parle de la fleur de la forêt et non des tours
 Je parle de la fleur de la forêt et non de mon amour
 Et si telle trop pâle et nostalgique et adorable aimée des arbres et des fougères elle retient mon souffle sur les lèvres c'est que nous sommes de même essence
 Je l'ai rencontrée un jour
 Je parle de la fleur et non des arbres
 Dans la forêt frémissante où je passais
 Salut papillon qui mourut dans sa corolle
 Et toi fougère pourrissante mon coeur
 Et vous mes yeux fougères presque charbon presque flamme presque flot
 Je parle en vain de la fleur mais de moi
 Les fougères ont jauni sur le sol devenu pareil à la lune
 Semblable le temps précis à l'agonie d'une perdue entre un bleuet et une rose et encore une perle

Le ciel n'est pas si clos
 Un homme surgit qui dit son nom devant lequel s'ouvrent les portes un chrysanthème à la boutonnière
 C'est de la fleur immobile que je parle et non des ports de l'aventure et de la solitude
 Les arbres un à un moururent autour de la fleur
 Qui se nourrissait de leur mort pourrissante
 Et c'est pourquoi la plaine devint semblable à la pulpe des fruits
 Pourquoi les villes surgirent
 Une rivière a mes pieds se love et reste à ma merci ficelle de la salutation des images
 Un coeur quelque part s'arrête de battre et la fleur se dresse
 C'est la fleur dont l'odeur triomphe du temps
 La fleur qui d'elle-même a révélé son existence aux plaines dénudées pareilles à la lune à la mer et à l'aride
 atmosphère des coeurs douloureux
 Une pince de homard bien rouge reste à côté de la marmite
 Le soleil projette l'ombre de la bougie et de la flamme
 La fleur se dresse avec orgueil dans un ciel de fable
 Vos ongles mes amies sont pareils à ses pétales et roses comme eux
 La forêt murmurante en bas se déploie
 Un coeur qui s'arrête comme une source tarie
 Il n'est plus temps il n'est plus temps d'aimer vous qui passez sur la route
 La fleur de la forêt dont je conte l'histoire est un chrysanthème
 Les arbres sont morts les champs ont verdi les villes sont apparues
 Les grands chevaux migrants piaffent dans leurs écuries lointaines
 Bientôt les grands chevaux migrants partent
 Les villes regardent passer leur troupeau dans les rues dont le pavé résonne au choc de leurs sabots et parfois
 étincelle
 Les champs sont bouleversés par cette cavalcade
 Eux la queue traînant dans la poussière et les naseaux fumants passent devant la fleur
 Longtemps se prolongent leurs ombres
 Mais que sont-ils devenus les chevaux migrants dont la robe tachetée était un gage de détresse
 Parfois on trouve un fossile étrange en creusant la terre
 C'est un de leurs fers
 La fleur qui les vit fleurit encore sans tache ni faiblesse
 Les feuilles poussent au long de sa tige
 Les fougères s'enflamment et se penchent aux fenêtres des maisons
 Mais les arbres que sont-ils devenus
 La fleur pourquoi fleurit-elle
 Volcans! ô volcans!
 Le ciel s'écroule
 Je pense à très loin au plus profond de moi
 Les temps abolis sont pareils aux ongles brisés sur les portes closes
 Quand dans les campagnes un paysan va mourir entouré des fruits mûrs de l'arrière-saison du bruit du givre qui
 se craquelle sur les vitres de l'ennui flétri fané comme les bluets du gazon
 Surgissent les chevaux migrants
 Quand un voyageur s'égare dans les feux follets plus crevassés que le front des vieillards et qu'il se couche dans
 le terrain mouvant
 Surgissent les chevaux migrants
 Quand une fille se couche nue au pied d'un rouleau et attend
 Surgissent les chevaux migrants
 Ils apparaissent dans un galop de flacons brisés et d'armoires grinçantes
 Ils disparaissent dans un creux
 Nulle selle n'a flétri leur échine et leur croupe luisante reflète le ciel
 Ils passent éclaboussant les murs fraîchement recrépis
 Et le givre craquant les fruits mûrs les fleurs effeuillées l'eau croupissante le terrain mou des marécages qui se

modèlent lentement
 Voient passer les chevaux migrants
 Les chevaux migrants
 Les chevaux migrants
 Les chevaux migrants
 Les chevaux migrants.

Avec le coeur du chêne

Avec le bois tendre et dur de ces arbres, avec le coeur du chêne et l'écorce du bouleau combien ferait-on de ciels, combien d'océans, combien de pantoufles pour les jolis pieds d'Isabelle la vague ?

Avec le coeur du chêne et l'écorce du bouleau.

Avec le ciel combien ferait-on de regards, combien d'ombres derrière le mur, combien de chemises pour le corps d'Isabelle la vague ?

Avec le coeur du chêne et l'écorce du bouleau, avec le ciel.

Avec les océans combien ferait-on de flammes, combien de reflets au bord des palais, combien d'arcs-en-ciel au-dessus de la tête d'Isabelle la vague ?

Avec le coeur du chêne et l'écorce du bouleau, avec le ciel, avec les océans.

Avec les pantoufles combien ferait-on d'étoiles, de chemins dans la nuit, de marques dans la cendre, combien monterait-on d'escaliers pour rencontrer Isabelle la vague ?

Avec le coeur du chêne et l'écorce du bouleau, avec le ciel, avec les océans, avec les pantoufles.

Mais Isabelle la vague, vous m'entendez, n'est qu'une image du rêve à travers les feuilles vernies de l'arbre de la mort et de l'amour.

Avec le coeur du chêne et l'écorce du bouleau.

Qu'elle vienne jusqu'à moi dire en vain la destinée que je retiens dans mon poing fermé et qui ne s'envole pas quand j'ouvre la main et qui s'inscrit en lignes étranges.

Avec le coeur du chêne et l'écorce du bouleau, avec le ciel.

Elle pourra mirer son visage et ses cheveux au fond de mon âme et baiser ma bouche.

Avec le coeur du chêne et l'écorce du bouleau, avec le ciel, avec les océans.

Elle pourra se dénuder, je marcherai à ses côtés à travers le monde, dans la nuit, pour l'épouvante des vieillards.
 Elle pourra me tuer, me piétiner ou mourir à mes pieds.

Car j'en aime une autre plus touchante qu'Isabelle la vague.

Avec le coeur du chêne et l'écorce du bouleau, avec le ciel avec les océans, avec les pantoufles.

Vieille clameur

Une tige dépouillée dans ma main c'est le monde
 La serrure se ferme sur l'ombre et l'ombre met son oeil à la serrure
 Et voilà que l'ombre se glisse dans la chambre
 La belle amante que voilà l'ombre plus charnelle que ne l'imagine perdu dans son blasphème le grand oiseau de
 fourrure blanche perché sur l'épaule de la belle de l'incomparable putain qui veille sur le sommeil
 Le chemin se calme soudain en attendant la tempête
 Un vert filet à papillon s'abat sur la bougie
 Qui es-tu toi qui prends la flamme pour un insecte
 Un étrange combat entre la gaze et le feu
 C'est à vos genoux que je voudrais passer la nuit

C'est à tes genoux
 De temps à autre sur ton front ténébreux et calme en dépit des apparitions nocturnes je remettrai en place une
 mèche de cheveux dérangée
 Je surveillerai le lent balancement du temps et de ta respiration
 Ce bouton je l'ai trouvé par terre
 Il est en nacre
 Et je cherche la boutonnière qui le perdit
 Je sais qu'il manque un bouton à ton manteau
 Au flanc de la montagne se flétrit l'edelweiss
 L'edelweiss qui fleurit dans mon rêve et dans tes mains quand elles s'ouvrent
 Salut de bon matin quand l'ivresse est commune quand le fleuve adolescent descend d'un pas nonchalant les
 escaliers de marbre colossaux avec son cortège de nuées blanches et d'orties
 La plus belle nuée était un clair de lune récemment transformé et l'ortie la plus haute était couverte de diamants
 Salut de bon matin à la fleur du charbon la vierge au grand coeur qui m'endormira ce soir
 Salut de bon matin aux yeux de cristal aux yeux de lavande aux yeux de gypse aux yeux de calme plat aux yeux
 de sanglot aux yeux de tempête
 Salut de bon matin salut
 La flamme est dans mon coeur et le soleil dans le verre
 Mais jamais plus hélas ne pourrons-nous dire encore
 Salut de bon matin tous ! crocodiles yeux de cristal orties vierge fleur du charbon vierge au grand cœur.

Il fait nuit

Tu t'en iras quand tu voudras
 Le lit se ferme et se délace avec délices comme un corset de velours noir
 Et l'insecte brillant se pose sur l'oreiller
 Éclate et rejoint le Noir
 Le flot qui martèle arrive et se tait
 Samoa la belle s'endort dans l'ouate
 Clapier que fais-tu des drapeaux ? tu les roules dans boue
 A la bonne étoile et au fond de toute boue
 Le naufrage s'accentue sous la paupière
 Je conte et décris le sommeil
 Je recueille les facons de la nuit et je les range sur une étagère
 Le ramage de l'oiseau de bois se confond avec le bris des bouchons en forme de regard
 N'y pas aller n'y pas mourir la joie est de trop
 Un convive de plus à la table ronde dans la clairière de vert émeraude et de heaumes retentissants près d'un
 monceau d'épées et d'armures cabossées
 Nerf en amoureuse lampe éteinte de la fin du jour
 Je dors.

Vie d'ébène

Un calme effrayant marquera ce jour
 Et l'ombre des réverbères et des avertisseurs d'incendie fatiguera la lumière
 Tout se taira les plus silencieux et les plus bavards
 Enfin mourront les nourrissons braillards
 Les remorqueurs les locomotives le vent
 Glisser en silence
 On entendra la grande voix qui venant de loin passera sur la ville
 On l'attendra longtemps
 Puis vers le soleil de milord

Quand la poussière les pierres et l'absence de larmes composent sur les grandes places désertes la robe du soleil
 Enfin on entendra venir la voix
 Elle grondera longtemps aux portes
 Elle passera sur la ville arrachant les drapeaux et brisant les vitres
 On l'entendra
 Quel silence avant elle mais plus grand encore le silence qu'elle ne troublera pas mais qu'elle accusera du délit
 de mort prochaine qu'elle flétrira qu'elle dénoncera
 Ô jour de malheurs et de joies
 Le jour le jour prochain où la voix passera sur la ville
 Une mouette fantomatique m'a dit qu'elle m'aimait autant que je l'aime
 Que ce grand silence terrible était mon amour
 Que le vent qui portait la voix était la grande révolte du monde
 Et que la voix me serait favorable.

Dans bien longtemps

Dans bien longtemps je suis passé par le château des feuilles
 Elles jaunissaient lentement dans la mousse
 Et loin les coquillages s'accrochaient désespérément aux rochers de la mer
 Ton souvenir ou plutôt ta tendre présence était à la même place
 Présence transparente et la mienne
 Rien n'avait changé mais tout avait vieilli en même temps que mes tempes et mes yeux
 N'aimez-vous pas ce lieu commun? laissez-moi laissez-moi c'est si rare cette ironique satisfaction
 Tout avait vieilli sauf ta présence
 Dans bien longtemps je suis passé par la marée du jour solitaire
 Les flots étaient toujours illusoire
 La carcasse du navire naufragé que tu connais--tu te rappelles cette nuit de tempête et de baisers?-- était-ce un
 navire naufragé ou un délicat chapeau de femme roulé par le vent dans la pluie du printemps?--était à la même
 place
 Et puis foutaise larivette dansons parmi les prunelliers!
 Les apéritifs avaient changé de nom et de couleur
 Les arcs-en-ciel qui servent de cadre aux glaces
 Dans bien longtemps tu m'as aimé.

Jamais d'autre que toi

Jamais d'autre que toi en dépit des étoiles et des solitudes
 En dépit des mutilations d'arbre à la tombée de la nuit
 Jamais d'autre que toi ne poursuivra son chemin qui est le mien
 Plus tu t'éloignes et plus ton ombre s'agrandit
 Jamais d'autre que toi ne saluera la mer à l'aube quand fatigué d'errer moi sorti des forêts ténébreuses et des
 buissons d'orties je marcherai vers l'écume
 Jamais d'autre que toi ne posera sa main sur mon front et mes yeux
 Jamais d'autre que toi et je nie le mensonge et l'infidélité
 Ce navire à l'ancre tu peux couper sa corde
 Jamais d'autre que toi
 L'aigle prisonnier dans une cage ronge lentement les barreaux de cuivre vert- de-grisés
 Quelle évasion!
 C'est le dimanche marqué par le chant des rossignols dans les bois d'un vert tendre l'ennui des petites filles en
 présence d'une cage où s'agite un serin tandis que dans la rue solitaire le soleil lentement déplace sa ligne mince
 sur le trottoir chaud
 Nous passerons d'autres lignes

Jamais jamais d'autre que toi
 Et moi seul seul seul comme le lierre fané des jardins de banlieue seul comme le verre
 Et toi jamais d'autre que toi.

En sursaut

Sur la route en revenant des sommets rencontré par les corbeaux et les chataignes
 Salué la jalousie et la pâle flatteuse
 Le désastre enfin le désastre annoncé
 Pourquoi pâlir pourquoi frémir ?
 Salué la jalousie et le règne animal avec la fatigue avec le désordre avec la jalousie
 Un voile qui se déploie au-dessus des têtes nues
 Je n'ai jamais parlé de mon rêve de paille
 Mais où sont partis les arbres solitaires du théâtre
 Je ne sais où je vais j'ai des feuilles dans les mains j'ai des feuilles dans la bouche
 Je ne sais si mes yeux se sont clos cette nuit sur les ténèbres précieuses ou sur un fleuve d'or et de flamme
 Est-il le jour des rencontres et des poursuites
 J'ai des feuilles dans les mains j'ai des feuilles dans la bouche.

Sirène-Anémone

Qui donc pourrait me voir
 Moi la flamme étrangère
 L'anémone du soir
 Fleurit sous mes fougères
 Ô fougères mes mains
 Hors l'armure brisée
 Sur le bord des chemins
 En ordre sont dressées
 Et la nuit s'exagère
 Au brasier de la rouille
 Tandis que les fougères
 Vont aux écrins de houille
 L'anémone des cieux
 Fleurit sur mes parterres
 Fleurit encore aux yeux
 A l'ombre des paupières
 Anémone des nuits
 Qui plonge ses racines
 Dans l'eau creuse des puits
 Aux ténèbres des mines
 Poseraient-ils leurs pieds
 Sur le chemin sonore
 Où se niche l'acier
 Aux ailes de phosphore
 Verraient-ils les mineurs
 Constellés d'anthracite
 Paraître l'astre en fleur
 Dans un ciel en faillite

En cet astre qui luit
 S'incarne la sirène
 L'anémone des nuits
 Fleurit sur son domaine

Alors que s'ébranlaient avec des cris d'orage
 Les puissances Vertige au verger des éclairs
 La sirène dardée à la proue d'un sillage
 Vers la lune chanta la romance de fer

Sa nage déchirait l'hermine des marées
 Et la comète errant rouge sur un ciel noir
 Paraissait par mirage aux étoiles ancrées
 L'anémone fleurie aux jardins des miroirs

Et parallèlement la double chevelure
 Rayait de feu le ciel et d'écume les eaux
 Fougères surgissez hors de la déchirure
 Par où l'acier saigna sur le fil des roseaux

Nulle armure jamais ne valut votre angoisse
 Fougères pourrissant parmi nos souvenirs
 Mais vous charbonnerez longtemps sous nos cuirasses
 Avant la flamme où se cabrant pour mieux hennir

Le cheval vieux cheval de retour et de rêve
 Vers les champs clos emportera nos ossements
 Avant l'onde roulant notre coeur sur la grève
 Où la sirène dort sous un soleil clément

L'anémone fleurit partout sous les carènes
 Déchirées aux récifs dans l'herbe des forêts
 Dans le train des miroirs sur les parquets d'ébène
 Et surtout dans nos coeurs palpitant sans arrêt

C'est le joyau serti au vif des nébuleuses
 L'orgueil des voies lactées et des constellations
 La prunelle qui met au regard des plus gueuses
 Le diamant de fureur et de consolation

Heureuse de nager loin des hauts promontoires
 Parmi les escadrons de requins fraternels
 La sirène aux seins durs connaît maintes histoires
 Et l'accès des trésors à l'ombre des tunnels

Mais ni l'or reluisant dans les fosses marines
 Ni les clefs retrouvées des légendes du port
 Ne la charment autant que d'ouvrir les narines
 Aux vents salés plus lourds des parfums de la mort

C'était par un soir de printemps d'une des années perdues à l'amour
 D'une des années gagnées à l'amour pour jamais
 Souviens-toi de ce soir de pluie et de rosée où les étoiles devenues comètes tombaient vers la terre
 La plus belle et la plus fatale la comète de destin de larmes et d'éternels égarements
 S'éloignait de mon ciel en se reflétant dans la mer

Tu naquis de ce mirage
 Mais tu t'éloignas avec la comète et ta chanson s'éteignit parmi les échos
 Devait-elle ta chanson s'éteindre pour jamais
 Est-elle morte et dois-je la chercher dans le coeur tumultueux des vagues qui se brisent
 Ou bien renaîtra-t-elle du fond des échos et des embruns

Quand à jamais la comète sera perdue dans les espaces
 Surgiras-tu mirage de chair et d'os hors de ton désert de ténèbres
 Souviens-toi de ce paysage de minuit de basalte et de granit
 Où détachée du ciel une chevelure rayonnante s'abattit sur tes épaules
 Quelle rayonnante chevelure de sillage et de lumière
 Ce n'est pas en vain que tremblent dans la nuit les robes de soie
 Elles échouent sur les rivages venant des profondeurs
 Vestiges d'amours et de rivages où l'anémone refuse de s'effeuiller
 De céder à la volonté des flots et des destins végétaux
 A petits pas la solitaire gagne alors un refuge de haut parage
 Et dit qu'il est mille regrets à l'horloge
 Non ce n'est pas en vain que palpitent ces robes mouillées
 Le sel s'y cristallise en fleurs de givre
 Vidées des corps des amoureuses
 Et des mains qui les enlaçaient
 Elles s'enfuient des gouffres tubéreuses
 Laisant aux mains malhabiles qui les laçaient
 Les cuirasses d'acier et les corsets de satin
 N'ont elles pas senti la rayonnante chevelure d'astres
 Qui par une nuit de rosée tomba en cataractes sur tes épaules
 Je l'ai vue tomber
 Tu te transfiguras
 Reviendras-tu jamais des ténèbres
 Nue et plus triomphante au retour de ton voyage
 Que l'enveloppe scellée par cinq plaies de cire sanglante
 Ô les mille regrets n'en finiront jamais
 D'occuper cette horloge dans la clairière voisine
 Tes cheveux de sargasse se perdent
 Dans la plaine immense des rendez-vous manqués

 Sans bruit au port désert arrivent les rameurs
 Qui donc pourrait te voir toi l'amante et la mère
 Incliner à minuit sur le front du dormeur
 L'anémone du soir fleurie sous tes paupières

 Baiser sa bouche close et baiser ses yeux
 Incliner sur son front l'immense chevelure
 Bérénice de l'ombre ah! retourne à tes flots
 Sirène avant que l'aube ouvre ses déchirures

 Une steppe naîtra de l'écume atlantique
 Du clair de lune et de la neige et du charbon
 Où nous emportera la licorne magique
 Vers l'anémone éclos au sein des tourbillons

 Tempête de suie nuage en forme de cheval
 Ah malheur! Sacré nom de Dieu! La nuit naufrage
 La nuit? Voici sonner les grelots! Carnaval
 Ferme l'oeil! En vérité le bel équipage

 Et dans ce ciel suintant des barriques des docks
 Soudain brusquement s'interrompent les rafales
 Quand la sirène avec l'aurore atteint les rocs
 L'anémone du ciel est la fleur triomphale

 C'est elle qui dresse au-dessus des volcans
 Jette une lueur blafarde à travers la campagne

C'est l'aile du vautour le cri du pélican
 C'est le plan d'évasion qui fait sortir du bain
 C'est le reflet qui tremble aux vitres des maisons
 Le sang coagulé sur les draps mortuaires
 C'est un voile de deuil pourri sur le gazon
 C'est la robe de bal découpée dans un suaire
 C'est l'anathème et c'est l'insulte et le juron
 C'est le tombeau violé les morts à la voirie
 La vérole promise à trois générations
 Et c'est le vitriol jeté sur les soieries
 C'est le bordel du Christ le tonnerre de Brest
 C'est le crachat le geste obscène vers la vierge
 C'est un peuple nouveau apparaissant à l'est
 C'est le poignard c'est le poison ce sont les verges
 C'est l'inverti qui se soumet et s'agenouille
 Le masochiste qui se livre au martinet
 Le scatophage hideux au masque de gargouille
 Et la putain furonculaire aux yeux punais
 C'est l'étreinte écoeurante avec la femme à barbe
 C'est le ciel reflété par un oeil de lépreux
 C'est le châtré qui se dénude sous les arbres
 Et l'amateur d'urine au sourire visqueux
 C'est l'empire des sens anémone l'ivresse
 Et le sulfure et la saveur d'un sang chéri
 La légitimité de toutes les caresses
 Et la mort délicieuse entre des bras flétris
 Pluie d'étoiles tombez parmi les chevelures
 Je veux un ciel tout nu sur un globe désert
 Où des brouillards mettront une robe de bure
 Aux mortes adorées pourrissant hors de terre
 Adieu déjà parmi les heures de porcelaine
 Regardez le jour noircit au feu qui s'allume dans l'âtre
 Regardez encore s'éloigner les herbes vivantes
 Et les femmes effeuillant la marguerite du silence
 Adieu dans la boue noire des gares
 Dans les empreintes des mains sur les murs
 Chaque fois qu'une marche d'escalier s'écroule un timide enfant paraît à la fenêtre mansardée
 Ce n'est plus dit-il le temps des parcs feuillus
 J'écrase sans cesse des larves sous mes pas
 Adieu dans le claquement des voiles
 Adieu dans le bruit monotone des moteurs
 Adieu ô papillons écrasés dans les portes
 Adieu vêtements souillés par les jours à trotte-menu
 Perdus à jamais dans les ombres des corridors
 Nous t'appelons du fond des échos de la terre
 Sinistre bienfaiteur anémone de lumière et d'or
 Et que brisé en mille volutes de mercure
 Éclate en braises nouvelles à jamais incandescentes
 L'amour miroir qui sept ans fleurit dans ses fêlures
 Et cire l'escalier de la sinistre descente

Abîme nous t'appelons du fond des échos de la terre
 Maîtresse généreuse de la lumière de l'or et de la chute
 Dans l'écume de la mort et celle des Finistères
 Balançant le corps souple des amoureuses
 Dans les courants marqués d'initiales illisibles
 Maîtresse sinistre et bienfaisante de la perte éternelle
 Ange d'anthracite et de bitume
 Claire profondeur des rades mythologie des tempêtes
 Eau purulente des fleuves eau lustrale des pluies et des rosées
 Créature sanglante et végétale des marées

 Du marteau sur l'enclume au couteau de l'assassin
 Tout ce que tu brises est étoile et diamant
 Ange d'anthracite et de bitume
 Éclat du noir orfraie des vitrines
 Des fumées lourdes te pavoisent quand tu poses les pieds
 Sur les cristaux de neige qui recouvrent les toits

 Haletant de mille journaux flambant après une nuit d'encre fraîche
 Les grands mannequins écorchés par l'orage
 Nous montrent ce chemin par où nul n'est venu

 Où donc est l'oreiller pour mon front fatigué
 Où donc sont les baisers où donc sont les caresses
 Pour consoler un coeur qui s'est trop prodigué
 Où donc est mon enfant ma fleur et ma détresse

 Me pardonnant si des brouillards bandent mes yeux
 Si j'ai l'air d'être ailleurs si j'ai l'air d'être un autre
 Me pardonnant de croire au noir au merveilleux
 D'avoir des souvenirs qui ne soient pas les nôtres

 Pardonnant mon passé mon coeur mes cicatrices
 D'avoir parcouru seul d'émouvantes contrées
 D'avoir été tenté par des voix tentatrices
 Et de ne pas l'avoir plus vite rencontrée

 Saurait-elle oublier mes rêves d'autrefois
 Les fortunes perdues et les larmes versées
 L'étoile sans merci brillant au fond des bois
 Et les désirs meurtris en des nuits insensées

 Et ces phrases tordues comme notre amour même
 Et que je murmurais lorsque minuit blafard
 Posait ses maigres doigts sur des visages blêmes
 Séchant les yeux mouillés et barbouillant les fards

 Dans ces temps-là le sel était lourd de ténèbres
 Le sonore minuit conduisait vers mon lit
 Des visiteuses sans pitié et plus funèbre
 Que la mort l'anémone évoquait la folie

 Les fleurs qui s'effeuillaient sur les fruits de l'automne
 Laissèrent leurs parfums aux fleurs des compotiers
 Et sur le fût tronqué des anciennes colonnes
 Le sel des vents marins mit des lueurs de glaciers

 Et longtemps ces parfums orgueil des porcelaines
 Flotteront dans la paix des salles à manger
 Et les cristaux de sel brilleront dans la laine

Des grands manteaux flottants que portent les bergers
 Mes baisers rejoindront les larmes qui vont naître
 Ils rejoindront la solitude sans pitié
 Les vents marins soufflant sur les chaumes sans maîtres
 Et les parfums mourants au fond des compotiers
 Je suis marqué par mes amours et pour la vie
 Comme un cheval sauvage échappé aux gauchos
 Qui retrouvant la liberté de la prairie
 Montre aux juments ses poils brûlés par le fer chaud
 Tandis qu'au large avec de grands gestes virils
 La sirène chantant vers un ciel de carbone
 Au milieu des récifs éventreurs de barils
 Au coeur des tourbillons fait surgir l'anémone.
 (1929)

Les sans cou

Apparition

Né de la boue, jailli au ciel, plus flottant qu'un nuage, plus dur que le marbre,
 Né de la joie, jailli du sommeil, plus flottant qu'une épave, plus dur qu'un coeur,
 Né de son coeur, jailli du ciel, plus flottant que le sommeil, plus dur que le ciel,
 Né, jailli, flottant plus dur et plus ciel, et plus coeur et plus marbre,
 Et plus de sommeil et plus de nuage et plus d'épave, et tant et plus,
 Mais du sommeil flottant au coeur des marbres dispersés comme des épaves,
 Au long du ciel d'un pauvre paysage jaillissant et flottant comme un coeur...
 Et saignant, oh saignant, saignant tellement
 Que tant de marbres, abandonnés, alignés, dressés comme jaillis,
 Finiront bien par flotter comme des épaves.
 Mais il ne s'agit plus de flotter, ni de jaillir, ni de durcir,
 Mais, de toute boue,
 Faire un ciment, un marbre, un ciel, un nuage et une joie et une épave
 Et un coeur, cela va de soi, et tout ce qui est dit plus haut
 Et un sommeil, un beau sommeil, un bon sommeil,
 Un bon sommeil de boue
 Né du café et de la nuit et du charbon et de l'encre et du crêpe des veuves
 Et de cent millions de nègres
 Et de l'étreinte de deux nègres dans une ombre de sapins
 Et de l'ébène et des multitudes de corbeaux sur les carnages...
 Tel qu'enfin s'épanouisse, recouvrant l'univers,
 Un bouquet, un immense bouquet de roses rouges.

Les quatre sans cou

Ils étaient quatre qui n'avaient plus de tête,
 Quatre à qui l'on avait coupé le cou,
 On les appelait les quatre sans cou.
 Quand ils buvaient un verre,
 Au café de la place ou du boulevard,

Les garçons n'oubliaient pas d'apporter des entonnoirs.

Quand ils mangeaient, c'était sanglant,
Et tous quatre chantant et sanglotant,
Quand ils aimaient, c'était du sang.

Quand ils couraient, c'était du vent,
Quand ils pleuraient, c'était vivant,
Quand ils dormaient, c'était sans regret.

Quand ils travaillaient, c'était méchant,
Quand ils rodaient, c'était effrayant,
Quand ils jouaient, c'était différent,
Quand ils jouaient, c'était comme tout le monde,
Comme vous et moi, vous et nous et tous les autres,
Quand ils jouaient, c'était étonnant.

Mais quand ils parlaient, c'était d'amour.
Ils auraient pour un baiser
Donné ce qui leur restait de sang.

Leurs mains avaient des lignes sans nombre
Qui se perdraient parmi les ombres
Comme des rails dans la forêt.

Quand ils s'asseyaient, c'était plus majestueux que des rois
Et les idoles se cachaient derrière leur croix
Quand devant elles ils passaient droits.

On leur avait rapporté leur tête
Plus de vingt fois, plus de cent fois.
Les ayant retrouvés à la chasse ou dans les fêtes,

Mais jamais ils ne voulurent reprendre
Ces têtes où brillaient leurs yeux,
Où les souvenirs dormaient dans leur cervelle.

Cela ne faisait peut-être pas l'affaire
Des chapeliers et des dentistes.
La gaîté des uns rend les autres tristes.

Les quatre sans cou vivent encore, c'est certain,
J'en connais au moins un
Et peut-être aussi les trois autres,

Le premier, c'est Anatole,
Le second, c'est Croquignole,
Le troisième, c'est Barbemolle,
Le quatrième, c'est encore Anatole.

Je les vois de moins en moins,
Car c'est déprimant, à la fin,
La fréquentation des gens trop malins,

Le boeuf et la rose

De connivence avec le salpêtre et les montagnes, le boeuf noir à l'oeil clos par une rose entreprend la conquête de la vallée, de la forêt et de la lande.

Là où les fleurs de pissenlit s'étoilent gauchement dans le firmament vert d'une herbe rare,
Là où resplendissent les bouses grasses et éclatantes, les soleils de mauvaise grâce et les genêts précieux,

Là où les blés sont mûrs, là où l'argile taillée en branches et fendillée offre des ravines aux ébats des scarabées,
 Là où le scorpion jaune aime et meurt de son amour et s'allonge tout raide,
 Là où le sable en poudre d'or aveugle le chemineau.
 D'un pas lourd, balançant sa tête géante sur une encolure fourrée, et de sa queue battant à intervalles égaux sa
 croupe charnue,
 Le boeuf noir comme l'encre surgit, passe et disparaît.
 Il écrase et paraphe de sa tache le paysage éclatant
 Et ses cornes attendent qu'il choisisse la bonne orientation
 Pour porter un soleil à sa mort dans leur orbite ouverte sur le vide,
 Mettant plus d'un reflet sur ses poils luisants et projetant, tache issue d'une tache,
 Son ombre fabuleuse sur la terre avide d'une pluie prochaine
 Et du vol incertain des papillons,
 Ou peut-être une rose éclatante issue de la seule atmosphère et grandissant entre les branches de leur croissant
 comme un fantôme de fleur.

Comme

Come, dit l'Anglais à l'Anglais, et l'Anglais vient.
 Côme, dit le chef de gare, et le voyageur qui vient dans cette ville descend du train sa valise à la main.
 Come, dit l'autre, et il mange.
 Comme, je dis comme et tout se métamorphose, le marbre en eau, le ciel en orange, le vin en plaine, le fil en
 six, le coeur en peine, la peur en seine.
 Mais si l'Anglais dit as, c'est à son tour de voir le monde changer de forme à sa convenance
 Et moi je ne vois plus qu'un signe unique sur une carte
 L'as de coeur si c'est en février,
 L'as de carreau et l'as de trèfle, misère en Flandre,
 L'as de pique aux mains des aventuriers.
 Et si cela me plaît à moi de vous dire machin,
 Pot à eau, mousseline et potiron.
 Que l'Anglais dise machin,
 Que machin dise le chef de gare,
 Machin. dise l'autre,
 Et moi aussi.
 Machin.
 Et même machin chose.
 Il est vrai que vous vous en foutez
 Que vous ne comprenez pas la raison de ce poème.
 Moi non plus d'ailleurs.
 Poème, je vous demande un peu ?
 Poème ? je vous demande un peu de confiture,
 Encore un peu de gigot,
 Encore un petit verre de vin
 Pour nous mettre en train...
 Poème, je ne vous demande pas l'heure qu'il est.
 Poème, je ne vous demande pas si votre beau-père est poilu comme un sapeur.
 Poème, je vous demande un peu... ?
 Poème, je ne vous demande pas l'aumône,
 Je vous la fais.
 Poème, je ne vous demande pas l'heure qu'il est,
 Je vous la donne.
 Poème, je ne vous demande pas si vous allez bien,
 Cela se devine.

Poème, poème, je vous demande un peu...

Je vous demande un peu d'or pour être heureux avec celle que j'aime.

Camarades

Papier, plie-toi, sois la rose et l'arc-en-ciel,

Sois la soie, sois là ce soir,

Sois lasse.

Une faux oubliée au flanc d'un cadavre ouvre lentement les yeux,

Se dandine un instant, secoue ses falbalas d'un autre âge et se mire au miroir de son corps,

S'indigne, s'encolère, se monte le bourrichon, se déchaîne.

Le mort lui dorme une pomme de terre, une petite pomme de terre,

Fauche la pomme de terre,

Fauche la rose et l'arc-en-ciel et la soie et le soir,

Puis reprend sa place au flanc du cadavre.

Déroulant un écheveau sali par les temps et la poussière et l'eau qui suinte des vieilles murailles,

Le ciel se dissimule derrière les forêts où maintes femmes se devinent et se révèlent et se questionnent,

Dans l'ombre grasse des troncs d'arbres.

Personne ne sortira de la petite maison bariolée au haut de la colline,

En dépit d'une foule surgissant au détour de la route, drapeaux rouges claquant au vent,

En dépit même de l'appel: Camarade, Camarade, Camarade, CAMARADES!

Voici ce qu'était le paysage avant le fameux évènement:

Quelques mouches volaient en bourdonnant au-dessus d'une plaie d'où l'acier coulait mieux que le sang.

Le son d'un marteau part de loin,

Il part, il vole avec son petit chapeau de paille.

Quant à la faux, les senteurs du vent lui mirent une chemise bleue et encore une chemise jaune.

Les senteurs de la rivière lui mirent une tunique de corail et une tunique d'acier.

Les senteurs des feuilles lui mirent une tunique de salpêtre et de phosphore,

Et les senteurs de la dernière heure, une crinoline de satin avec des fleurs.

Elle attendit en jouant avec son ombrelle

Que le son du marteau arrivât de loin.

Arriva en inclinant son chapeau vers elle,

Un bouquet à la main, le sourire en coin.

Ils mangèrent du poulet, burent du pommard,

Ils mangèrent des grives, burent du champagne,

Ils mangèrent des huîtres et du homard,

Et jouèrent aux dames à qui perd gagne.

Ils se battirent comme des chiffonniers

Jusqu'au moment où, satisfait de leurs blessures,

Le ciel rassuré sortit hors des halliers.

Est-ce votre sort d'être dupe des ombres ?

Vaut-il pas mieux être dupé par la chair ?

Perdre son sang par des blessures sans nombre

Et n'offrir à la mort qu'un triste festin et qu'une maigre chère ?

Ma gosse

« Ma gosse », dit-il, et « mon gosse », dit-elle

Et mon sang, notre coeur, notre ville, l'immense ville éperdue.

Des paveurs se sont perdus ce matin dans les champs où les bluets chantaient,

Où fleurissaient les rossignols,

Où patati et patata se tenaient à la disposition de tutti quanti.

Ce monsieur avait mal aux dents, mal aux reins, mal au nez.
 La dentelle lui pendait au nez.
 « Mon gosse, est-ce là notre vie, est-elle terminée ?
 Elle nous paraît vide et creuse et pourtant plate et ainsi de suite,
 Je sens couler ton sang sous mes mains,
 Le mois d'avril n'est pas fini à la Saint-Sylvestre ! »

« Le chevalier s'empoisonne avec délice au coeur des neiges,
 Y dort, y rêve, y gueule,
 Et bonjour mon gosse, et bonjour ma gosse,
 Et tes reins, et ton ventre et ta bouche,
 Debout, fleur de pavé, fleur de nave, fleur d'oseille ! »
 La nuit que je décris est une nuit de chaque vingt-quatre heures.
 L'ancre descend à grand bruit dans un marécage insondable
 Et tant de crasse de souvenirs, tant de crasse d'années,
 Et ce sacré nom de Dieu de mois d'Avril
 Qui n'est pas fini à la Saint-Sylvestre !
 Janvier perd sa chemise,
 Et Juillet son soulier.
 Tous vieux, gâteux, honteux, miteux, la dentelle au nez
 Et ce tonnerre de Dieu de mois d'Avril
 Qui ne finit pas, qui ne finira jamais,
 Même à la Saint-Sylvestre !

Coucou

Tout était comme dans une image enfantine.
 La lune avait un chapeau claqué dont les huit reflets se répercutaient à la surface des étangs,
 Un revenant dans un linceul de la meilleure coupe
 Fumait un cigare à la fenêtre de son logis,
 Au dernier étage d'un donjon
 Où la très savante corneille disait la bonne aventure aux chats.
 Il y avait l'enfant en chemise perdue dans des sentiers de neige
 Pour avoir cherché dans ses souliers l'éventail de soie et les chaussures à hauts talons.
 Il y avait l'incendie sur lequel, immenses,
 Se détachaient les ombres des pompiers,
 Mais, surtout, il y avait le voleur courant, un grand sac sur le dos,
 Sur la route blanchie par la lune,
 Escorté par les abois des chiens dans les villages endormis
 Et le caquet des poules éveillées en sursaut.
 Je ne suis pas riche, dit le fantôme en secouant la cendre de son cigare, je ne suis pas riche
 Mais je parie cent francs
 Qu'il ira loin s'il continue.
 Vanité tout n'est que vanité, répondit la corneille.
 Et ta soeur ? demandèrent les chats.
 Ma soeur a de beaux bijoux et de belles araignées
 Dans son château de nuit. Une foule innombrable de serviteurs
 Viennent chaque soir la porter dans son lit.
 Au réveil, elle a du nanan, du chiendent, et une petite trompette
 Pour souffler dedans
 La lune posa son chapeau haut de forme sur la terre.
 Et cela fit une nuit épaisse

Où le revenant fondit comme un morceau de sucre dans du café.
 Le voleur chercha longtemps son chemin perdu
 Et finit par s'endormir
 Et il ne resta plus au-delà de la terre
 Qu'un ciel bleu fumée où la lune s'épongeait le front
 Et l'enfant perdue qui marchait dans les étoiles.
 Voici ton bel éventail
 Et tes souliers de bal,
 Le corset de ta grand-mère
 Et du rouge pour tes lèvres
 Tu peux danser parmi les étoiles
 Tu peux danser devant les belles dames
 A travers les massifs de roses célestes
 Dont l'une tombe chaque nuit
 Pour récompenser le dormeur qui a fait le plus beau rêve.
 Chausse tes souliers et lace ton corset
 Mets une de ces roses à ton corsage

Et du rose à tes lèvres
 Et maintenant balance ton éventail
 Pour qu'il y ait encore sur la terre
 Des nuits après les jours
 Des jours après les nuits

Baignade

Où allez-vous avec vos tas de carottes ?
 Où allez-vous, nom de Dieu ?
 Avec vos têtes de veaux
 Et vos coeurs à l'oseille?
 Où allez-vous ? Où allez-vous ?

Nous allons pisser dans les trèfles
 Et cracher dans les sainfoins.

Où allez-vous avec vos têtes de veaux ?
 Où allez-vous avec embarras ?
 Le soleil est un peu liquide
 Un peu liquide cette nuit.
 Où allez-vous, têtes à l'oseille ?

Nous allons pisser dans les trèfles
 Et cracher dans les sainfoins.

Où allez-vous ? Où allez-vous
 A travers la boue et la nuit ?
 Nous allons cracher dans les trèfles
 Et pisser dans les sainfoins,
 Avec nos airs d'andouilles
 Avec nos becs-de-lièvre
 Nous allons pisser dans les trèfles.

Arrêtez-vous. Je vous rejoins.
 Je vous rattrape ventre à terre
 Andouilles vous-mêmes et mes copains
 Je vais pisser dans les trèfles
 Et cracher dans les sainfoins.

Et pourquoi ne venez-vous pas ?
 Je ne vais pas bien, je vais mieux.
 Coeurs d'andouilles et couilles de lions !
 Je vais pisser, pisser avec vous
 Dans les trèfles
 Et cracher dans les sainfoins.
 Baisers d'après minuit vous sentez la rouille
 Vous sentez le fer, vous sentez l'homme
 Vous sentez ! Vous sentez la femme.
 Vous sentez encore mainte autre chose :
 Le porte-plume mâché à quatre ans
 Quand on apprend à écrire,
 Les cahiers neufs, les livres d'étrennes
 Tout dorés et peints d'un rouge
 Qui poisse et saigne au bout des doigts.
 Baisers d'après minuit,
 Baignades dans les ruisseaux froids
 Comme un fil de rasoir.

Fortunes

Siramour

Semez, semez la graine
 Aux jardins que j'avais.
 Je parle ici de la sirène idéale et vivante,
 De la maîtresse de l'écume et des moissons de la nuit
 Où les constellations profondes comme des puits grincent de toutes leurs poulies et renversent à pleins seaux
 sur la terre et le sommeil un tonnerre de marguerites et de pervenches.
 Nous irons à Lisbonne, âme lourde et coeur gai,
 Cueillir la belladone aux jardins que j'avais.
 Je parle ici de la sirène idéale et vivante,
 Pas la figure de proue mais la figure de chair,
 La vivante et l'insatiable,
 Vous que nul ne pardonne,
 Âme lourde et coeur gai,
 Sirène de Lisbonne,
 Lionne rousse aux aguets.
 Je parle ici de la sirène idéale et vivante.
 Jadis une sirène
 À Lisbonne vivait.
 Semez, semez la graine
 Aux jardins que j'avais.

Que Lisbonne est jolie.
 La fumée des vapeurs
 Sous la brise mollie
 Prend des formes de fleurs.

Nous irons à Lisbonne
 Âme lourde et coeur gai,

Vous que nul ne pardonne,
Lionne rousse aux aguets.

Semez, semez la graine,
Je connais la chanson
Que chante la sirène
Au pied de la maison.

Nous irons à Lisbonne
Âme lourde et coeur gai,
Cueillir la belladone
Aux jardins que j'avais.

Il est minuit très noire,
La nuit toutes les fleurs,
Versez, versez à boire,
Sont de même couleur.

Je connais la sirène
Je connais sa chanson :
Voyez sa robe traîne
Et charme les poissons.

Mais la graine qui germe
Connaîtra pas ses fleurs.
Chaque jour a son terme,
Chaque amour ses douleurs.

Tout en elle est semblable à l'eau, son élément,
Mais à l'eau de montagne et qui glace les membres
Du nageur qui s'y risque et devient son amant :
Il souffre. Il sombre. Il meurt dans ces flots de décembre.

Allongée dans son lit, le tain de son miroir,
Elle épouse docile un corps et son image,
Quitte à rendre à la terre un cadavre le soir.
Les oiseaux de sa rive ont un charmant ramage.

Cette eau qui désaltère est fatale au buveur.
On le retrouve mort auprès de quelque borne
Et d'un plus sûr poignard poignardé en plein coeur
Que celui que l'on trempe en cette onde qui s'orne

Des cristaux de la lune et de l'azur polaire
Et qui chante en coulant sur les fonds de cailloux
Et qui rugit au fond des gorges solitaires
Ainsi qu'une putain battue par son voyou.

Mais celui-là qui peut, plongeur au coeur robuste,
Atteindre l'autre rive et sécher au soleil
Les gouttes scintillant sur ses reins et son buste
Et la boue des bas-fonds collée à ses orteils,

Est désormais trempé comme un poignard de mort,
 Une lame de crime aux touches sans remède,
 Un estoc de jadis pour redresseur de torts,
 Plus dur que les aciers de Sheffield et Tolède.

Honneur à toi, Sirène, honneur à toi torrent,
 Ô femme dont l'amour trempe une âme solide.
 Qu'importe si ta bouche aux baisers effarants
 Fut salée par les pleurs de tes amants avides.

Don Juan te rencontra avant les mille et trois.
 C'est toi qui lui donnas son tourment et son charme,
 C'est l'écho de tes chants qu'écoutaient dans sa voix
 Celles qu'il abîmait dans l'amour et les larmes.

Les deux fils de Don Juan apprirent par tes lèvres,
 Lord Byron le destin, le courage et l'orgueil,
 Et Nerval où trouver le philtre d'outre-fièvres
 Pour te ressusciter dans ses rêves en deuil.

Il est minuit au pied du château qui n'est ni celui de la Belle au bois dormant, ni le seul en Espagne, ni le roi des nuages mais celui dont les murailles dressées au sommet d'une montagne dominant la mer et la plaine et maints autres châteaux dont les tours blanchissent au loin comme les voiles perdues sur la mer. Il est minuit dans la plaine et sur la mer, il est minuit dans les constellations vues d'ici et voici que l'étoile, la tantôt noire, la tantôt bleue, surgit au-delà de l'écume éclatée comme un orage bas dans les ténèbres liquides. À ses rayons, la bouteille abandonnée dans l'herbe et les ajoncs s'illumine des voies lactées qu'elle paraît contenir et ne contient pas car, bien bouchée, elle recèle en ses flancs la sirène masquée, la captive et redoutable sirène masquée, celle qu'on nomme l'Inouïe dans les mers où jamais elle ne daigne chanter et la Fantomas dans les rêves. Et, vrai, vêtue du frac et du haut de forme, on l'imagine parcourant un bois de mauvais augure tandis que les musiques d'une fête lointaine somment vainement les échos de ramener à elles ce charmant travesti. On l'imagine encore, amazone, dans ce même bois, à l'automne, serrant contre elle un bouquet de roses trop épanouies dont les pétales s'envolent sous les efforts combinés du vent et du trot de son cheval.

Pour l'instant captive elle attend la délivrance dans sa prison bien bouchée par une main amoureuse, tandis qu'une lettre, non remise à son destinataire, moisit sur le sol. C'est l'heure où les dés et les horloges font des bruits singuliers qui étonnent les veilleurs. C'est l'heure où l'amant qui déshabille sa maîtresse s'étonne du crissement musical et inaccoutumé de la soie et du linge. Pâles et rêveurs, tous écoutent ces manifestations de l'invisible qui n'est que leurs pensées et leurs rêves et, ceux-là, sur les chiffres fatidiques et, ceux-ci, sur l'heure qui marqua jadis le rendez-vous manqué et les derniers, sur l'éclat de la chair admirable éternisent quelques secondes leurs regards qui, soudain, voient loin, très loin au-delà des enjeux et des changements de date, au-delà des caresses et des serments, au-delà même des chants indéchiffrables des sirènes. Il est minuit sur le château, sur la plaine et sur la mer.

Il est minuit sur les jeux et les enjeux.
 Il est minuit au cadran des horloges.

Il est minuit sur l'amour et sur les lettres égarées et la sirène chante, mais sa voix ne dépasse pas les parois de verre, mais le buveur survient et boit la chanson et libère la sirène, celle qu'on nomme l'Inouïe et qu'on nomme aussi la Fantomas.

Cigogne étoile aimée du silence et des sens
 Baisers défunts des rois la lance désirée
 Le cercle tracé sous les toits du ciel assassin

Par le sang sans vergogne et les roses et les fourrés
 Bourgogne naissante à l'aube d'un baiser
 Bateaux encerclés intelligibles paroles du cercle
 En trois segments martyrisé
 Du signe plus reliant l'amant à sa maîtresse
 L'hippocampe à la sirène
 Et que nul ne les atteigne ni ne les sépare.
 Que ceux qui le tenteraient
 Soient confondus s'ils sont de mauvaise foi
 Réduits à l'impuissance s'ils sont de bonne foi.
 Que rien par ce cercle qui les isole
 Ne sépare la sirène de l'hippocampe

L'hippocampe de la sirène
 Et que dit-il lui :
 Que rien ne l'atteigne elle
 Dans sa beauté dans sa jeunesse dans sa santé
 Dans sa fortune dans son bonheur et dans sa vie.

Que le buveur, ivre de la chanson, parte sur un chemin biscornu bordé d'arbres effrayants au bruit de la mer hurlant et gueulant et montant la plus formidable marée de tous les temps, non hors de son lit géographique, mais coulant d'un flux rapide hors de la bouteille renversée tandis que, libre, la sirène étendue sur le sol non loin de cette cataracte, considère l'étoile, la tantôt noire, la tantôt bleue, et s'imagine la reconnaître et la reconnaît en effet.

Ceci se passe, ne l'oublions pas, dans une véritable plaine, sur un véritable rivage, sous un véritable ciel. Et il s'agit d'une véritable bouteille et d'une véritable sirène, tandis que s'écoule une mer véritable qui emporte la lettre et monte à l'assaut du château.

Écoulement tumultueux du contenu de l'insondable bouteille. C'était pourtant une bouteille comme les autres et elle ne devait pas contenir plus de 80 centilitres et, pourtant, voilà que l'Océan tout entier jaillit de son goulot où adhèrent encore des fragments de cire. Frémissement des monts et des fondations du château sous l'assaut de l'eau, déplacement de l'étoile, rien ne peut distraire la sirène de sa rêverie en proie à sa propre respiration, dans l'odeur de violette de la nuit. Monte, monte Océan, roule tes vagues et reflète en les déformant les monstres inscrits dans les constellations et joyeux de se mesurer avec les terribles créatures de tes cavernes et de tes gouffres, monte, monte, emporte les buissons de thym et de prunelliers et fais, l'un sur l'autre, ébouler les tumulus de glaise et d'argile et les tas de cailloux, renverse la tombe oubliée par un criminel d'autrefois et un fossoyeur paresseux à l'aube d'un jour d'été où les diamants de la vie résonnaient formidablement dans les verres du cabaret et s'étaient en cartes d'îles inconnues sur la nappe blanche.

Monte, monte et roule ton écume en fourrures élégantes puisque la sirène se plonge en toi, se roule en toi et monte avec toi vers le porche obscur du château, citadelle d'ombre et de fantômes, béant sur la ligne d'horizon qu'il engloutit interminablement.

Et voici que la sirène pénètre dans le château et s'égare dans un long corridor de draperies et de toiles d'araignées à l'issue duquel, lance et flamme et épée dans les mains, dans son armure de fer l'attend un chevalier.

Long combat, mêlée où le cliquetis de l'armure se mêle au cliquetis des écailles, éclairs des épées dans l'ombre, ahan des combattants, reflets des étoiles du ciel sur la cuirasse et les cuissards et de l'Océan sur la queue de la sirène, sang s'insinuant dans les jointures des dalles, souffle qui fait vibrer les toiles d'araignées. L'une de celles-ci s'agite sur le mur et son ombre en fait une créature abominablement géante.

Quand la sirène s'éloigne, les pièces de l'armure baignent, pêle-mêle, dans le sang, sur le sol, tandis qu'à son tour la tantôt noire, la tantôt bleue, pénètre à son tour dans le corridor, s'empare de l'épée du chevalier, attaque la sirène.

Escrime fabuleuse, ce spectacle je le vois, il se déroule sous mes yeux, escrime fabuleuse que celle de l'étoile dont les branches se rétractent et s'allongent tour à tour. Zigomar du ciel, astucieuse duelliste, étoile, ton dernier reflet est parti vers des planètes distantes de millions et millions de kilomètres et, demain, dans des millions d'années, les astronomes surpris de ne plus voir ton fanal parmi les récifs sidéraux publieront qu'un grand naufrage vient d'avoir lieu dans les espaces célestes et qu'il faut noter ta disparition sur la liste déjà longue des phénomènes inexplicables et je doute que l'on donnerait créance à qui dirait que c'est une sirène qui, te frappant dans ton coeur à cinq branches, a supprimé ton éclat de l'écrin des comètes, des soleils, des planètes, des nébuleuses et de tes soeurs, les autres étoiles, parmi lesquelles te regretteront tes compagnes préférées, l'étoile du Nord et l'étoile du Sud.

Ô sirène ! je te suivrai partout. En dépit de tes crimes, compte tenu de la légitime défense, tu es séduisante à mon coeur et je pénètre par ton regard dans un univers sentimental où n'atteignent pas les médiocres préoccupations de la vie.

Je te suivrai partout. Si je te perds, je te retrouverai, sois-en sûre et, bien qu'il y ait quelque courage à t'affronter, je t'affronterai car il ne s'agit de souhaiter ici ni victoire ni défaite tant est beau l'éclat de tes armes et celui de tes yeux quand tu combats.

Marche dans ce château désert. Ton ombre surprend, c'est sûr, les marches des escaliers. Ta queue fourchue se prolonge longuement d'étage en étage. Tu étais tout à l'heure au plus profond des souterrains. Te voici maintenant au sommet du donjon. Soudain tu t'élèves, tu montes, tu t'éloignes en plein ciel. Ton ombre, d'abord immense, a diminué rapidement et ta minuscule silhouette se découpe maintenant sur la surface de la lune. Sirène tu deviens flamme et tu incendies si violemment la nuit qu'il n'est pas une lumière à subsister près de toi dans des parterres de fleurs inconnues hantées par les lucioles.

Bonjour la flamme.

Elle me tend ses longs gants noirs.

Et c'est le matin le feu l'aube et les ténèbres et l'éclair.

Bonjour la flamme.

Tu ne me brûles pas.

Tu me transportes.

Et je ne serais plus que cendre, ô flamme, si tu m'abandonnais.

Alors, comme les astres tombaient du ciel sur le lac invisible dans lequel je m'enfonçais avec délices,

Elle mit ses mains à mon cou et, me regardant dans les yeux de ce regard que mes yeux absorbent, elle dit :

« C'est toi que j'aurais dû aimer. »

Souviens-toi de cette parole pour les années futures, toi seule digne d'incarner l'inégalable amour que je portais à une autre à jamais disparue,

Et puisses-tu ne jamais la prononcer de nouveau

Dans un carrefour de rides, sous un ciel de jours fanés et de désirs abolis.

Je baise tes mains,

Tu as le droit de ne pas m'aimer

Insensé celui qui le méconnaît

Je baise tes mains.

Très haut dans le ciel montent les fumées calmes et le chant d'un oiseau si difforme que les nuages n'osent l'accueillir et que le ciel est plus clair et plus pur quand vole cet oiseau solitaire.

Je baise tes mains.

Je baise tes mains avant le départ pour la nuit, à l'arrivée des cauchemars, quand tu dors et quand tu rêves et quand tu penses à moi et quand tu n'y penses pas.

Je baise tes mains, tu as le droit de ne pas m'aimer.

Et toi,

Te souviens-tu de cette sirène de cire que tu m'as donnée ?

Tu te prévoyais déjà en elle et dans celle qui te ressemble.

Tu ne meurs pas de la transfiguration de mon amour, mais tu en vis, elle te perpétue.

Car c'est l'amour qui prévaut même sur toi, même sur elle.

Et tu ne seras vraiment morte

Que le jour où j'aurai oublié que j'ai aimé.

Cette sirène que tu m'as donnée, c'est elle.

Sais-tu quelle chaîne effrayante de symboles m'a conduit de toi qui fus l'étoile à elle qui est la sirène ?

Ô soeurs parallèles du ciel et de l'Océan !

Mais toi.

Je t'ai rencontrée l'autre nuit,

Une fameuse nuit d'orages, de larmes, de tendresse et de colère

Oui, je t'ai rencontrée, c'était bien toi.

Mais quand je me suis approché et que je t'ai appelée et que je t'ai parlé,

C'est une autre femme qui m'a répondu :

Comment savez-vous mon nom ?

Regarde ton nouveau visage, car tu n'es pas morte.

Par la grâce de l'amour regarde ton nouveau visage.

Regarde, il est aussi beau que fut le premier.

Tu n'as guère changé.

Tes yeux de pervenche, tes yeux désormais éteints ne brillent plus dans un visage douloureux et ironique.

Non, deux yeux plus sombres dans un visage à la fois plus sévère et plus gai.

Elle aime comme toi les petits bistrots, les zincs à l'aube dans les quartiers populaires, la joie des ouvriers quand ils sont joyeux.

Te rappelles-tu une nuit d'abîmes ?

Nous avons passé devant le Trocadéro et au-delà, sur un boulevard où passe le métro aérien, non loin du Vel' d'Hiv'.

Nous avons bu de la bière au « Rendez-vous des camionneurs ».

Il était six heures du matin.

Un plombier plaisanta longtemps avec nous.

Et, une autre fois, dans ce café où l'on sert du faro et de la gueuse lambik, te souviens-tu de Marie de la gare de l'Est ?

Elle fut jadis belle, aimée, riche.

Elle se lave maintenant aux fontaines Wallace.

Mais, comme elle a gardé un certain goût de luxe,

Une fois par mois elle va se faire épouiller dans un hôpital.

Il me semble parfois que ce n'est pas avec toi mais avec ton nouveau corps, ton nouveau visage, que j'ai vu toutes ces choses.

Regarde, regarde ton nouveau visage.

Il est aussi beau que fut le premier.

Regarde, regarde ton nouveau corps.

Je me souviens de la rencontre entre ces deux visages de mon amour, de mon unique amour.

C'est peut-être de cela que tu es morte.

Mais tu vis, vous vivez,

Amantes bien nommées, insoumises à mon amour,

Visages bien nommés, corps bien nommés.

Je pleure sur la mémoire que tu perdis en mourant, mais la mort m'est indifférente.

Moi, je me souviens.

Je te trouve semblable à toi-même,

Aussi cruelle et aussi douce,

Et ne m'accordant tellement
Que pour me faire plus violemment regretter le peu que tu me refuses.

Nous voici vieux déjà tous deux.
Nous avons trente ans de plus qu'aujourd'hui,
Nous pouvons parler de jadis sans regret, sinon sans désir.
Tout de même nous aurions pu être heureux,
S'il était dit qu'on puisse l'être
Et que les choses s'arrangent dans la vie.
Mais du malheur même naquit notre insatiable, notre funeste, notre étonnant amour.

Et de cet amour le seul bonheur que puissent connaître deux coeurs insatiables comme les nôtres.
Écoute, écoute monter les grandes images vulgaires que nous transfigurons.
Voici l'Océan qui gronde et chante et sur lequel le ciel se
tourmente et s'apaise semblable à ton lit.
Voici l'Océan semblable à notre coeur
Voici le ciel où naufragent les nuages dans l'éclat triste d'un fanal promené à tour de rôle par les étoiles.
Voici le ciel semblable à nos deux coeurs.
Et puis voici les champs, les fleurs, les steppes, les déserts, les plaines, les sources, les fleuves, les abîmes, les
montagnes
Et tout cela peut se comparer à nos deux coeurs.
Mais ce soir je ne veux dire qu'une chose :
Deux montagnes étaient semblables de forme et de dimensions.
Tu es sur l'une
Et moi sur l'autre.
Est-ce que nous nous reconnaissons ?
Quels signes nous faisons-nous ?
Nous devons nous entendre et nous aimer.
Peut-être m'aimes-tu ?
Je t'aime déjà.
Mais ces étendues entre nous, qui les franchira ?
Tu ne dis rien mais tu me regardes
Et, pour ce regard,
Il n'y a ni jour ni étendue
Ma seule amie mon amour.

Je n'ai pas fini de te dire tout.
Mais à quoi bon...
L'indifférence en toi monte comme un rosier vorace qui, détruisant les murailles, se tord et grandit,
Étouffe l'ivrogne de son parfum...
Et puis, est-ce que cela meurt ?
Un clair refrain retentit dans la ruelle lavée par le matin, la nuit et le printemps.
Le géranium à la fenêtre fermée semble deviner l'avenir.
C'est alors que surgit le héros du drame.
Je ne te conte cette histoire qui ne tient pas debout que parce que je n'ose pas continuer comme j'ai commencé.
Car je crois à la vertu des mots et des choses formulées

Nul jeu, ce soir, sur la table de bois blanc.
Un ciel creux comme une huître vide
Une terre plate
La demoiselle sans foudre apparaîtra-t-elle ?
Un coeur de poisson abandonné sur le carrelage d'une cuisine n'en peut plus d'ennui.
Il se gonfle

Près de lui dans la boîte à ordures luit l'arête.
 Corridor sombre traversé par les chats
 Une porte de saltimbanque s'ouvre et se ferme alternativement sur une femme, sur un homme, sur un homme,
 sur une femme.
 Et la demoiselle sans foudre dit qu'au carrefour d'aubépines et de sainfoin elle perdit un bas
 Qu'elle perdit l'autre au pied du chêne fendu
 Et sa chemise sur la berge.
 La demoiselle sans foudre est nue toute nue
 Elle tient un coeur palpitant de poisson dans la main
 Elle regarde vaguement devant elle
 Elle se mord les lèvres jusqu'au sang et parfois s'arrête et chantonne.
 La demoiselle sans foudre est seule toute seule.
 Le coeur de poisson palpite dans sa main
 L'ombre tombe sur son corps nu et le fait étinceler
 C'est ainsi que naissent les constellations
 C'est ainsi que naît le désir
 C'est alors que se souvenant de lui-même un noctambule s'arrête sous un réverbère au coin d'une rue, regarde
 rougeoyer la lumière.
 Et avant de reprendre son chemin s' imagine tel qu'il était des années auparavant avec son regard vif et sa
 bouche sanglante.
 À l'heure où la demoiselle sans foudre venait tendrement le border dans son lit.

La sirène rencontre son double et lui sourit.
Elle s'endort alors du sommeil adorable dont elle ne s'éveillera pas.
Elle rêve peut-être. Elle rêve certainement. Nous sommes au matin d'un jour de moissons lumineuses et de
tremblements de terre et de marées de diamants, les premières retombant sur tes cheveux et surgissant de tes
yeux, les seconds signalant ta promenade et les troisièmes montant à l'assaut de ton coeur.
Il est cinq heures du matin dans la forêt de pins où se dresse le château de la sirène, mais la sirène ne
s'éveillera plus car elle a vu son double, elle t'a vu. Désormais ton empire est immense.
D'un sentier sort un bûcheron sur lequel la rosée tremble et s'étoile.
Au premier arbre qu'il abat surgit un grand nombre de libellules !
Elle s'éparpillent dans des territoires de brindilles.
Au second arbre se brisent les premières vagues.
Au troisième arbre tu m'as dit :
« Dors dans mes bras. »

Tu diras au revoir pour moi à la petite fille du pont
 à la petite fille qui chante de si jolies chansons
 à mon ami de toujours que j'ai négligé
 à ma première maîtresse
 à ceux qui connurent celle que tu sais
 à mes vrais amis et tu les reconnaîtras aisément
 à mon épée de verre
 à ma sirène de cire
 à mes monstres à mon lit
 Quant à toi que j'aime plus que tout au monde
 Je ne te dis pas encore au revoir
 Je te reverrai
 Mais j'ai peur de n'avoir plus longtemps à te voir.
 Amer destin celui de compter la feuille et la pierre blanche
 Malice errant le premier du mois de mai
 Salua d'un coeur vaillant chapeau claque et gants blancs
 Salua dis-je le dis-je et la lune en mousseline

Salua bien des choses
 Salua surtout le dis-je
 Salua vraiment salua
 Salua
 Et comme j'ai l'honneur de le dire
 La cataracte du Niagara ne tiendrait peut-être pas dans votre verre
 Peut-être pas Monsieur peut-être
 Peut-être et comment va Madame peut-être
 Madame peut-être s'ennuie
 Madame peut-être a des vapeurs
 Peut-être.

Quand il mit son doigt sur le plaid
 Sur le plaid d'Égypte monsieur mais oui
 Nous ne sommes pas tous comme ça dans la famille
 C'est heureux pour mon père et ma mère
 Et pourtant plus on est de fous...
 Oui c'est heureux
 Plus on rit
 Oui
 J'ai écrit cette chanson qui en vaut bien d'autres
 Un soir où je n'étais ni gai ni triste
 Bien que de jour en jour je connaisse mieux les hommes
 Ni gai ni triste
 Un soir où je n'avais pas bu
 Un soir où j'avais vu celle que j'aime
 J'ai écrit cette chanson qui en vaut bien d'autres
 Pour amuser celle que j'aime.

Mais je connais une chanson bien plus belle
 Celle d'une aube dans la rue ou parmi les champs prêts à la moisson ou sur un lit désert
 On a brûlé ce début de printemps les dernières bûches de l'hiver
 De vieilles douleurs deviennent douces au souvenir
 Des yeux plus jeunes s'ouvrent sur un univers lavé
 J'ai connu cette aube grâce à toi
 Mais se lèvera-t-elle jamais
 Sur les douleurs que tu provoques ?

Tu sais de quelle apparition je parle
 Et de quelle réincarnation
 Coulez coulez larmes et fleuves
 Et vins dans les verres.

Le temps n'est plus où nous riions
 Quand nous étions ivres.

*Elle est haut la sirène parmi les étoiles soeurs de la vaincue.
 Impératrices de peu de nuages, reines d'une heure de la nuit, planètes néfastes. Et voici que d'un seul bond,
 d'une seule chute, la sirène plonge dans la mer au milieu d'une gerbe d'écume qui fait pâlir la Voie Lactée.*

*L'épave est toujours à la même place enlisée dans le sable où ses armes rouillées ont des allures de poulpes.
 Une huître gigantesque bâille et montre sa gigantesque perle dans l'orient de laquelle le homard et le crabe
 écartent les algues comme une forêt vierge.*

Il était une fois une algue errante
 Il était une fois un rein et une reine
 Dans des courants de tulle et de tussor
 Une algue qui avait vu bien des choses, bien des actes répréhensibles
 Et bien des couchers de soleil
 Et bien des couchers de sirènes.
 Elle voguait à l'aventure, rêvant aux résédas qui s'ennuient dans leur pot de terre sur l'appui de la fenêtre des demoiselles vieillies par l'abstinence et le regret de leur jeunesse.
 Une hélice après l'autre avait meurtri les branches et les graines magiques de cette algue qui se dissolvait lentement en pourriture dans l'eau salée.
 Un poisson volant lui dit : Bonjour l'algue.
 Car, si l'on peut donner la parole à un poisson volant, il n'est pas d'exemple qu'on puisse la donner à une algue perdue au large, détachée d'on ne sait quel haut-fond et travaillée par les phénomènes de la dissolution et de la germination.
 La sirène, je la perds, je crois la perdre, mais je la retrouve toujours, la sirène nage vers la plage, pénètre dans la forêt du rosier mortel et, là, rencontre l'oiseau hideux, l'oiseau muet et, durant un jour ou mille ans, lui apprend à chanter et transfigure cette bête.
 Les arbres se penchent longuement sur cette rencontre et des drapeaux inconnus fleurissent dans leur feuillage. Fougères, rasoirs, baisers perdus, tout s'écroule et renaît par une belle matinée tandis que, par un sentier désert, délaissant sur l'herbe les cartes d'une réussite certaine, la sirène s'éloigne vers la plage d'où elle partit au début de cette histoire décousue.
 Regagne la plage au pied du château fort
 La mer a regagné son lit
 L'étoile ne brille plus mais sa place décolorée comme une vieille robe luit sinistrement.
 Regagne la plage.
 Regagne la bouteille
 S'y couche.
 L'ivrogne remet le bouchon
 Le ciel est calme.
 Tout va s'endormir au bruit du flux blanchi d'écume.

Oh rien ne peut séparer la sirène de l'hippocampe !
 Rien ne peut défaire cette union
 Rien
 C'est la nuit
 Tout dort ou fait semblant de dormir
 Dormons, dormons,
 Ou faisons semblant de dormir.
 Ne manie pas ce livre à la légère
 À la légère à la légère à la légère à la légère.
 Je sais ce qu'il veut dire mieux que personne.
 Je sais où je vais,
 Ce ne sera pas toujours gai.
 Mais l'amour et moi
 L'aurons voulu ainsi.

Complainte de Fantômas

1

Écoutez... Faites silence...
 La triste énumération

De tous les forfaits sans nom,
Des tortures, des violences
Toujours impunis, hélas!
Du criminel Fantômas.

2

Lady Beltham, sa maîtresse,
Le vit tuer son mari
Car il les avait surpris
Au milieu de leurs caresses.
Il coula le paquebot
Lancaster au fond des flots.

3

Cent personnes il assassine.
Mais Juve aidé de Fandor
Va lui faire subir son sort
Enfin sur la guillotine...
Mais un acteur, très bien grîmé,
A sa place est exécuté.

4

Un phare dans la tempête
Croule, et les pauvres bateaux
font naufrage au fond de l'eau.
Mais surgissent quatre têtes:
Lady Beltham aux yeux d'or,
Fantômas, Juve et Fandor.

5

Le monstre avait une fille
Aussi Jolie qu'une fleur.
La douce Hélène au grand coeur
Ne tenait pas de sa famille,
Car elle sauva Fandor
Qu'était condamné à mort.

6

En consigne d'une gare
Un colis ensanglanté!
Un escroc est arrêté !
Qu'est devenu le cadavre ?
Le cadavre est bien vivant,
C'est Fantômas, mes enfants!

7

Prisonnier dans une cloche
Sonnant un enterrement
Ainsi mourut son lieutenant.
Le sang de sa pauv' caboche
Avec saphirs et diamants
Pleuvait sur les assistants.

8

Un beau jour des fontaines

Soudain chantèr'nt à Paris.
Le monde était surpris,
Ignorant que ces sirènes
De la Concorde enfermaient
Un roi captif qui pleurait.

9

Certain secret d'importance
Allait être dit au tzar.
Fantômas, lui, le reçut car
Ayant pris sa ressemblance
Il remplaçait l'empereur
Quand Juv' l'arrêta sans peur.

10

Il fit tuer par la Toulouche,
Vieillard aux yeux dégoûtants,
Un Anglais à grands coups de dents
Et le sang remplit sa bouche.
Puis il cacha un trésor
Dans les entrailles du mort.

11

Cette grande catastrophe
De l'autobus qui rentra
Dans la banque qu'on pilla
Dont on éventra les coffres...
Vous vous souvenez de ça?...
Ce fut lui qui l'agença.

12

La peste en épidémie
Ravage un grand paquebot
Tout seul au milieu des flots.
Quel spectacle de folie!
Agonies et morts hélas !
Qui a fait ça? Fantômas.

13

Il tua un cocher de fiacre
Au siège il le ficela
Et roulant cahin-caha,
Malgré les clients qui sacrent,
Il ne s'arrêtait jamais
L'fiacre qu'un mort conduisait.

14

Méfiez-vous des roses noires,
Il en sort une langueur
Épuisante et l'on en meurt.
C'est une bien sombre histoire
Encore un triste forfait
De Fantômas en effet!

15

Il assassina la mère
De l'héroïque Fandor.
Quelle injustice du sort,
Douleur poignante et amère...
Il n'avait donc pas de coeur,
Cet infâme malfaiteur!

16

Du Dôme des Invalides
On volait l'or chaque nuit.
Qui c'était? mais c'était lui,
L'auteur de ce plan cupide.
User aussi mal son temps
Quand on est intelligent !

17

A la Reine de Hollande
Même, il osa s'attaquer.
Juve le fit prisonnier
Ainsi que toute sa bande.
Mais il échappa pourtant
A un juste châtement.

18

Pour effacer sa trace
Il se fit tailler des gants
Dans la peau d'un trophée sanglant,
Dans d'la peau de mains d'cadavre
Et c'était ce mort qu'accusaient
Les empreintes qu'on trouvait.

19

A Valmondois un fantôme
Sur la rivière marchait.
En vain Juve le cherchait.
Effrayant vieillards et mômes,
C'était Fantômas qui fuyait
Après l'coup qu'il avait fait.

20

La police d'Angleterre
Par lui fut mystifiée.
Mais, à la fin, arrêté,
Fut pendu et mis en terre.
Devinez qui arriva:
Le bandit en réchappa.

21

Dans la nuit sinistre et sombre,
A travers la Tour Eiffel,
Juv' poursuit le criminel.
En vain guette-t-il son ombre.
Faisant un suprême effort
Fantômas échappe encor.

22

D'avant le casino d'Monte-Carlo
 Un cuirassé évoluait.
 Son commandant qui perdait
 Voulait bombarder la rade.
 Fantômas, c'est évident,
 Était donc ce commandant.

23

Dans la mer un bateau sombre
 Avec Fantômas à bord,
 Hélène Juve et Fandor
 Et des passagers sans nombre.
 On ne sait s'ils sont tous morts,
 Nul n'a retrouvé leurs corps.

24

Ceux de sa bande, Beaumôme,
 Bec de Gaz et le Bedeau,
 Le rempart du Montparno,
 Ont fait trembler Paris, Rome
 Et Londres par leurs exploits.
 Se sont-ils soumis aux lois ?

25

Pour ceux du peuple et du monde,
 J'ai écrit cette chanson
 Sur Fantômas, dont le nom
 Fait tout trembler à la ronde.
 Maintenant, vivez longtemps,
 Je le souhaite en partant.

FINAL

Allongeant son ombre immense
 Sur le monde et sur Paris,
 Quel est ce spectre aux yeux gris
 Qui surgit dans le silence ?
 Fantômas, serait-ce toi
 Qui te dresses sur les toits ?

***Fortunes** (donné en radiodiffusion le 3 novembre 1933 à Radio-Paris, Radio-Luxembourg, Radio-Toulouse, Radio-Normandie, Radio-Agen, Radio-Lyon et Nice-Juan-les Pins (musique de Kurt Weil) au cours de : Fantômas, réalisation radiophonique de Paul Deharme)*

Les portes battantes

Au bout du monde

Ça gueule dans la rue noire au bout de laquelle l'eau du
 Fleuve frémit contre les berges.
 Ce mégot jeté d'une fenêtre fait une étoile.

Ça gueule encore dans la rue noire.

Ah ! vos gueules !

Nuit pesante, nuit irrespirable.

Un cri s'approche de nous, presque à nous toucher, mais

Il expire juste au moment de nous atteindre.

Quelque part, dans le monde, au pied d'un talus,

Un déserteur parle avec des sentinelles qui ne comprennent pas son langage.

Quartier Saint-Merri

Au coin de la rue de la Verrerie

Et de la rue Saint-Martin

Il y a un marchand de mélasse.

Un jour d'avril, sur le trottoir

Un cardeur de matelas

Glissa, tomba, éventra l'oreiller qu'il portait.

Cela fit voler des plumes

Plus haut que le clocher de Saint-Merri.

Quelques-unes se collèrent aux barils de mélasse.

Je suis repassé un soir par là,

Un soir d'avril,

Un ivrogne dormait dans le ruisseau.

La même fenêtre était éclairée.

Du côté de la rue des Juges-Consuls

Chantaient des gamins.

Là, devant cette porte, je m'arrête.

C'est de là qu'elle partit.

Sa mère échevelée hurlait à la fenêtre.

Treize ans, à peine vêtue,

Des yeux flambant sous des cils noirs,

Les membres grêles.

En vain le père se leva-t-il

Et vint à pas pesants,

Traînant ses savates,

Attester de son malheur

Le ciel pluvieux.

En vain, elle courait à travers les rues.

Elle s'arrêta un instant rue des Lombards

A l'endroit exact où, par la suite,

Passa le joueur de flûte d'Apollinaire.

Du cloître Saint-Merri naissaient des rumeurs.

Le sang coulait dans les ruisseaux,

Prémice du printemps et des futures lunaisons.

L'horloge de la Gerbe d'Or

Répondait aux autres horloges,

Au bruit des attelages roulant vers les Halles.

La fillette à demi nue

Rencontra un pharmacien

Qui baissait sa devanture de fer.

Les lueurs jaune et verte des globes
Brillaient dans ses yeux,
Les moustaches humides pendaient.

--Que fais-tu, la gosse, à cette heure, dans la rue ?
Il est minuit,
Va te coucher.

--Dans mon jeune temps, j'aimais traîner la nuit,
J'aimais rêver sur des livres, la nuit.
Où sont les nuits de mon jeune temps ?

--Le travail et l'effort de vivre
M'ont rendu le sommeil délicieux.
C'est d'un autre amour que j'aime la nuit.

Un peu plus loin, au long d'un pont
Un régiment passait
Pesamment.

Mais la petite fille écoutait le pharmacien.
Liabeuf ou son fantôme maudissait les menteurs
Du côté de la rue Aubry-le-Boucher.

--Va te coucher petite,
Les horloges sonnent minuit,
Ce n'est ni l'heure ni l'âge de courir les rues.

L'eau clapotait contre un ponton
Trois vieillards parlaient sous le pont
L'un disait oui et l'autre non.

--Oui le temps est court, non le temps est long.
--Le temps n'existe pas, dit le troisième.
Alors parut la petite fille.

En sifflotant le pharmacien
S'éloignait dans la rue Saint-Martin
Et son ombre grandissait.

--Bonjour petite, dit l'un des vieux
--Bonsoir, dirent les deux autres
--Vous sentez mauvais, dit la petite.

Le régiment s'éloignait dans la rue Saint-Jacques,
Une femme criait sur le quai,
Sur la berge un oiseau blessé sautillait.

--Vous sentez mauvais, dit la petite
--Nous sentirons tous mauvais, dit le premier vieillard
Quand nous serons morts.

--Vous êtes morts déjà, dit la petite
Puisque vous sentez mauvais !
Moi seule ne mourrai jamais.

On entendit un bruit de vitre brisée.
Presque aussitôt retentit
La trompe grave des pompiers.

Des lueurs se reflétaient dans la Seine.

On entendit courir des hommes,
Puis ce fut le bruit de la foule.

Les pompes rythmaient la nuit,
Des rires se mêlaient aux cris,
Un manège de chevaux de bois se mit à fonctionner.

Chevaux de bois ou cochons dorés
Oubliés sur le parvis
Depuis la dernière fête.

Charlemagne rougeoyait,
Impassibles les heures sonnaient,
Un malade agonisait à l'Hôtel-Dieu.

L'ombre du pharmacien
Qui s'éloignait vers Saint-Martin-des-Champs
Épaississait la nuit.

Les soldats chantaient déjà sur la route:
Des paysans pour les voir
Collaient aux fenêtres leurs faces grises.

La petite fille remontait l'escalier
Qui mène de la berge au quai.
Une péniche fantôme passait sous le pont.

Les trois vieillards se préparaient à dormir
Dans les courants d'air au bruit de l'eau.
L'incendie éventrait ses dernières barriques.

Les poissons morts au fil de l'eau,
Flèches dans la cible des ponts,
Passaient avec des reflets.

Tintamarre de voitures
Chants d'oiseaux
Son de cloche

--Ho ! petite fille
Ta robe tombe en lambeaux
On voit ta peau.

--Où vas-tu petite fille ?
--C'est encore toi le pharmacien
Avec tes yeux! ronds comme des billes!

Détraqué comme une vieille montre,
Là-bas, sur le parvis Notre-Dame
Le manège hennissait sa musique.

Des chevaux raides se cabraient aux carrefours.
Hideusement nus,
Les trois vieillards s'avançaient dans la rue.

Au coin des rues Saint-Martin et de la Verrerie
Une plume flottait à ras du trottoir
Avec de vieux papiers chassés par le vent.

Un chant d'oiseau s'éleva square des Innocents.
Un autre retentit à la Tour Saint-Jacques.
Il y eut un long cri rue Saint-Bon

Et l'étrange nuit s'effilocha sur Paris.

Sur soi-même

Fer anémone drap.
 Fer de lance perce l'anémone qui saigne sur le drap.
 Fer teinté du sang des anémones blancheur des draps.
 Un fer au coeur une anémone à la blessure un drap pour linceul.
 Fer anémone drap.
 Et ce drap rougi d'un sang d'anémone flotte à la hampe du fer
 Et le drap essuie le fer qui trancha l'anémone.
 Jette l'anémone flétrie!
 Restent le fer et le drap.
 Jette le fer rouillé!
 Reste le drap.
 Reste le drap qui pourrira plus longtemps que le cadavre qu'il enveloppe.
 Reste le drap qui ne laissera pas de squelette.
 Jette le drap!
 Reprends le fer!
 Cueille l'anémone!
 La chair autour du fer de ton squelette:
 Ton corps
 Drapeau rouge replié.

10 Juin 1936

Au détour du chemin,
 Il étendit la main,
 Devant le beau matin.

Le ciel était si clair
 Que les nuages dans l'air
 Ressemblaient à l'écume de la mer.

Et la fleur des pommiers
 Blanchissait dans les prés
 Où séchait le linge lave.

La source qui chantait,
 Chantait la vie qui passait
 Au long des prés, au long des haies.

Et la forêt à l'horizon,
 Où verdissait le gazon,
 Comme une cloche était pleine de sons.

La vie était si belle,
 Elle entraît si bien dans ses prunelles
 Dans son coeur et dans ses oreilles,

Qu'il éclata de rire:
 Il rit au monde et aux soupirs
 Du vent dans les arbres en fleur.

Il rit l'odeur de la terre,
 Il rit au linge des lavandières,
 Il rit aux nuages passant dans l'air.

Comme il riait en haut de la colline,
 Parut la fille de belle mine
 Qui venait de la maison voisine.

Et la fille rit aussi
 Et quand son rire s'évanouit
 Les oiseaux chantaient à nouveau.

Elle rit de le voir rire
 Et les colombes qui se mirent
 Dans le bassin aux calmes eaux
 Écoutèrent son rire
 Dans l'air s'évanouir.

Jamais plus ils ne se revirent.

Elle passa souvent sur le chemin
 Où l'homme tendit la main
 A la lumière du matin.

Maintes fois il se souvint d'elle
 Et sa mémoire trop fidèle
 Se reflétait dans ses prunelles.

Maintes fois elle se souvint de lui
 Et dans l'eau profonde du puits
 C'est son visage qu'elle revit.

Les ans passèrent un à un
 En palissant comme au matin
 Les cartes qu'un joueur tient dans sa main.

Tous deux pourrissent dans la terre,
 Mordus par les vers sincères.
 La terre emplit leur bouche pour les faire taire.

Peut-être s'appelleraient-ils dans la nuit,
 Si la mort n'avait horreur du bruit:
 Le chemin reste et le temps fuit.

Mais chaque jour le beau matin
Comme un oeuf tombe dans la main
Du passant sur le chemin.

Chaque jour le ciel est si clair
Que les nuages dans l'air
Sont comme l'écume sur la mer.

Morts! Épaves sombrées dans la terre,
Nous ignorons vos misères
Chantées par les solitaires.

Nous nageons, nous vivons,
Dans l'air pur de chaque saison.
La vie est belle et l'air est bon.

Les sources de la nuit

Les sources de la nuit sont baignées de lumière.
C'est un fleuve où constamment
boivent des chevaux et des juments de pierre
en hennissant.

Tant de siècles de dur labeur
aboutiront-ils enfin à la fatigue qui amollit les pierres ?
Tant de larmes, tant de sueur,
justifieront-ils le sommeil sur la digue?

Sur la digue où vient se briser
le fleuve qui va vers la nuit,
où le rêve abolit la pensée.
C'est une étoile qui nous suit.

A rebrousse-poil, à rebrousse-chemin,
Étoile, suivez-nous, docile,
et venez manger dans notre main,
Maîtresse enfin de son destin
et de quatre éléments hostiles.

Il était une feuille

Il était une feuille avec ses lignes
Ligne de vie
Ligne de chance
Ligne de coeur
Il était une branche au bout de la feuille
Ligne fourchue signe de vie
Signe de chance
Signe de coeur
Il était un arbre au bout de la branche
Un arbre digne de vie
Digne de chance

Digne de coeur
 Coeur gravé, percé, transpercé,
 Un arbre que nul jamais ne vit.
 Il était des racines au bout de l'arbre
 Racines vignes de vie
 Vignes de chance
 Vignes de coeur
 Au bout des racines il était la terre
 La terre tout court
 La terre toute ronde
 La terre toute seule au travers du ciel
 La terre.

État de veille

Histoire d'un chameau

Le chameau qui n'a plus de dents,
 Ce soir, n'est pas content.
 Il est allé chez le dentiste,
 Un homme noir et triste,
 Et le dentiste lui a dit
 Que ses soins n'étaient pas pour lui.
 Tas de salauds, qu'il dit le chameau,
 Vous êtes venus parmi mes sables
 Avec des airs peu aimables,
 Des airs de désert, bien sûr,
 Aussi sûrs que les pommes sûres.
 Vous m'avez mis une selle,
 Vous m'avez chevauché surmontés d'une ombrelle,
 Et va te faire foutre,
 Si j'ai mal aux dents...
 Mais puisque tu n'as plus de dents !
 Précisément, j'ai mal aux dents de n'en plus avoir.
 Alors tu désires un râtelier ?
 Je voudrais bien voir un chameau porter râtelier !
 Un râtelier manger au râtelier !
 Le chameau qui n'a plus de dents,
 On l'abandonne dans le désert.
 Alors il pisse lentement dans le sable qui se creuse en entonnoir
 Tandis que la caravane s'éloigne, à travers les dunes creusées en entonnoirs,
 A travers les dunes,
 Elles-mêmes creusées en entonnoirs.

Suicidés

Pendus, égorgés, empoisonnés,
 Voici la foule des suicidés :
 Le chemin se hérise, il a la chair de poule.
 Poignardés, noyés, précipités,
 Brisés par les roues du train,

Suicidés vous n'avez pas gagné.

Vous avez perdu

Frères ! Frères perdus

Qui donnez le mauvais exemple.

1936

Couplets de la rue Saint-Martin

Je n'aime plus la rue Saint-Martin
Depuis qu'André Platard l'a quittée.
Je n'aime plus la rue Saint-Martin,
Je n'aime rien, pas même le vin.

Je n'aime plus la rue Saint-Martin
Depuis qu'André Platard l'a quittée.
C'est mon ami, c'est mon copain.
Nous partageons la chambre et le pain.
Je n'aime plus la rue Saint-Martin.

C'est mon ami, c'est mon copain.
Il a disparu un matin,
Ils l'ont emmené, on ne sait plus rien.
On ne l'a plus revu dans la rue Saint-Martin.

Pas la peine d'implorer les saints,
Saints Merri, Jacques, Gervais et Martin,
Pas même Valérien qui se cache sur la colline.
Le temps passe, on ne sait rien.
André Platard a quitté la rue Saint-Martin.

Couplet du verre de vin

Quand le train partira n'agite pas la main,
Ni ton mouchoir, ni ton ombrelle,
Mais emplis un verre de vin
Et lance vers le train dont chantent les ridelles
La longue flamme du vin,
La sanglante flamme du vin pareil à ta langue
Et partageant avec elle
Le palais et la couche
De tes lèvres et de ta bouche.

Au temps des donjons

As-tu déjà perdu le mot de passe ?

Le château se ferme et devient prison,
La belle aux créneaux chante sa chanson
Et le prisonnier gémit dans l'in pace.
Retrouveras-tu le chemin, la plaine,
La source et l'asile au coeur des forêts,
Le détour du fleuve où l'aube apparaît,
L'étoile du soir et la lune pleine ?

Un serpent dardé vers l'homme s'élance,
 L'enlace, l'étreint entre ses anneaux,
 La belle soupire au bord des créneaux,
 Le soleil couchant brille sur les lances,
 L'âge sans retour vers l'homme jaillit,
 L'enlace, l'étreint entre ses années.
 Amours ! Ô saisons! Ô belles fanées !
 Serpents lovés à l'ombre des taillis.

1942

Contrée

La Cascade

Quelle flèche a percé le ciel et le rocher ?
 Elle vibre. Elle étale, ainsi qu'un paon, sa queue
 Ou, comme la comète à minuit vient nicher,
 Le brouillard de sa tige et ses pennes sans noeuds.

Que surgisse le sang de la chair entr'ouverte,
 Lèvres taisant déjà le murmure et le cri,
 Un doigt posé suspend le temps et déconcerte
 Le témoin dans les yeux duquel le fait s'inscrit.

Silence ? nous savons pourtant les mots de passe,
 Sentinelles perdues loin des feux de bivouac
 Nous sentirons monter dans les ténèbres basses
 L'odeur du chèvrefeuille et celle du ressac.

Qu'enfin l'aube jaillisse à travers tes abîmes,
 Distance, et qu'un rayon dessine sur les eaux,
 Présage du retour de l'archer et des hymnes,
 Un arc-en-ciel et son carquois plein de roseaux.

La Route

Une route est près d'ici,
 J'entends le bruit des voitures,
 Le vent, les pas indécis
 D'une lourde créature
 Qui va, qui vient, qui soupire,
 Trébuche sur les cailloux,
 Implore, mendie, expire.
 Est-ce un dieu ? Est-ce un voyou ?

Lourdement sa main se dresse
 Sur la prairie des cheveux.
 Elle esquisse une caresse
 Et crispe ses doigts nerveux.
 Enfin le restant du corps
 Surgit droit jusqu'aux nuages
 Et le soleil couvre d'or
 Le géant des marécages.

Est-ce Hercule ? Ou est-ce Atlas ?
 Il marche à travers la plaine.
 De son long sans un hélas
 Il tombe et perd son haleine.
 Il recouvre de sa masse
 Le paysage en entier
 Et puis plus rien, plus de trace,
 Ni colline, ni sentier.

Moins réel que les mirages
 Ainsi disparaît celui
 Qui voulait dicter aux âges,
 Aux vents, aux jours et aux nuits.

Le Cimetière

Ici sera ma tombe, et pas ailleurs, sous ces trois arbres.
 J'en cueille les premières feuilles du printemps
 Entre un socle de granit et une colonne de marbre.

J'en cueille les premières feuilles du printemps,
 Mais d'autres feuilles se nourriront de l'heureuse pourriture
 De ce corps qui vivra, s'il le peut, cent mille ans.

Mais d'autres feuilles se nourriront de l'heureuse pourriture,
 Mais d'autres feuilles se noirciront
 Sous la plume de ceux qui content leurs aventures.

Mais d'autres feuilles se noirciront
 D'une encre plus liquide que le sang et l'eau des fontaines :
 Testaments non observés, paroles perdues au-delà des monts.

D'une encre plus liquide que le sang et l'eau des fontaines
 Puis-je défendre ma mémoire contre l'oubli
 Comme une seiche qui s'enfuit à perdre sang, à perdre haleine ?
 Puis-je défendre ma mémoire contre l'oubli ?

La Clairière

Le socle sans statue, à l'ombre de ces arbres
 S'enfonce dans le sol un peu plus chaque jour
 Sous l'invisible poids d'un fantôme de marbre
 Qui le piétine et le talonne et se fait lourd.

A moins qu'en s'en allant vers un fatal banquet
 Le commandeur ne l'ait renvoyé au naufrage.
 Comme un caillou qu'on jette à l'eau, du bord des plages,
 Il fait mouche à sa cible et rejoint son reflet.

Mais je devrais entendre, au moins, près de l'étang
 La fanfare sonnée par Don Juan qui l'invite...
 La voici, les échos la portent, je l'entends.
 Je sens sous mes deux pieds la terre qui palpète.

La Caverne

Voici dans les rochers l'accès du corridor,
Il descend, dans la nuit, au coeur de la planète.
Le bruit du monde ici se dissout et s'endort.
A son seuil le soleil et la lune s'arrêtent.

Eurydice est passée par là, voici son pied
Dans la terre marqué mais la piste se brise
La phrase s'interrompt, le serment est délié,
Le cavalier se cabre et se fixe à la frise.

Ces autres pas qui vont ailleurs sont ceux d'Orphée,
L'éclipse est terminée et le ciel resplendit
En nous rendant notre ombre et sa maison hantée

Loin, derrière un fourré d'épines et de roses
La ménade s'endort dans le bois interdit.
Un nuage est au ciel comme une fleur éclore.

La Prophétie

D'une place de Paris jaillira une si claire fontaine
Que le sang des vierges et les ruisseaux des glaciers
Près d'elle paraîtront opaques.
Les étoiles sortiront en essaim de leurs ruches lointaines
Et s'aggloméreront pour se mirer dans ses eaux près de la Tour Saint-Jacques.

D'une place de Paris jaillira une si claire fontaine
Qu'on viendra s'y baigner, en cachette, dès l'aurore.
Sainte Opportune et ses lavandières seront ses marraines
Et ses eaux couleront vers le sud venant du nord.

Un grand marronnier rouge fleurit à la place
Où coulera la fontaine future,
Peut-être dans mon grand âge
Entendrai-je son murmure;

Or le chant est si doux de la claire fontaine
Qu'il baigne déjà mes yeux et mon coeur.
Ce sera le plus bel affluent de la Seine,
Le gage le plus sûr des printemps à venir, de leurs oiseaux et de leurs fleurs.

Le Sort

J'ai souhaité ta mort et rien ne peut l'empêcher de venir prématurément
Je t'ai vu couvert de sueur et de sanies
A l'instant même de ton agonie
E tout en toi était cruel et dément.

Écoute. Ce jour-là un gros nuage s'élevait des collines de Bicêtre
Et montait derrière le Dôme du Val-de-Grâce.
Un enfant criait qui venait de naître,
Rue Saint-Jacques, dans une maison basse.

Rien ne peut désormais te sauver de la honte et de la douleur
Car mon souhait avait la saveur des choses qui se réalisent.

Déjà d'imperceptibles signes physiques, dans ton esprit et dans ton coeur,
T'avertissent qu'il est temps et adieu la valise.

Rien ne te servirait de pleurer et te repentir,
Rien ne te servirait d'avoir une attitude noble,
Car le néant est ton seul devenir
Et ton nom ne survivra pas dans les proverbes du peuple.

Le nuage noir a débordé le Val-de-Grâce et Saint-Sulpice,
Il s'est longuement reflété dans la Seine avant de se résoudre en orage.
Moi je le regardais du haut d'une blanche bâtisse
Et son tonnerre a libéré de grands oiseaux de leur cage.

La Moisson

Incroyable est de se croire
Vivant, réel, existant.
Incroyable est de se croire
Mort, feu, défunt, hors du temps.
Incroyable est de se croire
Et plus incroyable encore
De se croire, pour mémoire,
Un rêve, une âme sans corps.

Belles roses du passé,
Roses, odorantes roses,
Qui dès l'aube frémissiez,
A la nuit déjà décloses,
Votre sort rapide et long
Est égal à nos années
Même si, dans le salon,
On vous apporte fanées.

Nos dieux étaient trop fragiles,
C'étaient de petites gens,
Dans un petit domicile,
Vivant de fort peu d'argent.
Plus grande est notre fortune
Et plus sombre est notre sort.
Nous ne voulons pas la lune.
Nous ne craignons pas la mort.

Par nos cinq sens ligoté
Notre univers rapetisse.
Adieu rêve, adieu beauté !
De vous je fais sacrifice
Au monde trop limité.

La Sieste

Cent mille années dans mon sommeil d'après-midi
Ont duré moins longtemps qu'une exacte seconde.
Je repars du fond d'un rêve incontredit
Dans la réalité de ma chair et du monde.

Je retrouve en ma bouche une ancienne saveur
 Et des noms de jadis et des baisers si tendres
 Que je ne sais plus qui je suis ni si mon cœur
 Bar dans le sûr présent ou le passé de cendres.

Éclatez ! O volcans ! du fond des souvenirs,
 Noyez sous votre lave un esprit qui se lasse,
 Brûlez les vieux billets et puissiez vous ternir
 A jamais le miroir dont le tain mord la glace.

La Ville

Se heurter à la foule et courir par les rues,
 Saisi en plein soleil par l'angoisse et la peur,
 Pressentir le danger, la mort et le malheur,
 Brouiller sa piste et fuir une ombre inaperçue,
 C'est le sort de celui qui, revant en chemin,
 S'égare dans son rêve et se mêle aux fantômes,
 Se glisse en leur manteau, prend leur place au royaume
 Où la matière cède aux caresses des mains.

Tout ce monde est sorti du creux de sa cervelle.
 Il l'entoure, il le masque, il le trompe, il l'étreint,
 Il lui faut s'arrêter, laisser passer le train
 Des créatures nées dans un corps qui chancelle.

Nausée de souvenirs, regrets des soleils veufs,
 Résurgence de source, écho d'un chant de brume,
 Vous n'êtes que scories et vous n'êtes qu'écume.
 Je voudrais naître chaque jour sous un ciel neuf.

Le Paysage

J'avais rêvé d'aimer. J'aime encor mais l'amour
 Ce n'est plus ce bouquet de lilas et de roses
 Chargeant de leurs parfums la forêt où repose
 Une flamme à l'issue de sentiers sans détour.

J'avais rêvé d'aimer. J'aime encor mais l'amour
 Ce n'est plus cet orage où l'éclair superpose
 Ses bûchers aux châteaux, déroute, décompose,
 Illumine en fuyant l'adieu du carrefour.

C'est le silex en feu sous mon pas dans la nuit,
 Le mot qu'aucun lexique au monde n'a traduit
 L'écume sur la mer, dans le ciel ce nuage,

A vieillir tout devient rigide et lumineux,
 Des boulevards sans noms et des cordes sans noeuds.
 Je me sens me roidir avec le paysage.

La Nuit d'été

Aux rosiers remontants ta robe déchirée
 Accroche des lambeaux, les vapeurs du matin.

Tu mêles en marchant les lilas et le thym
Aux fleurs d'autres saisons et d'une autre contrée.

Tu te diriges vers le bois, là où l'orée
Ouvre un chemin retentissant de cris lointains.
Le feu de la Saint-Jean dans le vallon s'éteint.
La nuit, la courte nuit, déjà s'est égarée.

Jeune fille aux beaux seins, au regard sans lumière,
J'ai déjà vu tes soeurs. Tu n'es pas la première
A te perdre en courant les jardins et les champs.

Quand, à travers la haie, tu te fis un passage
La ronce t'a griffé la cuisse et le visage
Et le ciel a pâli au bruit de nouveaux chants.

La Peste

Dans la rue un pas retentit. La cloche n'a qu'un seul
battant. Où va-t-il le promeneur qui se rapproche
lentement et s'arrête par instant ? Le voici devant
la maison. J'entends son souffle derrière la porte.

Je vois le ciel à travers la vitre. Je vois le ciel où les
astres roulent sur l'arête des toits. C'est la grande
Ourse ou Bételgeuse, c'est Vénus au ventre blanc, c'est
Diane qui dégrafe sa tunique près d'une fontaine de lumière.

Jamais lunes ni soleils ne roulèrent si loin de la
terre, jamais l'air de nuit ne fut si opaque et si
lourd. Je pèse sur ma porte qui résiste...

Elle s'ouvre enfin, son battant claque contre le
mur. Et tandis que le pas s'éloigne je déchiffre
sur une affiche jaune les lettres noires du mot « Peste ».

La Nymphé Alceste

Tu es née, à minuit, du baiser de deux sources,
Alceste, et l'univers ne t'offre que reflets,
Lueurs, lampe allumée au lointain, feux follets
Et dans le ciel les sept flambeaux de la Grande Ourse.

Il fait noir et, partant au signal de la course,
Tu ne soupçonnes pas que la nuit se soumet
Et se dissout quand le soleil, sur les sommets,
Par le chant des oiseaux répand l'or de sa bourse.

Je sais que reviendront l'aurore et le matin.
Je les ai vus, tu les verras, j'en suis certain.
Déjà mon coeur se gonfle au rythme de leur danse.

Mais saurai-je à ta soeur qui doit naître en plein jour,
Nymphé Alceste, annoncer, dès midi, le retour
Du crépuscule, de la nuit et du silence.

La Voix

Une voix, une voix qui vient de si loin
 Qu'elle ne fait plus tinter les oreilles,
 Une voix, comme un tambour, voilée
 Parvient pourtant, distinctement, jusqu'à nous.

Bien qu'elle semble sortir d'un tombeau
 Elle ne parle que d'été et de printemps,
 Elle emplit le corps de joie,
 Elle allume aux lèvres le sourire.

Je l'écoute. Ce n'est qu'une voix humaine
 Qui traverse les fracas de la vie et des batailles,
 L'écroulement du tonnerre et le murmure des bavardages.

Et vous ? ne l'entendez-vous pas ?
 Elle dit « La peine sera de peu de durée »
 Elle dit « La belle saison est proche ».

Ne l'entendez-vous pas ?

La Vendange

Les fauves sont partis, soumis au vendangeur
 Tandis qu'en la cité, construite à son de flûte,
 Au cirque, le laurier se fane après la lutte,
 Que le nom des champions s'efface au mur d'honneur.

Le cortège s'éloigne. Il passe les hauteurs,
 Des tas de soldats tués pourrissent sous les buttes,
 La terre, ivre de sang, transpire, écume, jute
 Et d'un filmier puissant submerge les vainqueurs.

Toi seul restes toi-même, ô Vin, dans tes barriques,
 Tu teindras notre bouche à tes couleurs magiques,
 Puis nous irons rejoindre en terre les palais

Dont la cloche rythmant la chanson des cigales,
 Se tait, comme autrefois la flûte et les cymbales.
 Le vent même s'est tu. Le tonnerre se tait.

L'Équinoxe

Un coq à d'autres coqs répond. Le temps est gris,
 L'équinoxe roulant ses tonneaux à grand-peine
 Depuis la mer du Nord jusqu'aux bords de la Seine
 A travers les odeurs, les éclairs et les cris.

Le corps décapité de l'évêque Denis
 Saigne avec les raisins d'Argenteuil et Suresnes.
 On enchaîne à des chars des héros et des reines.
 Les temples, un à un, croulent sur les parvis

Mais, tout à l'heure encore, un arc-en-ciel de nuit
 Enjambait la vallée et la lune vers lui
 Roulait. Le jour parut et tout ne fut que brume.

Mérite-t-il vraiment le nom de jour, ce jour
Dont s'encrasse la ville et la vie et l'amour ?
Oui, car la flamme enfin, dans le brouillard s'allume.

La Plage

Sur la plage où blanchit la mer dans les ténèbres,
Où le figuier frémit sous le poids des oiseaux,
Un homme, à demi-voix, n'a prononcé qu'un mot :
Celui qui l'a reçu s'éloigne sous les cèdres.

Il est l'heure. Bacchus entreprend sa conquête.
Un rendez-vous l'accable et, comme un ruisseau sourd,
L'espace le pénètre. Il fit nuit. Fait-il jour ?
Qu'importe, dispersez les foyers de la fête.

Dans un pays de bois et de fraîches rivières
Un homme sent couler, dans ses veines, son sang.
Il connaît ce pays, ces hommes, leur accent.
Déjà l'odeur du sol lui était familière.

Sur la plage celui qui livra le secret
Gît avec un poignard entre les deux épaules,
Mais sa voix flotte encor sur l'eau, le long du môle
Et répète le mot d'où naquit son regret.

Sans cesse elle redit ces syllabes: Corinthe,
Et la terre gémit de langueur et de crainte.

L'Asile

Celui-là que trahit les rages de son ventre
Et que tel pâle éclair de ses nuits a, souvent,
Humilié, s'humilie. Il se soumet, il entre
A l'asile de fous comme on entre au couvent.

Puissé-je rester libre et garder ma raison
Comme un sextant précis à travers les tempêtes,
Lieux d'asile mon coeur, ma tête et ma maison
Et le droit de fixer en face hommes et bêtes.

Vertu tu n'es qu'un mot, mais le seul mot de passe
Qui m'ouvre l'horizon, déchire le décor
Et soumet à mes vœux l'espéré Val-de-Grâce

Où le sage s'éveille, où le héros s'endort.
Que le rêve de l'un et la réalité
De l'autre soient présents bientôt dans la cité.

Le Réveil

Entendez-vous le bruit des roues sur le pavé ?
Il est tard. Levez-vous. Midi à son de trompe
Réclame le passage à l'écluse et, rêvé,
Le monde enfin s'incarne et déroule ses pompes.

Il est tard. Levez-vous. L'eau coule en la baignoire.
 Il faut laver ce corps que la nuit a souillé.
 Il faut nourrir ce corps affamé de victoire.
 Il faut vêtir ce corps après l'avoir mouillé.

Après avoir frotté les mains que tachait l'encre,
 Après avoir brossé les dents où pourrissaient
 Tant de mots retenus comme bateaux à l'ancre,
 Tant de chansons, de vérités et de secrets.

Il est tard. Levez-vous. Dans la rue un refrain
 Vous appelle et vous dit « Voici la vie réelle ».
 On a mis le couvert. Mangez à votre faim
 Puis remettez le mors au cheval qu'on attelle.

Pourtant pensez à ceux qui sont muets et sourds
 Car ils sont morts, assassinés, au petit jour.

L'Épitaphe

J'ai vécu dans ces temps et depuis mille années
 Je suis mort. Je vivais, non déchu mais traqué.
 Toute noblesse humaine étant emprisonnée
 J'étais libre parmi les esclaves masqués.

J'ai vécu dans ces temps et pourtant j'étais libre.
 Je regardais le fleuve et la terre et le ciel
 Tourner autour de moi, garder leur équilibre
 Et les saisons fournir leurs oiseaux et leur miel.

Vous qui vivez qu'avez-vous fait de ces fortunes ?
 Regrettez-vous les temps où je me débattais ?
 Avez-vous cultivé pour des moissons communes ?
 Avez-vous enrichi la ville où j'habitais ?

Vivants, ne craignez rien de moi, car je suis mort.
 Rien ne survit de mon esprit ni de mon corps.

Chantefables et chantefleurs

La Rose

Rose rose, rose blanche,
 Rose thé,
 J'ai cueilli la rose en branche
 Au soleil de l'été
 Rose blanche, rose rose,
 Rose d'or,
 J'ai cueilli la rose éclore
 Et son parfum m'endort

Le Glaïeul

Père Glaïeul, où est ton fils ?
 Il est au Cap, il est à Gand,
 Il est à Nice et à Tunis,
 Et il est à Senlis.
 Il est perroquet dans une oasis,
 Glaïeul Cardinal, beau glaïeul de Gand.

La Pivoine

Marchande de pivoines
 Au faubourg Saint-Antoine,
 Chausse tes gros sabots,

Couleur d'orange et de pivoine,
Et viens sur mon bateau,
Pivoine, pivoine,
Pêcher dans l'eau
Joyeux matelots.

L'Alligator

Sur les bords du Mississipi
Un alligator se tapit.
Il vit passer un négriillon
Et lui dit : « Bonjour, mon garçon. »
Mais le nègre lui dit : « Bonsoir,
La nuit tombe, il va faire noir,
Je suis petit et j'aurais tort
De parler à l'alligator. »
Sur les bords du Mississipi
L'alligator a du dépit,
Car il voulait au réveillon
Manger le tendre négriillon.

Le Tamanoir

Avez-vous vu le tamanoir?
Ciel bleu, ciel gris, ciel blanc, ciel noir.
- Avez-vous vu le tamanoir?
Oeil bleu, oeil gris, oeil blanc, oeil noir.
- Avez-vous vu le tamanoir?
Vin bleu, vin gris. vin blanc, vin noir.
Je n'ai pas vu le tamanoir!
Il est rentré dans son manoir,
Et puis avec son éteignoir
Il a coiffé tous les bougeoirs,
Il fait tout noir.

Le Gardénia

Dans un jardin en Angleterre
Il était un gardénia.
Pour en fleurir sa boutonnière,
Un vieux lord se l'appropriâ.
Depuis, au jardin, il n'y a,
N'y a plus de gardénia.

La Sauterelle

Saute, saute, sauterelle,
Car c'est aujourd'hui jeudi
Je sauterai, nous dit-elle,
Du lundi au samedi.

Saute, saute, sauterelle,
A travers tout le quartier.
Sautiez donc, Mademoiselle,
Puisque c'est votre métier.

La Marguerite

C'est sur la tour Quiquengrogne
Marguerite de Bourgogne,
Marguerite de Navarre,
J'entends sonner la fanfare :
Un peu, beaucoup, vraiment,
Un peu plus, doucement,
Et passionnément.

La Giroflée

Clous de girofle et giroflée,
Giroflée à cinq feuilles,
Sire Nicolas nous accueille,
Coiffé d'un chapeau huit reflets,
Dans son jardin de Viroflay,
Clous de girofle et giroflée.

La Violette

A Parme, à Parme on fait du bon jambon,
A Parme, à Parme où pousse la violette.
A Parme nous irons
Manger du bon jambon,
Respirer la violette,
A Parme, ohé ! la violette sent bon.

Le Géranium

Dans un pot un géranium,
Un poisson dans l'aquarium.
Géranium et poisson rouge,
Si tu bouges, si tu bouges,
Tu n'auras pas de rhum,
Géranium, géranium,
Géranium et poisson rouge.

Le Crapaud

Sur les bords de la Marne,
Un crapaud il y a,
Qui pleure à chaudes larmes
Sous un acacia.
- Dis-moi pourquoi tu pleures

Mon joli crapaud ?
- C'est que j'ai le malheur
De n'être pas beau.

Sur les bords de la Seine
Un crapaud il y a,
Qui chante à perdre haleine
Dans son charabia.

- Dis-moi pourquoi tu chantes
Mon vilain crapaud ?
- Je chante à voix plaisante,
Car je suis très beau,
Des bords de la Marne aux bords de la Seine
Avec les sirènes.

La Lavande

Lavandière, lavandière !
As-tu vu le poisson bleu
Qui nageait dans la rivière ?
Il t'apportait la lavande,
La lavande en bouquet bleu,
Poisson bleu, fleurs de lavande,
Poisson bleu.

Le Coucou

Voici venir le mois d'Avril,
Ne te découvre pas d'un fil.
Écoute chanter le coucou !

Voici venir le mois de Juin
C'est du bon temps pour les Bédouins,
J'écoute chanter le coucou.

Voici venir la Saint-Martin,
Adieu misère, adieu chagrin,
Je n'écoute plus le coucou.

Le Narcisse et la Jonquille

Es-tu narcisse ou jonquille ?
Es-tu garçon, es-tu fille ?
Je suis lui et je suis elle,
Je suis narcisse et jonquille,
Je suis fleur et je suis belle
Fille.

Le Chèvrefeuille

Chèvrefeuille à midi s'endort.
Chèvrefeuille à minuit s'éveille.

Chèvrefeuille aimé des abeilles
En Messidor
Tu parfumes la nuit.
Bien malin celui
Qui peut la faire à l'oseille.

Le Camélia et le Dahlia

Un troupeau de camélias,
Puis un troupeau de dahlias
Ont traversé notre pelouse.
Dahlias et camélias,
L'an est un et les mois sont douze,
Camélias et dahlias.

Le Jasmin

Pour hier, aujourd'hui, demain,
Faites des bouquets de jasmin,
Cueillez, cueillez à pleines mains,
Jasmin d'Espagne ou de Madère,
Jasmin de Perse ou Cavalaire,
Cueillez des bouquets de jasmin.

L'Angélique

Ravissante angélique
La mésange a chanté,
Disant dans sa musique
La douceur de l'été.
Angélique du soir,
Mésange des beaux jours,
Angélique d'espoir,
Angélique d'amour.

Le Papillon

Trois cents millions de papillons
Sont arrivés à Châtillon
Afin d'y boire du bouillon
Châtillon-sur-Loire,
Châtillon-sur-Marne,
Châtillon-sur-Seine.

Plaignez les gens de Châtillon !
Ils n'ont plus d'yeux dans leur bouillon
Mais des millions de papillons
Châtillon-sur-Seine,
Châtillon-sur-Marne,
Châtillon-sur-Loire.

Le Gnou

Pan ! Pan ! Pan ! Qui frappe à ma porte ?
 Pan ! Pan ! Pan ! C'est un jeune faon
 Pan ! Pan ! Pan ! Ouvre-moi ta porte
 Pan ! Pan ! Pan ! Je t'apporte un paon
 Pan ! Pan ! Pan ! Ouvre-moi ta porte
 Pan ! Pan ! Pan ! J'arrive de Laon
 Pan ! Pan ! Pan ! Mon père est un gnou
 Né on ne sait où,
 Un gnou à queue blanche
 Qui demain dimanche,
 Te fera les cornes,
 Sur les bords de l'Orne.

La Véronique

La véronique et le taureau
 Parlaient ensemble au bord de l'eau.
 Le taureau dit : « Tu es bien belle, »
 La véronique : « Tu es beau »
 La véronique est demoiselle
 Mais le taureau n'est que taureau.

La Sensitive

Toucheras-tu la sensitive,
 Mulot du matin,
 Marchand de pépins ?
 Tu as touché la sensitive !
 Le soleil s'éteint,
 Ne touche plus la sensitive,
 Jusqu'à demain matin
 Coquin !

Le Perce-Neige

Violette de la Chandeleur,
 Perce, perce, perce-neige,
 Annonces-tu la Chandeleur,
 Le soleil et son cortège
 De chansons, de fruits, de fleurs ?
 Perce, perce, perce-neige
 A la Chandeleur.

Le Coucou

Coucous des bois et des jardins,
 J'ai le coeur joyeux, j'ai le coeur tranquille.
 Coucou fleuri, coucou malin,
 Je viendrai te cueillir demain.

J'ai le coeur joyeux, j'ai le coeur tranquille,
 De bon matin.

Le Homard

Homard le pacha de la mer,
 Homard le bleu, homard le rouge,
 Homard le nageur à l'envers,
 Homard, si tu remues, tu bouges.
 Homard, ermite des rochers,
 Homard, mauvais garçon, bon prince,
 Homard, la gloire des marchés,
 Homard, Monseigneur de la Pince.

La Girafe

La girafe et la girouette,
 Vent du sud et vent de l'est,
 Tendent leur cou vers l'alouette,
 Vent du nord et vent de l'ouest
 Toutes deux vivent près du ciel,
 Vent du Sud et vent de l'est,
 A la hauteur des hirondelles,
 Vent du nord et vent de l'ouest.
 Et l'hirondelle pirouette,
 Vent du Sud et vent de l'est,
 En été sur les girouettes,
 Vent du nord et vent de l'ouest.
 L'hirondelle fait des paraphes,
 Vent du sud et vent de l'est,
 Tout l'hiver autour des girafes,
 Vent du nord et vent de l'ouest.

Le Bluets

C'est la reine des hirondelles
 Qui porte collier de bluets,
 Bluets des champs et des javelles,
 Bluets.
 C'est la reine des hirondelles
 Qui s'éclaire avec des chandelles
 Et des bluets.

La Chauve-Souris

A mi-carême, en carnaval,
 On met un masque de velours.
 Où va le masque après le bal ?
 Il vole à la tombée du jour.

Oiseau de poils, oiseau sans plumes,
Il sort, quand l'étoile s'allume,
De son repaire de décombres.
Chauve-souris, masque de l'ombre.

La Digitale

La digitale au clair matin
Dit-il, dis-tu, dis-je ?
La digitale au clair matin
Dresse sur sa tige
Des grappes de fleurs cramoisies,
Dit-il, dis-tu, dis-je ?
Dis-je bien ainsi ?
Dis-je ?

La Pervenche et la Primevère

Doña Dolorès Primevère,
Lady Roxelane Pervenche
Un beau dimanche,
Montent en haut du belvédère.
Rêveuse pervenche,
Douce primevère,
Radieuse atmosphère.

Le Réséda

- Où résida le réséda ?
Résida-t-il au Canada ?
Dans les campagnes de Juda ?
Ou sur les flancs du Mont Ida ?
- Pour l'instant, sur la véranda
Se trouve bien le réséda.
Oui-da !

Le Lis, l'Amaryllis, le Volubilis, la Mélisse, etc.

Monsieur de la Palice,
Dégourdi sans malice,
Cultive avec délices
Les lis, les amaryllis
Et les volubilis,
La réglisse pour Alice :
Méli, mélitot, mélisse.

Le Lézard

Lézard des rochers,
Lézard des murailles,
Lézard des semailles,
Lézard des clochers.

Tu tires la langue,
Tu clignes des yeux,
Tu remues la queue,
Tu roules, tu tangles.

Lézard bleu diamant,
Violet reine-claude
Et vert d'émeraude,
Lézard d'agrément !

Le Lilas

Mon premier lilas blanc
que Lili cueille en branche,
Mon deuxième lilas quoi que vous en pensiez,
Mon troisième lilas dont la tige se penche,
Mon dernier lilas bien qui lilas le dernier.

L'Iris

L'iris au bord du rivage
Se reflétait dans l'étang,
Bel iris sauvage
Qui rêves au beau temps.
Iris mes beaux yeux
Tu parfumes les draps blancs,
Iris merveilleux,
Iris au bord de l'étang.

La Baleine

Plaignez, plaignez la baleine
Qui nage sans perdre haleine
Et qui nourrit ses petits
De lait froid sans garantie.
La baleine fait son nid
Oui, mais, petit appétit,
Dans le fond des océans
Pour ses nourrissons géants.
Au milieu des coquillages,
Elle dort sous les sillages
Des bateaux, des paquebots
Qui naviguent sur les flots.

Le Dromadaire

Il fait beau voir Jean de Paris
Avec ses douze méharis.
Il fait beau voir Jean de Bordeaux
Avec ses quatorze chameaux.
Mais j'aime mieux Jean de Madère
Avec ses quatre dromadaires.

Bien loin d'ici, Jean de Madère
Voyage avec Robert Macaire
Et leur ami Apollinaire
Qui, de son temps, a su bien faire
Avec les quatre dromadaires.

Le Bégonia

Le bégogo, le bégonia
Va au papa,
Va au palais,
Boit du tafa, boit du tafia,
Prend le baba, prend le balai.
Aimable bégonia,
Délicieux ratafia,
Semons le bégonia.

Le Myosotis

Ayant perdu toute mémoire
Un myosotis s'ennuyait
Voulait-il conter une histoire ?
Dès le début, il l'oubliait.
Pas de passé, pas d'avenir,
Myosotis sans souvenir.

La Capucine

Un pied par-ci, un pied par-là,
Voici venir la capucine.
Un pied par-ci, un pied par-là,
Voici fleurir la capucine.
Capucine par-ci,
Capucine par-là,
Par-ci par-là.

La Marjolaine et la Verveine

La marjolaine et la verveine
La marjoveine et la verlaine
La verjolaine et la marveine
Chez Catherine ma marraine
On fait son lit de marjolaine

Et de verveine.

Le Pélican

Le capitaine Jonathan,
Étant âgé de dix-huit ans,
Capture un jour un pélican
Dans une île d'Extrême-Orient.

Le pélican de Jonathan,
Au matin, pond un oeuf tout blanc
Et il sort un pélican
Lui ressemblant étonnamment.

Et ce deuxième pélican
Pond, à son tour, un oeuf tout blanc
D'où sort, inévitablement,
Un autre qui en fait autant,

Cela peut durer pendant très longtemps
Si l'on ne fait pas d'omelette avant.

Le brochet

Le brochet
Fait des projets.
J'irai voir, dit-il,
Le Gange et le Nil,
Le Tage et le Tibre
Et le Yang-Tsé-Kiang.
J'irai, je suis libre
D'user de mon temps.

Et la lune ?
Iras-tu voir la lune ?
Brochet voyageur,
Brochet mauvais coeur,
Brochet de fortune.

L'Edelweiss

Là-haut sur le Mont Blanc
L'edelweiss y fleurit,
J'y vois toute la terre
Et la France et Paris.
Là-haut sur le Mont Blanc
L'edelweiss y fleurit,
Il fleurit, beau mystère,
Pour la France et Paris.

La Fourmi

Une fourmi de dix-huit mètres

Avec un chapeau sur la tête
 Ça n'existe pas, ça n'existe pas.
 Une fourmi traînant un char
 Plein de pingouins et de canards,
 Ça n'existe pas, ça n'existe pas.
 Une fourmi parlant français,
 Parlant latin et javanais,
 Ça n'existe pas, ça n'existe pas.
 Eh ! Pourquoi pas ?

Le Souci

Et pour qui sont ces six soucis ?
 Ces six soucis sont pour mémoire.
 Ne froncez donc pas les sourcils,
 Ne faites long pas une histoire,
 Mais souriez, car vous aussi,
 Vous aussi, aurez des soucis.

L'Escargot

Est-ce que le temps est beau ?
 Se demandait l'escargot
 Car, pour moi, s'il faisait beau
 C'est qu'il ferait vilain temps.
 J'aime qu'il tombe de l'eau,
 Voilà mon tempérament.

Combien de gens, et sans coquille,
 N'aiment pas que le soleil brille.
 Il est caché ? Il reviendra !
 L'escargot ? On le mangera.

Le Muguet

Un bouquet de muguet,
 Deux bouquets de muguet,
 Au guet ! Au guet !
 Mes amis, il m'en souviendrait,
 Chaque printemps au premier Mai.
 Trois bouquets de muguet,
 Gai ! Gai !
 Au premier Mai,
 Franc bouquet de muguet.

Le Cyclamen

Le cyclamen de Clamecy,
 Qui regrette tant la Savoie,
 Clame par-ci, clame par-là,
 De toute sa voix.

Mais il est sur la bonne voie,
 Le cyclamen reverra la Savoie.

Les Hiboux

Ce sont les mères des hiboux
 Qui désiraient chercher les poux
 De leurs enfants, leurs petits choux,
 En les tenant sur les genoux.

Leurs yeux d'or valent des bijoux
 Leur bec est dur comme cailloux,
 Ils sont doux comme des joujoux,
 Mais aux hiboux point de genoux !

Votre histoire se passait où ?
 Chez les Zoulous ? Les Andalous ?
 Ou dans la cabane bambou ?
 A Moscou ? Ou à Tombouctou ?
 En Anjou ou dans le Poitou ?
 Au Pérou ou chez les Mandchous ?

Hou ! Hou !
 Pas du tout, c'était chez les fous.

Le Bouton d'Or

Un beau bateau, chargé jusqu'au sabord
 De cent millions de boutons d'or,
 Vient de Chine ou San-Salvador.
 Le roi Nabuchodonosor
 Il brait, il mange, il boit, il dort,
 Il n'aura pas de boutons d'or.

Le Martin-Pêcheur

Quand Martin, Martin, Martin
 Se lève de bon matin,
 Le martin, martin-pêcheur
 Se réveille de bonne heure.

Il va pêcher le goujon
 Dans le fleuve, auprès des joncs,
 Se régale d'alevins,
 Boit de l'eau mais pas de vin.
 Puis Martin, Martin, Martin,
 Va dormir jusqu'au matin.
 Je soubaite de grand coeur
 Devenir martin-pêcheur.

La Jacinthe

Toutes les lampes sont éteintes.
Comment voulez-vous que je voie
Combien vous me montrez de doigts ?
Dans la nuit fleurit la jacinthe.
Il fait froid,
Les lampes sont éteintes,
Prenez la jacinthe.

Le Coquelicot

Le champ de blé met sa cocarde
Coquelicot.
Voici l'été, le temps me tarde
De voir l'arc-en-ciel reflourir.
L'orage fuit, il va mourir,
Nous irons te cueillir bientôt,
Coquelicot.

La Tulipe

Fanfan, Marceline et Philippe,
Nous étions une fine équipe,
Pipe en terre et tulipe en pot.
Tulipanpo, roi des nabots,
Nous a fait fumer la pipe,
Vive le pot de tulipe !

L'Hortensia

La belle est au bois dormant,
Hortensia bleu, Hortensia rouge.
La belle est au bois rêvant,
Hortensia rouge,
Hortensia rouge ou bleu.
La belle est au bois aimant,
Qui l'aime le mieux ?

Le Kangourou

Kangourou premier, roi des kangourous,
Ayant accroché son grand sabre au clou
S'assoit dans un trône en feuilles de chou.
Sa femme arrivant, pleine de courroux,
Dans sa poche a mis ses fils et ses sous,
Ses gants, son mouchoir et ses roudoudous.
Kangourou dernier; roi des kangourous,
Avait les yeux verts et les cheveux roux.
Sa femme peignait son royal époux.
Kangourou le roux, roi des kangourous,

Kangourou dernier, kangourou le roux.

La Sardine

Une sardine de Royan
Nageait dans l'eau de la Gironde.
Le ciel est grand, la terre est ronde,
J'irai me baigner à Royan.
Avec la sardine,
Avec la Gironde,
Vive la marine !
Et salut au monde !

Le Genêt

Je n'ai rien dans mes poches,
Pas d'anguille sous roches,
Je n'ai, je n'ai que des fleurs de genêt,
De genêt de Bretagne,
D'Espagne ou de Cocagne,
Je n'ai, je n'ai que des fleurs de genêt,
Jeunet.

Le Lotus

Le lotus et la grenouille,
Il pleut, il pleut, il mouille,
Surveillent le caïman,
Il pleure, il pleure, il ment.
Mais le lotus élégamment
Protège la grenouille.
Il pleut, il pleut, il mouille.

L'Orchidée et la Pensée

L'orchidée et la pensée
N'ont pas ombre de cervelle.
La pensée a peu d'idée,
Aussi l'orchidée a-t-elle
En tête peu de pensée,
Pas de pensée et peu d'or
Chidée.

Le Lama

Lama, fils de lama
Et père de lama,
Cousin de l'alpaca,
Frère de la vigogne,
Frère du guanaco

A pour toute besogne
D'écouter les échos
Et fuir le loup-garou
Qui vit sous son climat :
Il habite au Pérou
Capitale Lima.

L'Hippocampe

Gloire ! Gloire au bel hippocampe,
Cheval marin, cheval de trempe,
Qu'aucun jockey n'a chevauché,
Qu'aucun cocher n'a harnaché.
Hip ! Hip ! Hip ! Pour l'hippocampe.
Gloire ! Gloire au bel hippocampe.
Dans une poche, sur son ventre,
Il porte et il couve ses oeufs.
Là, ses petits sont bien chez eux.
Hip ! Hip ! Hip ! Pour l'hippocampe.

La Belle-de-Nuit

Quand je m'endors et quand je rêve
La belle-de-nuit se relève.
Elle entre dans la maison
En escaladant le balcon,
Un rayon de lune la suit,
Belle-de-nuit, fleur de minuit.

La Coccinelle

Dans une rose à Bagatelle
Naquit un jour la coccinelle.
Dans une rose de Provins
Elle compta jusqu'à cent-vingt.
Dans une rose à Mogador
Elle a vécu en thermidor.
Dans une rose à Jéricho
Elle évita le sirocco.
Dans une rose en Picardie
Elle a trouvé son Paradis:
Coccinelle à sept points,
Bête à bon Dieu, bête à bon-point.

Le Blaireau

Pour faire ma barbe
Je veux un blaireau,
Graine de rhubarbe,
Graine de poireau.

Par mes poils de barbe !
S'écrie le blaireau,
Graine de rhubarbe,
Graine de poireau,

Tu feras ta barbe
Avec un poireau,
Graine de rhubarbe,
T'auras pas ma peau.

Le Soleil

Soleil en terre, tournesol,
Dis-moi qu'as-tu fait de la lune ?
Elle est au ciel, moi sur le sol,
Mais nous avons même fortune
Car sur nous-mêmes nous tournons
Comme des fous au cabanon.

Le Rhododendron, l'OEillet et le Lilas

Je me fais un édredon
Avec des rhododendrons,
Je me fais un oreiller
Avec des oeillets oeilés,
Et c'est avec des lilas
Que je fais mon matelas.
Je me couche alors
Et je dors.

Le Ver Luisant

Ver luisant, tu luis à minuit,
Tu t'allumes sous les étoiles
Et, quand tout dort, tu t'introduis
Dans la lune et ronge sa moelle.
La lune, nid des vers luisants,
Dans le ciel continue sa route.
Elle sème sur les enfants,
Sur tous les beaux enfants dormant,
Rêve sur rêve, goutte à goutte.

Le Mimosa

Sur la route de Saint-Tropez,
Mimosa Monsieur, mimosa Madame
Sur la route de Saint-Tropez,
De Saint-Tropez à La Ciotat,
Cueillez le mimosa,

Cueillez-le pour l'offrir aux dames.

La Tortue

Je suis tortue et je suis belle,
Il ne me manque que des ailes
Pour imiter les hirondelles,
Que ? Que ?

Mon élégant corset d'écaille
Sans boutons, sans vernis, ni mailles
Est exactement à ma taille.
Ni ? Ni ?

Je suis tortue et non bossue,
Je suis tortue et non cossue,
Je suis tortue et non déçue.
Eh ? Non ?





Le Pélican

Domaine public

Conte de fée

Il était un grand nombre de fois
 Un homme qui aimait une femme
 Il était un grand nombre de fois
 Une femme qui aimait un homme
 Il était un grand nombre de fois
 Une femme et un homme
 Qui n'aimaient pas celui et celle qui les aimaient

Il était une fois
 Une seule fois peut-être
 Une femme et un homme qui s'aimaient

Couchée

A droite, le ciel, à gauche, la mer.
 Et devant les yeux, l'herbe et ses fleurs.
 Un nuage, c'est la route, suit son chemin
 Parallèlement à l'horizon de fil à plomb,
 Parallèlement au cavalier.
 Le cheval court vers sa chute imminente

Et cet autre monte interminablement.
 Comme tout est simple et étrange.
 Couchée sur le côté gauche,
 Je me désintéresse du paysage
 Et je ne pense qu'à des choses très vagues,
 Très vagues et très heureuses,
 Comme le regard las que l'on promène
 Par ce bel après-midi d'été
 A droite, à gauche,
 De-ci, de-là,
 Dans le délire de l'inutile.

Le dernier poème

J'ai rêvé tellement fort de toi,
 J'ai tellement marché, tellement parlé,
 Tellement aimé ton ombre,
 Qu'il ne me reste plus rien de toi.
 Il me reste d'être l'ombre parmi les ombres
 D'être cent fois plus ombre que l'ombre
 D'être l'ombre qui viendra et reviendra
 dans ta vie ensoleillée.

Mines de rien

A l'aube

Le matin s'écroule comme une pile d'assiettes
 En milliers de tessons de porcelaine et d'heures
 Et de cailloux
 Et de cascades
 Jusque sur le zinc de ce bistrot très pauvre
 Où les étoiles persistent dans la nuit du café.

Elle n'est pas pauvre
 Celle-là, dans sa robe de soirée souillée de boue,
 Mais riche des réalités du matin,
 De l'ivresse de son sang
 Et du parfum de son haleine que nulle insomnie ne peut altérer.

Riche d'elle-même et de tous les matins
 Passés, présents et futurs,
 Riche d'elle-même et du sommeil qui la gagne
 Du sommeil rigide comme un acajou
 Du sommeil et du matin et d'elle-même Et de toute sa vie qui ne se compte
 Que par matinées, aubes éclatantes,
 Cascades, sommeils,
 Nuits vivantes.

Elle est riche,
 Même si elle tend la main
 Et doit dormir au frais matin
 Dans sa robe crottée

Sur un lit de désert.

Procès-Verbal

La marquise de Saperlipopette
 Aime la plume et le crépuscule
 Et les larmes qu'on imite si bien avec de la glycerine.
 Aime le mou, le flou, le doux, le bon goût
 Chère marquise de Saperlipopette.
 La marquise de Saperlipopette chante à ravir
 Et roucoule que je ne vous dis que ça.
 Le chant du cygne.
 Mes sels, des roses, des glaïeuls
 Etc. etc. etc.
 Chère marquise de Saperlipopette
 Si vous saviez comme je vous em...

Dans mon verre

Dans mon verre que fais-tu petite girafe ?
 Girafe à vin
 Girafe à brise
 Girafe à saveur de lait et de feuilles vertes
 Dans quel désert es-tu perdue ?
 Oui, c'est le désert que je bois dans mon verre
 un désert aride et plus mort que des ossements
 un désert sans vie, sans air, sans astres
 Un vrai désert de fin du monde
 Comment as-tu pu te perdre dans ce lieu loin de tout abîme et de toutes frontières
 Girafe girafe petite girafe à vin
 Mais quelle fortune t'a conduite sous ma plume ?
 Car je ferai de ce désert
 de ce désert bu dans mon verre
 une ardente oasis
 une campagne pleine du murmure des sources et de celui des arbres
 un lieu de gazon et de fleurs
 De fruits juteux écartelés et saignant un sang parfumé
 Je le fertiliserai ce désert
 De toutes les fleurs de mon immense amour pour la vie.

Carrefour

Il y a dans ce carrefour une atmosphère de souvenirs, de rencontres, de faits étranges absurdes et très importants
 L'orange et le vert fleurissent les vitrines du pharmacien
 Les inscriptions d'email se lisent sur les vitres du café
 La chanson du passant est la même qu'ailleurs
 Le réverbère le même
 Les maisons pareilles à tant d'autres
 Mêmes pavés
 Mêmes trottoirs

Même ciel
 Et pourtant beaucoup s'arrêtent en cet endroit
 Beaucoup semblent y trouver l'odeur de leur propre corps
 Et le parfum d'amours révolues
 Irrémédiablement enfouis dans un oubli tortueux.

Calixto

A S'ENDORMIR A LA LÉGÈRE,
 AU BRUIT DES SOURCES, SOUS LE CIEL,
 RÊVANT AU RYTHME PLANÉTAIRE,
 ON PLONGE, GISANT, DANS LA TERRE
 ET SI JAMAIS RÊVE AU RÉEL
 RÉVÉLA SECRET OU MYSTÈRE
 C'EST EN DORMANT AU BRUIT DBS EAUX
 ET DU VENT FERMANT SES CISEAUX.

A S'ENDORMIR A LA LÉGÈRE,
 SUR LA TERRE, DANS QUEL FOUILLIS,
 TERRIENS, SOMBREZ-VOUS ? LA FOUGÈRE
 S'ÉCROULE EN PANIERS DE LINGÈRE
 DANS UNE ARMOIRE DE TAILLIS
 BRODÉS DE SOIE OÙ S'EXAGÈRE
 LA LUMIÈRE, HORS DU MANTEAU,
 DE TA CHAIR, NYMPHE CALIXTO.

Hors du manteau, la lumière
 De ta chair, nymphe Calixto,
 En pleine étoile se libère
 Du clair de jour et nous éclaire
 Tard ou, suivant la saison, tôt.
 Mais qu'importe si l'on préfère,
 Jailli du manteau de ta chair,
 Ton coeur lui-même sombre et clair.

Que l'éclair sombre sur les rives
 Où ta chair décline un couchant
 Érotique au ciel où s'inscrivent
 Nord, Sud, Est, Ouest et leurs dérives
 Et les ourses qui dans ce champ
 Vont brouter des herbes cursives,
 Aurores, nuages, lueurs
 Et boire aux rêves les sueurs.

C'est l'heure où les robes s'écroulent,
 Où les cuisses, le ventre rond,
 Un sourire sous la cagoule,
 Les hanches, la croupe qui roule
 Vigne promise au vigneron,
 Au bain de la nuit qui s'écoule
 S'abandonnent dans les baisers
 Et s'irritent pour s'apaiser.

Avec des femmes que j'ignore,
 Ô mes amis d'Outre-Océan,
 Sous un plafond de météores
 Vous déterrez la mandragore.
 Je suis toujours du même clan,
 Je guette au même sémaphore,
 Nymphé prétexte, Calixto,
 Le prochain signal de morte-eau.

Que ton chariot, avec ses roues,
 Ne puisse franchir l'horizon,
 Ou qu'Artémis, le vent en proue,
 Te rencontre en ourse garoue
 Et t'ajoute à ses venaisons,
 Que ton sang colore la boue
 Avec celui, ô libation,
 Du fruit de ta parturition

Au ciel des couches solitaires
 Enfantant des rêves de feu
 Ou de glace ou sentant la terre.
 Sur les étreintes adultères,
 Sur l'équivoque et sur le jeu
 Dessinant ton quadrilatère,
 Tu es froide comme le Nord,
 Nymphé en peine, vaisseau sans port.

Depuis longtemps tu fais la bête
 Mais la belle est sous le manteau,
 Ainsi dans le poisson l'arête,
 Ainsi sous ta chair le squelette
 Sur quoi se brise le couteau,
 Ainsi la pensée en ta tête,
 Le souvenir, le voeu, l'espoir,
 La lumière pour mieux voir.

Et de même sous le langage
 Se dissimulent maints secrets.
 La toute belle en ses bagages
 Cache l'étoile aux bons présages
 Et le prisonnier aux aguets,
 Rêve de belle et de voyages
 Comme aux jours de la nef Argo
 Dont les marins parlaient argot.

Au rif d'abord, sans qui les châsses
 N'auraient plus que dalle à bigler
 Et seraient creuses comme un glasse
 Lorsque le siffleur en a clâsse,
 Au rif d'abord, la bonne clé
 Ouvrant les lourdes pour la câsse,
 Au rif d'abord, donnons condé
 Pour cronir ceux qui sont ladé.

A la tardé, dans le silence,
 Amis, c'est pallas d'esgourder
 A la source, bonir la lance.

A la tardé, pourtant méfiance
 Car elle peut tout inonder
 Tout estourbir dans sa violence.
 Ah ! Que la lance à la tardé
 Maccabe ceux qui sont ladé.

Pour escoffier ces yeux de bronze,
 Que l'air se frime en pur cambouis
 Avant qu'ils prennent le train onze.
 Et qu'il les sale et les déronce,
 Les entubant jusqu'aux ribouis,
 Jusqu'au battant, jusqu'aux engonces !
 Qu'il soit bléchard et débridé
 Pour pourrir ceux qui sont ladé.

Quant au bouzin, quant à la crotte
 Qui pavoise et fait son persil,
 Lorsque la moulana bagotte
 A fond de baba sur les mottes,
 Que son bide en soit bien farci,
 Et que jamais ils n'en déhottent.
 Qu'elle soit un Bagneux fadé
 Pour saper ceux qui sont ladé !

La grande borgne est loucedoque !
 C'est encor marre pour leur blot
 Lorsque, mettant les loucepoques,
 Ils chialeront la lousseroque
 De les assister au pajot
 Tant ils auront la loussefroque
 De voir les largues en pétard
 A labactem les passer dar.

Notre sorgue à nous sera douce,
 Toute au béguin, toute aux bécots.
 Sans gaffer rien, même la rousse,
 Nous pioncerons jusqu'à plus pousse.
 Même n'ayant qu'un monaco
 Nous le piccolerons sans frousse
 Tandis que les vers de sapin
 Leur boufferont châsses et tarin.

Mais plus vif que rif, air, bouzin, lance
 Feront les pognes des butteurs
 Pour liquider la connivence
 Et le sapement en instance.
 C'est le boniment des lutteurs
 Le cri des piafs, le jour de danse
 Le coup de bambou au château,
 C'est du billard, c'est du gâteau.

Mais toi Calixto la grande ourse
 N'aurais-tu pas largué ton bled ?
 Icicaille à tes grandes ourses,
 Le raisiné cascade à sources
 Rien n'est plus droit, tout est en Z.
 Comme des faisans à la Bourse,

Les demi-sels se croient des mecs.
Mektoub ! un jour ils l'auront sec.

Car le trèpe est toujours le trèpe,
Il la boucle et prend ses biftons
Pour régler leur compte à ces crêpes,
Visant leur mesure de crêpe
Pour le jour de la Saint-Bâton.
Elle n'est pas folle la guêpe
Qui, dans la noye, ô Calixto
Entrave ce jour pour bientôt.

Les clignotantes dans la sorgue
En attendant font leur tapin,
Le bourguignon fait ronfler l'orgue
Pendant que se bourre la morgue,
Le piaf des bois gouale aux lapins
Et le piscaille à pleines forgues
Ripe en fusant dans les coinstos
Où le flot frise et fait château.

Dans l'allée où la nuit s'épaissit sous les chênes
Le pas lent d'un cheval retentit et, parfois
S'attarde. Un son de cor s'efface dans la plaine
Et les arbres jumeaux grincent de tous leur bois
Comme le brodequin qu'aux mises en géhenne
On serrait sur le pied d'un captif aux abois.
Chambre ardente, réveils quand les hommes de peine
Chargent douze fusils pour outrager les lois.

Dans l'allée, à travers les feuilles de Septembre,
Je vois briller des noeuds d'étoiles à tes membres
Comme des feux de quart sur le pont des bateaux.

J'entends chanter un chant de meurtre et de torture
Par la coque et la barre et le bruit des mâtures
Imite un brodequin faisant craquer des os.

Par les arbres brisée en ténébreuse écume
La nuit connaît une agonie et sa fureur
Se transforme en cyclone où la flamme s'allume,
D'où le vent est absent, où le calme est terreur.

Tout est silence alors. La nébuleuse fume
Au trépied d'un destin convoité par la peur,
Le feu danse et, déjà, le marteau sur l'enclume
Attend le forgeron pour le dernier labeur.

Un milliard d'êtres souhaitaient voir ce spectacle
Et voici qu'en la nuit, où les constellations
Se rangent sans erreur en forme de pentacles,

Tout s'accomplit tandis que tout dort, homme ou femme;
Ah ! que le jour se lève à la fin de l'action
Et je leur montrerai les vestiges du drame.

L'aube à la fin s'enfuit d'une cruche brisée
 Quand tu trébuches, Calixto, et ta lanterne
 Change et le paysage, avec lui-même, alterne
 Révélant des tessons sur la terre baisée.

Tes baisers Calixto dans la vague alizée
 Sont roulés et polis et tes yeux dans leur cerne
 Sombrent à fond de larme et ton regard en berne
 N'atteint plus ton reflet sur la mer apaisée.

Ourse, rejoins, c'est l'heure, une tanière obscure
 A force de soleil et, courbant l'encolure,
 Continue, invisible, à marcher par les airs.

On entendra pourtant tes râles et tes plaintes
 Dans la vie où s'embrouille un fil de labyrinthe :
 Écoutez Calixto rugir dans son désert.

Que fureur soit ton cri ! Les laves et les neiges
 Se mêlent dans ce coeur vomissant les rayons,
 Les dents mordant la langue et tranchant le bâillon
 Plus dures qu'à ta chair les mâchoires du piège.

Et tournant et ruant autour de ton manège,
 Soleil d'algèbre et son moyeu de tourbillons
 Et tire et brise et scelle un à un les maillons
 D'une chaîne enserrant les membres du cortège.

Râle, à quoi bon les cris, la bave et le salpêtre
 Un sommeil de mangeaille et de pourpre renaître
 Tu, vous, les autres, nous, clames, clamez, clamons,

Trois serpents plein la gueule et l'averse d'ordure
 Qui tombe sur tes yeux et dans ta chevelure.
 Le jour qui t'effaça disperse les démons.

Cesse, ô Calixto, de crier qu'un ciel, ce ciel, est ton exil
 Loin de l'amant olympien, celui qui ouvrit ta tunique.
 (Car tu en as fait de belles sur terre aux jours de ton avril
 Avant de sentir dans ta chair, non la chair, mais la flèche antique)
 Un pape ou deux, à l'opposé, au dernier jour de la semaine,
 Cherchent au fond des catacombes le chemin de ton domaine.

La belle engeance de tomber dans des abîmes de ténèbres
 Que le vin, lui-même banni, ne peut briser à coups de trique.
 Bel avantage ! renoncer à l'ivresse de ton algèbre
 Si on ne la retrouve, ô Calixto, dans le fond des barriques.
 Ah ! que le destin nous préserve toujours du pain sans levain,
 Des nuits sans rêves, des ciels sans astres et des caves sans vin.

Mais ris, ô Calixto, de celui qui espère après sa mort
 Retrouver le souvenir de ses amours avec sa conscience :
 Autant enterrer le cheval avec sa bride, avec son mors,
 Et cependant la mort ainsi ne sera que nuit et silence.
 Le système du monde et la morale ont chacun leur ornière,

Crimes ou vertus, rien d'humain ne change ton itinéraire.

N'attendre rien ni châtement, ni récompense ici ou là
Et que ce là, soit haut ou bas, ait la vertu de plumer les ailes
Afin de retrouver, sous son travesti d'ange à falbalas,
Avec la volupté, sa chair et son sourire de femelle
Et la liberté sans laquelle il n'y a pas de vertu qui tienne.
Mais, Calixto, tout cela n'appartient qu'à la raison humaine.

Et s'il est une cause au tourbillon d'étoiles et d'atomes
Éparpillés dans ce que nous savons d'un récent univers,
Cause peut-être morte, ensevelie au fond de tant de psaumes,
Ressemble-t-elle à notre image ? a-t-elle aussi squelette et chair,
Non, sans doute mais, si elle est, elle est indifférente à nous,
A nos vertus et à nos lois. Époussetez donc vos genoux !

Captive d'un paysage en perpétuelle dégradation
C'est au chant des oiseaux, c'est au chant des moissons et des fontaines
Que se tisse autour de ton corps cette robe de permission
Qui t'habille à minuit et qui sonne et tinte comme des chaînes
Froide comme le nord, chaude comme la mort, longue comme elle,
Que nous dégrafons, Calixto, dans un rêve au tien parallèle.

Et nous-mêmes, captifs de ce même univers et de sa chute,
Même à sourire, condamnés, de tout ce que nous ignorons,
Nous sourirons à l'ange avec lequel nous entamons la lutte,
Ange fantôme, ange illusoire, ange menteur et fanfaron
Qui, sans doute, vaincra mais qui ne connaîtra pas le laurier
Tant une minute de vie a triomphé du meurtrier.

Qu'il soit donc le cadavre bête, à la main gardant le couteau
Sur quoi la rouille, avec le sang, compose un visage et son masque,
Le sphinx à tête d'âne et muet, abandonné sur un coteau,
Carcasse d'un épouvantail qui s'incline dans la bourrasque.
N'y touchez pas, les vers eux seuls lui donnent vie et feu et cendre;
Il ne s'anime que si nous tentons, contre eux, de le défendre.
Surtout taisez-vous ! Lui parler serait bêtise et temps perdu
Mais, dans l'empreinte pleine d'eau de son pied dans la terre molle,
Par ton image, Calixto, comme un oeil le ciel est fendu.
L'oiseau vient boire à la fois l'ombre et la lumière en sa corolle,
Le dernier relent des charniers le vent l'emporte et le disperse,
Le sol palpite comme un ventre et pressent la prochaine averse.

Tu viens au labyrinthe où les ombres s'égarent
Graver sur les parois la frise d'un passé
Où la vie et le rêve et l'oubli, espacés
Par les nuits, revivront en symboles bizarres.

Je viens au labyrinthe où, plus gros qu'une amarre,
Se noua le vieux fil avant de se casser.
Ses deux bouts sur le sol roulent sans se lasser
Tout se tait, mais je sens naître au loin la fanfare.

Tu viens au labyrinthe et, d'un pas sans défaut,
Du seuil au seuil tu vas, tu passes sans assaut,
Ton être se dissout dans sa propre légende.

Je viens au labyrinthe oublier mes cinq sens.
 J'ai choisi le courant sans en choisir le sens.
 La fanfare s'éteint avant que je l'entende.

Sur le bord de l'abîme où tu vas disparaître,
 Contemple encore la rose, écoute la chanson
 Qu'autrefois tu chantaïs au seuil de ta maison
 Vis encore un instant consenti à ton être.

Et puis tu rejoindras dans l'oubli tes ancêtres,
 Ô passante ! Et passée avec tant de saisons
 Tu te perdras dans la planète et ses moissons.
 Ne va pas espérer pourtant un jour, renaître.

Une étoile filante, au fond des temps, rejoint
 Maintes lueurs, maints crépuscules et maints points
 Du jour au bord d'un fleuve où tu te désappris.

La matière est, en toi, consciente d'elle-même,
 Au loin l'écho se tait qui répétait « je t'aime »
 Et le pur mouvement n'émeut plus nul esprit.

Abandonnons à toi, rivière,
 De nous, l'infidèle reflet
 Que tu laves, que tu lacères,
 A qui tu restes étrangère
 Et que tu laisses aux galets.
 A s'endormir à la légère,
 Nous rejoindrons ce faux portrait
 Qui nous ressemble trait pour trait.

Baignant nos pieds, voici la Saône
 Voici des ponts, voici du vent,
 Voici Lyon et voici le Rhône,
 Voici la lune sur son trône
 Qui, dans son palais du Levant,
 Éteint les torches aux pylônes
 Pour mieux attirer Don Juan
 A l'aisselle du confluent.

Car cette nuit est nuit de noces.
 De par le monde on boit du vin,
 On entend des bruits de carrosses
 Et des aboiements de molosses
 Au fond des bois et des ravins.
 L'or qui tintait pour le négoce
 Met le reflet des chandeliers
 Au cou des femmes, en colliers.

Un couple, sous le ciel, s'épouse.
 Bien loin, dans un lieu très secret,
 Des violons, sur les pelouses,
 Font pleurer des femmes jalouses
 Et chacun boit, mais nul ne sait
 Pour qui les heures de nuit cousent
 Un trousseau de fièvre et d'amour

Et le linceul du petit jour.

On dit qu'en grand mystère, à minuit, près d'une source
 Un jeune homme de pleines vertus
 Va dévêtir une jeune fille dont la grâce et la pudeur égalent l'ardeur de volupté;
 On dit qu'un couple, au matin, sera réveillé
 Par l'odeur de la forêt et le chant des oiseaux;
 On dit qu'ils vivront longtemps une inaltérable jeunesse.
 On dit qu'ils seront le couple parfait,
 Que la femme enfantera, dans la joie, des enfants à leur image,
 On dit que leur bonheur ne cédera pas à l'ennui, ni leur désir à la lassitude,
 On dit qu'on aurait voulu naître d'un tel père et d'une telle mère
 Et vivre les années qui suivront cette noce,
 On dit, mais on n'est pas certain, qu'ils ont, à l'instant, échangé leur premier baiser.
 On dit, et de cela on est sûr, qu'ils sont les enfants de la terre
 Que leurs vertus, leurs pensées et leurs désirs ignorent tout ce qui n'est pas la terre,
 Qu'ils goûteront sans danger à tous les fruits.
 Et, toi, Calixto, étoile de la terre, à peine visible dans la lumière,
 Tu continues à servir de repère sur notre route certaine vers un but lointain.
 Mais le regard que nous portons sur toi s'envole et rompt le fil qui devrait t'attacher à nous et nous à toi.

Mais tu te trisses, tu décarres
 Et dans la boîte à réfléchir
 La der des noyes, malabare,
 Remet du noir et plus que mare
 Nous corne qu'il faut dégauchir.
 Minute ! à la dernière gare
 Le dur attendra mézigo :
 Signé « Canrobert » ou « Gigot ».

A revivre tous les naufrages
 Pour en être sauvé toujours
 Par la vague même et l'orage,
 Tel atteignit un paysage
 Au-delà des nuits et des jours.
 C'était le domaine des sages,
 Il en donna la clé aux fous
 Pour chercher un lieu sans verrous.

A s'endormir à la légère,
 Ô lumière, ô Calixto,
 Il prit la route buissonnière
 Vers un réveil qui le libère
 Autant des ports que des bateaux.
 A s'endormir à la légère,
 En retrouvant la pesanteur
 Il retrouva son créateur,

A s'endormir à la légère :
 La terre et, seulement, la terre...

(septembre 1943)

A René Crevel

Je suis passé dans une rue étrange
où des enfants blonds compissaient leurs langes.

A la porte d'un restaurant un écriteau était collé:

ICI ON PEUT APPORTER SON MANGER

A la porte d'un hotel meublé
un écriteau était collé:

ICI ON PEUT APPORTER SON AMOUR

Point du jour

Le trois nivôse an II de la République Roger se dressa sur son lit. Des têtes de nègres mugissaient sur les fleuves et l'on suspendait le clergé français par les pieds aux lampadaires de l'avenue de l'Opéra.

Debout Roger s'écria :

« Je m'appelle Robert Desnos la plume au vent c'est la honte des femmes fécondées. Écoutez écoutez la Marseillaise qui porte vers les frontières un petit peu de vinaigre et du feu central.

Allons Patrie mort des enfants
L'arrivée n'est pas la gloire
des tyrans que tu baisses
au front levé des étendards
Marchons marchons
Que du sillon sorte le sang. »

Trois caméristes lui passèrent sa chemise, son fin caleçon de soie sa veste de velours à côtes, son casque, son sabre, ses allumettes, son mouchoir et un petit drapeau en cas de grand besoin. Quand il fut prêt il fit à l'historien habituel de sa famille la sanglante histoire transcrite ci-après.

« Volontaire de l'an II je suis monté sur l'estrade dressée place de la Révolution. Des messieurs en redingote s'y tenaient enrubannés de soie tricolore comme des moutons de comice agricole. Un petit vieux en avait fait des papillotes. Les autres s'étaient contentés d'orner leurs oreilles pour réparer l'irréparable surdité de leur sexe. Un tambour battait sinistrement au bas des marches. Sur un calicot on lisait « La Patrie est en danger ». C'est alors que devant la marche triomphale de l'ennemi, de l'ennemi abhorré, détrousseur de filles et voleur de pendules, de l'ennemi dont le ventre était Brunswick et la tête Goethe, c'est alors que les jeunes gens de seize ans et les vieillards se disputèrent la gloire de marcher vers un honorable trépas. Les campagnes alors étaient parsemées de drapeaux.

Au bas des marches ronflaient les tambours. Les pères et les fils, les larmes aux yeux, à l'idée de la patrie relevaient leurs pantalons longs jusqu'au-dessus des genoux et ils montaient vers les vieillards. Ceux-ci leur donnaient des livres reliés de toile rouge et dorés sur tranche, des couronnes de lauriers en papier doré, des livrets de caisse d'épargne. De joie la populace s'enivrait dans les faubourgs. Mais moi ma couronne sur la tête, mon livret de caisse d'épargne dans ma poche, je me cachais pour lire le livre qu'on m'avait donné.

Le titre était « Sauve qui peut. »

« Un jour, commençait l'auteur, je rencontrai sur une route :une femme merveilleuse elle avait des seins de poissons et ses yeux murmuraient à l'âme des choses impondérables. Mon père que ce commerce intriguait, dépensa sa fortune à provoquer des accidents de chemin de fer pour causer la mort de la belle inconnue. Peine perdue ils s'épousèrent et leur fils, fils de ma maîtresse fut spécialement dressé par un orang-outang à repriser mes chaussettes et à provoquer des courts-circuits buccaux dans mon individu... »

J'aurais continué cette poétique lecture si Robespierre n'avait posé sa main sur mon épaule. Nous étions sur une colline. Il me montra l'oeuvre de la Guillotine. Quatre cent mille têtes jonchaient les marais. Des femmes leur

suçaient la cervelle. Fou de joie à ce spectacle j'embrassai Robespierre. Il posa sur moi un long regard triste et doux, m'étreignit sur sa poitrine et, avant de se dissoudre en fumée odorante de cigarette anglaise il me dit:

« Tu t'appelleras Danger de mort. »

24.7.22

La plateforme dominait la ville

« Si elles tissent, les fils de leurs toiles doivent avoir l'épaisseur d'un câble. » --Ne bougeons pas -- La porte est fermée. Leurs pattes molles molles et velues passent sous le chambranle. Elles vont barricader le corridor. Il est toujours minuit sur l'herbe verte et dans ses jupons jaunes une fille de dix-huit ans se déshabille au clair d'un lampadaire électrique: Les agents se promènent comme des mouches dans ma ville natale. Les araignées! Les araignées, ah! ah! nous sommes douze comme les heures et les oeufs douze comme les cerises dans l'assiette de ma bien belle douze comme les apôtres. Il est deux heures il est deux heures cinq, dix, le quart ah! ah! malgré verrou et chaînes voici l'araignée géante. Cette araignée avait deux mètres de haut, elle ouvrit sans difficulté la porte barricadée et entra. Elle prit l'un des hommes et l'emmena. On entendit le bruit de ses pas s'éloigner comme quatre hommes. Elle avait deux mètres de haut.

Les onze qui restaient devant la porte ouverte contemplèrent longtemps le corridor obscur qui les fascinait puis ils refermèrent la porte et la clouèrent. A trois heures un quart une autre araignée géante entra et ainsi en fut-il à tous les quarts passés chaque heure. Les trois qui restaient à 10 heures 20 laissèrent la porte ouverte à quoi bon de solides geôliers gardaient les issues ou plus frétilantes que des sardines les terreurs jouaient à la manille aux enchères. Une demi-douzaine de mains sur une table simulent une bataille de l'empire. Nous en avons vu de pareilles de tous temps.

Et cela se passait dans une petite maison blanche et rouge, entourée de barrières blanches dans des champs plus verts que le vert-de-gris des cuivres déterrés. Le ciel bleu devait son intensité à une poussière jaune qui lui aussi le verdissait. Les tumulus pesants étaient jaunes. Et depuis trois jours les araignées cernaient la maison. Une à une elles entraient d'heure en heure et prenaient un homme et lui suçaient les parties molles. Elles se reposaient après comme de grands carrosses sur le gazon tragique. De chacun de ces corps le sang en se répandant traçait un dessin bizarre et rigoureusement géométrique. Au flanc d'un coteau à l'horizon de beaux hommes vêtus de blanc de belles jeunes filles vêtues de blanc jouaient au tennis avec des balles noires et brillantes. On entendait leur voix par instant: « Play! » « Out! » ... « Ready? ». Un chemin de fer au loin passait en poussant son cri. Sa fumée jaune mettait une queue aux tumulus. Au troisième wagon une portière ouverte battait de l'aile. On apercevait l'intérieur du compartiment. Sur les banquettes reposaient un joli chapeau de femme orné d'une aigrette pleureuse et une paire de bas neufs. Puis de nouveau la verdure rejetait un peu de fumée. Play! Out! Ready.

Dans un remorqueur, sur la Seine, passaient les animaux du désert. L'heure était écoulée; une araignée rentrait dans la maison pour son funeste repas.

L'un des trois derniers retira son veston et sa chemise. Play! Out! Ready! Il n'avait pas de poils sur la poitrine et les deux autres l'imitèrent.

Ma chère belle murmurait le jeune homme dans le bar. Elle lui passa le bras autour du cou et ils burent au même verre. L'orchestre jouait: les verres cliquetaient. Amour amour tu uniras ces jeunes corps qui deviendront corps. Ces lèvres gourmandes de confitures et de fumée odorante. Car le tabac est atmosphère d'amour. Prends-les, amour petit cube de verre, et mène-les jusqu'à la rivière. Ils se baigneront nus face à face. Toutes les amirautés célestes battent pavillon à ton étoile. Cependant mon vocabulaire est pauvre quand je parle aux femmes. Un moustique plane très haut au-dessus de moi et fait plus d'ombre qu'un vautour géant, toute ma personne en est noyée. C'est l'ombre qui m'entraîne aux souterrains avec des pressions de doigts engageants et qui, coupant ses cheveux attire sur mes pas les poux horribles dont les cadavres perdus en pleins champs sans gardien sentent la lancinante caresse et le baiser desséché, afin que, montant jusqu'à ma propre chevelure, ils ne me contraignent à devenir pour moi-même un féroce guerrier selon les usages traditionnels des ancas et des commanches.

La rivalité du corbeau et de la femme à qui l'on a coupé les ailes

HISTOIRE DE 1923

histoire de mon coeur
 frais comme une rose
 les frissons qui parcourent
 le réseau infranchissable
 (et je connais peu de choses
 aussi tenues sauf le
 tissu de votre robe) des
 regards
 à peu d'intervalle de temps
 Dans une rue proche
 Le beau militaire quotidien
 s'habille en curé
 pour charmer les réverbères
 Voici venir le temps où les colonies
 flamberont comme autant
 de cristaux solitaires
 la manière de véhiculer
 l'amour mondial
 changera mais en pure
 perte
 Je vous dis ces choses
 machine à coudre le silence
 et le temps
 Mais quand le soleil se
 lèvera
 Vous ne pourrez que dire
 il est mort.

* * * * *

La dissection des crânes
 La vivisection des cerveaux
 Le partage des viscères
 La solution des pensées
 Le secret des énigmes
 Le chloroforme des morts
 Les vaccins du rêve
 Les ampoules à cauchemar
 Les ventouses à idéal
 Et le grand service de l'enterrement des vivants
 Le laborat à ressusciter
 La table des morsures
 L'oreiller des moralistes
 L'édredon des dieux
 Le sommier sans soupirs
 L'affûtage des scalpels à pensées
 La meule à souvenirs et la lime à voluptés.

Champs des barbares

Moi barbare arrêté au bord des mers occidentales voici ce que j'ai vu !
 Des arcs-en-ciel mouraient parmi les étoiles d'araignées
 Et sur une route il y avait des traces de pas
 Je voyais le soleil mourir parmi les flots qui sont à l'ouest d'ici et à l'est de mon pays
 mon amour et mon coeur étaient de grands oiseaux qui
 volaient parmi une multitude d 'astres
 Et je mourais ô idéal à l'heure où cela plaisait
 à moi
 et à l'amour
 les flots en reculant sans cesse sur les dunes découvraient des monceaux
 d'ossements que le soleil fendu comme un oeil que l'on crève ou
 comme une bouteille d'encre brisée
 rendaient pareil à ces flacons si jolis aux devantures des parfumeurs
 moi je suis l'homme rouge et nu qui sort sa verge devant
 les femmes
 et la cache dans l'amour et devant lui
 adieu bateaux pêcheurs partis pour l'occident
 vous tournerez sans cesse
 sans me rejoindre et peut-être
 ô regards vous reflétez-vous encore dans ces mers occidentales
 Devant lesquelles moi barbare je me suis arrêté
 Le soleil pareil à du sable qu'on brûle
 à minuit dans une sablière
 avec des caillots de sang et des cheveux de cette femme
 de cette fameuse femme vous savez
 La femme vous savez, moi barbare, m'a séduite
 Et civilisé, aux pieds nickelés
 aux dents d'or
 je suis reflets parmi les rayons de fer et d'acier
 et j'ai vu. J'ai vu mourir les astres dans mes ongles
 La félicité non pareille, la femme que vous savez, mourir
 dans mes ongles
 Et peut-être en dépit des flots reculant sans cesse devant
 les cimetières
 ô pilote perdu dans ces mers d'occident
 êtes-vous des oiseaux morts depuis des siècles
 et dont le squelette bat sinistrement l'air
 répercuté par les échos
 tandis que l'oiseleur se dessèche à tendre ses rets.

La rose au bord du mur

Eh quoi ? Déjà toi pareille aux herbes qui se penchent
 pareille aux vents qui se dispersent
 pareille à la merveille et à l'habitude
 J'ai mis ce matin même un peu de boue à ma boutonnière. Un peu de boue
 et que l'eau qui murmure se taise.
 Je vous jure que cette eau m'empêchera de parler et peut-être de vivre
 L'eau liquide qui glisse entre les doigts comme un drapeau

Je ne crois pas aux liquides ni aux drapeaux
 mais à l'héliotrope qui tourne avec le soleil et la silénotrope qui tourne
 avec la lune
 Qu'ai-je fait
 Le verre se brise quand je parais
 Réparez vos devantures et vos glaces ô boutiques
 Un fleuve une main un fleuve une main et je pars avec mes deux yeux
 et mes deux mains
 Serrures mots imbéciles et plus imbéciles encore les clefs
 Il n'y a pas de porte pour moi
 Un astre né le jour de mort se reflète dans les verres démontés
 Je crois que tout est fini et cela commence
 Un jour près de sept gares je rencontrai le scorpion mâle et le papillon
 Ils ne me dirent que minuit
 sur un ton lointain
 un ton lointain de connivence
 Suis-je l'auteur de minuit et celui de la terre
 adriatique ou polaire peu importe
 J'ai mis de beaux souliers de glace
 Un coeur de soleil et de mercure
 Le capitaine du bateau pirate salue de la main le ciel proche
 On tend déjà le drap noir sur ma porte
 ma clef n'ira plus dans ma serrure
 ni vos regards jusqu'à mon coeur
 Je suis déjà l'océan
 Et peut-être même le ciel
 boulevard du crime
 Étonnantes forêts de la nuit blanche
 et chaude au contraire du pôle
 dans quels sentiers perds-tu mes pas ?
 Je souris
 La glace fond et je disparaissais au travers des images successives
 Le coup final le coup fatal me surprend en plein sommeil
 Le peuple accourt en vêtement de fleurs
 Bataille de fleurs sur les tombeaux vous n'êtes que peu de
 nuages dans un ciel d'été
 L'océan la fleur et le cri du coeur
 au loin
 voici voici voici le murmure des vitres brisées
 déjà et brisées à nouveau sous les pas !

capucines

capucines

Les capucines étaient de jolies femmes

Les capucines

ô mort ô oiseaux

ô amour

la femme que vous savez

la femme que vous ne savez pas

La femme que je sais

que moi seul je sais

Un conte

Le petit poucet perd une multitude de clefs dans le sentier ténébreux de la forêt
 Voilà pourquoi tant de portes se ferment
 Pourquoi votre porte est fermée
 Frappe à la porte à la fenêtre
 Une lueur se promène de la cave au grenier
 On entend le souffle de votre sommeil
 Êtes-vous prisonnière dans votre maison ?
 Les ténèbres de la forêt ne vous appellent-elles pas ?
 La clef des champs est perdue
 alors forcez la serrure
 Réveillez-vous
 Ne respirez plus si tranquillement
 Mais surtout
 surtout éteignez cette lumière
 qui se promène quand vous dormez
 qui se promène de la cave au grenier

Sur la route

Sur la route parfois on rencontre des vignes
 Dont les raisins mûris sont à portée de main
 qu'ils sont bons ! Et partons où serons-nous demain ?
 Car la feuille ressemble à la main par les lignes.
 Mais chérissons le vin où se lisent les signes
 sacrés de la jeunesse et des désirs humains
 Le verre est bu, partons reprenons le chemin
 qui naît au chant du coq et meurt au chant du cygne
 Il reste cependant l'empreinte de nos verres
 sur la nappe tracée. Aux mains des lavandières
 La tache partira bientôt au fil de l'eau.
 ainsi vont les serments belle fille qui chantes
 Pour trinquer à plaisir en l'honneur des méchantes
 Remplissez notre verre aux bondes des tonneaux

Dans un petit bateau

Dans un petit bateau
 Une petite dame
 Un petit matelot
 Tient les petites rames
 Ils s'en vont voyager
 Sur un ruisseau tranquille
 Sous un ciel passager
 Et dormir dans une île
 C'est aujourd'hui Dimanche
 Il fait bon s'amuser
 Se tenir part la hanche

Échanger des baisers
 C'est ça la belle vie
 Dimanche au bord de l'eau
 Heureux ceux qui envient
 Le petit matelot

Le canapé de Paméla

Le canapé de Paméla
 Le Panapé de Caméla
 Le Panala de Camépé

Est un beau canaquois
 Est un nabeau est un naquois
 Charmante Panapé
 Charmante Paméla
 Le charme de Paméla
 Le charme du canapé
 Il est passé par ici
 Il repassera par là
 C'est un nabeau c'est un naquois
 Charmante Paméla
 Délicieux canapé

Ma sirène

Ma sirène est bleue comme les veines où elle nage
 Pour l'instant elle dort sur la nacre
 Et sur l'océan que je crée pour elle
 Elle peut visiter les grottes magiques des îles saugrenues
 Là des oiseaux très bêtes
 conversent avec des crocodiles qui n'en finissent plus
 Et les oiseaux très bêtes volent au-dessus de la sirène bleue
 Les crocodiles retournent à leur boire
 Et l'île n'en revient pas
 ne revient pas d'où elle se trouve
 où ma sirène et moi nous l'avons oubliée
 Ma sirène a des étoiles très belles dans son ciel
 Des étoiles blondes aux yeux noirs
 Des étoiles rousses aux dents étincelantes
 et des étoiles brunes aux beaux seins
 Chaque nuit trois par trois
 alternant la couleur de leurs cheveux
 Ces étoiles visitent ma sirène
 Cela fait beaucoup d'allées et venues dans le ciel
 Mais le ciel de ma sirène n'est pas un ciel ordinaire...

Ma sirène a sept bateaux sur son océan
 Lundi Mardi Mercredi Jeudi Vendredi
 Samedi et Dimanche
 Les uns à vapeur les autres à voiles
 Les uns rapides les autres lents

Mais tous beaux mais tous charmants
avec des marins connaissant leur métier

Ma sirène a des savons de toutes formes et de toutes couleurs

C'est pour laver sa jolie peau

Ma sirène a beaucoup de savons

L'un pour les mains

L'autre pour les pieds

Un pour hier

Un pour demain

Un pour chacun des yeux

Et celui-là pour sa queue d'écailles

Et cet autre pour les cheveux

Et encore un pour son ventre

Et encore un pour ses reins.

Ma sirène ne chante que pour moi

J'ai beau dire à mes amis de l'écouter

Personne ne l'entendit jamais

Excepté un, un seul

Mais bien qu'il ait l'air sincère

Je me méfie car il peut être menteur

Bonjour bonsoir

Il est nuit sois la flamme

Et la rougeur qui colore les nuages

Bonjour monsieur Bonsoir Madame

Vous ne paraissez pas votre âge

Qu'importe si vos étreintes

Font saigner les astres jumeaux

Qu'importe si ta face est peinte

si le givre brille aux rameaux

De granit ou de marbre

Votre âge paraîtra

Et l'ombre des grands arbres

sur vos tombeaux se promènera.

Le poisson sans-souci

Le poisson sans-souci

Vous dit bonjour vous dit bonsoir

Ah! qu'il est doux qu'il est poli

Le poisson sans-souci.

Il ne craint pas le mois d'avril

Et c'est tant pis pour le pêcheur

Adieu l'appât adieu le fil

Et le poisson cuit dans le beurre.

Quand il prend son apéritif

à Conflans Suresnes ou Charenton

Les remorqueurs brûlant le charbon de Cardiff

Ne dérangeront pas ce buveur de bon ton.

Car il a voyagé dans des tuyaux de plomb
 Avant de s'endormir sur des pierres d'évier
 Où l'eau des robinets chante pour le bercer
 Car il a voyagé aussi dans des flacons
 Que les courants portaient vers des rives désertes
 Avec l'adieu d'un naufragé à ses amis.

Le poisson sans-souci
 Qui dit bonjour qui dit bonsoir
 Ah ! qu'il est doux et poli
 Le poisson sans-souci
 Le souci sans souci
 Le Poissy sans Soissons
 Le saucisson sans poids
 Le poisson sans-souci.

L'oiseau du Colorado

L'oiseau du Colorado
 Mange du miel et des gâteaux
 Du chocolat des mandarines
 Des dragées des nougatines
 Des framboises des roudoudous
 De la glace et du caramel mou.

L'oiseau du Colorado
 Boit du champagne et du sirop
 Suc de fraise et lait d'autruche
 Jus d'ananas glacé en cruche
 Sang de pêche et navet
 Whisky menthe et café.

L'oiseau du Colorado
 Dans un grand lit fait un petit dodo
 Puis il s'envole dans les nuages
 Pour regarder les images
 Et jouer un bon moment
 Avec la pluie et le beau temps.

L'araignée à moustaches

L'araignée à moustaches
 n'est pas Napoléon III
 qui s'ennuie quand il a froid.

L'araignée à moustaches
 n'a pas de robe en satin
 pour trotter le matin.

L'araignée à moustaches
 Ne se rasera jamais
 Elle règne au mois de Mai

Mais
 ah mais
 mais oui

mais

L'araignée à moustaches
habite dans un château
son ami est un corbeau

Mais

L'araignée à moustaches
S'éclaire avec une étoile
Le soleil lui sert de poêle

Mais

L'araignée à moustaches
Porte de belles lunettes
Et joue de la clarinette
Du tambour de la trompette
Et chante d'une voix nette
Fait le jour maintes pirouettes
Toute la nuit fait la fête
Et charme les grosses bêtes

Ah mais !

L'éléphant qui n'a qu'une patte

L'éléphant qui n'a qu'une patte
A dit à Ponce Pilate
Vous êtes bien heureux d'avoir deux mains,
Ça doit vous consoler d'être Consul romain.

Tandis que moi sans canne et sans jambe en bois
Je suis comme un héron et jamais je ne cours et jamais je ne bois
Et je ne parle pas des soins qu'il me faut prendre
Pour monter l'escalier qui conduit à ma chambre,

J'aimerais tant laver mes mains avec un savon rose
Avec du Palmolive avec du Cadum
Car il faut être propre et ne puis me laver
Et j'ai l'air ridicule debout sur le pavé,

Je n'ai pour consoler cette tristesse affreuse
Que ma trompe pareille aux tuyaux d'incendie
Et si je mets le pied dans le plat
Il y reste et l'on ne peut le manger à la sauce poulette.

Plaignez, Ponce Pilate, plaignez cette misère
Il n'y a en a pas de plus grande sur terre
Vous êtes bien heureux de laver vos deux mains
Ça doit vous consoler d'être Consul romain.

La dame pavot nouvelle épousée

La dame pavot nouvelle épousée
a demandé à son mari
Quelle est l'année ?
Quel est le mois ?

Quelle est la semaine ?
 Quel est le jour ?
 Quelle est l'heure ?
 Et son mari a répondu
 -- Nous sommes en l'an 40
 nous sommes au mois de Juillobre
 semaine des quatre jeudis
 jour de gloire
 midi sonné
 Belle année, agréable mois,
 charmante semaine, jour merveilleux
 Heure délicieuse

L'anémone qui régnait sur la mer

L'anémone qui régnait sur la mer
 règne encore c'est entendu
 Mais si peu elle est perdue
 Elle est perdue au fond des mers
 Elle se souvient de ses diamants
 suspendus à l'arc-en-ciel
 suspendus dans la rosée
 et les huîtres bâillent alentour
 pour lui offrir des perles
 Mais l'anémone qui régnait sur la mer
 ne règne presque plus et l'ancre de fer
 l'a mordue cruellement et elle mourra tantôt.

La rose à voix de soprano

La rose à voix de soprano
 joue la nuit du piano
 Cela charme les monts et la plaine
 le Rhin, la Loire et la Seine
 et les fées et les sirènes
 dans leurs palais de roseaux

 La rose à voix de soprano
 est connue même à Concarno
 à Fosse-Repose et à Locarno
 Et dans les faubourgs de Kovno
 Et sur les plages de Bornéo
 Et dans tous les châteaux à créneaux

Le cactus délicat

Le cactus délicat
 est un sacré gaillard
 est un fameux dépendeur d'andouilles
 est un grand flandrin
 est un va-nu-pied
 est un pistolet

est un drôle de lascar
 est un drôle
 est un rigolo
 comme de juste puisque c'est un pistolet
 est un drôle de corps
 un coquin
 un amiral des forêts
 un général de peau de porc
 La terreur des sables fins
 Le ténor pour sourd et muet
 mais ça n'arrange pas ses petites affaires
 ni sa santé.

L'arbre qui boit du vin

L'arbre qui boit du vin
 aime qu'on dorme dans son ombre
 comme les cerfs et les lapins
 nourris de thym et de concombres

L'arbre qui boit du vin
 est un fameux camarade
 bon pour le soir et le matin
 et tous les jours en cavalcade

L'arbre qui boit du vin
 ce matin nous a dit
 Pas besoin d'être devin
 ce n'est pas tous les jours mardi

L'arbre qui boit du vin
 Le verse à la terre entière
 Il n'est pas bête il est malin
 et son ombre sera la dernière

Et son ombre sera la dernière
 sur la terre s'il en est encore
 et sur la mer et sur la terre
 à l'instant de la dernière aurore.

Le salsifis du Bengale

Salsifis du Bengale
 Cultive son jardin
 Méchant comme une gale
 Bête comme un serin.

Salsifis du Bengale
 met son habit de feu
 et met sur ses mains sales
 ses gants, 1 + 1, 2

Salsifis du Bengale
 monte sur un bateau
 conduit par des cigales
 sous un ciel de gâteau

Salsifis du Bengale
lorsqu'il a mal aux reins
se nourrit de pétales
des roses de Pékin

Salsifis du Bengale
est un fameux gaillard
c'est un vilain brutal
c'est un méchant braillard

Salsifis du Bengale
chantait une chanson
devant un hôpital
c'est pas là des façons

Salsifis du Bengale
ne se prive de rien
souffrant d'une fringale
il a mangé son chien

Salsifis du Bengale
ne dure qu'un matin
mangé par un crotale
Il est mort quel destin

Salsifis du Bengale
en jouant dans la prairie
avala sec sa balle
et resta ahuri

Salsifis du Bengale
vivra comme la terre
renaissant de son mal
mourant de son mystère

Salsifis du Bengale
est pourtant votre ami
à la belle il s'installe
et mange un canari

Salsifis du Bengale
n'est pourtant pas heureux
s'il s'endort il dort mal
s'il s'éveille il vit peu.

Le carré pointu

Le carré a quatre côtés
Mais il est quatre fois pointu
Comme le Monde.
On dit pourtant que la terre est ronde
Comme ma tête
Ronde et monde et mappemonde :
Un anticyclone se dirigeant vers le nord-ouest...
Le monde est rond, la terre est ronde
Mais elle est, mais il est
Quatre fois pointu
Est Nord Sud Ouest

Le monde est pointu
 La terre est pointue
 L'espace est carré.

Par un point situé sur un plan...

Par un point situé sur un plan
 On ne peut faire passer qu'une perpendiculaire
 à ce plan.
 On dit ça...
 Mais par tous les points de mon plan à moi
 On peut faire passer tous les hommes, tous les animaux de la terre
 Alors votre perpendiculaire me fait rire.
 Et pas seulement les hommes et les bêtes
 Mais encore beaucoup de choses
 Des cailloux
 Des fleurs
 Des nuages
 Mon père et ma mère
 Un bateau à voiles
 Un tuyau de poêle
 Et si cela me plaît
 Quatre cents millions de perpendiculaires.

L'anneau de Moebius

Le chemin sur lequel je cours
 Ne sera pas le même quand je ferai demi-tour
 J'ai beau le suivre tout droit
 Il me ramène à un autre endroit
 Je tourne en rond mais le ciel change
 Hier j'étais un enfant
 Je suis un homme maintenant
 Le monde est une drôle de chose
 Et la rose parmi les roses
 Ne ressemble pas à une autre rose.

L'angle sous lequel...

L'angle sous lequel...
 Et d'abord quel angle ?
 Je n'en veux pas connaître d'autre
 Que celui où j'appuie ma tête
 Quand je m'y colle à cache-cache.
 Angle tu m'étrangles
 Belle Angleterre de légendes
 Tu m'englobes, tu m'engloutis
 Mes yeux fermés
 Ma nuit à moi
 L'angle sous lequel...

Parabole (1)

Parabole ma nourrice...
 Une parabole mourait d'ennui dans sa cage
 Une parabole aurait voulu se poser sur la branche
 La branche est trop basse
 Le soleil trop haut
 Je regarde le vol des oiseaux
 Ils tombent puis remontent
 La branche est trop basse
 Le soleil trop haut
 Ce sont des oiseaux étranges
 Leur nid est quelque part
 Bien loin de la terre
 La branche est trop basse
 le soleil trop haut

Parabole (2)

Parabole ma nourrice...
 Une parabole s'ennuyait dans sa cage
 Une parabole voulait se poser sur la branche
 La branche est trop basse
 Le soleil trop haut
 Je regarde le vol des oiseaux
 Ils tombent puis remontent
 La branche est trop basse
 Le soleil trop haut
 Ce sont des oiseaux étranges
 Leur nid est quelque part
 Bien loin de la terre
 La branche est trop basse
 Le soleil trop haut

Art poétique

Par le travers de la gueule
 Ramassée dans la boue et la gadoue
 Crachée, vomie, rejetée --
 Je suis le vers témoin du souffle de mon maître --
 Déchet, rebut, ordures
 Comme le diamant, la flamme et le bleu de ciel
 Pas pure, pas vierge
 Mais baisée dans tous les coins
 baisée enfilée sucée enculée violée
 Je suis le vers témoin du souffle de mon maître
 Baiseuse et violatrice
 Pas pucelle
 Rien de plus sale qu'un pucelage
 Ouf ! ça y est on en sort
 Bonne terre boueuse où je mets le pied

Je suis pour le vent le grand vent et la mer
 Je suis le vers témoin du souffle de mon maître
 Ça craque ça pète ça chante ça ronfle
 Grand vent tempête coeur du monde
 Il n'y a plus de sale temps
 J'aime tous les temps j'aime le temps
 J'aime le grand vent
 Le grand vent la pluie les cris la neige le soleil le feu et
 tout ce qui est de la terre boueuse ou sèche
 Et que ça croule !
 Et que ça pourrisse
 Pourrissez vieille chair vieux os
 Par le travers de la gueule
 Et que ça casse les dents et que ça fasse saigner les gencives
 Je suis le vers témoin du souffle de mon maître
 L'eau coule avec son absurde chant de colibris
 de rossignol et d'alcool brûlant dans une casserole
 coule le long de mon corps
 Un champignon pourrit au coin de la forêt ténébreuse dans laquelle s'égare et patauge pieds nus une femme du
 tonnerre de dieu
 Ça pourrit dur au pied des chênes
 Une médaille d'or n'y résiste pas
 C'est mou
 C'est profond
 Ça cède
 Ça pourrit dur au pied des chênes
 Une lune d'il y a pas mal de temps
 Se reflète dans cette pourriture
 Odeur de mort odeur de vie odeur d'étreinte
 De cocasses créatures d'ombre doivent se rouler
 et se combattre et s'embrasser ici
 Ça pourrit dur au pied des chênes
 Et ça souffle encore plus dur au sommet
 Nids secoués et les fameux colibris de tout à l'heure
 Précipités
 Rossignols époumonés
 Feuillage des forêts immenses et palpitantes
 Souillé et froissé comme du papier à chiottes
 Marées tumultueuses et montantes du sommet
 des forêts vos vagues attirent vers le ciel
 les collines dodues dans une écume
 de clairières et de pâturages veinée de
 fleuves et de minerais
 Enfin le voilà qui sort de sa bauge
 L'écorché sanglant qui chante avec sa gorge à vif
 Pas d'ongles au bout de ses doigts
 Orphée qu'on l'appelle
 Baiseur à froid confident des Sibylles
 Bacchus châtré délirant et clairvoyant
 Jadis homme de bonne terre issu de bonne graine par bon vent
 Parle saigne et crève
 Dents brisées reins fêlés, artères nouées
 Coeur de rien

Tandis que le fleuve coule roule et saoule
 de grotesques épaves de péniches d'où
 coule du charbon
 Gagne la plaine et gagne la mer
 Écume roule et s'use
 Sur le sable le sel et le corail
 J'entrerais dans tes vagues
 A la suite du fleuve épuisé
 Gare à tes flottes !
 Gare à tes coraux, à ton sable, à ton sel à tes festins
 Sorti des murailles à mots de passe
 Par le travers des gueules
 Par le travers des dents
 Beau temps
 Pour les hommes dignes de ce nom
 Beau temps pour les fleuves et les arbres
 Beau temps pour la mer
 Restent l'écume et la boue
 Et la joie de vivre
 Et une main dans la mienne
 Et la joie de vivre
 Je suis le vers témoin du souffle de mon maître.

Printemps

Tu, Rose Sélavy, hors de ces bornes erres
 Dans un printemps en proie aux sueurs de l'amour,
 Aux parfums de la rose éclore aux murs des tours,
 à la fermentation des eaux et de la terre.
 Sanglant, la rose au flanc, le danseur, corps de pierre
 Paraît sur le théâtre au milieu des labours.
 Un peuple de muets d'aveugles et de sourds
 applaudira sa danse et sa mort printanière.
 C'est dit. Mais la parole inscrite dans la suie
 S'efface au gré des vents sous les doigts de la pluie
 Pourtant nous l'entendons et lui obéissons.
 Au lavoir ou l'eau coule un nuage simule
 A la fois le savon, la tempête et recule
 l'instant où le soleil fleurira les buissons.

Maréchal Ducono

Maréchal Ducono se page avec méfiance,
 Il rêve à la rebiffe et il crie au charron
 Car il se sent déjà loquedu et marron
 Pour avoir arnaqué le populo de France.
 S'il peut en écrascr, s'étant rempli la panse,
 En tant que maréchal à maousse ration,
 Peut-il être à la bonne, ayant dans le croupion
 Le pronostic des fumerons perdant patience ?

A la péter les vieux et les mignards calenchent,
 Les durs bossent à cran et se brossent le manche:
 Maréchal Ducono continue à pioncer
 C'est tarte, je t'écoute, à quatre-vingt-six berges,
 De se savoir vomi comme fiotte et faux derge
 Mais tant pis pour son fade, il aurait dû clamser

Petrus d'Aubervilliers

Parce qu'il est bourré d'aubert et de bectanse
 L'auverpin mal lave, le baveux des pourris
 Croit-il encor farcir ses boudins par trop rances
 Avec le sang des gars qu'on fusille à Paris ?
 Pas vu ? Pas pris ! Mais il est vu, donc il est frit,
 Le premier bec de gaz servira de potence.
 Sans préventive, sans curieux et sans jury
 Au demi-sel qui nous a fait payer la danse.
 Si sa cravate est blanche elle sera de corde.
 Qu'il ait des roustons noirs ou bien qu'il se les morde,
 Il lui faudra fourguer son blaze au grand pégal.
 Il en bouffe, il en croque, il nous vend, il nous donne
 Et, à la Kleberstrasse, il attend qu'on le sonne
 Mais nous le sonnerons, nous, sans code pénal.

Le bon bouillon

Le grand sorcier peut bien bonir pour les moujiques
 La paix ! Le pet ! pour le gnière aux tifs pointus.
 Les vingt-deux sont sonnés, vla les fiics ! vla la tringue !
 C'est deux fois l'heure du bouillon pour le têtü.
 Car à Wagram, à la Popinque ou aux Vertus
 Il n'est pas un fauché pour endosser son drinke,
 Il faudrait être cloche ou fada ou tordu
 Pour mettre un seul linvé sur les hitlo-germinques.
 Hitler, mon patelin te porte au sinoqué.
 Tu l'as voulu, tu l'auras pas, tu vas raquer,
 Tu ne t'en iras pas en faisant Charlemagne.
 Car, frère mironton, si tu vas au pétard
 Tu peux te suicider, à la dure, au pétard,
 Mais je crois que plutôt tu en tiens pour le bagne.

Frères mirontons

Pour le rond, pour le dix et pour la terre jaune,
 Une chiée a la dent, mais j'ai l'estomme en vrac
 A les imaginer, deux par deux, cul à trac
 La dossière et le zob à la mode d'Ancône.
 Tel empapahouta chez nous demande aumône
 Aux louchébems ou aux sergots ou même aux macs,

Tels autres sont mordus pour des girons, des jacks
 Pour un télégraphiste, enfin pour un beau môme,
 Les frères mirontons n'en demandent pas tant,
 La ficelle, elle seule, émeut leur palpitant,
 Par discipline ils se font donc dorer la rose.
 Passe encor de se faire emmancher par un dur
 Ou d'aller au petit d'un mignon, d'un pas mûr,
 Mais pour l'oberleutnant se défoncer le prose !

Le frère au pétard

A Pantin la verdure a pu traîner ses grolles,
 Tas de branques farcis de bobards à la noix,
 A force de calter s'atigent leurs guibolles
 Et, pour roter pardon, ils n'auront plus de voix.
 Au train onze on verra s'esbigner les mariolles
 Quand nous aurons condé de crécher dans nos bois
 Et qu'ils renifleront au rif des roubignolles
 Le nazi dont les soeurs ont payé leurs exploits.
 Ils pourront déflaquer au barbu conjugal,
 Le bide enflé leur régulière aura grand mal
 A vèler les lardons qui porteront leur blaze.
 Une chose est cherrer, une autre aller au pieu,
 Et les meilleurs cherreurs viennent toujours au lieu
 Où plus fortiche attend et leur bouffe le naze.

Minute !

Tu dis vrai quand tu dis qu'ils rembarquent la chtouille
 Au pays où l'on cache avec un élastique.
 Que déhotent leurs crocs, que valdinguent leurs douilles,
 Ils se piquouseront, en gruingue, à l'arsenic.
 Mais tu te gourres si tu crois que leur andouille,
 Un chouïa, seulement, morfila de vrais crics.
 Des boudins, je te dis, panèrent ces panouilles,
 Des veaux à faire aller, au refile, un indic.
 Ils vont droit aux pétards écumants de vérole,
 Ils se croient des caïds, ce sont des branquignoles,
 Pour se faire plomber raquant en michetons.
 Ils n'ont pas eu nos soeurs, ils n'ont pas eu nos dames,
 Ce n'est pas leurs bécots qui leur donnent la rame
 Mais de se répéter « Nous sommes les vrais cons. »

Rue Aubry-le-Boucher (en démolition)

Rue Aubry-le-Boucher on peut te foutre en l'air,
 Bouziller tes tapins, tes tôles et tes crèches
 Où se faisaient trancher des soeurs comaco blèches
 Portant bavette en deuil sous des nichons riders.

On peut te maquiller de béton et de fer
 On peut virer ton blaze et dégommer ta dèche
 Ton casier judiciaire aura toujours en flèche
 Liabeuf qui fit risette un matin à Deibler.

A Sorgue, aux Innocents, les esgourdes m'en tintent.
 Son fantôme poursuit les flics. Il les esquinte.
 Par vanne ils l'ont donné, sapé, guillotiné

Mais il décarre, malgré eux. Il court la belle,
 Laissant en rade indics, roussins et hirondelles,
 Que de sa lame Aubry tatoue au raisiné.

A Pierrot les grandes feuilles sur le fait des « dieux verts »

Pierrot tu jactes bien et, verts comme des dos,
 Tes sacrés nom de dieu de Bons Dieux ont la touche
 Qui chante à ma mousmée. Elle en rote, elle en louche
 Elle en jouit dans sa loque et palpète du pot.

Quant à moi, pour le gringue ayant peu d'à propos,
 Ne m'en ressentant pas pour enculer des mouches,
 Je la boucle en serrant ma pipe entre les touches
 Mais j'estime tes Grecs des durs et des francos.

La mère Guette-au-Trou qui depuis trente berges
 Fait son blé des bitards enfournés par nos verges
 Peut s'habiller. Jamais les soeurs qui font le tas

Ne pourront chier des mecs comme ceux dont tu causes
 Autant pisser du pive ou dégraisser son prose
 D'un colombin doré reniflant les lilas.

Le legs

Et voici, Père Hugo, ton nom sur les murailles !
 Tu peux te retourner au fond du Panthéon
 Pour savoir qui a fait cela. Qui l'a fait ? On !
 On c'est Hitler, on c'est Goebbels C'est la racaille,

Un Laval, un Pétain, un Bonnard, un Brinon,
 Ceux qui savent trahir et ceux qui font ripaille,
 Ceux qui sont destinés aux justes représailles
 Et cela ne fait pas un grand nombre de noms.

Ces gens de peu d'esprit et de faible culture
 Ont besoin d'alibis dans leur sale aventure.
 Ils ont dit : « Le bonhomme est mort. Il est dompté. »

Oui, le bonhomme est mort. Mais par-devant notaire
 Il a bien précisé quel legs il voulait faire :
 Le notaire a nom : France, et le legs : Liberté.

Chant du tabou

- Le tabou est sur toi, le tabou est sur nous ! Ainsi chantent les héros qui te suivent.
- Le tabou est sur toi et nul n'osera te toucher. Ta vie est sacrée et ta personne frappe d'épouvante les meurtriers.
- Le tabou est sur toi, le tabou est sur nous, car nous avons ravivé les anciennes coutumes et les usages préhistoriques.
- Le tabou est sur toi et nous ne voulons être que ta peuplade barbare, obéissant à tes ordres et mourant sans mot dire.
- Le tabou est sur toi, le tabou est sur nous, et c'est pourquoi nous avons élargi, autour de toi, notre cercle sur la terre.
- Le tabou est sur toi ! Nos conquêtes, sanglants sacrifices, sont la mesure de notre commune folie, la tienne et la nôtre.
- Le tabou est sur toi, le tabou est sur nous ! Partout où nous passons nous creusons nos cimetières à la place des architectures.
- Le tabou est sur toi et nul ne peut rien contre toi, ô chef ! ô intouchable ! pareil aux déments, aux lépreux et aux pestiférés.
- Le tabou est sur toi, le tabou est sur nous ! Une mort magique nous garde, seule, dans ses étables et ses abattoirs
- Le tabou est sur toi, ô chef ! ô fossoyeur ! et ton peuple marche à tes cris vers l'inexorable sacrifice
- Le tabou est sur toi, le tabou est sur nous. La nourriture que tu nous refuses, nous ne pouvons te la donner.
- Le tabou est sur toi et tu mourras de faim, comme nous-mêmes, suivant le rite, et les peuples de la terre se réjouiront.
- Le tabou est sur toi, le tabou est sur nous, bêtes cruelles, bourreaux imbéciles.
- Le tabou est sur toi ! Adolphe Hitler ! Fuehrer ! Chef ! Destin même d'un peuple qui a choisi d'être criminel et haï.
- Le tabou est sur toi, le tabou est sur nous ! Ainsi chantent les soldats de l'agonisante Allemagne, gueules de brutes, cervelles de singes, coeurs de porcs de l'agonisante Allemagne.
- Le tabou est sur toi, le tabou est sur nous ! Rien ne peut nous libérer du tragique destin que nous avons choisi en toi, nous, la foule allemande des déments et qui doutons de n'être pas morts déjà et vampires affamés en quête de nourriture et de néant.
- Le tabou, le tabou est sur toi, le tabou est sur nous et la ruine et la mort, la défaite et la famine, et pas même une légende d'or et de sang pour tirer nos ombres de leur tourment. Le tabou est sur toi, le tabou est sur nous.

Sol de Compiègne

CHOEUR (*très pressé et comme se chevauchant*):

Craie et silex et craie et silex et silex et craie

Et silex et poussière et craie et silex

Herbe, herbe et silex et craie, silex et craie

(*ralenti*):

Silex, silex et craie

Et craie et silex

Et craie...

UNE VOIX:

Quelque part entre l'Hay-les-Roses

Et Bourg-la-Reine et Antony

Entre les roses de l'Hay
Entre Clamart et Antony

CHOEUR (*très rythmé*):

Craie et silex--craie et silex
Et craie
Et silex et craie et silex et craie
Et silex

UNE VOIX:

Entre les roses de l'Hay
Et les arbres de Clamart
Avez- vous vu la sirène
La sirène d'Antony
Qui chantait à Bourg-la-Reine
Et qui chante encore à Fresnes.

CHOEUR:

Sol de Compiègne !
Terre grasse et cependant stérile
Dans ta chair
Nous marquons l'empreinte de nos semelles
Pour qu'un jour la pluie de printemps
S'y repose comme l'oeil d'un oiseau
Et reflète le ciel, le ciel de Compiègne !
Avec tes images et tes astres
Lourd de souvenirs et de rêves
Plus dur que le silex
Plus docile que la craie sous le couteau

UNE VOIX:

A Paris près de Bourg-la-Reine
J'ai laissé seules mes amours qu'il nous en souviennne
Ah ! que les bercent les sirènes
Je dors tranquille, oh ! mes amours
Et je cueille, à l'Hay, les roses
Que je vous porterai un jour nous secouerons notre poussière
Alourdies de parfums et de rêves
Et, comme vos paupières, écloses
Au clair soleil d'une vie moins brève
Pleine d'éclairs comme un silex,
Lumineuse comme la craie

CHOEUR (*alterné*):

Et craie et silex et silex et craie
Sol de Compiègne !
Sol fait pour la marche
Et la longue station des arbres,
Sol de Compiègne !
Pareil à tous les sols du monde,
Sol de Compiègne !
Un jour nous secouerons notre poussière
Sur ta poussière
Et nous partirons en chantant.

UNE VOIX:

Nous partirons en chantant

En chantant vers nos amours
La vie est brève et bref le temps.

AUTRE VOIX:

Rien n'est plus beau que nos amours

AUTRE VOIX:

Nous laisserons notre poussière
Dans la poussière de Compiègne
(scandé):

Et nous emporterons nos amours

CHOEUR:

Qu'il nous en souviene.

Valentin Guillois (déporté).

Le veilleur du Pont-au-Change

Je suis le veilleur de la rue de Flandre,
Je veille tandis que dort Paris.
Vers le nord un incendie lointain rougeoit dans la nuit.
J'entends passer des avions au-dessus de la ville.

Je suis le veilleur du Point du Jour.
La Seine se love dans l'ombre, derrière le viaduc d'Auteuil,
Sous vingt-trois ponts à travers Paris.
Vers l'ouest j'entends des explosions.

Je suis le veilleur de la Porte Dorée.
Autour du donjon le bois de Vincennes épaissit ses ténèbres.
J'ai entendu des cris dans la direction de Créteil
Et des trains roulent vers l'est avec un sillage de chants de révolte.

Je suis le veilleur de la Poterne des Peupliers.
Le vent du sud m'apporte une fumée âcre,
Des rumeurs incertaines et des râles
Qui se dissolvent, quelque part, dans Plaisance ou Vaugirard.
Au sud, au nord, à l'est, à l'ouest,
Ce ne sont que fracas de guerre convergeant vers Paris.

Je suis le veilleur du Pont-au-Change
Veillant au coeur de Paris, dans la rumeur grandissante
Où je reconnais les cauchemars paniques de l'ennemi,
Les cris de victoire de nos amis et ceux des Français,
Les cris de souffrance de nos frères torturés par les Allemands d'Hitler.

Je suis le veilleur du Pont-au-Change
Ne veillant pas seulement cette nuit sur Paris,
Cette nuit de tempête sur Paris seulement dans sa fièvre et sa fatigue,
Mais sur le monde entier qui nous environne et nous presse.
Dans l'air froid tous les fracas de la guerre
Cheminent jusqu'à ce lieu où, depuis si longtemps, vivent les hommes.
Des cris, des chants, des râles, des fracas il en vient de partout,
Victoire, douleur et mort, ciel couleur de vin blanc et de thé,
Des quatre coins de l'horizon à travers les obstacles du globe,
Avec des parfums de vanille, de terre mouillée et de sang,

D'eau salée, de poudre et de bûchers,
De baisers d'une géante inconnue enfonçant à chaque pas dans la terre grasse de chair humaine.

Je suis le veilleur du Pont-au-Change
Et je vous salue, au seuil du jour promis
Vous tous camarades de la rue de Flandre à la Poterne des Peupliers,
Du Point du Jour à la Porte Dorée.

Je vous salue vous qui dormez
Après le dur travail clandestin,
Imprimeurs, porteurs de bombes, déboulonneurs de rails, incendiaires,
Distributeurs de tracts, contrebandiers, porteurs de messages,
Je vous salue vous tous qui résistez, enfants de vingt ans au sourire de source
Vieillards plus chenus que les ponts, hommes robustes, images des saisons,
Je vous salue au seuil du nouveau matin.

Je vous salue sur les bords de la Tamise,
Camarades de toutes nations présents au rendez-vous,
Dans la vieille capitale anglaise,
Dans le vieux Londres et la vieille Bretagne,
Américains de toutes races et de tous drapeaux,
Au-delà des espaces atlantiques,
Du Canada au Mexique, du Brésil à Cuba,
Camarades de Rio, de Tehuantepec, de New York et San Francisco.

J'ai donné rendez-vous à toute la terre sur le Pont-au-Change,
Veillant et luttant comme vous. Tout à l'heure,
Prévenu par son pas lourd sur le pavé sonore,
Moi aussi j'ai abattu mon ennemi.

Il est mort dans le ruisseau, l'Allemand d'Hitler anonyme et haï,
La face souillée de boue, la mémoire déjà pourrissante,
Tandis que, déjà, j'écoutais vos voix des quatre saisons,
Amis, amis et frères des nations amies.

J'écoutais vos voix dans le parfum des orangers africains,
Dans les lourds relents de l'océan Pacifique,
Blanches escadres de mains tendues dans l'obscurité,
Hommes d'Alger, Honolulu, Tchoung-King,
Hommes de Fez, de Dakar et d'Ajaccio.

Enivrantes et terribles clameurs, rythmes des poumons et des coeurs,
Du front de Russie flambant dans la neige,
Du lac Ilmen à Kief, du Dniepr au Pripet,
Vous parvenez à moi, nés de millions de poitrines.

Je vous écoute et vous entends. Norvégiens, Danois, Hollandais,
Belges, Tchèques, Polonais, Grecs, Luxembourgeois,
Albanais et Yougo-Slaves, camarades de lutte.
J'entends vos voix et je vous appelle,
Je vous appelle dans ma langue connue de tous
Une langue qui n'a qu'un mot :
Liberté !

Et je vous dis que je veille et que j'ai abattu un homme d'Hitler.
Il est mort dans la rue déserte
Au coeur de la ville impassible j'ai vengé mes frères assassinés
Au Fort de Romainville et au Mont Valérien,
Dans les échos fugitifs et renaissants du monde, de la ville et des saisons.

Et d'autres que moi veillent comme moi et tuent,
Comme moi ils guettent les pas sonores dans les rues désertes,
Comme moi ils écoutent les rumeurs et les fracas de la terre.

A la Porte Dorée, au Point du Jour,
Rue de Flandre et Poterne des Peupliers,
A travers toute la France, dans les villes et les champs,
Mes camarades guettent les pas dans la nuit
Et bercent leur solitude aux rumeurs et fracas de la terre.

Car la terre est un camp illuminé de milliers de feux.
A la veille de la bataille on bivouaque par toute la terre
Et peut-être aussi, camarades, écoutez-vous les voix,
Les voix qui viennent d'ici quand la nuit tombe,
Qui déchirent des lèvres avides de baisers
Et qui volent longuement à travers les étendues
Comme des oiseaux migrateurs qu'aveugle la lumière des phares
Et qui se brisent contre les fenêtres du feu.

Que ma voix vous parvienne donc
Chaude et joyeuse et résolue,
Sans crainte et sans remords
Que ma voix vous parvienne avec celle de mes camarades,
Voix de l'embuscade et de l'avant-garde française.

Écoutez-nous à votre tour, marins, pilotes, soldats,
Nous vous donnons le bonjour,
Nous ne vous parlons pas de nos souffrances mais de notre espoir,
Au seuil du prochain matin nous vous donnons le bonjour,
A vous qui êtes proches et, aussi, à vous
Qui recevrez notre vœu du matin
Au moment où le crépuscule en bottes de paille entrera dans vos maisons
Et bonjour quand même et bonjour pour demain !
Bonjour de bon cœur et de tout notre sang !
Bonjour, bonjour, le soleil va se lever sur Paris,
Même si les nuages le cachent il sera là,
Bonjour, bonjour, de tout cœur bonjour !

* * * * *

Vaincre le jour, vaincre la nuit,
Vaincre le temps qui colle à moi,
Tout ce silence, tout ce bruit,
Ma faim, mon destin, mon horrible froid.

Vaincre ce cœur, le mettre à nu,
Écraser ce corps plein de fables
Pour le plonger dans l'inconnu,
Dans l'insensible, dans l'impénétrable.

Briser enfin, jeter au noir
Des égouts ces vieilles idoles,
Convertir la haine en espoir,
En de saintes les mauvaises paroles.

Mais mon temps n'est-il pas perdu ?
Tu m'as pris tout le sang, Paris.
A ton cou je suis ce pendu,
Ce libertaire qui pleure et qui rit.

Lettre à Youki

15 juillet 1944.

Mon Amour,

Notre souffrance serait intolérable si nous ne pouvions la considérer comme une maladie passagère et sentimentale. Nos retrouvailles embelliront notre vie pour au moins trente ans. De mon côté, je prends une bonne gorgée de jeunesse, je reviendrai rempli d'amour et de forces ! Pendant le travail un anniversaire, mon anniversaire fut l'occasion d'une longue pensée pour toi. Cette lettre parviendra-t-elle à temps pour ton anniversaire? J'aurais voulu t'offrir 100 000 cigarettes blondes, douze robes des grands couturiers, l'appartement de la rue de Seine, une automobile, la petite maison de la forêt de Compiègne, celle de Belle-Isle et un petit bouquet à quatre sous. En mon absence achète toujours les fleurs, je te les rembourserai. Le reste, je te le promets pour plus tard.

Mais avant toute chose bois une bouteille de bon vin et pense à moi. J'espère que nos amis ne te laisseront pas seule ce jour. Je les remercie de leur dévouement et de leur courage. J'ai reçu il y a une huitaine de jours un paquet de J.-L. Barrault. Embrasse-le ainsi que Madeleine Renaud, ce paquet me prouve que ma lettre est arrivée. Je n'ai pas reçu de réponse, je l'attends chaque jour. Embrasse toute la famille, Lucienne, Tante Juliette, Georges. Si tu rencontres le frère de Passeur, adresse-lui toutes mes amitiés et demande- lui s'il ne connaît personne qui puisse te venir en aide. Que deviennent mes livres à l'impression? J'ai beaucoup d'idées de poèmes et de romans. Je regrette de n'avoir ni la liberté ni le temps de les écrire Tu peux cependant dire à Gallimard que dans les trois mois qui suivront mon retour, il recevra le manuscrit d'un roman d'amour d'un genre tout nouveau. Je termine cette lettre pour aujourd'hui.

Aujourd'hui 15 juillet, je reçois quatre lettres, de Barrault, de Julia, du Dr Benet et de Daniel. Remercie-les et excuse-moi de ne pas répondre. Je n'ai droit qu'à une lettre par mois. Toujours rien de ta main, mais ils me donnent des nouvelles de toi; ce sera pour la prochaine fois. J'espère que cette lettre est notre vie à venir. Mon amour, je t'embrasse aussi tendrement que l'honorabilité l'admet dans une lettre qui passera par la censure. Mille baisers. As-tu reçu le coffret que j'ai envoyé à l'hôtel de Compiègne?

Robert

Nouvelles Hébrides

Rêves

En 1916.

« Je suis transformé en chiffre. Je tombe dans un puits qui est en même temps une feuille de papier, en passant d'une équation à une autre avec le désespoir de m'éloigner de plus en plus de la lumière du jour et d'un paysage qui est le château de Ferrières (Seine-et-Marne) vu de la voie du chemin de fer de l'Est. »

Durant l'hiver 1918-1919.

« Je suis couché et me vois tel que je suis en réalité. L'électricité est allumée. La porte de mon armoire à glace s'ouvre d'elle-même. Je vois les livres qu'elle renferme. Sur un rayon se trouve un coupe-papier de cuivre (il y est aussi dans la réalité) ayant la forme d'un yatagan. Il se dresse sur l'extrémité de la lame, reste en équilibre instable durant un instant puis se recouche lentement sur le rayon. La porte se referme. L'électricité s'éteint. »

En août 1922.

« Je suis couché et me vois tel que je suis en réalité. André Breton entre dans ma chambre, le Journal officiel à

la main. « Cher ami, me dit-il, j'ai le plaisir de vous annoncer votre promotion au grade de sergent-major », puis il fait demi-tour et s'en va. »

Robert Desnos (procès-verbal)

Jeudi 28 septembre.

Écriture spontanée : *Salut angélique.*

Dessin obscur surchargé des mots : *le 25 octobre 1926 à Nîmes.*

Nîmes.

La poule qui se

La

Dessin d'une flèche.

25 octobre 1926 à Nîmes[A noter ici la possibilité d'une association d'idées fort singulière, M^{me} Paul Éluard, désignée apparemment dans l'écriture de Desnos par la Tour, se prénomme Gala. Sied-il de se reporter aux deux vers connus : *Gal, amant de la reine, alla (tour magnanime) / Galamment de l'arène à la tour Magne à Nîmes ?*] *à midi.*

Dessin d'un oeil. Une flèche désigne le centre de l'iris.

Même dessin sur la feuille suivante.

Je pose ma main. On lui dit que c'est moi.

R.-- *Le volubilis et je sais l'hypoténuse.*

Main de Fraenkel.

Q.-- *Qui est Fraenkel ?*

R.-- *Un ventre ouvert et un oeuf DEDANS.*

Main de Klein.

Q.-- *Qu'as-tu à lui dire ?*

R.-- *Qu'il fasse attention à son oeil droit et à la femme en deuil rouge.*

Spont. *Où est Toussaint Louverture ?*

Main d'Ernst.

Q.-- *Qui est Ernst ?*

R.-- *Le rail synonyme d'empereur et la flûte au son si doux si doux doux si doux si doux.*

Q.-- *Qui est-ce qui écrit ?*

R.-- *C'est Toussaint Louverture.*

RÉVEIL

Desnos s'endort une seconde fois dans la soirée du 28 septembre.

Écriture spontanée : *umidité* (sic) puis mot illisible.

Je connais un repère bien beau.

On lui ordonne à ce moment d'écrire un poème [plus tard Desnos, en ayant pris connaissance, et toutes réserves faites sur la personnalité véritable de son auteur, a manifesté le désir qu'à sa parution dans *Littérature* il porta la dédicace : A Francis Picabia.].

*Nul n'a jamais conquis le droit d'entrer en maître
dans la ville concrète où s'accouplent les dieux
il voudrait inventer ces luxures abstraites
et des plantes doigts morts au centre de nos yeux*

*Coeur battant nous montons à l'assaut des frontières
les faubourgs populeux regorgent de champions
remontons le courant des nocturnes artères
jusqu'au coeur impassible où dormiront nos vœux*

*Ventricule drapeau clairon de ces pays
l'enfant gâté par l'amour des autruches
au devoir de mourir n'aurait jamais failli
si les cigognes bleues se liquéfiaient dans l'air*

Tremblez tremblez mon poing (dussé-je avaler l'onde)

a fixé sur mon ventre un stigmat accablant [C'est à la fin de ce vers que nous avons arrêté Desnos, pensant que le poème que dans la demi-obscureté nous ne pouvions lire, était fini. Il se prêta de bonne grâce aux questions qui suivirent et c'est au bout de cinq ou dix minutes que sans transition il écrivit les deux derniers vers que nous ne reconnûmes pas tout d'abord.]

*et les grands cuirassés jettent en vain leur sonde
aux noyés accroupis au bord des rochers blancs.*

Spont. *La Tour.*

Q.-- *Qui est la tour ? Une femme ?*

R.-- *Oui, naturellement.*

Q.-- *Tu la connais ?*

R.-- *Oui (appuyé, crayon cassé).*

Q.-- *Est-elle belle ?*

R.-- *Je ne sais.*

Q.-- *A-t-elle d'autres qualités ?*

R.-- *Je ne l'aime pas.*

Q.-- *Est-elle ici ?* R.-- *Oui (crayon cassé).*

Q.-- *Il ne faut plus parler d'elle ?*

R.-- *If you want.*

Q.-- *Que feras-tu dans cinq ans ?*

R.-- *Le fleuve* (l'e final commence un dessin de vague, petit bateau, fumée). Écrit avec beaucoup d'application : *elle s'appelle Bergamote.*

Q.-- *Que fera Breton dans cinq ans ?*

R.-- (Dessin du cercle avec son diamètre) *Picabia Gulf Stream Picabia.*

Q.-- *Aimes-tu Breton ?*

R.-- *Oui (crayon cassé) puis lisiblement : oui.*

Dessin d'une flèche.

Q.-- *Que fera Éluard dans cinq ans. ?*

R.-- *1 000 000 frs.*

Q.-- *Que fera-t-il de cet argent ?*

R.-- *La guerre à la flotte.*

Q.-- *Qui est Max Ernst ?*

R.-- *Le scaphandrier et la grammaire espagnole.*

Q.-- *Que penses-tu de Simone Breton ?*

Pas de réponse.

Q.-- *Qui est-elle ? Que vois-tu pour elle ?*

R.-- *Je* (biffé) *volubilis* (dessin de l'oeil avec la flèche) *la belle aimée* (dessin par-dessus lequel on lit :) *le cheval.*

Q.-- *C'est Gala Éluard qui te donne la main.*

R.-- Dessin ci-contre.

Q.-- *Que vois-tu pour elle. ?*

R.-- *L'heure fatale ou cela cela vous verrez.*

Q.-- *Que fera-t-elle ?*

R.-- Dessin d'une clé de sol.

Q.-- *Mourra-t-elle bientôt ?*

R.-- *Opéra opéra.*

(Ici se placent les deux vers : *Et les grands cuirassés..., etc.*)

Q.-- *Est-ce tout pour Gala Éluard ?*

R.-- *Ô il y aura des allumettes de trois couleurs (dessin d'une main appuyée à une courbe) main contre la lune.*

Q.-- *Que sais-tu de Max Ernst ?*

R.-- *La blouse blanche de Fraenkel à la Salpêtrière.*

Q.-- *Qui est Max Ernst ?*

R.-- *Un fa dièze.*

RÉVEIL

Samedi 30 septembre. -- Spont. *Ah !* (puis mot illisible).

Q.-- *Où es-tu ?*

R.-- *Robespierre.*

Q.-- *Y a-t-il plusieurs personnes ?*

R.-- *La multitude.*

Robespierre (d'une très grande écriture) Robespierre.

Ici Desnos se met pour la première fois à parler. Voix sourde, triste, légèrement menaçante. On entend :

Ils deviendront plus blancs que l'étendard abhorré de la monarchie... Des lâches, des lâches... Et ce col blanc que vous me reprochez comme une parure inutile... vous jalousez le cou élégant qui en sort... Vous êtes des forgerons échappés de vos forges nocturnes... nocturnes... La guillotine... la guillotine... Je suis seul. Vous êtes la multitude et vous tremblez devant mon regard vert.

Q.-- *Derrière Robespierre qu'y a-t-il ?*

R.-- *Un oiseau.*

Q.-- *Quel oiseau ?*

R.-- *L'oiseau de paradis.*

Q.-- *Et derrière la foule. ?*

R.-- *La (dessin représentant la guillotine. Écrit :) le joli sang canapé.*

Q.-- *Et quand Robespierre et la foule ne seront plus en contact, que se passera-t-il ?*

R.-- *La belle chanson amour de ma vie de ma vie innommée (crayon cassé).*

Q.-- *Que deviendra la foule ?*

R.-- *Que m'importe ?*

Q.-- *Que deviendra Robespierre ?*

R.-- *Le ciel.*

Spont. *Boy of my soul as a shy so white do is my boy my boy my boy where is the blue sky - - the boat of my hair a beautiful steamer star boat.*

Q.-- *Que faisait Breton il y a beaucoup d'années ?*

R.-- *(Dessin du cercle avec son diamètre) dans 2.*

Q.-- *Que vois-tu de ses relations avec Vaché ? De quel ordre sont-elles ?*

R.-- *La Loire à 5 heures du soir un mardi d'automne (sic).*

Q.-- *Jacques Vaché est mort, tu le sais ?*

R.-- *Non (puis de plus en plus furieusement, une dizaine de fois) Non (trois crayons cassés).*

Q.-- *Où est Vaché ? Que fait-il ?*

R.-- *Il est (hésitation) non.*

Q.-- *Que sais-tu encore de Vaché ?*

R.-- *(Dessin, sans doute un soldat fumant la pipe) la fleur mauve.*

Spont. *Des larmes.*

Q.-- *Pourquoi ?*

R.-- *Ma mort -- que dire de moi ?*

Q.-- *Si ta mort est proche écris un poème.*

R.-- *Tout est proche sous l... (puis :)*

Tempête sur mon front que meurent les batailles et le sanglot

Voici la sonnette qui annonce la guerre et la fin de l'entr'acte

Ce ciel est une bouche où trouver mes baisers ceux qui me manquent.

Main d'Éluard.

Q.-- *Qui est là ?*

R.-- *Paul Éluard.*

Q.-- *Éluard écrira-t-il longtemps des poèmes ?*

R.-- *Toujours.*

Q.-- *Quand mourra-t-il ?*

R.-- *Il mourra un jour d 'un octobre.*

Q.-- *Quand mourra-t-il ?*

R.-- (Dessin d'étoile) *Dans vingt-cinq ans.*

Q.-- *Es-tu bien ?*

R.-- *Oui.*

Q.-- *Que voudrais-tu faire ?*

R.-- *Voler.*

Main d'Ernst.

Q.-- *Quelle main touche la tienne ?*

R.-- *Ernstestne.*

Q.-- *A quoi est-il destiné ?*

R.-- *Fou.*

Q.-- *Quelle folie ?*

R.-- *Le miel.*

R.-- *Désires-tu quelque chose ?*

R.-- *Voler.*

RÉVEIL

Rose Sélavy éliminée

Robert Delaunay : de l'eau naît, gare à l'hameçon.

Ma peur se reflète sur le verre comme un vapeur sur la mer.

Définition de l'art par Rose Sélavy :

La vache tuberculeuse traite sans pitié jusqu'à perdre par mois la moitié d'un pis.

Sans pâlir, Desnos a fait mourir sur son pal bien des désirs.

Monte à l'échelle, Drieu la Rochelle, pour étonner Dieu.

Est-ce que Rose Sélavy découvrira en Amérique le fleuve d'alcool où boivent les lamas cholériques.

Aller jeter ses prières à l'église, autant aller jeter ses pierres à l'éclipse.

Dans le crâne de l'abbesse se livre le combat du crabe et de l'ânesse.

Rose Sélavy a découvert que la particule des nobles n'est pas la partie noble du cul.

C'est dans l'art que les pions se taillent leur part du lion.

Pourquoi le problème de la vie est-il la proie des vis blêmes ?

Rose Sélavy fonde une banque antarctique sur la banquise antiartistique.

Rose Sélavy met du fard au destin puis de son dard assure ses festins.

L'heure du stupre prévaut sur la stupeur des pauvres hères.

Les pensées des hommes aiment les pensums.

Le dogme fatal du Christ ce n'est après tout que le cristal des fats.

Assassin des luths as-tu tué le salut des saints ?

Les yeux caves de Max Ernst estiment les cavernes où s'amuse les statues et où s'inscrivent les maximes de sa

muse : Ernestine.

La dilection des femmes est-elle le dilemme de la fiction et des nombres ?

Les enfants des hommes sont une somme de fantômes et de sang un peu.

Juchés sur des éléphants les fantômes femelles inscrivent au ciel l'oméga mystérieux égal des équations planétaires.

L'orgueil de Rose Sélavy sait s'évader du cercle qui peut se clore comme un cercueil.

Le gras légat sorti du cloître a vraiment l'éclat d'un goître.

Dans le pays de Rose Sélavy les mâles font la guerre sur la mer. Les femelles ont la gale.

Les fats ignorent la vertu des glas quand les glaces refusent de refléter leur face.

Comme il fait beau !

A Max Ernst Dans la forêt tropicale. A droite l'arbre généalogique laissant voir l'arbre à ressort qui monte et descend durant toute la scène. Un banyan occupe toute la gauche. Énormes pensées de toutes parts. Une glace tient lieu de fond.

Deux singes, un insecte-feuille. Au lever du rideau le premier singe complète à la craie l'arbre généalogique sur lequel figurent déjà un certain nombre de noms : Sade, Nouveau, Chirico, Cravan, Hegel, Vaché, Lebaudy. Sous la dictée du deuxième singe on le voit remplir les écussons vacants : Lautréamont, Henri Rousseau, Roussel, Néron, Apollinaire, Montgolfier, Freud, Rimbaud, Galilée, Jarry, Marat, Robespierre, Colomb, Fantomas, Deschanel, Rosa-Josepha et enfin Silexame. Ceci fait, le premier singe descend précipitamment de l'arbre généalogique et se recroqueville à terre.

DEUXIÈME SINGE : J'ai une main qui n'a pas de poils, j'ai une main qui n'a pas de poils (*les deux bras étendus*) elle est plus grande que l'autre. Les fruits, n'est-ce pas, il n'y a pas moyen de les prendre : ils ne se détachent pas des arbres et quand on appuie dessus, on s'aperçoit qu'ils sont sonores. (*Agitation.*) Il y a de l'eau dans les arbres; il y a de l'eau. L'air est lourd, c'est, c'est lourd, c'est comme une chose, c'est presque comme une chose liquide.

L'insecte-feuille, demeuré jusque-là invisible, descend à terre.

PREMIER SINGE : Prends garde à la grande face blanche parce que la grande face blanche roule et qu'elle peut écraser les mains. Quand elle passe, les sexes sont attirés par elle et elle a le pouvoir de transformer l'air en sable.

L'INSECTE-FEUILLE : Voyez comme je suis belle avec ma robe mica à microbes.

PREMIER SINGE : Le sable est partout, partout. Les arbres diminuent. Le sable monte. Je sens mon sexe qui s'allonge, qui s'allonge. Ce n'est plus qu'un point. Il disparaît comme un nuage. (*Il pleure.*)

DEUXIÈME SINGE : C'est parce qu'il se suspend par la queue qu'il est dans le sable.

L'INSECTE-FEUILLE : De grands pans de temps s'écroulent sur les cartes muettes comme des carpes. (*Silence.*)

Un énorme ver traverse la scène et disparaît.

(*Silence.*)

L'INSECTE-FEUILLE : En amour tout veut dire ride.

LE TAMANOIR (*entre en criant*) : Je vous le demande pour la millième fois peut-être : ne m'expliquez pas la nature des choses.

LE KANGUROO (*entrant*) : C'est comme moi. Que voulez-vous que je dise quand on me raconte une histoire comme ça : Le Président de Gourgues a fait meubler à M^{lle} Baligny- Fontaine un salon en damas cramoisi. Mais elle n'a rien de plus beau que ses bras de cheminée: son feu est d'or. Le ciel de son lit est en glace. Elle ne voudrait jamais dormir tant elle a de plaisir à s'y voir. Des guirlandes portent cette inscription : « Fais le bien », on ne sait si c'est un précepte d'amour ou de l'Évangile.

L'INSECTE-FEUILLE : De la misère hystérique voyez sortir les mots historiques.

PREMIER SINGE : Voilà un bien étrange animal. (*Il montre le banyan.*) Il a l'air d'une touffe de branches tordues qui se ramifieraient à l'infini. Il est violet pâle. Je ne sais pas son nom mais cet animal est très triste parce qu'il a perdu son soleil. Il n'a pas de quoi le regretter pourtant, son soleil : c'était un soleil de fougère. Il répète tout le temps : « J'ai perdu mon soleil. » Il commence à nous embêter.

L'ARAIGNÉE (*entre et grimpe à l'arbre à ressort*) : Comme le banyan la société tout entière n'est qu'un ensemble de solidarités qui se croisent.

LE KANGUROO : J'ai lu ce matin dans le *Times* que le comte de Rochefort a donné quinze louis à la grande La Croix. A mon avis c'est payer trop cher une *descente de croix*. Il est convenu lui-même qu'elle donnerait à téter, comme les négresses, par-dessus ses épaules.

LE TAMANOIR : Ne prenez pas les citrons pour des oeufs ni les pépins de citrons pour d'autres oeufs. Ne prenez pas les fruits pour des yeux.

PREMIER SINGE : Pigeon vole !

DEUXIÈME SINGE : Crise vole !

PREMIER SINGE : Rouge vole !

DEUXIÈME SINGE : Dieu vole !

PREMIER SINGE : Suicide vole !

DEUXIÈME SINGE : Dent vole !

PREMIER SINGE : Volcan vole !

DEUXIÈME SINGE : Uni vole !

PREMIER SINGE : Sinus vole !

DEUXIÈME SINGE : Hostie vole !

PREMIER SINGE : Pôle vole !

DEUXIÈME SINGE : 30 février vole !

PREMIER SINGE : Nécessité vole !

Un énorme cocon blanc arrive en roulant et s'immobilise au milieu de la scène.

DEUXIÈME SINGE : Crasse vole !

PREMIER SINGE : Sergent vole !

DEUXIÈME SINGE : Enterrement vole !

PREMIER SINGE : Je ne sais quoi vole !

LE TAMANOIR : Je vous le demande pour la millième fois peut-être ! Ne m'expliquez pas la nature des choses.

L'ARAIGNÉE : Fi ! le sot animal qui ne pense qu'à manger, boire et dormir.

L'INSECTE-FEUILLE : Hélas ! tout m'empêche de dormir. Les racines me donnent des coliques, les sardines des crises de nerfs. Si je fume une cigarette, je me promène somnambuliquement sur les toits. Impossible de boire un cocktail sans être frappé d'amnésie. Vous croyez peut-être que je puis me venger sur le lait ? eh bien non, le lait me rend mystique. Je suis si impressionnable ! Je ne puis voir la mer où reposent tant de braves gens sans être porté à me laisser écraser entre deux feuillets des *Lusiades* que le vent tourne sur les récifs. Je ne puis vivre dans les contrées minières sans soutenir, au moyen d'une canne, mes forces défaillantes. Statues de cristal ou de soufre, l'immobilité dont votre vue me frappe est peut-être plus absolue que la vôtre. Je marche dans un perpétuel vertige depuis que j'ai rencontré une femme. Dès que je me regarde dans une glace, je pleure toutes les larmes de mon corps.

PREMIER SINGE : Pour votre hémophilie, faites-vous des injections de gélatine, mais ayez soin de stériliser à 120° pour éviter le tétanos.

DEUXIÈME SINGE : N'oublions pas que la plus noble poésie est née de la douleur, que la souffrance humaine nous a valu la pitié, la tendresse; que le chagrin nous a souvent contraints soit à de hautes réflexions, soit à l'activité salutaire. N'oublions pas non plus que le cerveau de l'homme ne perçoit que des différences, et qu'une joie qui ne finirait pas demeurerait inaperçue. C'est quand il commence à venir ou quand il cesse d'être que nous goûtons notre bonheur. Et je comprends le chevalier Tannhäuser à qui les perpétuelles délices du Venusberg ne procurent plus que l'ennui et qui demande à s'en aller souffrir et travailler comme les autres.

L'INSECTE-FEUILLE : Chats couverts de poux, quand donnerez-vous des chapeaux aux Papous ?

Le cocon se fend dans le sens vertical. Il en sort un gros papillon que bat des ailes un instant et disparaît pour faire place à une grande lampe à pétrole allumée. Le papillon est accueilli par les soupirs de tous les animaux. Dès qu'il a disparu l'escargot, l'insecte-tibia et le rhinocéros font leur entrée.

DEUXIÈME SINGE : Celui-ci sent bien mauvais. C'est gênant cette odeur. Quelle saleté !

L'INSECTE-TIBIA : Si je sens, c'est pour mieux parler, mais ce que je dis est sans chaleur et je m'en vais, je fuis parce qu'une immense rondelle descend du haut du soleil. Sûrement le soleil va tomber sur elle.

LE KANGUROO : La demoiselle Cornu a changé de peau : elle a débuté avec celle d'un mulâtre : et ce sont actuellement des lys par-ci, des roses par-là. La blanchisseuse en trouve jusque dans son linge.

L'INSECTE-TIBIA : Je suis celui qui sonne, celui qui sonne, celui que vous n'entendrez pas parce que dans vos oreilles s'agitent les serpents habituels. Pourquoi vous embarrassez-vous de serpents alors qu'il ferait si bon entendre les souffles ? *(Il sort.)*

Tous les animaux font cercle autour de la lampe, l'insecte-feuille se jette sur le verre de lampe; obscurité, cris d'épouvante, silence, puis dans une lumière adoucie apparition du Pied, la plante tournée vers le public. Le rhinocéros vient promener sa corne, de bas en haut, le long de la face interne du pied. Le gros orteil se fléchit lentement. Il reprend sa position normale après le départ du rhinocéros. L'escargot vient alors se placer devant le pied.

L'ESCARGOT : I. Au commencement la gourmette créa le tabac et l'anthracite.

II. Le tabac était informe et glabre. Les fumées couvraient la face des promeneurs et l'esprit de la gourmette flottait sur l'alcool.

III. Or la gourmette dit : « Que les plombs sautent ! » et les plombs sautèrent.

IV. La gourmette vit que les plombs riaient et sépara les plombs des fumées.

V. Elle donna aux plombs le nom d'amour et aux fumées le nom de haine. Et du soir et du matin fut le dernier amour.

VI. La gourmette dit aussi : « Que la bouche soit faite au milieu de l'alcool et qu'elle sépare l'alcool d'avec l'alcool. »

VII. Et la gourmette fit la bouche et elle sépara l'alcool qui était dans la bouche de celui qui était en dehors de la bouche. Et cela se fit ainsi.

VIII. Et la gourmette donna à la bouche le nom de baiser. Et du soir et du matin fut le dernier amour.

IX. La gourmette dit encore : « Que l'alcool qui est sous le baiser se rassemble en un seul lieu et que l'élément aride disparaisse. » Et cela se fit ainsi.

X. La gourmette donna à l'élément aride le nom d'anthracite et elle appela serment tous les alcools assemblés. Et elle vit que cela était bon.

XI. La gourmette dit encore : « Que l'anthracite détruise le drapeau rouge qui sort de la gaine et les égoutiers qui portent leur soif en eux-mêmes, chacun à sa manière, pour sommeiller sur l'anthracite. » Et cela se fit ainsi.

XII. L'anthracite détruisit donc le drapeau rouge qui sortait de la gaine et les égoutiers qui portaient leur soif en eux-mêmes, chacun à sa manière. Et la gourmette vit que cela était bon.

XIII. Et du soir et du matin fut le dernier amour.

XIV. La gourmette dit aussi : « Que des langues de plomb soient faites dans la bouche du tabac afin qu'elles séparent l'amour d'avec la haine et qu'elles servent d'entonnoir pour mêler les désirs et les caprices, les amours et les passions.

XV. Qu'elles luisent dans la bouche du tabac et qu'elles colorent l'alcool. » Et cela se fit ainsi.

XVI. La gourmette fit donc deux grandes langues de plomb. L'une plus grande pour présider à l'amour et l'autre plus petite pour présider à la haine. Elle fit aussi les dents.

XVII. Et elle les mit dans la bouche du tabac pour luire sur l'anthracite.

XVIII. Pour présider à l'amour et à la haine, et pour séparer le plomb d'avec les fumées. Et la gourmette vit que cela était bon.

XIX. Et du soir et du matin fut le dernier amour.

L'escargot se retire. Fort bruit de moteur. Le pied disparaît cédant la place à un gyroscope en mouvement.

Celui-ci finit par tomber et par disparaître à son tour.

LE TAMANOIR : Je vous le demande pour la millième fois peut-être : ne m'expliquez pas la nature des choses.
L'ARAIGNÉE : Il souffle sous ces arbres un vent de poésie absolument irrespirable. L'habileté de l'artiste qui lutte contre la nature en s'efforçant de la reproduire ressemblera toujours à celle de cet homme qui faisait passer des lentilles par une petite ouverture, et à qui Alexandre, pour récompenser son art, fit délivrer un boisseau de lentilles.

LE RHINOCÉROS : Si ce vent vous étouffe, faites comme moi. Je connais près d'ici un petit marais bien boueux. *(Il sort.)*

Apparition du madrépore (il chante) :

*Les paris tenus au compte-gouttes
Bernent les drapeaux de l'isthme
Sur le soleil avec les taches des abbés
L'entonnoir pose les lèvres*

*Par une criminelle attention
Tu soutiens les cartes d'état-major
On presse sur la poire de velours
Et il s'envole des monticules percés*

*Le trottoir masque les neiges
Promises à l'équateur
Des bottes de baptême tournantes*

*Sans bruit sur les tapis de tapioca
Les marchés se ternissent poulies
De caresses pour les vieux vents*

Le madrépore est remplacé par un cheval.

L'INSECTE-FEUILLE : Cheval fleur de mes nerfs, dans quel chenal te baignes-tu pour devenir vert ?

Le cheval disparaît. A sa place une tête gigantesque se tient en équilibre sur le sol. Silence. Les animaux donnent des signes d'inquiétude : l'araignée s'enfuit, l'insecte-feuille reprend sa place primitive, le kangaroo saute de droite et de gauche, toutes les feuilles tombent, y comprises celles de l'arbre généalogique, et le tamanoir les balaie avec sa queue. Seul l'insecte-feuille demeure suspendu à une branche jusqu'à la fin de la scène. Le premier singe se laisse tomber à plat ventre, les bras en croix, et demeure immobile. Le second se dissimule derrière un arbre.

DEUXIÈME SINGE : Ôôôôô qu'est-ce que c'est ? Ôôô on dirait un chant de grenouille. Et cette forme qui se dessine, c'est comme si elle était reflétée. Allons bon, voilà que la touffe de branches rentre dans le sol. Quel sable !

LE KANGUROO : Les filles se plaignent : toutes les robes d'hiver sont en gage pour avoir du taffetas.

DEUXIÈME SINGE : Ah ! le sable, le sable, l'air est plein de sable. Ah ! l'air est plein de sable. On ne peut plus respirer. On n'entend plus que la grande respiration. *(Grand vent.)* Est-ce que j'ai des épines dans les veines ? Je ne puis plus respirer. Le sable. Voilà que les arbres se liquéfient.

L'OURS BLANC *(traverse la scène en courant)* : Je l'ai vu s'échapper des grands cadavres polaires depuis tous les futurs non accomplis. Il vient vers nous de toute la vitesse de ses brassées ondulatoires avec dans ses lèvres la seule particule admirable des sinus de Vénus et la semence qui fait que s'énervent Minerve.

L'INSECTE-FEUILLE : Quelque chose comme une grande anémone sur laquelle resplendissent les trois couleurs composées et qui est transpercée dans son milieu par une jambe humaine. *(Silence.)* La grande anémone *(voix haletante)* s'échappe à la nage de sa cage sous-marine et son corps nous portera les parfums du nord.

LE KANGUROO : Le boucher Colin entretient la demoiselle Pelin de viande : elle demande toujours de la culotte.

DEUXIÈME SINGE : Mais je sens des poils, des poils qui me frottent la figure, des piquants. Oh ! encore. On

m'arrache les membres, on m'arrache les membres, on m'arrache les orteils. Mes doigts, qu'est-ce qu'ils font de mes doigts, qu'est-ce qu'ils font de mes doigts ? On me coupe la peau. La grande respiration. On me coupe la peau. On m'arrache les nerfs. Qui est-ce qui m'arrache les nerfs ? La grande respiration fait des flèches avec mes nerfs ! Et toujours le sable. Je ne vois qu'une chose pointue, des pointes qui s'avancent vers moi, qui me rentrent dans la poitrine. Oh ! je vois la fourchette, ça a une respiration terrible. Personne n'a l'air de savoir qui c'est. Ah ! la touffe de branches crie. Quand l'air sort de ses poumons c'est du sable, et quand il respire on sent la peau qui se détache du corps, la peau qui s'en va. Oh ! mon corps s'est ouvert comme une porte. Oôôô on m'arrache l'estomac. Mes intestins qui se déroulent. Oôô mes côtes se brisent. Je vais mourir. (*Il tombe comme le premier singe.*)

Une voix à la cantonade récite :

LA GRANDE ODE AU SILEXAME

FUTURE MINERVE.

Le salut virginal des fleurs sans atmosphère est terminé enfin aujourd'hui 31 mars 1924.

Dans le musée de la ville natale de tous les poètes les statues antiques sont en sucre candi. Mais les poètes ne s'amuse pas à sucer les phallus de sucre candi. C'est toi qu'ils aiment, Silexame, toi dont on n'a jamais pu dire la nature, Silexame, Silexame, Silexame, Silexame. Si je devais te comparer à des choses communes je dirais que tu es semblable à ces produits pharmaceutiques aux noms suaves : Silexame hystogénol, Silexame urodonal, Silexame hermaphrodite, Silexame hexaméthylènetétramine, Silexame diéthylmalonylurée. Mais dans le coeur des maîtresses de ces poètes dédaigneux du sucre candi il y a :

Un océan de chloroforme qui a la propriété de transformer en airain le pancréas des navigateurs défunts. Mais le pancréas, cet organe dont des médecins réunis en conciles religieux ont dénaturé la portée sociale, ne saurait se contenter des maximes morales que l'on a mises sous son nom dans ces catéchismes appelés manuels d'histoire naturelle. Le pancréas des navigateurs, comme le pancréas des poètes, est un bloc de glace qui ne fond pas à la chaleur et qui ne reflète pas le visage des femmes. Ce poète inconnu des peuplades nègres, ce poète inconnu des tribus blanches, ce poète inconnu des astronomes composa, vers la troisième période terrestre du soleil, la chanson du pancréas d'airain des poètes et des navigateurs qui ne reflète ni le visage des femmes ni le degré X + 1 du thermomètre centigrade :

« Dormir salut bonjour. C'est la chanson du pancréas, salicylate effroyable souvenir tous les parfums sont des sanglots dans les citadelles de vos cerveaux. Nous plongerons plus loin que les blocs d'airain, Silexame, Silexame, Silexame, toi qui n'es ni la cause ni la résultante, toi que l'on dénature en appelant rien car tu es encore moins que rien, moins que moins que rien et encore moins que moins que moins que rien. Inspire-moi la chanson des pancréas d'airain. Allumette oeil de platine, beau regard belle piscine, tous les philanthropes sont morts assassinés par d'autres philanthropes. Mais ces autres philanthropes ont été assassinés par les premiers. Ne criez pas au paradoxe, les vierges n'ont pas de pancréas, les femmes non plus par conséquent. Mais les hommes vierges ont un pancréas et les autres n'en ont pas. C'est pourquoi les poètes et les navigateurs sont vierges et c'est pourquoi les Silexame sont l'amour des navigateurs et des poètes. »

Entre le 13° degré de latitude nord et le 26° degré de longitude se trouve le jeu de cartes des maelströms cosmiques. Sur son coeur le poète moderne ne met pas de marque de fabrique.

Le Silexame dans sa poche, le Silexame à la place du coeur, le Silexame à la place des yeux, le Silexame à la place des sens, le Silexame à la place des souvenirs, le Silexame à la place du sexe, le Silexame à la place du nombril. Il s'en va sur la petite route si l'on considère sa largeur, sur la grande route si l'on considère sa longueur.

En vérité Silexame tu es une bien belle chose, mais cette ode est-elle digne de toi ?

Silence.

Du fond de la tête sort Silexame (tête de fourchette, corps de coquillage, bras couverts de feuilles). On ne l'aperçoit que dans la glace.

RIDEAU

André BRETON, Robert DESNOS et Benjamin PÉRET.

La mort

La muraille de chêne

C'est le bébé Cadum éternellement souriant sur le mur, c'est la phrase sublime de Robespierre : « *Ceux qui nient l'immortalité de l'âme se rendent justice* », c'est le laurier qui jaunit au pied d'une colonne volontairement tronquée, c'est le reflet du pont, c'est le parapluie brillant comme un monstre marin et vu, un jour de pluie, du haut d'un cinquième étage. Croyais-tu en l'immortalité de l'âme, tribun disparu ? Peu m'importe; toute assurance est ici vaine. L'inquiétude seule suppose quelque noblesse. L'immortalité, au reste, est immonde : seule l'éternité vaut d'être considérée. L'horrible est que la majorité des hommes lient le problème de la mort à celui de Dieu. Que ce dernier soit un lotisseur céleste et problématique, une superstition attachée à un fétiche assez poétique en soi (croissant, croix, phallus ou soleil) ou une croyance infiniment respectable à un domaine d'infinis successifs, je considérerai toujours son intervention funéraire, de par la volonté humaine, comme une escroquerie.

Celui qui ne doute pas de l'inexistence de Dieu rend concrète son inadmissible ignorance, la connaissance des éléments spirituels étant spontanée. Presque toujours celui qui croit en Dieu est un lâche et un matérialiste borné à sa seule apparence anatomique. La mort est un phénomène matériel. Y faire intervenir Dieu, c'est le matérialiser. La mort de l'esprit est un non-sens. Je vis dans l'éternité en dépit du ridicule d'une semblable déclaration. Je crois vivre, donc je suis éternel. Le passé et le futur servent la matière. La vie spirituelle comme l'éternité, se conjugue au présent.

Si la mort me touche, ce n'est pas en ce qui concerne ma pensée, mon esprit, que ne saurait voiturier le plus beau corbillard, mais les sens. Je n'imagine pas d'amour sans que le goût de la mort, dépourvue d'ailleurs de toute sentimentalité et de toute tristesse, y soit mêlé. Merveilleuses satisfactions de la vue et du toucher, perfection des jouissances, c'est par votre entremise que ma pensée peut entrer en relation avec la mort. Le caractère fugitif de l'amour est aussi le sien. Si je prononce l'éloge de l'un, c'est celui de l'autre que je commence. Ô femmes aimées ! vous que j'ai connues, vous que je connais, toi blonde flamboyante dont je poursuis le rêve depuis deux ans, toi brune et couverte de fourrures sacrées, toi encore que je m'obstine à rencontrer et à suivre dans des milieux divers et qui te doutes de ma pensée sans y souscrire encore, femme de trente ans passés, jeune fille de vingt ans et les autres, je vous convie toutes à mon enterrement. Un enterrement comme il se doit, bien grotesque et ridicule, avec des fleurs jaunes et les palotins du père Ubu en croque-morts !

A moins que d'ici là...

Le caractère fugitif de l'amour est aussi celui de la mort.

Confession d'un enfant du siècle

Je jouais seul. Mes six ans vivaient en rêve. L'imagination nourrie de catastrophes maritimes, je naviguais sur de beaux navires vers des pays ravissants. Les lames du parquet imitaient à s'y méprendre les vagues tumultueuses et je transformais à mon gré la commode en continent et les chaises en îles désertes. Traversées hasardeuses ! Tantôt le *Vengeur* s'enfonçait sous mes pieds, tantôt la *Méduse* coulait à fond dans une mer de chêne encaustiqué. Je nageais alors à force de bras vers la plage du tapis. C'est ainsi que j'éprouvai un jour la première émotion sensuelle. Je l'identifiai instinctivement aux affres de la mort et dès lors, à chaque voyage, je convins de mourir noyé dans un océan vague où le souvenir des vers d'*Oceano nox* :

*Ô combien de marins ! combien de capitaines !
Qui sont partis joyeux vers des rives lointaines,*

lus par hasard dans un livre dérobé, se mêlait à l'épuisante volupté.

Hugo domina mon enfance. De même que je n'ai jamais pu faire l'amour sans reconstituer les drames innocents de ma jeunesse, je n'ai jamais pu éprouver d'émotion poétique d'une autre qualité que celle que j'éprouvai à la lecture de *La Légende des Siècles* et des *Misérables*.

Je vécus ainsi de six à neuf ans.

Les derniers échos de l'affaire Dreyfus, des bribes de conversations entendues, le chiffre quatre-vingt-treize, le nom de Robespierre qui réunit mes deux prénoms Robert et Pierre, me permettaient d'imaginer une République révolutionnaire pour laquelle je me battais sur des barricades de fauteuils et de tabourets. Nous habitions en face de Saint-Merry. Le souvenir de l'insurrection du cloître se confondait avec les cloches du Nord, dans l'admirable chanson du *Pont du Nord* et, de mon lit, quand je m'éveillais la nuit, je pouvais apercevoir un bout de trottoir éclairé sinistrement par un réverbère évocateur d'attaques nocturnes.

J'ai d'ailleurs la bonté de prévenir le lecteur que je mêle le rêve et la réalité, le désir et la possession, le futur et le passé. Qu'il se le tienne pour dit.

Gustave Aymard me donna la première image de la femme. Je poursuivis alors en compagnie d'Espagnoles fatales le cheval sauvage et le chasseur de chevelures dans des savanes parfumées. L'héroïsme désormais se confondit avec l'amour. Le sang coula gratuitement pour satisfaire des lèvres sensuelles, pour provoquer le tressaillement de seins réguliers. La solitude où je vivais se confondit avec les grandes solitudes naturelles où il n'y a place que pour l'image de la passion.

Au reste, j'allais à l'école; la maîtresse qui nous enseignait à lire et à écrire, était jeune. Je ne rêvais que d'elle et rien ne m'honorait plus que son approbation.

Un jour, l'un des élèves ayant été particulièrement insupportable, elle le fouetta. Le spectacle de cette honteuse nudité, l'humiliation ressentie par quelqu'un de mon sexe, la cruauté sensuelle de la jeune femme, m'émurent si profondément que je ressentis aussitôt les sensations familières à mes naufrages imaginés. Une haine solidaire de celle de mon camarade se mêla à mon affection pour la jeune maîtresse. J'avais besoin de me venger et cependant elle m'était plus chère que jamais depuis cet incident. Je guettais dans la rue les petites filles se rendant à l'école. Je les pinçais, je les giflais, je leur tirais les cheveux et c'est d'un cœur rasséréné que je rentrais dans la classe où des lettres de craie rayonnaient comme des astres sur le tableau noir. Je rêvais de la vengeance tandis que l'ânonnement des élèves, pareil aux gammes monotones d'une jeune pianiste, se mêlait au sifflement du gaz.

L'amour n'a pas changé pour moi. J'ai pu me perdre dans des déserts de vulgarité et de stupidité, j'ai pu fréquenter assidûment les pires représentants du faux amour, la passion a gardé pour moi sa saveur de crime et de poudre. Ceux que j'ai le plus aimés, ceux que j'aime le plus, je ne rêve rien tant que d'être séparé d'eux, que de vaincre leur tendresse, quitte à souffrir cruellement de leur absence. Je ne sais jusqu'où l'amour conduira mes désirs. Ils seront licites puisque passionnés.

Révolution, tendresse, passion, je méprise ceux dont vous ne bouleversez pas la vie; ceux que vous n'êtes pas capables de perdre et de sauver.

Voici que le livre abandonné sur une plage océanique s'ouvre de lui-même à la page désirable. Le soleil, car il est temps de constater sa présence, disparaîtra peut-être tout à l'heure. Mais le temps presse. Nous plongeons dans une eau plus salée que de coutume car ses pleurs, les pleurs de la femme que nous sauverons, y coulent sans cesse.

« Où allez-vous ? dit le douanier qui survient au bon moment.

-- Nous allons la chercher. Durant l'éternité la mer roulera nos corps robustes de nageurs accomplis et nous parviendrons jusqu'à elle. Elle descendra les marches du musoir et nous tendra les mains et puis... »

« Et puis en voilà des histoires », me dit la plume avec laquelle j'écris. L'écouterai je ?

Tout ici respire le calme et le bon sens. Mon histoire s'arrête. Le buvard fatigué de saigner dans les poèmes de deux générations d'imbéciles, l'encrier, la fenêtre, tout n'est-il pas logique et asservi à des fins limitées.

Cependant j'ai vaincu la lassitude. Je n'ai perdu aucune de mes illusions ou plutôt je n'ai perdu aucune de ces précieuses réalités nécessaires à la vie.

Je, je et je vis et désire et aime. Quand je ferme les yeux un monde merveilleux, cette épithète revient souvent dans mon vocabulaire et c'est justice, s'ouvre pour moi. Il ne disparaît pas quand je les ouvre. Chère double vie ! Quand je parle comme tout le monde, je parle aussi avec des créatures fabuleuses. On me croit ici, et calme, je suis aussi ailleurs, en des régions bouleversantes inconnues de tous.

J'ai dit que je vivais double. Seul dans la rue ou parmi les gens j' imagine constamment des péripéties inattendues, des rencontres désirées. Les gens que je connais en sont parfois les protagonistes. J'use d'eux à leur

insu. Ils mènent ainsi au gré de mon rêve une existence que je suis seul à connaître. Qui n'ai-je pas possédé de la sorte, que n'ai-je pas réduit à l'impuissance ? J'ai fait jouer à tant de gens des rôles divers dans des tragédies que bientôt leur physionomie même se modifie à mes yeux. Je ne fais plus le partage entre leurs actions propres et celles que je machine. Les paysages familiers servent aussi de théâtre à mes actions idéales. Ils prennent de ce fait un charme neuf. D'autres fois ce sont des villes nouvelles, des continents que je construis pour ma satisfaction. Et vivre ne m'est supportable qu'à ce prix. J'ai ce privilège depuis ma tendre jeunesse. Qu'il arrive réellement ceci ou cela qu'importe puisqu'en même temps il m'arrive autre chose. Je poursuis ainsi à l'état de veille ma personnalité des rêves nocturnes. La succession des faits est trop rapide, la richesse des images trop grande pour que je puisse me contenter de dire comme Baudelaire que j'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans. Ai-je des souvenirs au fait. Je suis arrivé à la perception de l'éternité. A quoi bon cataloguer ces faits matériels, car le rêve est aussi matériel que les actions tangibles, ou aussi peu. La prophétie est à la portée de tous comme le souvenir et, pour ma part, je ne fais nulle différence entre le passé et le futur. Le seul temps du Verbe est l'indicatif présent.

Je me suis perdu aujourd'hui dans un quartier inconnu de la ville. Des figures détestables épiaient derrière les vitrines en passant égaré. J'allais fuir quand une petite fille m'attira vers une affiche collée contre un mur. Il s'agissait d'une enquête commodo et incommodo relative à la construction d'une usine de mètres de poche. Je lus l'affiche plusieurs fois de suite sans parvenir jusqu'à la fin. Les dernières lignes me demeuraient incompréhensibles, soit que je fusse fatigué, soit qu'elles fussent imprimées en langue étrangère. Soudain un lourd camion m'ayant fait retourner par le bruit qu'il faisait, je m'aperçus que le quartier m'était bien connu. C'était le derrière de la Chambre des Députés.

« C'est un boucan », me dit la petite fille.

Je vis alors descendre un oiseau couleur d'asphalte sur le trottoir où il se mit à trotter.

Mais la petite fille m'entraîna, tandis que je cherchais le nom véritable de cet oiseau sans le trouver. Nous arrivâmes devant un banc où quatre gros messieurs étaient assis, lisant un journal qui était, si je me souviens bien, *La Libre Parole*.

La petite fille déchaussa les vieux hommes sans que j'en aie le moindre étonnement car je venais de me rappeler qu'on était un certain jour de l'année où on lave les pieds aux pauvres dans les églises et que, d'autre part, j'étais invité à un bal masqué dans la mosquée récemment construite à Paris et qu'il fallait, avant d'y pénétrer, se déchausser et se laver les pieds.

Mais j'ignorais si ces quatre vieillards étaient des pauvres ou des déguisés. Je les touchais mais ils ne bougeaient pas.

Je m'éloignai dans la direction de la mosquée où je parvins bientôt. Ce qui m'étonna surtout ce fut à la porte un drapeau tricolore en fer-blanc comme les enseignes des lavoirs.

A ce moment un grand contentement me saisit. « C'est un toucan et non un boucan », m'écriai-je. Je cherchai la petite fille pour lui dire, mais elle avait disparu.

« Vous l'avez rêvé, me direz-vous ? »

-- Qui ? Moi ? Ou vous ? »

Confession d'un enfant du siècle

Tandis que je demeure

Tandis que je demeure ceux qui favorisent illégitimement son amour, si toutefois je puis consentir à appeler de ce nom le hasard misérable qui les met en présence, se succèdent comme des fantômes. J'assiste à leur fugitive apparition. Comment serais-je jaloux d'eux, instruments inconscients d'une destinée poétique et pathétique, jouets d'une fatalité plus haute que la leur et qui ne les suscite que pour éprouver davantage la patience invincible que j'oppose aux avatars et aux tribulations. Patience, mais non résignation. Je garde le secret de mes tempêtes et de mes désespoirs. Le récif placé au milieu d'un cyclone ne subit pas l'atteinte de l'écume. Elle glisse sur ses arêtes lisses et si l'eau qui ruisselle sur lui laisse un peu de sel dans les fissures, celui-ci se transforme en cristaux féériques. (J'aime l'éclat que laissent aux yeux profonds les larmes intérieures.)

J'attends depuis des années le naufrage du beau navire dont je suis amoureux. Je vois les tourbillons s'amonceler dans le ciel en telle quantité que depuis longtemps la catastrophe aurait dû s'abattre sur la mer trop

calme et que, puisqu'elle attend, il est impossible de douter qu'elle sera terrible et fabuleuse.

J'aspire à ce naufrage, j'aspire à la fin tragique de ma patience. Le beau navire impassible et qui parfois se présente à moi sous l'aspect du bateau fantôme n'acceptera pas la perte corps et biens sans entraîner celle du récif qui la causera.

Tandis que je demeure ses amants illégitimes se succèdent et passent. Il est des jours où je crois qu'elle sait, des jours où je crains d'être dupe. Mais je demeure et ils passent. Elle accepte dans sa vie la présence de mes pensées non dissimulées, elle acceptera quelque jour le témoignage tragique et écrasant que j'apporterai de mon amour et du sien.

Et du sien. Car nul doute qu'elle ne m'aime ou m'aimera car je ne saurais condescendre à soumettre cette question à l'illusoire condition de temps.

Mais pourtant je ne suis pas de ceux qui s'humilient et qui acceptent. La tempête, j'en serai l'auteur et une des victimes. Pensées amoureuses devenez plus terribles et plus sereines, jour prochain du règlement de comptes, lève-toi.

Je demeure, ils passent.

Et qu'ils passent ainsi, vagues fantômes soumis des rites sexuels et qui ont oublié les lois spirituelles de l'amour qu'ils prétendent éprouver. Vivant par l'âme et la matière je n'aurai au jour voulu qu'à lever le doigt pour que ces mirages dérisoires soient balayés avec les premières épaves, au souffle de l'amour réciproque.

Le cloître au fond de la brume

Le cloître au fond de la brume ouvrait à tout venant le guichet des express. Un merveilleux lutteur s'engagea à détruire les colonnes torses qui supportaient les murailles. Des additions couvrirent les pierres tombales. Et les moines multiplièrent les regards aimantés dans les parterres cunéiformes. Des palmiers tombaient des crânes de singes en figure d'Arthémise. « Oh, clama alors le témoin de ces faits tragiques, les morts n'ont-ils pas d'autre espoir que le serrement de coeur des eprits forts dans les rades de manille et de carreau. » Les échos répondirent d'ignobles maximes aux prédications de ceux qui chantaient sur la lyre les mystères du ciel enfumé d'artichauts. La roue droite arrière des automobiles calait à la moitié de la côte. Des oriflammes enflammaient les granges au scandale des femmes mariées. Quant au cheval favori des héros de la grande guerre il vomit son jockey aux pieds de la femme inconnue. Celle-ci n'ôta son masque qu'à la minute qui précéda l'explosio. Ses yeux, deux volcans, supprimèrent la transition des astres. L'empreinte de ses pieds resta dans la muraille à hauteur d'épaule. Le ridicule peut bien vous tuer vous autres pourvu que le joli railway qui ceinture mon espoir ne croule pas dans l'effroi des paysans ensanglantés. La T.S.F. est susceptible de tentatives modestes mais dangereuses pour la collectivité. Ne vous fiez pas au miracle du buffet et de la sainte richesse des fleuves. Enfoncez vos talons dans les marées des soirs au chloroforme de planète.

Rêve (nuit du 7 au 8 septembre 1922)

Tous mes amis (sans que je puisse en citer un) et moi sommes réunis dans une piscine. Une galerie fait le tour de la salle. Nous y montons. Quand nous sommes sur le point de redescendre un défilé d'invertis sort de l'escalier. Ils sont vêtus d'un peignoir de bain blanc et coiffés d'un bonnet de coton blanc. Quelques-uns portent une perruque blonde. Tous sont fardés, sourient, font des clins d'yeux: leurs expressions sont absolument exaspérantes [j'ai à ce moment le sentiment qu'ils viennent de défiler dans une revue de music-hall]. Je suis très gêné, ma contenance est embarrassée. « Je fais celui qui ne les voit pas. » A ce moment je me rends compte que mes amis ont disparu, je les cherche, j'apprends qu'ils sont sortis. Je sors moi-même en hâte.

Nuit du 11 au 12 septembre 1922

Je suis dans une grande salle au parquet raboteux, bordée de canapés râpés, en compagnie de plusieurs personnes. Arrive un ouvrier : visage énergique, yeux enfoncés, cheveux noirs crépus comme ceux des bohémiens. Il semble très fatigué et demande l'autorisation de se reposer. Mes compagnons et moi sommes tourmentés parce que nous sommes sûrs de connaître cet homme mais ne pouvons retrouver ni son nom, ni son

rôle. Soudain l'un de nous prononce le mot espagnol « naranjas » que je traduis par marchand d'oranges. Nous continuons à chercher son nom avec anxiété. Lui-même nous le dit : « Parajoul » ce qui nous transporte de joie. A ce moment précis je constate que le plancher raboteux n'est autre que la place de Grève (*sic*) vue d'une assez grande hauteur. Pourtant les parois de la salle sont restées les mêmes. Je note cependant que la fenêtre est celle de ma chambre, que ma table se trouve devant, et que je suis étendu sur mon lit. Par une rampe invisible de sorte qu'il a l'air de s'élever lentement dans l'espace un cortège monte de la place jusqu'au niveau du plancher invisible de la pièce. Ce cortège est composé d'une princesse vêtue à la mode Louis XIII à côté de qui marche un personnage qui n'est ni Richelieu ni Mazarin mais participe de ces deux ministres. Ils sont suivis d'une troupe mal définie. Quand ils arrivent devant moi je me rends compte que ces gens viennent me chercher pour m'emmener pendre au gibet de Montfaucon. La princesse exprime alors le désir de manger une pomme. Après une violente discussion de préséance avec le pseudo-Richelieu- Mazarin, je lui offre moi-même en souriant un de ces fruits sur une soucoupe rose. Je suis très orgueilleux de mon sourire qui me semble une belle preuve d'héroïsme. Tandis que la princesse assise à ma table mange en la découpant avec un couteau et une fourchette la pomme dont je m'étonne que son aspect soit presque celui d'une pêche et qu'à vrai dire elle ait plutôt la consistance de la chair humaine que de la pulpe d'un fruit.

Tournant la tête je vois que Parajoul s'est étendu à côté de moi sur mon lit. La princesse, tout en mangeant, le regarde sans être effrayée.

Quand elle a fini elle se lève et je regarde longtemps le cortège s'éloigner sur une route bordée de terrains noirs, sous un ciel de lavis, dans la direction d'un gibet caché derrière l'horizon où ils doivent pendre quelqu'un qui est moi, bien que je ne sois plus avec eux, ou Enguerrand de Marigny dont l'atmosphère qui entoure son nom est celle de cette partie du rêve.

Je m'applique alors à reconstituer l'épigramme de Marot sur le lieutenant de police Maillard et me réveille avant d'avoir pu y parvenir.

Nuit du 24 au 25 septembre 1922

Début de cauchemar dont je ne puis absolument pas me rappeler :

« L'atelier de Breton. Celui-ci marche de long en large du piano à la fenêtre.

« Il dit des choses d'un tragique absolu, dans une atmosphère d'angoisse absolument inouïe, à Morise assis sur le canapé contre le mur. Simone Breton ni Vitrac ni moi n'étions là : je me suis inquiété de savoir si Simone et Vitrac étaient là et m'étonnai même de leur absence; quant à moi je n'étais pas là et cette partie du cauchemar était de l'ordre de la voyance à distance ou de la projection cinématographique. »

Je me suis renseigné le soir du 25-9-22 auprès de Morise et de Breton : à 7 heures du soir le 24 Breton avait développé à Morise ses idées sur la ligne nouvelle à suivre en général et son opinion sur M. Duchamp en particulier. Conversation d'un tragique réel pour André Breton et ses amis. Ce cauchemar commencé après 22 heures (heure du coucher) se termina avant 23 heures (heure d'un réveil en sursaut) pour reprendre vers 24 heures et approximativement et se terminer par une sorte d'inondation de couleurs de la consistance d'un fluide.

L'Allemagne repeuplera la France

La France s'épuise. Elle avait quarante millions d'habitants avant 1914. La guerre, la maladie, la vieillesse l'ont bien réduite. Il apparaît même que la race est devenue impropre à la reproduction. Il suffit pour s'en convaincre d'étudier les mœurs actuelles; les célibataires sont légions, quant aux couples, une grande quantité est stérile, beaucoup se contentent d'un enfant et le plus grand nombre du reste n'en ont que deux; se bornant dans ce dernier cas à conserver à la Patrie le même nombre de citoyens et dans le premier à n'assurer la survie que de la moitié d'eux-mêmes.

Qu'on ne se hâte pas d'accuser le néo-malthusianisme et l'homosexualité. Il ne s'agit pas de mauvaise volonté, mais d'impuissance. (Pourrait-on suspecter par exemple le loyalisme du Président du Conseil ?) Il faut avoir le courage de l'avouer : il s'agit bien d'une incapacité aggravée par les vides qu'une lutte cruelle a faits dans les rangs mâles de la Nation; incapacité qui s'aggraverait encore pendant les années prochaines.

Appauvrie en hommes et en or que reste-t-il à la France pour surmonter victorieusement les obstacles qui barrent son corps majestueux, millénaire et pacifique ?

Il faut faire payer l'Allemagne.

Elle est appauvrie ? Ruinée ? Oui, mais pas en hommes ! Plus de scrupules sentimentaux. Sauvons la France par le seul moyen dont on puisse disposer.

Que pendant trois ans l'Allemagne livre intégralement tel produit de sa natalité et le lait nécessaire à sa nourriture. Qu'on élève ces enfants dans des Prytanées où leur seront inculqués les bons principes et les vertus militaires de notre race qui, joints à une douce discipline, combattront aisément les mauvais instincts germaniques. Au contraire ceux-ci canalisés, oserai-je dire, par le clair esprit, la logique et le bon sens français ajouteront encore aux qualités d'une armée nombreuse, apte à combattre dès 1942. Il va sans dire que l'Allemagne devrait remplacer par d'autres enfants ceux qui viendraient à succomber aux maladies inhérentes à leur origine (gastralgie, syphilis, guerre, méningite, psoriasis suicide, septicémie).

Sauvegardé par cette armée quasi invariable, notre pays pourrait jouir en paix des fruits de ses victoires et de son travail et même se repeupler grâce aux vices mêmes de ses mercenaires. Il serait facile en effet d'amener les soldats allemands à épouser des Françaises. De petites sommes d'argent pourraient au besoin vaincre leurs dernières répugnances.

Rêve, nuit du 16 au 17 juin 1925

Je me promène sur un boulevard que je reconnais subitement : c'est le boulevard de Courcelles devant l'entrée principale du parc Monceau. J'ai la sensation de présences inquiétantes autour de moi. Ces gens m'entraînent dans un hôpital.

La salle de l'hôpital n'est qu'un amphithéâtre au centre duquel se trouvent la chaire du professeur et une étagère chargée de plâtres comme on en voit dans les cours de dessin. Un homme barbu nous parle longuement de la guerre de Cent Ans. A cet instant précis, je découvre que je suis en train de devenir fou et que je suis dans un asile. Je sors dans la cour qui ressemble à une cour de caserne. D'un côté s'ouvrent les écuries aux portes desquelles apparaissent des têtes de chevaux. Au mur sont scellés des anneaux. Des sonneries de clairon retentissent à tout moment. J'ai de plus en plus la certitude de devenir fou et j'en constate les symptômes dans mon esprit au fur et à mesure que l'homme barbu les énumère autour de moi.

Tout cela sous un ciel nuageux de fin d'après-midi, un ciel d'orage sur le point d'éclater.

La part des lionnes

1. Une tasse de café sur une table - quelques morceaux de sucre - une petite cuillère - un gant de femme - une enveloppe de lettre.

2. Vue de la tasse de café (en dessus) on vient d'y mettre du sucre - une petite tache blanche tourne à la surface noire et se disperse tandis que la vue s'agrandit et qu'on ne voit plus que la surface du café comme un ciel plein d'étoiles.

3. La terrasse d'un café le soir. C'est un boulevard bordé d'arbres feuillus.

4. À la table sur laquelle se trouve la tasse de café sont assis une femme (Ilda) et un homme (rôle de figurant).

5. La foule passe sur le boulevard.

6. Arrive un homme (André) - bonjour à l'autre homme - présentation à la femme - il s'assoit.

7. Tous les trois à la table. Le dernier arrivé ne parle pas.

8. La femme se lève. Au revoir. Elle s'en va.

9. Le dernier arrivé s'assoit à sa place.

Sous-titre : De si beaux yeux...

10. Vue d'une rue à arcades par un beau soleil. Dans la rue passe une petite fille jouant au cerceau. Tenter de recréer ici l'atmosphère d'un tableau de Chirico qui est chez Breton. Mais « en vie ». (Il faudrait demander pour

ça une photo.)

11. La lune dans le ciel.
12. Une grande rue vide à l'heure où passent les allumeurs de réverbères (les extincteurs de réverbères -- à l'aube...) avec leur blouse bleue.
13. Un allumeur de réverbères.
14. André le suit.
15. Sur le trottoir une carte à jouer : le 5 de carreau.
16. La place des Victoires.
17. André assis sur un banc près de la Seine.
18. Une main sans corps s'appuie sur son épaule.
19. André se retourne et ne voit rien.
20. Soudain - la main apparaît dans l'air. Une main de femme avec un bracelet.
21. André serre cette main qui semble l'entraîner.
22. Le quai d'une gare. Un train qui s'éloigne. Des mains qui s'agitent.
23. Dans un théâtre des mains qui applaudissent.
24. Un lac tranquille d'où sort brusquement une main qui se crispe et disparaît.
25. Des mains autour d'une table rangées comme pour la faire tourner. Les mains sont très blanches, presque lumineuses. Le reste sombre.
26. Une bouteille que la mer échoue sur une plage.
27. André arrive à proximité d'une fête publique. On ne voit de cette fête que le derrière des roulottes. Des rails passent auprès et parfois un tramway passe rapidement.
28. Sur une marche de roulotte une femme est assise enveloppée dans un grand manteau.
29. André s'assoit à côté d'elle.

Sous-titre : Ces yeux sont beaux pourtant...

30. Une nuit. Dans une chambre. André et la femme de la roulotte couchés et endormis. La main entre et se pose sur la cheminée.
31. André et la femme de la roulotte se réveillent. Écoutent. Rien. Angoisse.
32. La main sur la cheminée presque lumineuse.
33. André veut faire de la lumière. La femme l'en empêche.
34. La main disparaît.
35. La femme effrayée se serre contre André.

Sous-titre : Ce n'est rien que la nuit.

36. Ils se rendorment.
37. La main sur la couverture.
38. Dans la rue un chien qui aboie.
39. Un matin, dans la chambre. André et la femme de la roulotte.

40. Discussion.

41. Il la prend par les épaules pour l'embrasser.

42. Elle se débat. Il insiste. Bataille, mais vraie bataille à coups de griffes et à coups de poing. Les jupes en partie relevées. Les meubles qui se renversent, un encrier renversé qui dégoutte sur le parquet, la tache d'encre.

43. Succession de noirs et de blancs très rapide.

44. Ils s'embrassent.

45. Dans la rue passage d'un pensionnat de petites filles.

Sous-titre : Jadis j'étais simple comme elles.

46. Vue d'un jardin.

47. Des jeunes filles s'y promènent en maillot de gymnastique.

48. Exercices de gymnastique.

49. Deux jeunes filles (une est la femme de la roulotte).

50. L'autre lui prend la main.

51. Elles s'embrassent.

52. Un bateau à voile passe lentement sur une rivière.

53. Puis ce sont des canoteurs. La femme de la roulotte est d'abord à la barre...

54. Puis aux rames.

55. André et la femme de la roulotte.

56. C'est dans une rue. Des gens passent.

57. Étreinte des mains.

Sous-titre: Nous aurions pu nous aimer davantage.

58. Les yeux d'Ilda (la première femme).

59. Puis Ilda elle-même seule, place des Victoires.

60. Elle monte dans un taxi fermé.

61. Au moment où le taxi démarre passe André.

62. Il croise le taxi et machinalement le regard de la femme et le sien se croisent.

Sous-titre : Ce regard...

63. Vue de la première scène où André rencontre la main

64. André et Ilda.

65. Ilda en premier plan.

Sous-titre : Je ne puis pas vous aimer.

- 66. André baise la main d'Ilda.
- 67. À ce moment la main fantôme apparaît à côté de celle d'Ilda. Ce sont les deux mêmes mains.
- 68. Ilda s'éloigne toute petite sur la route.
- 69. André seul.
- 70. Le ciel. La tour Eiffel la nuit au moment où s'allument les étoiles de la réclame Citroën.
- 71. Silhouette d'André.

Sous-titre : Le fidèle serviteur.

- 72. André seul.
- 73. Un jardin irréel: Ilda passe et la femme de la roulotte porte la traîne de son long manteau.
- 74. André étendu à terre dans une allée.
- 75. Arrivent Ilda et la femme de la roulotte.
- 76. La femme de la roulotte caresse ses cheveux.
- 77. André relève la tête.
- 78. Ilda le regarde.

Sous-titre : Merci pour ton seul regard...

- 79. Ilda et la femme de la roulotte s'éloignent.
- 80. André seul.
- 81. Arrive la 3e femme.
- 82. Sourire.
- 83. André veut la toucher.
- 84. La 3e femme lui échappe.
- 85. Geste d'indifférence d'André.
- 86
- 87
- 88
- 89
- 90 Plusieurs fois de suite la 3e femme s'approche puis s'éloigne; à chaque fois André paraît séduit puis indifférent.

- 91. André et la 3e femme côte à côte devant une statue classique (autant que possible un buste de femme sans tête, sans bras et sans jambes, il y en a un Bd Montparnasse chez le marchand de plâtres et moulages).
- 92. André rentre seul chez lui.
- 93. André étendu sur un divan, endormi.
- 94. Entre le fantôme d'Ilda.
- 95. Elle s'assoit.

- 96. André s'éveille et la regarde.
- 97. Le fantôme se lève et s'en va.
- 98. Vue de la porte qui se ferme. Le pêne qui rentre dans la serrure.
- 99. André regarde le siège vide.
- 100. Au matin. André s'éveille.

Sous-titre : Ai-je rêvé.

Sous-titre: Une autre nuit.

- 101. André endormi comme précédemment.
- 102. Vue de la porte qui s'ouvre.
- 103 à 110. Identiques à 94-99.
- 111. Un autre soir. André avant de s'endormir met un poignard à portée de sa main.
- 112 à 119. Identique à 94-99 et 103-110.
- 120. André s'éveille au matin.
- 121. Le poignard sur le siège vide.
- 122. Le fantôme traverse la chambre.
- 123. La porte qui se ferme.

Sous-titre: Qui donc a tué les fantômes ?

- 124. André et la quatrième femme.
- 125. Baiser.
- 126. André la prend par la main et l'emmène.
- 127. Un terrain vague.
- 128. André s'en va.
- 129. La 4e femme seule.
- 130. Elle reste immobile.
- 131. André poursuit son chemin.
- 132. La femme appuyée au buste de femme nue.
- 133. Le poignard à terre.
- 134. André lève le poignard.
- 135. André seul dans un chemin désert.
- 136. La 4e femme étendue à terre le poignard fiché entre les deux épaules.
- 137. Les quatre femmes du film ensemble dans une prairie.
- 138. Les autres femmes ensemble dans une rue.
- 139. Vue de la main fantôme.
- 140. Une pièce dans la pénombre.
- 141. La fenêtre.

- 142. La rue devant.
- 143. Un feu de bois.
- 144. Les autres femmes silencieuses dans la pièce.
- 145. Ilda en 1er plan.

Sous-titre : Il m'a dit : je suis né sous ton étoile.

- 146. La femme de la roulotte assise et soudain relevant la tête.

Sous-titre : Il m'a dit : je me rappellerai de cette nuit-là.

- 147. La troisième femme la tête dans ses mains.

Sous-titre : Il aurait pu m'aimer.

- 148. La quatrième femme étendue sur les coussins.

Sous-titre : Il m'a dit : chacun sa peine.

- 149. La rue.
- 150. André passe.
- 151. Son ombre sur les murs.
- 152. Son ombre au plafond de la chambre où sont les quatre femmes.
- 153. Les autres femmes regardent l'ombre au plafond.
- 154. André sous la fenêtre, continuant son chemin.

Sous-titre : Où est-il ?

- 155. Les 4 femmes rêveuses. Le plafond sans ombre.
- 156. André continuant sa route.

Sous-titre : Où est-elle ?

- 157. Succession d'ombres sur les murs, sur les plafonds, sur les trottoirs, etc.

Sous-titre : Où sommes-nous ?

La part de la lionne

... La même que sous toutes les formes tu as toujours aimée. A chacune de tes épreuves j'ai quitté l'un des masques dont je voile mes traits, et bientôt tu me verras telle que je suis.

G. de N.

Fabrice

I

Je me surprends encore à tenter de décrire Fabrice. Mais alors intervient le rêve et, souvenir, amour, tout se brouille et je suis à peine capable de dire la couleur de ses cheveux et de ses yeux.

Et mon amour lui-même...

Lorsque la passion atteint les régions les plus excessives elle marque si profondément son empreinte dans l'âme que, disparue, sa place est encore là. Ainsi peut-on mouler les grandes et fragiles fleurs fossiles dans la trace (qu'elles laissèrent) dans l'anthracite et les reconstituer.

Ainsi, celui qui d'une main fébrile a longtemps tenu une arme, s'étonne, après l'avoir posée, de sentir encore dans la main un fantôme de crosse ou de poignée.

Il n'y a pas de souvenirs d'amour.

Il y a l'amour et ce qu'on appelle son souvenir est encore lui. L'amour n'est mort que lorsqu'il est totalement oublié. Oublie-t-on jamais ? Dites s'il existe un baume pour guérir les blessures d'amour, pour effacer jusqu'à leur trace.

Car les blessures d'amour sont de vraies blessures. On en meurt parfois mais, survit-on, c'est avec orgueil qu'on montre leurs cicatrices.

Je revois la soirée de notre première rencontre.

Je ne devais en garder nul souvenir. Son visage, son nom tout s'abîme dans les ténèbres. Mais son regard, le regard de Fabrice, comme il me poursuivit, comme il m'obséda. Ainsi ces rêves dont [on] ne sait rien sinon qu'ils nous visitèrent et dont l'atmosphère est cependant restée, nette, dans le souvenir. Le regard de Fabrice ! combien de fois ai-je cru le sentir posé sur moi. Le temps de lever les paupières et le charme était rompu. C'est elle sans doute qui se glissa un soir dans la chambre où je dormais près d'une autre. C'est elle, sans doute, dont je sentis la présence au cours d'une nuit épaisse et fertile en cauchemars, une présence si certaine que l'autre s'éveilla et, tremblante, se blottit contre moi.

Je ne la revis qu'un an après cette première rencontre et ce jour-là seulement je sus que le regard mystérieux était le sien.

Je l'aimai comme je l'aimais déjà mais elle ne m'aima pas Et de la constance même de mon amour naquit son double atroce qui, d'un pas délibéré, d'un pas combien sûr, m'entraîna dans le domaine maudit des fantômes et ouvrit toutes grandes au rêve les portes secrètes de ma vie.

Elle fut douce et bonne pour moi mais elle ne m'aima pas. Et il m'importait bien qu'elle m'aimât ou non puisque son double s'était donné à moi et que je ne faisais plus de différence entre la créature de mon imagination et celle de la vie concrète.

Comme tout est calme maintenant. Belle nuit couchée sur les parterres tranquilles et solitaires et les fleuves sournois voici que je puis tremper ces mains moites dans tes ténèbres délicieuses...

Je ne parle pas d'un fantôme.

Non, « elle ne mourut pas et je ne l'ai pas, de mes mains, cousue dans le linceul et couchée dans la tombe »

Je ne parle pas d'une infidèle

non, elle ne m'a pas abandonné, elle ne m'a pas trahi.

Je ne parle pas d'une dédaigneuse.

Car, plus qu'à tout autre, elle m'accorda la connaissance de son âme et de son coeur brûlants.

Je ne parle pas même du passé mais du présent. C'est toute une vie, la mienne, dont je connais la clef et dont

elle est le secret et je sais que le jour viendra où nulle attente n'aura été inutile, nulle espérance vaine. Comme cette nuit est calme.

Où est-elle, avec qui, à quoi pense-t-elle ? à quoi bon Le jour n'est pas encore révolu qui, parmi les conjonctions d'astres et les heures fatiguées, naîtra pour la première fois dans cette nuit calme et reposante. Ai-je souffert ? ou l'ai-je cru ? à quoi bon. Les amants passeront dans le bruit des baisers hâtifs, des adieux et des pas décroissants dans les escaliers. Comment n'ai-je pas reconnu plus tôt le calme insolite de la nuit où je me complais et dont je ne franchirai peut-être jamais les lisières.

Je n'ai pas vieilli depuis longtemps.

Je suis l'adolescent d'il y a plusieurs années. Et je ne vieillirai pas de sitôt. Pas de sitôt.

Et le jour où la nuit finira avec mon rêve sera le jour prévu pour lequel elle et moi ou plutôt son image et moi nous sommes en route comme deux astres qui doivent se rejoindre.

II

Après de longs mois passés loin de France j'étais revenu à Paris l'âme et le coeur vides. J'avais abandonné tout ce qui avait été mes pensées, mes désirs, mes croyances. J'éprouvai tour à tour mes sensations et mes idées et je rejetais impitoyablement tout ce qui ne pouvait pas satisfaire à un idéal assez vain que je m'étais fixé.

Un soir d'été je passais devant un café quand je reconnus, dans la foule, un ami qui m'est cher. Il était en compagnie d'une femme dont le visage me parut flétri mais dont le regard m'étonna par un feu singulier qui ne me surprit pas tellement par son ardeur que parce que cette flamme était familière à mes rêves, J'entendis à peine le nom que prononça mon ami.

Je devais même l'oublier.

C'était un beau soir d'été avec tout son décor banal d'étoiles brillant à travers les arbres, le vent tiède, la langueur de sentir l'année à sa maturité.

Et cette femme dont j'ignorais la vie, dont le visage même ne devait, hormis les yeux, me laisser nul souvenir, joua immédiatement un rôle dans ce rêve que je poursuis depuis ma jeunesse à travers de multiples péripéties.

III

Et la place qu'elle prit dans mon rêve fut éminente au point que tout, paysage, astres, personnages gravitaient autour d'elle.

Elle perdit sa substance humaine et tandis que mon esprit pénétrait plus avant dans les arcanes de son coeur et de son âme, mes mains sentaient sous leurs caresses la chair devenir fantôme, le fantôme souvenir, et le souvenir insuffisante imagination.

Il y avait en elle tout ce qui peut séduire et enchaîner un homme.

Ses yeux exprimaient sans cesse un mystère dont la constance même prouvait la réalité. Sa voix, qui n'avait de valeur que par les intonations, était la plus émouvante et son corps dont je ne connus jamais que les mains expressives, la jolie ligne des jambes et dont je devinai seulement la cambrure du dos, son corps était digne de l'âme qu'il abritait moins par la beauté sans doute que par sa valeur d'émotion.

Mais elle était de ces femmes pour qui la vie avec son beau cortège de chances et de séductions n'est éclairée que par les feux sombres d'un astre intérieur.

L'astre de Fabrice devait voyager dans le ciel non loin du mien car il donnait à toute chose une couleur d'angoisse. Et sans doute l'astre de Fabrice éclairait-il le mien car de l'avoir rencontrée mes

Souvenir d'une nuit de la Sainte-Fabrice

Une nuit... chez des amis.

L'après-midi, à la devanture d'une fleuriste, une inscription à la craie sur une ardoise m'avait appris que c'était la fête de Fabrice.

La fête ! c'était tous les jours dans mon coeur où, en son honneur, je me livrais au jeu périlleux et fatal de construire de nouveaux paradis.

La nuit était tombée. Mais déjà depuis un mois un trouble étrange s'était emparé de moi. Allais-je lutter contre

les créatures mêmes de mon rêve ? non. Mais c'était comme si le prisme transformé avait changé l'ordre traditionnel des couleurs. Une gaieté nouvelle, depuis combien de temps n'avais-je pas été gai ?, une nouvelle gaieté me transportait. Les femmes semblaient à nouveau attirées par moi, je sentais renaître enfin cette atmosphère qui rend si séduisant, au sortir des bras de sa maîtresse, l'amant heureux. La figure même de Fabrice n'assumait plus dans mon rêve cet aspect tragique et implacable qui m'avait familiarisé avec le charme des ténèbres et les pensées funéraires. Mon amour pour elle ne parfumait plus mes jours des parfums séduisants de la solitude. C'était au contraire les herbes odorantes, le thym du flanc des montagnes, la sauge et le serpolet des clairières, l'estragon sauvage et encore la rose la plus rouge et la plus sensuelle.

Et j'assistais à chaque minute des jours dans les cercles concentriques de mon rêve à cette transfiguration. Et, très douce, humide d'une averse récente, la nuit était tombée. J'étais chez des amis. J'étais joyeux comme un enfant.

Comme un enfant. On me le dit et j'en étais plus joyeux encore.

Comme un enfant. Plus tard ces mots devaient résonner à mon oreille avec un sens si douloureux.

Mais qu'importe.

J'étais joyeux. De jolies femmes riaient et chantaient dans la pièce.

Soudain comme j'allais allumer une cigarette mes mains s'ouvrirent d'elles-mêmes et je répandis sur le plancher le contenu de la boîte d'allumettes.

Au même instant, et pour me faire plaisir, j'insiste, pour me faire plaisir, une femme connaissant mon amour pour Fabrice mit au phonographe le disque d'une chanson qu'elle aimait particulièrement.

J'étais à genoux sur le tapis, ramassant les allumettes et je restai brusquement stupide.

Un grand vide venait de se faire dans mon âme et dans mon coeur. Il me sembla soudain que tout s'évanouissait des jours passés et des mois passés et des années passées. C'était comme l'écroulement d'un monument solide, si solide, si vieux que le ciel était habitué à lui et que son fantôme translucide restait dressé sur d'inutiles et profondes fondations.

C'était encore la découverte d'un pays merveilleux après l'avoir traversé et avoir gravi pour en sortir une montagne abrupte recouverte d'inextricables forêts qui masquaient les panoramas.

Rapide comme la mort, brusquement, sans transition, je venais de me rendre compte que JE NE L'AIMAIS PLUS. Ç'avait été comme une brève illumination. Et je restais à genoux devant les allumettes à bouts rouges, sans oser bouger, comme un malade dont les douleurs lancinantes viennent soudain de se calmer et qui reste longtemps immobile, de crainte qu'un geste ne les réveille tandis que les rayons d'un astre de bon augure font décrire à l'ombre des barreaux de la fenêtre un cercle régulier autour de son lit.

Je ne l'aimais plus ! C'était bien sûr... et, stupidement, superstitieusement, je continuai de ramasser lentement les allumettes comme on effeuille une marguerite ou plutôt comme si j'avais voulu reconstituer une marguerite effeuillée en répétant en moi : Je l'aime, je ne l'aime plus, je l'aime, je ne l'aime plus, oui, non, oui, non.

Non ! C'était non. Je ne l'aimais plus.

Mais alors je fus pris d'une immense tendresse, d'une immense pitié pour Fabrice. J'avais eu la garde de son plus merveilleux trésor, de sa fortune spirituelle, de sa rançon devant la destinée. Et voilà que le trésor inestimable venait de disparaître entre mes mains, et que je ne lui devais rien, et qu'il ne lui restait rien.

Sans orgueil, sans vanité, je fis la somme de la perte qu'elle faisait et ma tendresse pour elle en fut accrue.

J'avais juré de lui conserver toujours ce pur diamant, ces perles à l'orient parfait. Et faute, pour elle, de les avoir pris les perles étaient mortes et le diamant s'était consumé.

Et moi seul pouvais évaluer sa défaite et le prix écrasant d'une victoire que le destin seul m'avait accordée.

Mais je ne l'aimais plus.

Le monde prenait un aspect nouveau pour moi et je découvrais que mon coeur était encore capable d'amour avec, si cela était possible, plus de constance encore et plus de folie.

Mais le rêve n'était pas terminé. L'héroïne qui présidait à mes imaginaires pérégrinations restait la même sans doute mais elle changeait de masque.

Un autre amour puissant avait pris la place de celui qui venait de disparaître. Avec son cortège de joie et d'espoir une autre femme marchait sur mon chemin. Mais elle non plus ne m'aima pas et la route sur laquelle elle m'entraînait à sa poursuite n'était qu'un nouveau cercle de mon destin.

Amants ! ne rêvez pas, le rêve tue le désir et réduit la puissance. Il peuple l'amour de simulacres et de fantômes. Ne rêvez pas. Vous vous perdrez dans une foule aux visages identiques et aux sentiments contradictoires.

Le rêve n'est pas un maître indulgent. Ses servantes maquillées comme votre maîtresse vous entraîneront dans des lieux inconnus et déserts où elles se dissiperont comme une vapeur transparente et, jamais, en dépit de vos cris, de vos appels, elles ne consentiront à répandre l'étreinte qui vous abusa. Elles vous laisseront seul et désarmé en face de celle que vous aimez et dont vous ne connaîtrez plus le langage.

Celle que vous aimez vous la connaîtrez, vous pénétrerez ses pensées mais vous serez incapable de lui imposer votre volonté. Amants ! ne rêvez, ne rêvez jamais.

Je sais qui j'aime et j'ai déchiffré non pas son mystère qui reste entier et pour lequel je l'aime, mais le mot, le mot secret qui me donnerait l'entrée des corridors de son âme.

Et ce mot je ne puis plus le prononcer qu'au risque de rompre le rêve et de m'éveiller.

Car tout est rompu entre la réalité et le rêve quoique celle-là soit pénétrée pourtant par celui-ci.

Je suis un dormeur debout, un rêveur éveillé, ligoté par tous les liens du rêve et qui ne peut plus agir dans la vie qu'au risque, éveillé lui-même, de n'avoir plus autour de lui que des somnambules, des aveugles et des muets.

Je connais le nom, le visage et l'âme de la magicienne qui pourrait rompre le charme et qui sans doute ne le rompra pas.

Et d'autres magiciennes aux beaux yeux qui connaissent le mot magique « je t'aime » et qui l'ont prononcé à mon oreille n'ont pu rompre l'enchantement. Car il ne suffit pas que le mot soit prononcé par une bouche sincère, il faut encore que ce soit l'une des cent bouches de la déesse aux cent visages, que ce soit la bouche d'une des incarnations terrestres de la Femme, la seule aimée, qui le prononce.

Ne rêvez pas, ne rêvez pas.

Thomas l'imposteur

Les hommes de l'avenir, si le cœur leur dit encore de faire tourner les tables, verront parfois se dresser, hors des reliefs de gâteaux, de sauces figées et de viandes faisandées, un fantôme visqueux qui dira :

Je puis vous dire honnêtement, aujourd'hui, de m'écouter.

Jadis j'ai menti, j'ai trompé mes amis, j'ai escroqué au sentiment, j'ai pratiqué le vol à l'esbroufe de l'affection et de l'estime.

Vous avez déjà deviné que j'étais André Breton.

Je me suis repu de la viande des cadavres : Vaché, Rigaut et Nadja que je disais aimer. Crevel, sur la mort de qui je comptais bien pour me servir, m'a enterré de ses propres mains et a fienté, avec justice et tranquillité, sur ma charogne et ma mémoire.

Je haïssais la pédéastie car je n'étais qu'un gros truqueur.

Je me croyais Dieu.

En attendant de composer mon propre credo je dressais une nouvelle idole, celle de Lautréamont !

Mais il me foudroya lui-même et les jeunes hommes, révoltés contre la divinité, le remirent au noble rang des hommes et me fessèrent honteusement.

Je devenais gâteaux. J'écrivais des phrases imbéciles comme celle-ci :

« Depuis lors Desnos grandement desservi dans ce domaine par les puissances mêmes qui l'avaient quelque temps soulevé et dont il paraît ignorer encore qu'elles étaient les puissances de ténèbres s'avisa malheureusement d'agir sur le plan réel où il n'était qu'un homme plus seul et plus pauvre qu'un autre comme ceux qui ont vu, je dis : vu ce que les autres craignent de voir et qui, plutôt qu'à vivre ce qui est sont condamnés à vivre ce qui "fut" et ce qui "sera". »

Au comble de la vanité, j'en arrivai à cracher sur le fantôme d'Edgar Poe sous un prétexte inventé.

Ce crachat retomba sur ma figure sous forme de pluie de feu. Je l'avais qualifié de policier et le policier c'était moi.

Je simulai tout : l'amour, la poésie, le goût de la révolution...

Je dispensais ma propre pourriture et mon meilleur ami, mon semblable, mon frère, j'ai dit Jean Cocteau, m'aidait à tout châtrer, à tout entraver, à tout stériliser. Je fis mine de me consacrer à l'occultisme : ce fut une belle rigolade chez les puissances de Ténèbres.

C'est pour cela que mon fantôme assume l'apparence d'un clown.

J'eus un ami sincère : Robert Desnos. Je le trompai. Je lui mentis, je lui donnai faussement ma parole d'honneur. Fort de ma crapulerie j'eus l'audace de lui demander pardon. Car j'étais un jésuite de première force. Mais tant d'impudence me perdit et ce sincère mais orgueilleux ami m'abandonna et démasqua mon âme de limace.

Je vivais grassement cependant. La vente des tableaux alimentait l'écuelle à chien dans laquelle je prenais mes repas.

Voilà ce que dira le fantôme puant d'André Breton.

Et la dernière vanité de ce fantôme sera de puer éternellement parmi les puanteurs du paradis promis à la prochaine et sûre conversion du faisan André Breton.

Écrit à Paris avec la joie certaine d'accomplir une tâche indispensable.

Troisième manifeste du surréalisme

Sans qu'on va lie clairement ce qu'il a pu faire,
le pauvre André Breton est fort maltraité.

Noël Sabord

(Compte rendu de «Un cadavre », *Paris-Midi*, 23 janvier.)

M. André Breton ayant appelé Second Manifeste du Surréalisme un recueil de ragots et de calomnies, je veux bien aujourd'hui, à la demande du Courrier littéraire, faire une mise au point qui s'impose.

Après cinq années d'une amitié totale suivies de trois années de silence, j'ai dû, en collaborant à « Un cadavre », révéler tout le mépris dans lequel je tenais André Breton. Ce n'est pas sans effort que j'en suis arrivé là, sans essai de me tromper moi-même. Ainsi en va-t-il pour ces vieilles maîtresses dont la puissance tient plus à l'habitude qu'à l'amour qu'elles inspirent. André Breton n'ayant pas su garder le prudent silence que ses actions conseillaient, je me vois aujourd'hui dans l'obligation de révéler les raisons de cette rupture.

J'ai confié, fort de son amitié, un secret à André Breton. Ce secret, il l'a trahi. Cette trahison, il m'a donné sa parole d'honneur qu'il en ignorait l'auteur, puis, plusieurs mois après, il m'a tout avoué, et *m'a demandé pardon*. Là où l'estime et la confiance n'existent plus, il ne saurait être question d'amitié.

Prises une à une, les fautes de cet homme de lettres paraîtraient vénielles. Elles seraient même négligeables si Breton avouait une fois pour toutes qu'il n'est qu'un « homme de plumes ». On comprendra mieux que leur somme soit une raison de séparation et une preuve de sa mauvaise foi.

André Breton a accusé Philippe Soupault d'un certain nombre de vilenies. Il posait la *question de confiance*, tout comme Poincaré ou Tardieu, quand on lui demandait des preuves et, cependant, l'an dernier, il avouait à Prévert que rien ne l'autorisait à accuser Soupault de quoi que ce soit.

Même cas exactement pour Roger Vitrac, accusé d'on ne sait quelle machination, sans preuve, sans raison. Avec la plus parfaite mauvaise foi.

J'entends et vois encore Breton me disant : « Cher ami, pourquoi faites-vous du journalisme ? C'est idiot. Faites comme moi, épousez une femme riche ! C'est facile à trouver. »

André Breton déteste Éluard et sa poésie. J'ai vu Breton jeter au feu les livres d'Éluard. Il est vrai que ce jour-là le poète de *L'Amour, la Poésie* avait refusé de lui prêter 10 000 francs... si Breton ne lui signait pas des traites en échange. Pourquoi reste-t-il son ami et pourquoi écrit-il les louanges de son oeuvre ? Parce que Paul Éluard, tout communiste qu'il se dit, est lotisseur, et que l'argent des marécages vendus aux ouvriers est utilisé à acheter tableaux et objets nègres dont tous les deux font commerce.

André Breton déteste Aragon sur lequel il conte et raconte des infamies. Pourquoi le ménage-t-il ? Parce qu'il en a peu et qu'il sait bien qu'une rupture avec lui serait le signal de sa perte.

André Breton s'est fâché jadis avec Tristan Tzara pour la raison très précise qu'à la représentation du *Coeur à barbe* le chef du Dadaïsme nous avait fait arrêter. Il le sait. Il l'a vu et entendu aussi bien que moi nous désigner aux agents Pourquoi se réconcilie-t-il ? Parce que Tristan Tzara achète des fétiches nègres et des tableaux et qu'André Breton en vend.

Dans un article sur la peinture, André Breton reproche à Joan Miró d'avoir rencontré l'argent sur son chemin. C'est pourtant lui, André Breton, qui, ayant acheté le tableau *Terres labourées* cinq cents francs, le revendit six ou huit mille francs. C'est Miro qui a rencontré l'argent, mais c'est Breton qui l'a mis dans sa poche.

Sérieux comme un pape, digne comme un mage, pur comme Éliacin, André Breton écrit *Le Surréalisme et la peinture*. Il est tout de même curieux de constater que les seuls peintres dont il dise du bien sans restrictions soient ceux avec lesquels il lui est possible de faire des affaires.

En décembre 1926, alors que nous discussions de l'adhésion ou de la non-adhésion au parti communiste, André Breton tentait de me faire passer pour un lâche, parce que, au lieu de réaliser des bénéfices sur les oeuvres des

peintres, je faisais les chiens écrasés dans un journal. Il exigeait l'engagement de tous de ne pas collaborer aux revues bourgeoises. Six semaines après, il remettait à la revue *Commerce* un texte de lui « parce que, disait-il, ça paye bien ». De même lui, qui reproche si légèrement à Man Ray ses relations avec le vicomte de Noailles, caressait, l'an dernier, l'espoir de faire payer *La Révolution surréaliste* par celui-ci. Mais ceci dit, Breton prétendra toujours qu'André Masson est un vendu parce qu'il a laissé publier un texte de Limbour sur son oeuvre dans la revue allemande *Querschnitt*.

Il convient de n'envisager dans cette contradiction qu'une rivalité d'affaires entre marchands de tableaux. Je ne verrais, pour ma part, aucun inconvénient à ce que Breton « gagne sa vie » de cette façon ou d'une autre s'il voulait bien reconnaître que l'argent joue dans son existence un rôle au moins aussi important que dans celle d'autrui et s'il n'avait pas toujours à la bouche et à la plume le mot calotin de « pureté ». S'il était pur, passe encore. Il y a des originaux et des vicieux qui ont du goût pour cette chose immonde qui s'appelle un pucelage. Or, entre pucelage et pureté, il y a la différence de cul à chemise.

Mais Breton, avant tout, est un homme de lettres. Il n'a jamais rien créé. Toute son activité est basée sur la critique littéraire ou artistique, ce qui me paraît le comble de la littérature. Pourquoi faut-il qu'il veuille passer pour un chef de moralité, un exemple de vie ? Parce qu'à une telle attitude sont attachés des avantages matériels.

Breton faisant des bénéfices sur le surréalisme n'est pas différent du Pape percevant, à son profit, le denier de Saint-Pierre.

Je pourrais continuer à l'infini le récit de ces incidents qui, joints à de graves défauts de caractère (insultes à l'adresse des maîtresses de ses amis, goût de l'autorité poussé jusqu'au choix des apéritifs et autres actions burlesques), finissent non seulement par lasser, mais encore par rendre odieux un personnage.

En définitive, Breton est méprisable parce que sa vie et ses actions ne sont pas en rapport avec les idées qu'il prétend défendre; parce qu'il est hypocrite, lâche, affairiste (cf. lettres aux critiques pour qu'on parle de ses livres) et que son activité s'est toujours développée dans un sens contraire à la vie, à l'homme et à la vérité. J'en finis donc avec ces histoires de couloirs pour lesquelles le bonhomme a plus de goût que moi (ses livres en sont pleins), mais je pourrais en conter des douzaines. Sa piètre réponse au « Cadavre » en dit long d'ailleurs sur son désarroi quand on lui parle sur le ton positif.

Que prouve le fait que j'ai écrit en 1923 les louanges de Breton et que je l'insulte en 1930, sinon que j'ai changé d'avis ? Pour ma part, j'estime que j'ai aimé un porc. Je n'ai d'ailleurs pas besoin de ressortir des écrits confidentiels pour qu'on me comprenne. Si on relit *Les Pas perdus*, *Nadja*, le *Premier Manifeste*, *Clair de terre*, etc., on verra ce que Breton pensait de moi avant le passage de mauvaise foi qui m'est consacré dans le *Second Manifeste*. Que m'importe qu'il dise que mes alexandrins sont faux, chevillés et creux ? C'est là une querelle de cuistre. Que m'importe qu'il dise que je me prends pour Victor Hugo et Robespierre ? Je pense qu'il est à court d'injures. Et cela vaut mieux en tout cas que de se prendre pour le pape (cf. préface à *Satan à Paris*, par Gegenbach, et *Second Manifeste du surréalisme*).

Mais où je prends mon Breton la main dans son sac à malice, c'est quand il m'accuse d'avoir fait, au cours de mon article *Les Mercenaires de l'opinion*, l'apologie de Clemenceau. Le mensonge est là si flagrant qu'il suffit de lire l'article incriminé (revue *Bifur*, n° 2, page 165). Que ne dit-il aussi, pendant qu'il y est, que je suis pédéraste, opiomane et franc-maçon ?

Il y aurait beaucoup à dire sur le puritanisme, le protestantisme de Breton. Ne condamne-t-il pas l'usage de l'alcool ? Oui, mais il boit et l'on expliquerait assez bien son caractère par l'action de la cirrhose de son foie sur sa pensée. Encore une fois nous retrouvons en lui le hideux conformisme religieux.

Mais là ne se trouve pas circonscrit le différend. Je ne partage pas les idées de Breton, ce prêtre qui ne rit pas, qui ne sait pas ce que c'est que rire tant l'envie le dévore. Incapable de faire du théâtre, il le condamne en bloc. Bourgeois plus que personne, il a le mot de Révolution à la bouche non parce qu'il lui vient du coeur, mais parce que le morceau est trop dur à avaler pour son faible gosier, que son estomac fragile le vomit. Breton est le type du personnage qui vit sur l'idée de révolution et non sur l'acte. Aux premiers troubles, il partira à Coblence.

Voici donc ce poète impuissant, ce critique, cet escroc des idées (et je vous prie de croire qu'il sait tromper son monde), ce sophiste, en présence de Lautréamont.

Ah ! je vous prie de croire qu'il ne perd pas le nord. Une phrase, une seule proposition de Lautréamont l'a frappé : *le droit de se contredire*, et je vous garantis qu'il s'en est servi.

Ce droit humain et légitime s'est transformé chez lui en droit à l'hypocrisie, à la restriction mentale. Jésuite ! De

là à exploiter le surréel, à oser dire qu'il existe, il n'y a que le pas du mensonge à l'abus de confiance. Moi qui ai quelque droit à parler de surréalisme, je le déclare ici, le surréel n'existe que pour les non-surréalistes.

Pour les surréalistes, il n'y a qu'une réalité unique, entière, ouverte à tous.

Breton ne serait-il pas l'être suspect que je viens de dénoncer que ses idées mêmes suffiraient à le faire condamner. Croire au surréel, c'est repaver le chemin de Dieu. Le surréalisme tel qu'il est formulé par Breton est un des plus graves dangers que l'on puisse faire courir à la libre pensée, le piège le plus sournois où l'on puisse faire tomber l'athéisme, le meilleur auxiliaire d'une renaissance du catholicisme et du cléricalisme. Et je proclame ici André Breton tonsuré de ma main, déposé dans son monastère littéraire, sa chapelle désaffectée, et le surréalisme tombé dans le domaine public, à la disposition des hérésiarques, des schismatiques et des athées.

Et je suis un athée.

Mines de rien

Un des livres de votre enfance

Vous irez le chercher, ce livre, au grenier de votre maison campagnarde ou dans un placard de votre logement citadin. Vous secouerez vingt, trente ou quarante années de poussière. Vous vous calerez dans un fauteuil et vous allumerez une cigarette, peut-être un cigare. Vous mettrez à portée de votre main un verre d'alcool ou de vin... ou d'eau...

Quel sera-t-il, ce livre ? Je souhaiterais, pour ma part, retrouver la collection 1908-1912 des *Belles Images* avec les dessins de G. Ri ou le *Journal des Voyages* de la même époque ou *L'Épatant* avec les premières aventures des *Pieds-Nickelés*. Mais je n'ai jamais pu retrouver *Les Belles Images* et *L'Épatant*.

Revenons à votre lecture. Ce qui vous surprendra peut-être, si vous n'êtes pas avertis, c'est l'intérêt que vous prendrez à cette lecture. L'homme change peu. Il se retrouve souvent, au seuil de la vieillesse, semblable à ce qu'il était aux alentours de la dixième année. Vous feuillerez l'herbier de vos souvenirs d'enfance, plaisir mélancolique que vous prolongerez en recensant les souvenirs de votre vie.

Mais que cette exploration du moins vous remémore l'enfant que vous avez été et vous permette de mieux comprendre les enfants d'aujourd'hui... dont nous prétendons tous, plus ou moins, et sans doute à tort, conditionner l'avenir et déterminer le bonheur.

SITUATIONS de Charles Péguy

La propre situation de Péguy est exceptionnelle. Qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas, peu importe, mais il n'est pas permis de l'ignorer. Dirai-je combien son style m'exaspère, combien je le trouve fatigant et d'une inutile difficulté à force de redites, de retours, d'emprunts maladroits au langage populaire. Style oratoire ou plutôt verbeux. Pourquoi faut-il que Péguy donne sans cesse l'impression qu'il s'adresse à des lecteurs trop bêtes. Il y perd. Au lieu de se faire comprendre il ennuie et endort.

Et pourtant Péguy était un homme clairvoyant et juste. Les questions qu'il pose n'ont pas cessé d'être actuelles et d'une actualité terriblement brûlante. C'est pourquoi je vous recommande de lire ce livre. Vos conclusions ne seront peut-être pas celles de l'auteur mais qu'importe, il suffira que vous vous soyez arrêtés sur ces questions formulées de telle manière qu'il n'est pas possible de s'évader du plan de la probité et de la rigueur intellectuelle.

Et si Péguy est l'homme d'une autre époque, si dans sa discipline morale il est parfois des règles qui nous gênent et nous irritent, ce ne sera pas je pense une mince gloire pour lui que d'avoir été toujours un honnête homme et celui qui, dans le passé nous fait signe, nous indique que là sont des bornes qu'il convient encore de dépasser et nous encourage pourvu que nous soyons de bonne foi.

J'irai le dire à la Kommandantur

M^{me} Dugommier, qui habite au troisième, a un petit chien qui se nomme Untel ou autrement. Le petit chien a fait pipi sur le palier du second où habite M. Duplactal. M. Duplactal descend chez la concierge. Et de crier : « Et c'est intolérable, et ,ca ne peut pas durer. D'ailleurs si le fait se reproduit, j'irai le dire à la Kommandantur. »

L'épicerie du coin a vendu son café jusqu'au dernier grain quand une cliente se présente :

-- Une demi-livre de café, s'il vous plaît ?

-- Madame, il n'y en a plus.

-- Comment ? Voilà une heure vous en avez vendu à ma concierge. C'est bien. J'irai le dire à la Kommandantur.

Le ménage Durand possède un perroquet et, toute la journée, cet intelligent animal répète : « En voiture ! Allons ! Allons ! Pressons ! En voiture ! » Et cela déplaît au ménage Dubois qui n'a pas de perroquet. M. Dubois prend sa meilleure plume et écrit à M. Durand : « Cher monsieur, les cris poussés par votre volatile troublent la paix de mon domicile dont j'ai toujours payé le loyer, moi. Je vous prie de réduire au silence votre cacatoès sinon, j'irai le dire à la Kommandantur. »

Ainsi, il y a, dans Paris, une bande de pauvres gens acharnés à embêter leurs semblables. Jadis on menaçait du juge de paix, de l'huissier, du commissaire. Maintenant ces bonnes âmes menacent de la Kommandantur. La Kommandantur est la dernière incarnation de Croquemitaine. D'ailleurs, elle doit avoir des occupations plus sérieuses car, jusqu'ici, elle n'a pas semblé s'intéresser beaucoup aux débordements du chien de M^{me} Dugommier ou aux discours de Coco, le perroquet du ménage Durand.

Mais il y a gros à parier que M^{me} Duplactal et M. Dubois réclament un régime nouveau, un changement dans les mœurs, une nouvelle conscience et beaucoup d'autres choses dont la réalisation serait simple si chacun y mettait du sien.

Mais l'homme exige toujours la vertu chez les autres avant de l'exercer lui-même et s'il demande une application stricte des lois, c'est avec l'espoir secret qu'il bénéficiera d'un régime de faveur de privilèges particuliers et d'une immunité absolue.

Ainsi, M^{me} Duplactal qui se plaint du chien de M^{me} Dugommier, a de ravissants géraniums, qu'elle arrose sans parcimonie et sans se soucier si elle arrose la tête de ses contemporains.

Ainsi la cliente de l'épicier du coin se plaint de ne plus trouver de café mais, dans un placard secret, elle en garde une douzaine de kilos qu'elle dégustera si les petits cochons ou les termites ne les mangent pas.

Ainsi le ménage Dubois n'a pas de perroquet, mais leur fille apprend le trombone à coulisse et leur fils le cor de chasse sans se soucier des troubles divers apportés dans le système nerveux de leurs voisins par ces deux instruments, le premier charmant dans un jazz, le second émouvant quand on l'entend « le soir, au fond des bois, soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois ou l'adieu d'un chasseur que l'écho faible accueille et que le vent du nord porte de feuille en feuille ».

Ouf ! où en étais-je ?

J'en étais à cette forme nouvelle de la sottise et de la méchanceté humaine qui consiste à dire, à propos de bottes : « J'irai le dire à la Kommandantur. »

Il faut que les amis de Croquemitaine se le tiennent pour dit. Croquemitaine et la Kommandantur ont tout autre chose à faire que de s'occuper de leurs petites querelles, autre chose à faire que de les recevoir. Et eux-mêmes emploieraient certainement mieux leurs loisirs en faisant de la pyrogravure, de la dentelle au fuseau ou des réussites et, suivant la forte expression de mon ami l'adjudant Jacquinot, en « fichant la paix au monde ».

Et cet article n'est pas seulement écrit pour les rappeler à la raison, mais aussi au « sentiment de la dignité ».

L'anticléricalisme sera avant tout catholique

Il est superflu, je pense, de répéter que je suis athée. Ce n'est d'ailleurs pas de cela qu'il s'agit, mais il est bon de poser tous les termes d'un problème que l'on entend traiter. Athée, il se trouve que je suis anticlérical. L'un n'est pas la conséquence de l'autre. J'en connais qui ne croient ni à Dieu ni à Diable, et dont les prêtres sont les

meilleurs auxiliaires dans de vilaines besognes. Par contre, je connais des catholiques pratiquants, des catholiques animés par une foi fervente et digne de respect, et qui sont anticléricaux.

La vie se charge de modifier les opinions. J'ai cru dans ma jeunesse, que foi et cléricalisme étaient deux choses indissolublement liées, et je n'en crois plus rien maintenant.

L'exemple de Léo Taxil, jésuite devenu anticléricale militant, puis retourné aux jésuites après avoir fait plus de tort aux adversaires de ceux-ci qu'à la sacrée compagnie, est suffisamment clair.

D'autre part, les années passant, je me suis rendu compte que, parmi ceux des hommes vivants que j'admire le plus, que je considère comme des exemples et des modèles de moralité, certains sont des croyants. Aucun n'est cléricale.

Petit à petit, le problème de l'anticléricalisme s'est donc posé devant moi avec un nouvel aspect. Je ne suis pas un missionnaire en athéisme. Il me suffit, pour moi, d'avoir résolu une fois pour toutes la question de Dieu.

Lisez la question de notre existence. Si nous existons réellement... si nous vivons... ou si nous ne sommes que les éléments d'un rêve étrange. Il m'est donc totalement indifférent de savoir si mon interlocuteur croit ou ne croit pas, s'il pratique ou ne pratique pas telle ou telle religion. Ce qui m'importe, c'est de savoir qu'il a les mêmes idées que moi sur les grandes questions morales, sur la vie sociale, sur la liberté.

Mais je n'ai pas cessé d'être anticléricale, car les prêtres que je combats sont les auxiliaires du fort contre le faible, du riche contre le pauvre, du puissant contre le misérable. Ces prêtres sont également les ennemis du croyant sincère. C'est parmi ces croyants qu'ils ont trouvé les juges les plus sévères. Il me plaît de souligner ici que tout croyant a le droit de contrôler la vie et les actes de ses prêtres.

Je crois donc qu'en envisageant l'anticléricalisme sous un angle purement laïque, nous ne pouvions pas aller à autre chose qu'à un échec. La maladresse, la sottise de quelques-uns ont dressé contre nous, hommes de bonne foi, les catholiques sincères qui se croyaient menacés. Combien d'entre eux auraient été nos alliés les plus utiles ? Combien ils auraient gagné eux-mêmes si le procès n'avait pas été encombré par des pièces plus ou moins philosophiques ?

Notez bien que, lorsque je me dis anticléricale, je ne fais pas de différence de religion. Je suis contre tel curé mais je suis aussi contre tel pasteur. Il est cependant nécessaire de constater que le cléricalisme catholique est, pour l'instant, le plus dangereux de tous.

Je reviens donc à l'anticléricalisme tel que je le conçois maintenant. Il devra être mené d'abord par les catholiques sincères, par les croyants honnêtes et convaincus et, même si cela doit faire grincer les dents à certains de mes amis, par quelques prêtres.

L'athée se vante d'être tolérant. Croit-il l'être réellement lorsqu'il confond, dans la même réprobation, le clergé servile et le croyant honnête ? Là où il devrait se faire des amis et des alliés, il se fait des ennemis. Pire même, il est injuste. On dirait même que, à ses yeux, pour avoir le droit de croire en Dieu, il faut être mort. Parmi les grands hommes de la Libre Pensée, il ne manque pas de chrétiens fervents. Pourquoi ne les admettez-vous pas à votre audience pendant qu'ils sont en vie ? Êtes-vous si peu sûrs de vos convictions ? Qu'avez-vous à craindre ? Apprenez désormais à juger, en véritable athée, les hommes d'après leur valeur humaine, d'après leurs actes, d'après leur conscience.

Tout est à refaire en matière d'anticléricalisme, tout est à changer, tout est à réviser. Que m'importe, à moi, si mes amis croient en Dieu pourvu qu'ils ne m'obligent pas à y croire ! Et, notez-le bien, c'est toujours le prêtre, épris de pouvoirs temporels, qui a prétendu convertir par la force.

Un grave danger cléricale nous menace. Les jésuites ne sont pas à nos portes, ils sont chez nous. Ils installent leurs forteresses au cœur de la cité. Ils préparent leur domination. Ils trament leurs complots. Allez-vous leur donner des armes ? Allez-vous vous priver de l'arme la plus efficace qui soit contre eux : la foi ?

L'anticléricalisme sera, avant tout, catholique ou il sera inefficace.

La sonate au claire de lune (H. Bordeaux)

Les murs sont bons (H. Bordeaux)

Les beaux draps (L.-F. Céline)

Oeuvres (P.-L. Courier)

Le courrier qui, souvent, fait bien les choses, m'apporte en même temps deux volumes d'Henry Bordeaux et un livre de M. L.-F. Céline. Ainsi j'ai le choix entre la restriction et l'indigestion. C'est qu'en effet ces deux auteurs ont plus d'un point commun. Leur clientèle est, à peu près, la même et l'excès de l'un correspond aux déficiences de l'autre. Je trouve chez tous deux le besoin d'écrire pour ne pas dire grand'chose. Mais que penser de la vertu sans passion que nous propose M. Bordeaux et de la passion sans vertu que nous recommande M. Céline ? En vérité, si le premier a le souffle court, le second n'a pas de souffle du tout : il est boursoufflé et voilà tout. Ses colères sentent le bistro et en cela il est, comme beaucoup d'hommes de lettres, intoxiqué par la moleskine et le zinc. Tout ici est puéril chez l'académicien comme chez son confrère et ce sera un utile sujet de méditation pour nos descendants que la coexistence de ces deux écrivains identiques, d'expression différente. Je n'ai jamais, pour ma part, pu lire jusqu'au bout un seul de leurs livres. L'ennui, l'ennui total me force à dormir dès les premières pages. Et tous les deux représentent les éléments principaux de notre défaite par l'injustice même de leurs succès. Ah ! qu'un écrivain comme Bernanos donne des leçons à l'un de foi religieuse et à l'autre de férocité ! Mais Bernanos est un « monsieur » et il n'est pas nécessaire d'être d'accord avec lui pour l'aimer et l'admirer. Tandis que les colères de Céline évoquent les fureurs grotesques des ivrognes, tandis que la morale de M. Bordeaux ferait exalter le vice en tant qu'école de vertu. Brave homme l'un, brave gars l'autre ? Je veux bien... Mais à quoi bon... à quoi bon les lire ? Je vois bien pour qui ils écrivent. Je ne vois pas pourquoi. Mais le même courrier m'apportait en même temps l'admirable édition par M. Maurice Allem des *Oeuvres complètes* de Paul-Louis Courier. Cette collection de la Pléiade est un chef-d'oeuvre. Je vais faire des économies pour me la procurer. Lisible, pratique, savante sans pédanterie, c'est un des motifs d'orgueil les plus légitimes de l'édition française.

Mais aussi quel réconfort que de lire Courier (que j'ai omis de citer la semaine dernière dans une liste hâtive d'écrivains militaires dont il est précisément l'exemple le plus typique) ! La phrase est directe, simple, savante, fleurie sans être ornée. Elle va droit au but comme une flèche. Elle fait appel à toutes les ressources de la langue. Comme je comprends que Stendhal ait aimé ces opuscules où quatre ou cinq pages en disent plus que les pesants volumes de M. Céline, déplorable disciple d'Honoré d'Urfé, de M. Céline qui écrit gras exactement comme on écrivait précieux au XVII^e siècle. Je voudrais que tous les Français lisent Courier. C'est une école de civisme et, pour employer un mot cher à Corneille, d'esprit républicain. Je retrouve en lui le goût de la justice et du droit qui caractérise les Français. C'est ce goût qui fait notre valeur et justifie l'existence de notre nation. Oui, nous aimons les procès mais, en conséquence, nous aimons les lois, les lois justes et nous sommes tous plus ou moins experts en lois. Au surplus, Paul-Louis Courier apprend moins à penser qu'à s'exprimer. Et cela est bien, car nous avons suffisamment de sources de pensée en France. On a dit qu'il devait ce style vif et délié à l'emploi des vers blancs, aux citations -- et elles sont nombreuses -- dont son oeuvre est semée. Cette caractéristique, nous la retrouvons dans un style bien différent et bien admirable aussi : celui de Michelet. Mais les vers blancs de Courier semblent empruntés à une tragédie classique et ceux de Michelet à un drame romantique. Arrêtons-nous ici, cela nous entraînerait trop loin... Mais lisez Paul-Louis Courier, je vous promets de belles surprises.

L'avenir de la poésie

ESSAI D'EXPLICATION DU DIVORCE ENTRE LE PUBLIC ET LES POÈTES

Il est significatif de constater qu'en dépit des époques et des événements la poésie se perpétue. La récente publication des livres de Paul Éluard, d'Audiberti, des cahiers "Poètes", des cahiers de "l'École de Rochefort", de "Transfusion du Verbe", de "Géographie Nocturne" et d'un nombre impressionnant de plaquettes le prouve. Mais pourquoi faut-il constater aussi un divorce entre le public et les poètes, divorce que contredit seul le succès croissant de Paul Claudel ?

A mon sens, le malentendu vient avant tout d'une insuffisance de l'instruction publique scientifique, de même qu'une incontestable stagnation lyrique est provoquée par le mépris des poètes pour la science. Ce n'est pas par hasard que le XIX^e siècle a offert le spectacle d'une renaissance poétique et d'un essor scientifique. Encore faut-il observer que jusqu'au symbolisme, les poètes restent voisins des savants. Mais, à partir des années 1880, un abîme sans cesse élargi les sépare. Et de nos jours, il est inconcevable que, par exemple, la relativité et les théories nouvelles sur la lumière n'aient pas influencé l'inspiration. La faute n'en est pas aux savants qui, mieux que d'autres, sont restés sensibles aux tentatives modernes. En poésie l'esthétique a moins d'importance que l'éthique et celle-ci se trouvant bouleversée par les mathématiques et la physique, ces deux activités de l'esprit ne sauraient sans dommage rester étrangères aux amateurs de poèmes. C'est cette méconnaissance qui, sans doute, a provoqué l'ankylose d'un mouvement comme le surréalisme dont les détracteurs eux-mêmes doivent convenir qu'il est désormais inscrit dans l'histoire littéraire, pas seulement française, mais internationale. C'est l'intuition de ce problème qui a permis à Paul Éluard, entre autres, de continuer une oeuvre durable, située dans l'espace et dégagée d'un hégélianisme trop exclusif.

Rien ne pouvait mieux nourrir, en effet, le concept de surréalité et de surraison, (qui présuppose une réalité et une raison) que la relativité et la théorie du discontinu. Mais, alors que les poètes traditionnels continuaient des exercices monotones semblables aux problèmes élémentaires de l'arithmétique, les surréalistes se bornèrent de plus en plus à l'énoncé de théorèmes sans y joindre la démonstration. A l'écart, les titres de Paul Valéry à une survie seront moins ses réussites rhétoriques que d'avoir tenté, à plusieurs reprises, d'élever le degré de résolution des équations poétiques.

Mais, depuis cinquante ans, la seule poésie valable vit de l'exemple fécond d'Arthur Rimbaud. Il serait temps de modifier le chemin suivi. Un ami me suggère le nom du Docteur Illuminé, Raymond Lulle, comme nouveau guide possible.

En définitive, la poésie a plus à perdre qu'à gagner au commerce des humanités classiques. Elle retrouvera son humanité en redonnant, par une union avec les sciences (union qui ne ressemblera en rien aux misérables essais de Sully Prudhomme), une actualité nouvelle à des problèmes moraux, philosophiques et même métaphysiques, que nous avons la paresse de croire résolus. Le public retrouvera le goût de la poésie, quand on consentira à lui donner une instruction scientifique digne du siècle que nous vivons.

Les vertus de cette plante sont si grandes

Les vertus de cette plante sont si grandes et en si grand nombre, qu'à bon droit on l'a appelée l'herbe de tous les maux. Il s'agit ici du tabac et l'auteur de cet éloge est Olivier de Serres dans son *Théâtre d'agriculture et mesnage des champs*, que le Comité National vient de rééditer chez Firmin Didot. Et notre agronome énumère les maux évités par le « Petun des Américains » : plaies vieilles ou nouvelles, brûlures, mal de tête, de dents, gouttes, rognés, teignes, dartres, maux au talon (*sic*), vieille toux, coliques, etc. Enfin prise par la bouche avec un cornet, entendez une pipe, la fumée du tabac est bonne pour le cerveau, la vue, l'ouïe, les dents et l'estomac, à condition toutefois d'en user le matin à jeun.

Voilà qui rassurera les fumeurs, mais aussi ce qui les inquiétera. Car, privés de tabac, n'allons-nous pas succomber sous les épidémies de rognés, teignes, dartres et autres joyeusetés ? Si Achille vivait, il protégerait son talon avec une chaussure orthopédique. Quant à notre estomac, nous ne pourrions pas l'enfumer médicalement, à jeun, ce qui était facile avec les restrictions. Mais n'accusons pas l'agronome. Olivier de Serres n'est pas responsable de l'état de la médecine à son époque. Au surplus, si le tabac n'est pas une panacée, ce n'est pas non plus un poison violent comme certains voudraient nous le faire accroire. Il en est ainsi de toutes choses agréables. De quels crimes n'a-t-on pas accusé le café ? Nous n'en avons plus et nous ne nous en portons pas mieux. La viande, le vin ont également été calomniés. J'ai connu une brave femme qui avait horreur du persil : « Si on savait le mal que cela fait, disait-elle, on se relèverait la nuit pour en trembler. » C'est pourtant bien bon du persil haché sur une entrecôte épaisse et saignante à point... Comme a dit je ne sais plus qui, si vous n'aimez pas ça, n'en dégustez pas les autres. Et c'est bien notre malheur que d'être entourés de gens qui veulent nous déguster de ce que nous aimons. Celui-ci brûlerait la peinture contemporaine. Motif : il n'aime pas ça. Un autre voudrait condamner à la prison les femmes qui portent les cheveux courts. Motif : il n'aime pas ça. Un troisième voudra nous obliger demain à ne plus siffler en travaillant. Motif : il n'aime pas ça.

Ce genre de démente appelé manie de la persécution, qui se conjugue parfois avec la manie des grandeurs, se traite utilement dans les asiles spéciaux... Mais nous voilà bien loin d'Olivier de Serres, sage entre les sages,

Les Voix intérieures

L'enfant démon

1

La forêt s'endort au flanc des monts
 Tu t'endors comme un enfant démon
 Tu t'endors comme une pierre
 Un petit caillou
 Prends bien garde enfant démon le soir
 Un fantôme à ce banc vient s'asseoir
 Sans yeux sans paupières
 Mon enfant démon

Refrain

Caressante
 Enfant démon
 Quand tu chantes
 Enfant démon
 Dans tes yeux je vois des roses
 Au rosier de tes paupières closes
 Sur tes lèvres
 Je vois du sang
 Et ma fièvre
 Va montant
 Mon enfant démon
 Mon enfant démon
 Endors-toi démon bel enfant
 Mon bel enfant.

2

Ne t'endors pas là enfant démon
 Sous le ciel à travers champs et monts
 Ne t'endors pas sur les pierres
 Et sur les cailloux
 Dans mon lit viens t'endormir ce soir
 Viens dormir dans mes bras pleins d'espoir
 Ouvre tes paupières
 Mon enfant démon.

L'Amour tombe des nues

1

Un Samedi du Moyen Age
 Une sorcière qui volait
 Vers le sabbat sur son balai

Tomba par terr' du haut des nuages.
 Ho ! Ho ! Ho ! Madam' la sorcière
 Vous voilà tombée par terre
 Ho ! Ho ! Ho ! sur votre derrière
 Les quatre fers
 En l'air.

Refrain 1

Vous tombez des nues
 Toute nue
 Par où êtes-vous venue
 Sur le trottoir de l'Avenue ?
 Vous tombez des nues,
 Sorcière saugrenue.
 Vous tombez des nues,
 Vous tombez des nues,
 Sur la partie la plus charnue
 De votre individu.
 Vous tombez des nues !

2

On voulait la livrer aux flammes
 Cette sorcière qui volait
 Vers le sabbat sur son balai
 Pour l'Ascension quel beau programme.
 Ho ! Ho ! Ho ! Voilà qu' la sorcière
 A fait un grand rond par terre
 Ho ! Ho ! Ho ! quel coup de tonnerre
 Il tomba d' l'eau
 A flots !

Refrain 2

L'eau tombe des nues
 Toute nue
 Éteint les flammes ténues
 Et rafraîchit la détenue.
 L'eau tombe des nues
 Averse bienvenue
 L'eau tombe des nues
 L'eau tombe des nues
 Et la sorcièr' se lave nue
 Mais oui dans l'Avenue.
 L'eau tombe des nues.

3

Qu'elle était belle la sorcière
 Les Présidents du Châtelet
 Les gendarmes et leurs valets
 La regardaient dans la lumière.
 Ho ! Ho ! Ho ! un éclair qui brille
 Et ses beaux yeux qui scintillent
 Ho ! Ho ! Ho ! notre coeur pétille
 Nous sommes sourds
 D'amour.

Refrain 3

Nous tombons des nues
 Elle est nue
 Oui mais notre âme est chenue
 Nous avons de la ... retenue
 Nous tombons des nues
 Ô Sorcière ingénue
 Nous tombons des nues
 Nous tombons des nues
 Qu'on relaxe la prévenue
 Elle nous exténue
 Nous tombons des nues.

Coda

Je tombe des nues
 Tu tombes des nues
 Le monde entier tombe des nues
 L'amour tombe des nues
 Viv' les Femmes nues.

Les disques

L'un des rôles et non le moindre, du phonographe est de servir d'intermédiaire entre les différentes parties du monde.

Le jazz, la musique hawaïenne lui doivent leur popularité. Sophie Tucker, Vaughn de Leath sont par lui de véritables vedettes internationales.

Il est temps, grand temps de se rendre compte de l'intérêt d'une collection ethnographique de disques qui, mieux encore que par la radio, permet de se transporter d'un continent à l'autre en quelques minutes par la vertu d'une chanson nègre, d'un tango ou d'un disque chinois.

Le public répond-il aux efforts qui sont faits dans ce sens. On pourrait le croire quand on songe aux succès de tel jazz, de tel chanteur argentin et cependant la mode tient sans doute plus de place qu'on ne le pense dans la vogue de tel ou tel disque.

Je n'en veux pour preuve que la très insuffisante estime que l'on a portée à la collection des *Fados* portugais édités par Colombia.

C'est, porté par une musique de bout du monde où mystérieux et profond se brise l'océan dans sa toute puissante sauvagerie, des chants émouvants où le goût âcre de l'amour se mêle au soleil, un soleil qui éclaire déjà l'Amérique, à l'écume, aux embruns et à ce singulier parfum qui est celui des bateaux échoués, des tonneaux trimballés durant des années par des courants marins et des grands arbres fantomatiques, abattus et pourrissants dans la pénombre grouillante des forêts vierges.

Nulle musique n'est plus évocatrice des mystères du soleil et nulle autre cependant ne suscite l'idée des ténèbres dans une campagne hantée par tous les fantômes de la chair, les créatures de la magie amoureuse et les rêves de la sensualité ! La saveur des pastèques y tourbillonne dans l'écho des adieux, non pas seulement ceux dont la littérature a fait un tel abus et qu'adressent du pont des navires, ceux qui partent à ceux qui restent mais encore ces adieux plus définitifs et plus émouvants qui déchirent les âmes et les coeurs et sans lesquels la vie serait sans mélancolie sans doute, mais aussi sans noblesse.

Il est impossible aux coeurs valeureux de rester impassibles en écoutant les *Fados*. Il est incontestable qu'en ces années où l'amour retrouve sa toute puissance, sa pureté originelle, sa folie, son mysticisme et sa cruauté, il est inconcevable que ces chansons extraordinaires ne retentissent pas plus souvent dans le silence des nuits parisiennes.

L'Érotisme

L'un des facteurs les plus admirables du cinéma et l'une des causes de la haine que lui portent les imbéciles est l'érotisme. Ces hommes et ces femmes lumineux dans l'obscurité accomplissent des actions émouvantes au titre sensuel. À l'imaginer, leur chair devient plus concrète que celle des vivants et tandis qu'ils subissent sur l'écran le plus irrévocable destin, ils prennent part dans l'esprit du spectateur sensible à une aventure autrement miraculeuse. Parmi les stupéfiants cérébraux le cinéma devient alors le plus puissant : le double scénario se poursuit dans une atmosphère supérieure à celle de l'opium, tandis que, participant des deux thèmes, des faits et gestes s'illuminent brusquement comme des points de contact éblouissants.

Baisers des cavalières au milieu des savanes, apparition de l'épaule d'une danseuse, cou proconsulaire d'un aventurier, main blanche, étroite et longue « se glissant vers une lettre » ou un revolver, yeux surtout, plus beaux dans la lumière mystérieuse du cinéma, c'est sur vous que se reporte l'« amour » éparé dans les films. De même qu'une cavalcade de cow-boys essouffle le spectateur, la vie trépidante de l'écran surexcite l'imagination. Parmi l'assistance transportée de plain-pied dans le domaine du tragique et du romanesque, les élus sont ceux-là qui peuvent vous admettre dans leur vie, héroïnes viriles ou faibles, séduisants assassins ! En vain les vieillards et les eunuques se ligueront-ils, en vain le cinéma sera-t-il soumis à plus de censures que n'en comptait l'Ancien Régime, ces détails échapperont à leur vue basse. C'est dans cet érotisme cinématographique qu'il convient aujourd'hui de chercher une consolation à tout ce que la vie factice du commun peut avoir de décevant. La poésie native circule dans ces faisceaux lumineux, prête à être découpée en auréoles. Plus surnaturelles que les langues de feu de la Pentecôte, des bouches aériennes parlent, en dépit des frontières, à tous les coeurs initiés au rêve. Par le monde, des regards passionnés se rencontrent sur la personne de la vedette promue à la majesté inaccessible des dieux, et, son image terrestre serait-elle vulgaire et méprisante, elle acquiert par l'illusion qu'elle nous donna un droit imprescriptible à notre reconnaissance.

C'est parce qu'il n'est gardé malgré tout d'une représentation objective de la réalité que le cinéma échappe au contrôle de ses tuteurs légaux. Il transforme les éléments extérieurs jusqu'à créer un univers nouveau et c'est ainsi que le film au ralenti du match Siki-Carpentier simulait en fait les gestes de la passion.

La discipline, qui désigne indifféremment les régiments du bagne, le martinet et l'idéal des médiocres rhéteurs qui défendent la tradition, ne saurait s'appliquer à cette formule parfaitement neuve du plaisir cérébral. (Ils n'ont pas encore rattaché le cinéma à Ronsard, mais cela ne saurait tarder.) Ceux qui furent assez stupides pour s'indigner d'un roman anodin comme *La Garçonne* et poursuivre au music-hall la manifestation la plus supportable du théâtre français ne pouvaient manquer de persécuter ce nouvel art. Le livre que publiait dernièrement Louis Delluc (scénarios de films avec photographies des passages censurés) révélait que l'incompétence des censeurs du cinéma outrepassait celle des généraux en matière de roman. Il est déplorable que les metteurs en scène n'aient pas toute licence dans la réalisation des scénarios et, en particulier, que le nu et le déshabillé soient sévèrement proscrits.

Admis par Nazimova ou Pauline Frederick à une vie anxieuse et précipitée, nous ne saurions plus nous satisfaire d'une réalité banale. Nous chercherons à l'entracte celui ou celle parmi nos voisins qui pourra nous entraîner dans une aventure égale au rêve crépusculaire du cinématographe.

Salles de cinéma

Il est des salles de cinéma de banlieue vides comme des hangars, et belles comme un embarcadère du rêve. Ce sont celles que je préfère. Les grands établissements du boulevard, avec leurs fauteuils de velours rouge, et leur architecture d'opéra-comique, où les dorures s'écroulent sur le fromage à la crème des cariatides, sont laids et antipathiques. Les plus beaux films y perdent en sauvagerie, et pourtant l'obscurité dissimule ces horreurs théâtrales. À quoi sert d'ailleurs le luxe de ces salles, qui ne valent que par leurs ténèbres.

Tandis que les salles pauvres, celles dont la peinture s'écaille un peu, qui dissimulent leur lèpre sous les belles affiches de films, possèdent une véritable atmosphère d'émotion et d'aventures.

Je me souviens de cette salle de Levallois, aujourd'hui disparue, où je vis projeter *Le Club des valets* de coeur et Fantômas. Elle était si grande et si vide que les cris des assistants y résonnaient comme dans une vallée. Tout au fond, un orchestre s'évertuait à des bruits discordants, comme un orchestre de paquebot en train de sombrer,

et dont les musiciens, par une tradition qui ne s'est jamais éteinte depuis le drame du *Titanic*, continuent à jouer la valse commencée.

Tout y était sous-marin, vague, irréel.

Une autre du boulevard Saint-Denis, l'une des plus anciennes, ressemble à une chambre d'hôtel, dans un pays où l'on ne passe qu'une nuit, une de ces chambres d'hôtel, qu'on ne voit qu'à la lueur pale d'une lampe électrique trop faible ou, au matin, dans l'aube froide qui se glisse par les fentes des rideaux, parmi les échos des trams qui passent en hurlant, et le bruit des sabots d'un paysan sur le pavé sonore.

Je connais encore une vieille salle de Montmartre que fréquentait déjà Guillaume Apollinaire. Elle est meublée comme une serre. De grandes poutres de fer quadrillent son plafond, et de minces colonnes de fonte soutiennent son balcon.

Les fauteuils d'osier crient lorsqu'on s'assoit, et deux porte mystérieuses encadrent l'écran.

C'est là que j'aime voir les films, là qu'ils apparaissent dans leur splendeur merveilleuse, tandis que les salles luxueuses sont de grands salons ennuyeux où les films n'apparaissent qu'en attraction pauvre et déplacée.

Films parlants

Les héros de l'écran parlent toutes les langues. Pourvu qu'ils sacrifient aux exigences éternelles de l'amour, les foules des cinq continents les comprendront et les suivront à travers les péripéties multiples de la passion et du rêve.

Mais voici que ces êtres qui agissaient comme dans nos rêves et qui, de temps à autre, ne parlaient que par sous-titre silencieux, vont parler pour de bon.

Le film parlant est trouvé et l'on nous annonce la transformation totale du cinéma.

Le cinéma ! Il devait être tout entier au service du rêve. Voici qu'il tombe aux mains de la sale littérature et du réalisme. Ces actrices qui sont si belles ont-elles une belle voix ? Que nous importe puisque nous l'imaginons. Avons-nous besoin de voir Vaughn de Leath ou Sophie Tucker, ces déesses du phonographe, pour les imaginer à la hauteur de notre émotion ? Mais le public de plus en plus abruti par les « Sapène » du cinéma, que ce soit en France, que ce soit en Amérique, a besoin qu'on lui mâche, qu'on lui digère l'imagination. On étouffe en lui cette faculté révolutionnaire. Quand le peuple ne rêve pas la nuit, les exploiters peuvent dormir tranquilles. Le film parlant n'est qu'une tentative de plus contre cette sauvegarde de l'individu et de la liberté : le rêve. On a fait, avec quelle facilité, un petit tour de passe-passe bien connu. Celui de l'« incompréhensible ». À bas l'obscurité, ont crié nos bons apôtres, suivis par les Panurge de la clarté française. Ça n'a pas tardé. On a tellement éclairé, tellement expliqué, tellement mis de sous-titres que la salle est devenue trop claire et qu'il n'y a plus rien du tout sur l'écran. Quant aux films parlants, une seule chose me surprend : Comment fera-t-on pour jouer des films étrangers ? En langue étrangère ? Ces dialogues incompréhensibles seront bien exaspérants pendant toute une soirée.

Alors ? Traduire, mettre une autre voix dans ces belles bouches ? Une voix très Comédie-Française ? Quelle rigolade !

Imaginez-vous Nazimova ou Betty Compson parlant par la voix grotesque de n'importe quelle actrice de la rue Richelieu ! Et les affiches : *Film joué par Mary Pickford et parlé en français par Cécile Sorel* !

N'insistons pas. Cette histoire de film parlant est une plaisanterie d'été.

P.-S. -- Cet article était écrit quand j'ai appris que Charlot, toujours lui, avait résolu le problème. Il s'agissait de conserver au cinéma ses qualités internationales sans le priver d'un perfectionnement qui allait à leur rencontre. Charlot se servira donc de films parlants mais il ne reproduira pas « la voix ». Il ne reproduira que les bruits. C'est simple comme le génie.

Réponse à une enquête sur "la poésie et le cinéma parlant"

1° Le cinéma parlant est...

il est peut-être môme (*sic*)

il sera.

C'est pour moi la seule forme d'expression qu'il m'intéresserait d'employer en ce moment... si l'on m'en fournissait un moyen. C'est tellement joyeux d'imaginer qu'on n'aura plus la peine d'écrire, comme je le fais en

ce moment...

2° Il n'y a pas de poèmes.

Il n'y a que la poésie.

Je mets, sur le même plan : *Il pleut, bergère, Le Poème-Préface de M^{me} Putiphar, Booz endormi, Le Balcon, L'Émigrant de Lander Road, Les Illuminations, Les Chants de Maldoror, L'Assommoir, Une Cure, Les Rapaces, La Symphonie nuptiale*, la colonne Vendôme, les tableaux de Picasso, Derain, Miró, Masson, Piero della Francesca. Donc, question sans réponse.

3° L'amour.

Le film pornographique est le film poétique seul valable.

L'Étoile de mer

Je possède une étoile de mer (issue de quel océan ?) achetée chez un brocanteur juif de la rue des Rosiers et qui est l'incarnation même d'un amour perdu, bien perdu et dont, sans elle, je n'aurais peut-être pas gardé le souvenir émouvant. C'est sous son influence que j'écrivis, sous la forme propice aux apparitions et aux fantômes d'un scénario, ce que Man Ray et moi reconnûmes comme un poème simple comme l'amour, simple comme le bonjour, simple et terrible comme l'adieu. Man Ray seul pouvait concevoir les spectres qui, surgissant du papier et de la pellicule, devaient incarner, sous les traits de mon cher André de la Rivière et de l'émouvante Kiki, l'action spontanée et tragique d'une aventure née dans la réalité et poursuivie dans le rêve.

Je confiai le manuscrit à Man et partis en voyage. Au retour, le film était terminé. Grâce aux opérations ténébreuses par quoi il a constitué une alchimie des apparences, à la faveur d'inventions qui doivent moins à la science qu'à l'inspiration, Man Ray avait construit un domaine qui n'appartenait plus à moi et pas tout à fait à lui...

Qu'on n'attende pas une savante exégèse des intentions du metteur en scène. Il ne s'agit pas de cela. Il s'agit du fait précis que Man Ray, triomphant délibérément de la technique, m'offrit de moi-même et de mes rêves la plus flatteuse et la plus émouvante image.

Qu'elle est belle

Après tout

Si les fleurs étaient en verre

Belle, belle comme une fleur en verre

Belle comme une fleur de chair

Vous ne rêvez pas!

Belle comme une fleur de feu

Les murs de la santé

Qu'elle « était » belle

Qu'elle « est » belle.

L'ÉTOILE DE MER

Poème de Robert Desnos

Tel que l'a vu Man Ray

Musique

I. Un homme et une femme dans la rue. Marche. Leurs jambes. Les jambes de la femme. Elle s'arrête. C'est dans la rue. Elle ajuste sa jarettièrre. On voit sa jambe. Plaisir d'amour (uniquement la phrase correspondant aux paroles « plaisir d'amour ne dure qu'un instant » repris après un silence si nécessaire)

II. Ils montent un escalier sombre. C'est le soir.

III. Sa chambre à coucher.

IV. Elle se déshabille. Lui pas. Elle se couche. Adieu. L'homme s'en va. La porte se ferme. Dernier Tango

V. Dans la rue. Une marchande de journaux. C'est « elle ».

1) Sous-titre: « Qu'elle est belle ».

VI. Le jeune homme suit la marchande de journaux qui l'entraîne dans un coin sombre. Elle lui donne une étoile de mer dans un bocal.

VII. La chambre de l'homme. Il regarde l'étoile de mer à travers la clarté d'une lampe.

2) Sous-titre: « Après tout ».

VIII. Dans la rue, des journaux emportés par le vent. Il en attrape un. Un article où on lit « M*** ».

Le Beau Danube bleu

IX. Un pot avec une fleur.

3) Sous-titre: « Si les fleurs étaient en verre ».

X. Une série de verres de toutes formes et de toutes dimensions, de boules en verre et d'objets en verre.

XI. L'homme à genoux devant la femme et la tête sur ses genoux.

XII. Un train qui passe.

O Sole mio

XIII. Un bateau. Silence.

XIV. Le même pot de fleur.

4) Sous-titre: « Si les fleurs étaient en verre ».

La Carmagnole en sourdine

XV. La femme en bonnet phrygien, de la fumée, du feu, une rue déserte. La Carmagnole très fort puis silence et en sourdine; O sole mio

XVI. La femme presque déshabillée. Un pied sur un livre. L'étoile de mer dans un coin. O sole mio

XVII. La femme presque déshabillée. Des bouteilles brisées autour d'elle d'où s'échappe du vin rouge. L'étoile de mer dans un coin.

XVIII. Une route. La femme toute seule.

5) Sous-titre: « Belle, belle comme une fleur de verre ».

L'étoile de mer vient en surimpression.

XIX. Le jeune homme regarde ses mains. L'étoile de mer dans un coin.

XX. Les mains de l'homme. Les lignes de ses mains marquées en noir.

XXI. Un escalier éclairé. La femme monte un long couteau à la main. L'étoile de mer sur une marche.

XXII. Le jeune homme. Une femme masquée devant lui.

XXIII. Elle retire son masque.

C'est elle.

6) Sous-titre: « Belle comme une fleur de chair ».

XXIV. Les murs de la Santé.

XXV. La nuit. Le ciel étoilé.

XXVI. La Seine... qui coule.

XXVII. Une table. Un litre. Un verre à demi plein. Une banane en partie épluchée. L'étoile de mer.

XXVIII. La femme à genoux devant un feu de bois.

7) Sous-titre: « Belle comme une fleur de feu ».

XXIX. La femme endormie dans son lit.

XXX. La rue.

XXXI. La femme et l'homme arrivent par deux directions et se rencontrent.

XXXII. Arrive un deuxième homme. La femme part avec lui.

8) Sous-titre: « Qu'elle "était" belle ».

L'aria de Bach

XXIII. Le jeune homme devant l'étoile de mer.

9) Sous-titre: « Qu'elle "est" belle ».

L'étoile de mer en surimpression.

Plaisir d'amour (l'air correspondant à ces paroles « chagrin d'amour dure toute la vie ») au besoin faire un silence au début pour que la musique finisse avec le sous-titres

Une étoile filante

Par un beau soir d'été, une étoile filante paraît dans le ciel. Elle passe au-dessus d'un village et, d'un balcon, une jeune fille qui la regarde fait un vœu: « être aimée, être aimée toujours ». Elle passe au-dessus d'un carrefour où un jeune homme fait lui aussi un vœu: « aimer, aimer toujours ». Elle passe au-dessus d'un verger où une jeune fille fait un autre vœu, le troisième: « ne jamais aimer ».

Et naturellement, les trois personnages se rencontrent au cours d'une fête campagnarde où l'on danse. Le jeune homme deviendra naturellement amoureux de la deuxième jeune fille qui ne l'aimera pas. La première restera seule. C'est elle qui deviendra la confidente du jeune homme.

Finalement, le jeune homme parviendra à se marier à celle qu'il aime et la vie continue, triste pour l'amoureux sans retour, vide pour la femme qui n'aime pas, morne pour celle qui veut être aimée et qui ne l'est pas. Le drame se noue de plus en plus autour des trois personnages, car c'est dans sa confidente que l'homme voit peu à peu se cristalliser ses désirs, tandis que le temps passe. L'action ira en grandissant jusqu'au jour où, dans un incendie, le jeune homme préférera choisir pour la sauver, non pas sa femme, mais celle qui désire être aimée. Au-dessus des décombres fumants une étoile filante provoquera leurs derniers vœux: « s'aimer ».

Autour de ce scénario doit vivre un village, les travaux des champs, la succession des saisons, le vieillissement du monde.

Le fils imaginaire

Dans une maison ouvrière parisienne, vit une vieille fille, d'une trentaine d'années. Tous les logements sont peuplés de familles nombreuses. La marmaille court dans les escaliers et joue dans la cour. Et la vieille fille souffre d'être seule et de ne pas avoir d'enfant.

Un jour, son frère vient la voir de la campagne. Il dort chez sa soeur. On jase dans la maison. On la plaisante.

- Tiens, votre amoureux est venu vous voir.

- Et pourquoi n'aurais-je pas d'amoureux ?

Et petit à petit la vieille fille construit un beau roman. C'est vraiment son amoureux qui est venu la voir. Et un beau jour elle annonce à ses voisines :

- Je m'absente pour plusieurs mois. Je vais rejoindre mon ami. Je vais avoir un enfant.

La vie de la vieille fille à la campagne. Elle revient. Tout le monde la questionne.

- Alors, ça s'est bien passé ? - C'est une fille ? - C'est un garçon ? etc.

- C'est un très beau garçon.

Et le temps passe. L'enfant est, paraît-il, à la campagne chez son père. Il fait ses études. Il est soldat, etc.

Et tout le monde envie le bonheur de la mère en s'étonnant cependant que son fils ne vienne jamais la voir. Le

bruit court bientôt que son ami était « de la haute ». Et l'on envie sa fortune, bien qu'on s'étonne un peu de la modestie de sa vie.

Bientôt toute la vie de la maison est axée sur l'existence de ce personnage légendaire et, quand la vieille fille meurt sans que personne de sa famille vienne à l'enterrement, une commère tire la morale de l'histoire :

- Faites donc des enfants !

Le philanthrope malfaisant

Dans une ville empoisonnée par les querelles, les haines et la calomnie, arrive un brave homme qui s'est donné pour but de prêcher l'amour entre les hommes.

Le site lui plaît. La ville est jolie. La vie pourrait y être délicieuse, mais il souffre de la discorde qui règne dans le pays.

Comme ses prêches ne servent à rien, que lorsqu'on l'écoute un instant c'est pour recommencer immédiatement la lutte, il décide d'intensifier son action et pour cela d'écrire des lettres anonymes.

Mais les lettres anonymes qu'il écrit ont ceci de particulier qu'elles ne sont pas diffamatoires. Ainsi, au lieu d'écrire: « Monsieur, votre femme vous trompe », ou « Votre voisin courtise votre fille » ou « Votre belle-fille débauche son beau-frère, votre fils » et de signer « Un ami qui vous veut du bien »; il écrit: « Monsieur, votre femme est la plus honnête que je connaisse » ou « Votre voisin est le meilleur de vos amis » ou « Votre belle-fille fait le bonheur de son mari », et il signe « Un ami qui combat le mal ».

Loin de répondre à ses espérances, le résultat est déplorable. Ses lettres attisent les querelles et les haines. Elles font naître les soupçons les plus suspects et provoquent des drames absurdes.

On suit à travers les personnages du film les ravages causés par sa philanthropie.

Deux amis qui ne s'étaient jamais disputés en arrivent à se gifler.

Ils s'envoient réciproquement des témoins qui, à leur tour, se giflent réciproquement, tant l'atmosphère est à la violence.

Et cela va si loin que, de gifles en gifles, c'est toute la ville qui doit maintenant se battre en duel, certains ayant même plusieurs affaires sur les bras.

La question se complique encore du fait que, au lieu d'être divisée en deux camps, la ville est littéralement hachée par ses disputes, certains se trouvant alliés d'un côté et adversaires d'un autre.

L'agitation grandit à cause de l'énervement causé par ces duels en suspens jusqu'au jour où un hurluberlu, à demi fou, propose que tous les duellistes se retrouvent dans un bois avec les armes de leur choix.

On imagine l'étrange armée qui se rend au rendez-vous. Celui-ci arrive avec un sabre de cavalerie et cet autre avec un fusil de chasse, un tromblon ou une hallebarde.

Mais, au moment où tous vont en venir aux mains, le philanthrope se précipite entre les combattants. Il fait publiquement sa confession et tous, alors, réconciliés un instant contre lui, le lapident et le chassent de la ville. Tandis qu'il s'éloigne en boitillant, les habitants de la ville, bras dessus bras dessous, retournent en fête à leurs vieilles disputes, à leurs vieilles querelles, à leurs vieilles calomnies avec lesquelles, somme toute, ils faisaient bon ménage.

Que faisiez-vous le 4 avril ?

Dans un lieu quelconque, le 4 avril, on découvre un cadavre. Ce crime n'a pu avoir pour auteur que quelqu'un qui est passé par un certain point. A cet endroit se trouve un témoin, mendiant ou autre, qui donne la liste des six ou sept personnes qu'il a vu passer.

Le juge d'instruction convoque ces suspects et leur pose la question suivante :

-- Que faisiez-vous le 4 avril ?

Et chacun à son tour raconte sa journée.

Il y a celui dont la vie est banale et qui est passé là sans histoire.

Il y a celui chez lequel on découvre un vice ou un forfait autre que le crime envisagé.

Il y a celui qui ne se souvient pas de ce qu'il a fait.

Etc., etc.

Mais à la fin il s'avère que tous avaient une raison valable de passer là où on les a vus.

L'auteur du crime restera ignoré et l'identité de sa victime aussi.

Et le juge d'instruction, quand il se souviendra avoir lui-même passé dans l'endroit le 4 avril, ne pourra qu'écrire avec philosophie sur son dossier :

AFFAIRE CLASSÉE

Le Bois d'amour (théâtre)

SERVLA E SYRO OU LORS VERSAYE

- SERVILE ROSA,
(L REVE O RASSY)
RESSOR LE VY!...A^(ter)!
VA ,LYS, OSE... ERR
SERR LA, E VOYS...
Ô, LE VYSS RARE...
Ô RÂLE, YVRESS...
AVE, SORSELRY!
RY,SALVE ROSE!
SOR, SERVEL!...AY!...
ARYV', SÔS RÉEL!...
- Ô, SYR, L'AVERSE!
LE RÔA S SERVY!
- SALE VY RROSE!
LE VASE!... (SORRY.)
E VERS' L'ORSAY
.....
Â, ROSS! EL REVY!
VALERY SERSO

Portraits automatiques

Aragon

Papillon sans étoile au bord des réverbères
Aragon s'est perdu (dans la forêt d'Hyères)
Où les vierges sans ()

Péret

Péret l'idiot
Tes yeux falots
Sur le sentier
Ont éclaté

Paulhan

Depuis des mots sans nombre où nagent les archanges
Est bien connu de l'oeil du berger silencieux
Qui rythme sur son coeur ces mélopées étranges
Qui font frémir l'Olympe et le cerveau des dieux

Éluard

Paul Eluard, PE les troupeaux sur la plaine

Ont semé leur poumon de plume et de pensée
 Les temps ont disparu, beaux assassins d'Hélène
 Où les yeux des héros par elle étaient pansés

Morise

Dispersez dispersez les cerf-volants bâtards
 Qui a pu illustrer de grands / *illisible* / défunts
 Les réveil-matin morts n'ont pas sonné trop tard
 Par où (?) les bougies bleues dans tes yeux sont éteints

Picabia

Femelle du taureau j'ai tatoué sur ta gorge
 Le nom retentissant de FP
 Car les divinités sont mortes dans les gorges
 Des montagnes sans nuits hantées par les cobras

Ernst

Beaux compas simulez la courbe des soleils
 Le cuivre de mes yeux n'est pas un faux métal
 Où Max Ernst ait cherché le secret des oreilles
 Qui savent les secrets des amoureux dédales

Desnos

Cinq yeux aux cinq regards vous êtes mes 5 couilles
 Ce chiffre fatidique a charmé ma cervelle
 Et les têtes coupées dont les yeux sont hagards
 Ont plus fait pour mon coeur que l'amour des pucelles

Breton

Le puits de l'Océan réservoir des requins
 A pour mettre ta main, Breton, sans ta boussole
 Car le royaume vert aimé par les faquins
 Ont conduit les vieillards jusqu'au seuil des écoles

Nancy Cunard aimée de maintes tribus nègres

Nancy Cunard aimée de maintes tribus nègres
 En suçant lentement une asperge soupire :

"ah! j'expire!"

moralité

que c'est bon le vît nègre

Rêve, nuit du 27 au 28 mai 1923

Je m'étais levé ce matin-là de bonne heure. Je suivais la rue de Rivoli encore déserte, de mon domicile (au 9), jusqu'à la Place de l'Hôtel-de-Ville. Je m'apprêtais à prendre l'autobus « Place de 1a République-Champ-de-Mars » qui s'arrête à cet endroit quand je réfléchis qu'il était utile d'avoir un numéro. J'allais en prendre un au distributeur accroché à un lampadaire, quand arriva un pensionnat d'orphelines en robes bleu foncé et chapeau de paille noire. Elles commencèrent une à une à prendre des numéros et, comme elles emplissaient la rue jusqu'à l'horizon, je bouillais d'impatience et les autobus se succédaient sans que je puisse monter. Tout à coup j'aperçus à ma droite Picabia-- « Venez-vous en Angleterre ? » me dit-il. J'acceptai et montai dans son auto qui partit à une allure assez modérée. Bientôt, nous arrivâmes en Angleterre, ce n'était autre chose que la Porte Maillot, Je ne sais comment Picabia et moi fûmes séparés, et je me trouvai sur une place petite, carrée et

blanche qui figurait Trafalgar-Square. De cette place partait un corridor tapissé de rouge et faiblement éclairé qui conduisait à la fille du roi d'Angleterre. J'y parvins et emmenai celle-ci par la main jusqu'à la Madeleine où nous nous mariâmes en grande pompe: j'étais en habit de couleur et ma femme en costume de mariée. Comme nous paraissions en haut des marches, la place de la Madeleine déserte s'emplit de camelots qui vendaient des journaux en criant: « Démission du roi d'Angleterre, édition spéciale ». Nous descendîmes les marches et en bas nous aperçûmes un petit homme râblé et vulgaire habillé d'un costume de sport en cheviote foncée peu élégant qui me dit: « Je suis le roi d'Angleterre. J'ai démissionné pour me battre en duel avec vous. » Je fis alors un grand geste en disant: « On ne se bat pas en duel avec les rois, on les guillotine », tout en pensant au premier acte de *Locus Solus* et à la tête de Danton.

Poésie! Ô lapsus

Poésie! Ô lapsus.

Tout autour de Paris les collines s'aplanissent
C'est la belle qui vient de finir sa prière.
Les forêts s'ébranlent et s'effilochent en fumée
Sur chacun de mes ongles il y a une fenêtre
Le rossignol qui craignait la solitude,
c'était l'explorateur
Il marcha durant longtemps.
Au milieu du désert
il trouva un miroir
Mais les oiseaux de l'autre désert
en avaient détruit le tain
L'explorateur c'est un rossignol s'assit
Il collectionne maintenant des coquillages
ce sont des tombeaux
Je me ferai si petit que je rentrerai dans l'un d'eux
Vous le jetterez à la mer mes amis
Mais si vous prenez le paquebot
Gare à vous!

À la minute précise où je t'ai connue

Un crabe perdit ses pinces.
Il lui repoussa de longs cheveux.
De la part d'Hélène ou Suzanne
Les villes les plus belles ne tiennent pas tant
que cela à la présence du Dieu des armées.
L'univers est le tissu éponge qui sert
à prendre les libellules.
Une guerre mit aux prises trois arbres
Ils agitèrent leurs feuilles
leurs troncs
leur tête et leur membre séculaire
Suzanne fut indifférente
mais Hélène
Hélène
ah pourquoi t'ai-je connue?
Pour le fameux incendie.

La gravitation universelle

Un jour qu'il faisait nuit un homme assis, debout, couché sur une pierre en bois lisait à la lueur d'une chandelle éteinte un journal qui n'était pas imprimé. Le soleil brillait dans la nuit où des nuages noirs et épais projetaient une ombre transparente sur le sol. Les éclairs sillonnaient le ciel sans qu'on les voie, le tonnerre roulait silencieusement. Au milieu d'une rivière un homme séchait ses membres musculeux et atrophiés Une femme mâle qui passait sur la rive au milieu du courant lui dit sans lui adresser la parole : « Partez car il est trop tard pour ne pas rester. Respirez la bonne odeur des fleurs qui sentent mauvais à pleine narine en vous bouchant le nez. Restez vierge et devenez rapidement père de famille. »

L'homme car c'était une femme se remplit la bouche en crachant. Les chiens et les chevaux volaient à travers l'atmosphère. Les grenouilles et les poissons se noyaient. Un pêcheur attrapa un grand nombre de moineaux et de bouvreuils. L'homme qui était une femme et la femme qui était un homme se dirigèrent vers les déserts surpeuplés que recouvraient de grandes villes et des forêts profondes La route était marquée par les cadavres des victimes des rossignols et les lions venaient doucement lécher les mains des voyageurs sédentaires et ils hennissaient de plaisir quand on leur donnait du pain, les chiens miaulaient de contentement quand ils trouvaient de l'avoine et les canards aboyaient dès que la charité leur abandonnait un morceau de viande rouge carbonisée ou un os d'huître. Les singes pondaient leurs oeufs dans des écrins de nacre et les médecins accoucheurs avaient grand-peine à mettre au monde les petites autruches.

L'homme qui était une femme s'appelait Camille et la femme qui était un homme Marcel ou Marcelle. Après avoir marché longtemps ils sentirent qu'ils étaient reposés et courageusement ils se couchèrent le long de la route. Hercule et Henri III du haut de la cave de St-Germain-l'Auxerrois s'entre-tuaient avec amitié. Les Huguenots poursuivaient les catholiques qui les suivaient à travers les rues. L'amiral de Coligny projeta toute une famille du sixième étage de son hôtel particulier. A ce moment un troupeau de gazelles déboucha par l'orifice de l'escalier. Pris de terreur Hercule s'envola au fond de la terre tandis que Henri III debout sur le clocher implorait Bouddha et les anges pour purifier la terre. Cependant l'homme et la femme arrêtés contre un bec de gaz avançaient rapidement dans l'avenue de l'Opéra. Ils étaient nus sous leurs lourds vêtements. La foule se pressait dans l'avenue désertée. Les acclamations étaient si grandes que Camille et Marcel avaient envie de s'endormir. Une horloge arrêtée faisait seule entendre son tic- tac. La lune projetait l'ombre des étoiles sur le pavé labouré par des charrues. Un moissonneur fauchait le blé d'un geste large tout en prenant vivement à partie un faucheur qui semait de l'ivraie sous ses pieds. Camille et Marcelle aperçurent enfin un homme celui-ci releva ses jupes à leur approche pour mieux danser tandis que sa femme les mains dans les poches de son pantalon sifflait une jolie fable.

Ô dit Camille à Marcel as-tu entendu l'odeur de violette

et toi répondit-il as-tu vu la belle chanson

Alors Henri III, Hercule, Camille, Marcelle, l'homme la femme la famille catholique le moissonneur le faucheur et tout le monde s'assirent en rond autour de la table carrée.

Gloire à Dieu dans les enfers.

Si les oreilles parlaient

Si les oreilles parlaient
si la bouche se verrouillait
si les yeux se coloraient à volonté
si les cheveux (se mettaient) s'embobinaient
où est ma blanchisseuse, la plus belle
celle qui
quatre coeurs de cristal font un bond
L'espoir en feu

Une petite pomme ridée comme un vieillard
voilà Voltaire
bête comme nature
en chemise

Le prophète est mort

Il est l'heure.
L'anonyme retire son masque et nous fermons les yeux
nous les ouvrirons au prochain tremblement de terre
L'anonyme n'a-t-il pas bientôt fini de verser des années
dans son filtre
Nous voulons des années à bacilles, des années non potable
L'anonyme compte trois fois soixante et voilà un nouveau
monde à point
L'amour jette sa couronne aux sous-marins
Ils la lui rapporteront
La fumée des usines verdit avec le printemps et s'emplit
d'oiseaux
Le crépuscule ferme son éventail pour nous montrer un
visage charmant
à onze heures du soir
dans une taverne bruyante
Chirurgien relève tes manches, il se fait tard, nous
allons nous étendre sur les tables de marbre de la taverne,
quand tu nous auras disséqué
tu graveras notre épitaphe sur elles.
J'ai tendu la main et les rivières sont sorties de leur lit
pour la laver.
Le crépuscule accroche son chapeau sur la croix du calvaire
L'anonyme remet son masque
de longues années s'écouleront avant qu'ils le retirent
et que nous fermions les yeux
derrière la herse d'une forteresse imprenable.
Le ridicule s'empare de tout l'équipage d'un navire corsaire
et le rend immortel.
Les lourds cargos marchands le rencontreront plus tard
et se communiqueront par T.S.F.
des nouvelles du vaisseau fantôme.
L'amour a glissé sa bague dans leur voile
Cravaté de lin blanc il va à la fameuse soirée périodique
des océans et de l'émoi.
Un dialogue s'échange alors entre le réel et le moi
Je suis un être bizarre
J'ai de petits pieds, des jambes, un ventre blanc
des bras, des mains, des cils et le bout du nez.
Mais je n'ai pas de tête, pas de dos, pas de nuque
Vous riez quand je parle de mes tics familiers
Mais je ris quand vous parlez de mon derrière

Je me suis regardé dans la fontaine

Je me suis regardé dans la fontaine, je ne sais comment et j'ai été saisi de voir sur mon visage un oiseau fatigué par les vents et de hautes herbes affaissées par la pluie. Je voulus tirer ma langue pour lire dans sa couleur les mouvements de ma santé, mais quelle ne fut [pas] ma stupéfaction de voir sortir de la bouche de mon image un hélicoptère bleu qui se détacha de mes lèvres comme un rond de fumée. Méditant ce phénomène je regagnais lentement ma demeure et les yeux fixés sur les traces brillantes des escargots, n'étaient plus que des granits morts sous mes paupières, quand soudain, est-ce l'orage aux nacelles de soufre ou le feu grégeois sur la mer ? Je me sens moins qu'une écorce d'orange et voici qu'un homme est devant moi.

Il pouvait avoir trente ans. Il [res]semblait à s'y méprendre à ces Messmers où l'acier liquide se recouvre d'une scorie incandescente. Il souriait. Sa cravate verte le préservait des mouches. Négligemment appuyé sur une canne de buis, il remuait sa main libre. « Monsieur, me dit-il, donnez- moi votre main. » Je ne pus dissimuler ma frayeur, je sentais mes cheveux se changer en geysers, une sueur chaude ruisselait sur mon visage.

L'Inconnu souriait toujours; il se transforma en rosier et m'enlaça.

Une éducation chrétienne m'a, dès l'enfance tenu dans l'horreur du vice et ce ne fut pas sans un effroi bien explicable que je m'aperçus du plaisir pris à l'étreinte de cet arbuste vigoureux dont les branches peu à peu s'entremêlèrent à mes membres, à mes cheveux, à mes regards. Quand une de ses fleurs vint à s'écrouler dans ma bouche, je sentis que je serrais à mon tour le sorcier dans mes bras. Celui-ci se changea en torrent et je fus une barque; en désert et je fus une fumée; en automobile et je fus une route; en homme et je fus une femme. « Ce que nous venons de faire est très mal », dit-il et s'en alla.

Comment se fait-il que dans la forêt il y eut une maison de six étages avec l'affiche Parlo au verso, un petit balcon d'osier au quatrième, sur le balcon ma mère qui est une sainte, avec un petit chien jaune à ses pieds dans la main gauche de ma mère un biscuit à la cuiller et dans sa main droite une lorgnette de théâtre; voilà ce que je ne parviens pas à m'expliquer. Toujours est-il qu'elle n'avait pas perdu une bouchée de ce spectacle ni de son biscuit qui était rose à l'intérieur; cela rappelle certains baisers. « Jacques, me cria-t-elle en feignant de devoir s'accrocher aux volubilis qui grimpaient sur la façade, vous voulez donc me faire mourir ? » En même temps la pelote de laine rose que j'avais prise pour un biscuit tombait à travers les barreaux et se dévidait dans sa chute. Le chien dit oua oua, et je compris que la maison de ma mère m'était à jamais fermée.

Il me vint à l'idée de rechercher mon abominable séducteur, pour lui faire des reproches et lui demander un peu d'argent. Mais il avait quitté la France et je me trouvai seul quelques jours plus tard chez une femme âgée qui nourrissait de mystérieux desseins. Je vous laisse à penser comment je sortis de ce mauvais pas.

En passant devant une glace je louai le seigneur qui m'avait comblé de ses dons et je pris une chambre dans une sorte de cage à écureuil dont la patronne était exactement un timbre à 50^{cent.} pour l'étranger. Comme je regardais par la fenêtre, ainsi qu'on m'avait enseigné à le faire, le soleil couchant se coucha, je fus intrigué par les allées et venues d'un individu entre deux âges qui parcourait la chaussée en tous sens, deux pas à droite, quatre à gauche, trois en arrière, et ainsi de suite à sa fantaisie. Il avait proprement posé son chapeau melon au pied d'un arbre, sur l'une de ces grilles qui, m'a-t-on assuré, servent à l'écoulement des eaux. Il portait sur sa tête un casque téléphonique binauriculaire, qui pour un observateur surélevé laissait apercevoir une calvitie naissante. Le casque était relié par un fil à un cadre de bois que l'homme tenait dans sa main gauche. La main droite semblait servir de balancier pour raffermir la marche et battait comme une aile dans l'air; on eût dit que ce singulier personnage dansait sur la corde raide. Les passants ne semblaient point s'apercevoir de son manège. Je descendis et demandai du feu au drôle de promeneur. Il pivota légèrement sur lui-même, enleva son appareil et me pria poliment de le tenir une minute. Comme il s'apprêtait à enflammer une allumette, un coup de vent fit rouler son melon. Il s'élança à sa poursuite. Je ne pus résister au désir de me coiffer du casque téléphonique et je ne l'eus pas plus tôt ajusté que tout devint transparent sous mes pieds et que j'aperçus un pays bien différent de la patrie du Roi Dagobert et du Tambour d'Arcole.

C'était une sorte de ville assez difficile à décrire : le surprenant était que d'emblée on comprenait que les maisons de pierre étaient des productions du sol, alors que les arbres, le fleuve, etc. étaient dus à la main de l'homme. Les habitants s'y promenaient nus, les mains gantées et le visage voilé, de telle sorte que pour un jeune homme civilisé comme moi, tenu par sa mère dans l'ignorance des merveilles de la nature, il était presque impossible de deviner à quel sexe appartenaient ces jolies marionnettes de peau fraîche qui évoluaient au-dessous de moi.

Dans une cour romantique où on avait laissé pousser un peu au hasard de hautes machines agricoles et des

tuyaux d'arrosage, un groupe devisait au pied d'un grand pissenlit qui faisait figure de statue. La conversation montait jusqu'à moi et je pouvais même sentir le parfum de chacun des interlocuteurs. « Oh, dit un corps très blanc en jetant à terre une montre-bracelet qui se brisa sans éveiller l'attention de personnes, oh comment peut-on ne pas aimer la poésie, les machines naturelles, les grandes maisons blanches, le brillant de l'acier, les crimes, les passions farouches ? Faut-il qu'il y ait aujourd'hui des esprits assez compliqués pour préférer aux charmantes oscillations du manomètre un de ces stupides ornements que la municipalité fait faire à des artistes indignes de ce nom. » Et la femme (je pense que c'était une femme) montrait du doigt le pissenlit. Un autre corps prit la parole avec vivacité. « Comment peut-on encore s'extasier devant les niaiseries de la nature, ses phonographes, ses pantins à roulettes ? Quand par ailleurs nous fabriquons de si jolis petits animaux à fourrure, sur lesquels, qu'on me pardonne cette hardiesse de vocabulaire, je ne puis me retenir de poser mes lèvres. » Tout le groupe, à ce dernier mot, fit entendre un concert d'exclamations. « Quelle horreur ! N'employez pas de terme semblable, cher. Où vous croyez-vous ? - Je m'étonne, continua-t-il, que vous employiez encore le mot poésie pour parler d'autre chose que du vent, des chênes, du ciel bleu. Combien de temps encore pleurerez-vous en lisant la sotte histoire du gyroscope perdu au milieu d'un puits de naphte. Faut-il qu'on enseigne toujours de pareilles insanités dans les écoles du gouvernement ? » La dame qui avait parlé la première récita :

Secret décor à roue
mon corps papier monnaie
comme une bielle joue
au loto dans la cheminée

« Non mais connaissez-vous quelque chose de plus ridicule ? - Je vous prie de ne pas dire de mal de Pierre Serin, c'était un grand poète - Alors c'est de la poésie... - Et qu'entendez-vous à la poésie avec vos fleurs et tout le saint-frusquin ? - Je vois, dit un troisième, que vous ne vous entendez que pour aimer la poésie. - Qui ne l'aimerait, dit un quatrième, c'est comme la levure de bière et le sel de céleri - Moi », dit un cinquième. Ce fut un joli brouhaha. Ernest naturellement, toujours Ernest, le paradoxal Ernest. « On peut, dit Ernest, rester froid devant un nuage comme devant un distributeur automatique. Je n'aime pas la poésie. Je n'aime pas les fleurs, je n'aime pas les machines; je n'aime pas le sucre, je n'aime pas le poivre, je n'aime pas ce que vous aimez. » Ce fut à qui ferait le procès d'Ernest. Une femme (à en juger par la voix) s'écria : « Perversi, perversi. Je dirai tout, tout, tout. Que peut-on attendre d'un homme qui a montré ses yeux à des hommes, ma chère ? - Je crois qu'elle a dit... ses yeux oui ses yeux, le mot est lâché; à des hommes, à mon amant. » Je ne pus en entendre davantage : les cris se croisaient autour d'Ernest comme des épées et je m'éloignai, passant au-dessus d'esplanades étranges, où l'étrange peuple voilé et ganté promenait des corps que je commençais à regarder avec attention sans songer à mal. J'allais de découverte en découverte mais une question m'obsédait : pourquoi diable les hommes ont-ils des seins ? On m'avait toujours dit que la divine providence ne fait rien sans raison. La seule réponse que je trouvais me parut soufflée par l'enfer et je ne m'y arrêtai pas, non plus qu'à ces forêts, ces avenues, ces ports, ces montagnes qui défilaient dans le monde inférieur. Tout à coup l'appareil se détraqua, la terre redevint opaque et je dus abandonner le cadre et le casque sur le bord du trottoir. Je me trouvais dans un quartier de Paris que je ne connaissais pas.

Une femme s'avançait à ma rencontre; elle était jeune et fraîche du côté droit, vieille et ridée du côté gauche. Du côté gauche, elle avait une abondante chevelure d'argent; du côté droit une chevelure moins fournie mais d'un beau noir. Elle était vêtue d'une robe de velours prairie, froncée à la taille. On ne comptait pas moins de huit reprises au coton brun sur la face antérieure de cette robe. La femme tenait dans sa main droite un sucrier, de la gauche elle faisait mine de relever sa jupe. Sur le bord du chapeau se tenait un rouge-gorge qui portait dans son bec un bouquet de cerises. Les bas de la dame étaient de mille couleurs. On y lisait imprimée l'histoire suivante, illustrée par un membre de l'Institut :

Mon jeune ami Jean Dubonnet
Mangeait son petit déjeuner.
Il entendit dans la clairière
Un coup de feu et puis plus rien.
Il donne alors libre carrière
A son imagination.
C'est un cheval ou une dame

Un prêtre ou un Roi de carreau
 C'est une claquante oriflamme
 Un loup, un zouave, un brasero
 Lassé de tremper des mouillettes
 dans un oeuf qu'on avait mal cuit
 il met une robe à paillettes
 et sort. Son chien Fanfan le suit.
 Voici que sur ces entrefaites
 Un nuage en forme d'amour
 Au-dessus du salon des fêtes
 Vient s'agenouiller à son tour.
 Ô mon Dieu donnez-moi je vous prie
 Tous les jours mon café au lait.

La femme fit la révérence et me demanda si je m'appelais René. Quand elle sut mon nom : « Jacques, dit-elle en pleurant du côté gauche, mon fils chéri mort à quinze ans dans de si pénibles circonstances portait ce nom. » Elle soupira. « Jacques, dit-elle en souriant du côté droit, qui es-tu beau hussard qui ne passa qu'un soir dans ma maison, le temps de me faire voir trente-six chandelles ? » Puis elle me montra sa jarretelle qui était d'un système ingénieux breveté par un ébéniste devenu employé du Printemps. Elle m'invita à la suivre chez elle, et c'est à ce moment que son discours s'obscurcit et qu'elle mit en question le [pays] des rêves et la [fausse] Élisabeth.

Pauvre jeune homme, de qui aurais-tu pu prendre conseil ? J'en avais trop vu depuis quelque temps pour savoir de quel côté était le bien ou le mal : question qu'on m'avait toujours affirmée primordiale, unique préoccupation des créatures du bon Dieu. Je suivis donc la dame, et perplexe je me frottai un peu les genoux. Comme nous arrivions devant une maison de modeste apparence, deux autobus qui venaient de parcourir à fond de train le boulevard s'arrêtèrent au coin d'une rue, comme si chacun avait voulu laisser passer l'autre. Les deux véhicules s'effaçaient, reculaient, remuaient élégamment l'arrière-train, « je n'en ferai rien », se saluaient, « je vous en prie », puis se précipitèrent d'un coup ensemble dans la rue Traversière en se bousculant vigoureusement : « trop aimable ». « Oh murmura ma compagne, deux autobus qui se font des politesses : mauvais signe » puis à haute voix : « Entrez Jacques, et ne vous étonnez de rien. »

Journal d'une apparition

Du 16 au 25 novembre 1926

Les apparitions se reproduisent chaque nuit avec exactitude. Je prends soin désormais de ne plus fermer la porte à clef, de ne plus embarrasser le fauteuil et de rapprocher celui-ci de mon lit. Maintenant. J'attends les visites de *** et, quand elles se produisent, elles ne me surprennent plus. Elles font partie de ma vie et occupent mes pensées pendant l'état de veille.

Nuit du 26 novembre 1926

Cette nuit *** est venue comme d'habitude, mais au lieu de s'asseoir sur le fauteuil, elle s'est assise sur mon lit. J'ai senti la pression de son corps contre les couvertures. Elle m'a regardé, tournant parfois la tête vers le poêle dont la lueur éclairait en rouge son visage. Je note que sur sa physionomie est répandue une expression triste rompue par instant, comme dans la vie normale, par un sourire. Elle portait cette nuit une robe que je lui connais bien, rouge et noire, et dont je me souviens de lui avoir fait compliment.

Nuits du 26 novembre 1926 au 15 décembre 1926

Elle est revenue régulièrement toutes ces nuits. Elle s'est assise tantôt sur le fauteuil, tantôt sur le lit, tantôt sur le tapis devant le feu. J'ai remarqué dans la nuit du 14 décembre qu'elle a toussé à deux reprises. Dans la nuit du 15 décembre, accroché à son épaule, il y avait un morceau de serpent de papier, comme on en jette dans les fêtes et les bars de nuit.

Ces visites rentrent de plus en plus dans la normale. Pas une nuit ne s'est passée depuis le 16 novembre sans qu'elle vienne et son abstention me causerait probablement un trouble inexprimable. J'ai besoin qu'elle vienne.

Ombres des arbres dans l'eau

4/5/36

Ombres des arbres dans l'eau
 Si nette si claire si propre
 Est-il possible qu'un tel miroir si sale et lourd de vase et lourd de nuages et lourd de mort
 Vous reflète si correctement
 Martin pêcheur
 Je distingue tes couleurs
 Je distingue celle des fleurs
 Et celle des péniches qui passent
 Et tout ça n'est que reflets
 Dans une eau sale et vaseuse et malsaine.

Déshabille-toi

/5/36

Déshabille-toi
 Baigne-toi dans cette eau noire
 Tu n'as rien à craindre
 Tu l'as déjà fait
 Le corps humain imperméable ne se mouille pas comme une éponge
 Le soleil séchera la boue
 Elle tombera en poussière
 Baigne-toi
 Vas-y
 La terre est vaste et ton coeur aussi
 qui, tous comptes faits et bien faits
 ne contient pas encore d'erreur

Ai-je vraiment vécu trente-six années ?

6/5/36

Ai-je vraiment vécu trente-six années ?
 Ce n'est pas hier que mes souvenirs
 que mes rêves mes amours se sont passés
 c'est aujourd'hui
 Le balcon de la rue Saint-Martin
 la boutique où je regardais des éponges poussiéreuses
 Les temples du quai
 Tout cela est encore là
 mais surtout
 Je sens encore beaucoup d'années à venir
 Et beaucoup de choses à faire
 Devant moi.

et n'a jamais contenu de boue.

Je touche au fond

12/5/36

Je touche au fond
Plus rien
Vide
Bien vide
Reste cependant la paroi
la prison
à briser en tesson
avant la vieillesse et les rides
quel travail.

Frappe à la porte

Frappe à la porte
On n'ouvre pas
Frappe à la porte
On ne répond pas
Fend la porte
Et ne t'en fais pas
Porte défoncée
Maison livrée
Tu es chez toi
L'amour la vie la santé
Sont à ce prix.

Un passant

Il y a quelques années, par un soir de printemps, quelques minutes avant le crépuscule, je remontais l'avenue Charles Floquet. Elle était déserte. Seul, marchant à quelques mètres dans le même sens, un homme animait le paysage. Il était grand, voûté, vêtu de sombre et semblait très élégant et un peu démodé. Il portait dans sa main droite dégantée un bouquet de fleurs blanches qu'il dissimulait derrière son dos. Une femme sortit d'une des maisons de l'avenue. Le grand vieillard s'inclina devant elle, se découvrit et lui parla. Je les dépassai tous les deux à ce moment et je vis que l'homme avait des cheveux blancs.

A quelque distance je fus rejoint par la femme qui semblait fort émue et qui marchait à pas précipités.

- Monsieur, me dit-elle, voulez-vous me rendre le service de m'accompagner jusqu'à l'avenue Lamotte-Picquet ? J'ai peur toute seule dans cette avenue...

Et, comme je ne dissimulais pas mon étonnement elle ajouta

- Ce vieil homme m'a fait peur en m'abordant

- Ne le connaissez-vous donc pas ?

- Non ! Je ne l'ai jamais vu et il m'a demandé si je n'étais pas Mademoiselle Hélène Lemarchand.

Je me retournai. L'inconnu avait fait demi tour et descendait à pas lents, vers la Seine

La femme était une petite bourgeoise d'aspect timide, très jeune, sans la moindre trace de fard. Arrivée devant l'École Militaire elle me quitta et monta dans l'un des tramways qui s'arrêtaient alors à l'angle de l'avenue de Suffren.

Des mois passèrent et j'oubliai l'incident. Un après-midi je rencontrai l'homme de nouveau. Il était vêtu de la même façon et portait un bouquet identique au premier. Il parlait à une personne corpulente et âgée. Celle-ci fit un signe de dénégation de la tête, le vieillard sembla s'excuser et s'éloigna, je le croisai et me trouvai marcher à côté de son interlocutrice. Elle avait dû être, dans son temps, une forte gaillarde. Elle ne semblait guère émue et m'adressa la parole.

- Si c'est pas malheureux, me dit-elle, à un âge pareil de donner rendez- vous à des femmes, et quelles femmes ! Il n'est même pas capable de les reconnaître.

- Vous parlez de ce vieillard

- Mais oui. Il m'a abordé avec son bouquet, j'ai cru qu'il allait me demander son chemin. Eh bien pas du tout, il m'a demandé si j'étais Mademoiselle Lemarchand. Comme de juste je lui ai dit que non. Alors tant pis ! qu'il m'a répondu et le voilà parti raide comme un bout de bois. Sans compter que si la demoiselle me ressemble elle ne doit plus être de la première fraîcheur...

Sur ces fortes paroles témoignant d'un esprit équilibré et d'un renoncement total aux joies de la séduction la personne corpulente m'abandonna à mon destin.

J'aperçus encore une fois le bonhomme. J'étais en autobus. Il traversait, muni de son bouquet, la place de la République...

Je ne l'ai pas revu depuis.

Quel rêve d'impossible rencontre poursuit-il ainsi à travers les visages les plus dissemblables dans les quartiers les plus différents de Paris ? Combien de fois a-t-il posé son étrange question ? Et puis enfin le nom de "Hélène Lemarchand" n'est pas un nom exceptionnel. A Paris même doivent vivre plusieurs personnes portant ce nom et quelle contenance aura-t-il le jour où l'une de ses interlocutrices lui répondra :

- Oui, c'est moi Hélène Lemarchand, que me voulez-vous ?

Tu prends la première rue à droite

Tu prends la première rue à droite

Tu suis le quai

Tu passes le pont

Tu frappes à la porte de la maison.

Le soleil rayonne

La rivière coule

A une fenêtre frémit un pot de géranium

Une voiture passe sur l'autre rive.

Tu te retournes sur le gai paysage

Sans t'apercevoir que la porte s'est ouverte derrière toi

L'hôtesse se tient sur le seuil

La maison est plein d'ombre.

Mais sur la table on aperçoit le reflet

Le reflet du jour sur un fruit et une bouteille

Sur une assiette de faïence et sur un meuble

Et tu restes-là sur le seuil entre le

Monde plein de semblables à toi-même

Et ta solitude bourdonnante

Du monde entier.

Parodie de la Marseillaise

Robert Desnos. *Point du jour* : "Destinée arbitraire"

Allons Patrie mort des enfants

L'arrivée n'est pas gloire

des tyrans que tu baisses

au front levé des étendards

Marchons marchons

Que du sillon sorte le sang

Journal 1944

3 février 1944.

Ce matin enterrement de Giraudoux. Le ridicule terrible de ces cérémonies où la cohue, cette fois pourtant recueillie sur elle-même, ne participe en rien à ce que prétend être une pompe funèbre. La musique notamment était si déplacée, si Riviera, si casino de plage, si sérénade de Toselli. J'étais avec Brice Parain à qui je brûlais de parler des Chantefleurs. Une femme, qu'il ne reconnaît pas, lui dit, en passant: « Il manque beaucoup de Jean(s) », quels Jean ? Marie Bell, que je ne connais pas, me serre les deux mains et me dit: « Quand me téléphonez-vous ? » Pour qui m'a-t-elle pris ? Je voyais Tual, à quoi rêvait-il ? Comme Gaston Gallimard, comme Pierre Bost (ce protestant semblait prendre grand intérêt à une cérémonie catholique), comme tant d'autres, presque tout le monde était là.

Beaucoup pensé à Charles (Lévy-Duhamel) mort le 31 décembre 1927, à quelques mètres de là, dans une maison de la rue Saint-Dominique. Il y aura onze ans le 3 mai que Paul Deharme est mort. La mort qui m'a le plus touché. Je pense à ce qu'aurait été l'amitié entre Charles et Youki s'ils s'étaient connus. Elle est bien la femme qu'il me souhaitait.

Bu un verre de barsac dans un bistrot avec Parain, en sortant; Cocteau et Lestringuez sont passés. Cocteau de plus en plus momifié. Et quel accoutrement ! Le dandysme tourne à la mascarade.

Rentré avec Parain et Raymond Gallimard jusqu'à la rue Bottin en parlant des événements. Ce qui les a le plus frappés ce sont les mains de Giraudoux, des mains vieilles sur ce corps d'apparence jeune, disent-ils.

L'après-midi chez Benassy. Bel appartement rue de Monceau. Déjà grand docteur. Élégant mais chaussures miteuses. Une jolie femme de chambre. Va se marier dans trois mois.

Il paraît que mon épaule a été bien remise, qu'elle n'a rien. Que mes douleurs et ma demi-ankylose sont d'ordre psychique. M'en doutais. Rentré en me répétant: « Idiot de muscle tu te détérioras, on se fout de toi. » Tente de ne tenir compte d'aucune douleur. Elles m'ont mis à la raison.

Se souvenir « ma femme a quitté le domicile conjugal » en cas d'histoire. Bien content d'avoir terminé le texte pour le petit livre sur Labisse et celui sur Picasso pour *Confluences*. Aucun d'eux ne me satisfait pleinement. Tout de même, grâce à ces quelques pages sur Picasso je vais peut-être arriver à fixer une attitude devant la peinture et les Beaux-Arts. Oui, il s'agit bien pour moi de « quel bonheur ! » et non de « quelle beauté ! ». Y revenir dans le bouquin avec Prévert sur les peintres surréalistes. C'est là une peinture qui m'intéresse, mais en général tous ces peintres sont bien mauvais... Magritte surtout. Ça, je déteste ça. Repenser à Courme. Les préoccupations d'Yvette Alde... Picasso tout de même, s'il s'en donnait la peine, les réduirait à néant. Au fond, n'est-ce pas la peinture de refoulement comme une grande partie, la plus grande, de la poésie surréaliste ? Les nouveaux concierges ont l'air de très braves gens.

4 février.

Cet anticléricalisme qui doit s'exercer contre tous, curés, pasteurs, rabbins ou marabouts ou brahmanes, et même contre les sorciers nègres...

Ne pas être l'anticlérical d'une seule religion.

Étrangeté des réflexes. Bavardant avec Esmonet ce soir, en passant sur le Pont-Neuf le vent emporte mon chapeau. Je le rattrape parfaitement du bras gauche, malade, sans réfléchir. Mais en même temps que je faisais le geste je le constatais. Quelle douleur à vomir à la saignée du bras. Cette douleur est-elle réelle ou provoquée par ma constatation ?

Nouveaux concierges. L'homme, la femme, deux enfants, deux chiens. L'air gentil, mais rustres et très pauvres en apparence -- quels raffinements de cruauté la propriétaire va-t-elle exercer sur eux ? Ils ont bien l'air de devoir être victimes de toutes les brimades.

Avant-hier, quand Prévert est venu nous voir, moins bavard que d'habitude. L'air un peu désesparé. Par instants il donne l'impression de vouloir se raccrocher à quelque chose, n'importe quoi, un ami, une colère, une bête ou une admiration. Le sentiment le ravage sur le tard.

Au Catalan, Balakoff, Hugnet et leurs femmes. La femme d'Hugnet appétissante, nette, droite. Mieux que la plupart de celles avec qui il la trompe ou essaie de la tromper. Les don Juans doivent avoir quelque chose qui manque, l'odorat, la vue, l'ouïe... Cela leur permet de coucher avec des femmes impossibles, comme ce fou du

Midi (vers 1904), nécrophile qui baisait des cadavres vieux de quinze jours. Il n'avait aucun odorat. C'est pourquoi tant de laiderons ont un grand chagrin d'amour. Et elles s'imaginent avoir été aimées et elles romancent cette coucherie, et généralement ça ajoute l'emmerdement à leur laideur.

Début d'une nouvelle : « A quarante ans M^{me} Devinat, sans cesser d'être belle, cessa d'être coquette... » garder ce ton de résumé mais en disant tout.

Chantefables, chantefleurs... Chantelunes, Chantecailles, Chantemondes. Remplacer le titre des nouvelles.

L'intituler (les) *Jours de noces* ou (le) *Temps des Noces* ou (les) *Noces d'été*...

Songer à questionner Tannier pour *Mord la balle*. Le géographe des pêcheries en Seine. L'argot du métier - Le Code - La pêche fluviale et l'autre - Les sociétés de pêche à la ligne - L'Oise, l'Aisne, l'Yonne, la Marne, l'estuaire - Le goût du Milieu pour la pêche à la ligne. Les surnoms. Aller voir les sources de la Seine et son cours supérieur.

L'étrange admiration de Prévert pour *Pierre ou les Ambiguïtés* de Melville-Renoir. Ce livre qu'il trouve formidable, qui m'a paru presque illisible et en tout cas pas dans le goût de Prévert.

5 février.

Il est de règle de considérer comme mauvais un roman policier où la chance est le meilleur auxiliaire du policier. Il est indéniable cependant que dans toutes les circonstances de la vie la chance joue un rôle très important. En fait ce mot masque le calcul des probabilités qui régit notre vie et ses accidents. Ne considère-t-on pas comme mauvais, alors, un roman policier où la chance du policier dépasse par trop les probabilités ? Ainsi les lecteurs aspireraient à un réalisme romanesque. Autrement dit n'admettraient pas que la fiction s'écarte par trop de la normale mathématique.

L'au-delà de cette norme étant abandonné à la féerie, au feuilleton, pour tout dire à la poésie.

La poésie serait donc oeuvre d'exception.

La non-poésie oeuvre de... au diable !

Jeanson me raconte que Crommelynck, à l'enterrement de Giraudoux, lui dit : « La femme de Giraudoux a dit : " Il était mort depuis trois mois puisque depuis trois mois il ne vivait plus avec moi." » Et il continue : « Quand Verlaine est mort il a voulu que sa canne soit donnée à un poète. La veuve la donna à Stuart Merrill. La veuve de Stuart Merrill la donna à Verhaeren. La veuve de Verhaeren me l'a donnée. Elles sont toutes les mêmes. » Drôle, mais savoir si Stuart Merrill a laissé une veuve.

6 février.

Cette préface aux seize reproductions de Picasso (*Le Chêne*) et le Buffet du Catalan (*Confluences*) sont un peu confus. J'aurais désiré qu'ils fussent d'une parfaite clarté, d'une rigueur absolue. Je ne suis pas parvenu à énoncer une conclusion sur le goût que j'ai de la peinture. Ce ne sont que des pages préliminaires.

Ma notice sur Labisse a le même défaut. J'y exprime pourtant mieux ce que je reproche à une certaine peinture : n'être pas aussi révolutionnaire dans sa technique que dans ses sujets. Elle est même pompier dans sa technique. C'est de la peinture d'affiches. Quant aux sujets, c'est trop souvent un évident poncif qui les dicte, une pauvreté d'imagination qui les caractérise. Je suis pourtant sensible à ces images et j'aime que, dans cette catégorie, la peinture soit parfaitement représentative de l'objet figuré.

Combien Picasso me transporte sans restrictions !

7 février .

Picabia exposant, il y a une quinzaine d'années, un tableau où les allumettes collées figuraient des fleurs, Picasso lui dit : « Maintenant tu devrais faire un tableau où des fleurs figureraient des allumettes. »

Cette fameuse dispute entre Paulhan et Breton. Le premier avait raconté au second qu'il avait été chercheur d'or. Le second envoie un livre au premier et commence la dédicace : « A Jean Paulhan, chercheur d'or... » Il hésite un instant et finit : « Et trouveur de merde. » Là-dessus l'autre lui envoie des témoins. Breton bien embêté. Ça s'est arrangé. Mais Prévert lui conseillait d'accepter et d'arriver sur le lieu de la rencontre, en carrosse ou chaise à porteurs, lui et ses témoins déguisés en mousquetaires. Dommage que cela ne se soit pas passé de la sorte.

L'avoué Lapelle avait été arrêté il y a quatre jours par la police allemande. Aujourd'hui il est relâché et raconte :

« Je suis resté quatre jours au secret puis on m'a confronté avec mes complices, vingt et un notaires, avoués, huissiers, avocats, etc.; je ne les connaissais pas tous, seulement quelques-uns. Enfin, on nous dit de quoi il s'agissait. Nous étions accusés de reconstituer la franc-maçonnerie. Nous protestons. On nous confronte avec notre accusatrice, car ce n'était pas une dénonciatrice anonyme. Bien au contraire. Elle était venue en personne dire qu'elle était chargée de porter les convocations, que nous nous réunissions rue Beaubourg... Elle arrive et nous voyons une espèce de vieille folle, vêtue en fée Carabosse, qui finit devant nos protestations par avouer : « Eh bien oui, j'ai menti !

--Mais pourquoi ?

--Je voulais me venger ! Je voulais me venger ! C'est tout ce que l'on a pu en tirer.

Ils avaient eu chaud ! Et quelle émotion au Palais où l'on parlait d'une déportation en masse de tous les hommes de robe !

Les vingt et un accusés portent d'ailleurs plainte contre la « diffamatrice ».

Mince. Plaider contre vingt et un avoués, huissiers, notaires, avocats ! ! !

8 février.

Ce que j'écris ici ou ailleurs n'intéressera sans doute dans l'avenir que quelques curieux espacés au long des années. Tous les vingt-cinq ou trente ans on exhumera dans des publications confidentielles mon nom et quelques extraits, toujours les mêmes. Les poèmes pour enfants auront survécu un peu plus longtemps que le reste. J'appartiendrai au chapitre de la curiosité limitée. Mais cela durera plus longtemps que beaucoup de paperasses contemporaines.

L'hôtel du Bon Accueil au carrefour de Vaudrempont, dans la forêt de Compiègne, sur la route de Compiègne à Crépy par Morienvall, était le lieu de prédilection à la fin du siècle dernier d'un vieux bohème, poète sans grand talent, qui a donné son nom à un chemin forestier. Les cartes postales de l'hôtel portent quelques vers médiocres du personnage. Sans doute recherchait-il les champignons, les fleurs et les insectes. Il vécut là le mélancolique crépuscule d'une vie désabusée. Il ne survit que par ce chemin désert et par le poème qui figure sur le cénotaphe de Content (père de l'actuelle patronne, Mme Michaut-Content), forestier et aubergiste tué par la chute d'un arbre. Combien d'années suffiront-elles à ensevelir à jamais le souvenir de ces vies humaines ? J'ai vécu de beaux jours à Vaudrempont, au printemps et à l'automne. Youki, Madeleine Renaud, Jean-Louis Barrault et moi y prîmes un jour une fameuse cuite. Denise était venue de sa petite maison de Pierrefonds. Il y a dix ans de cela, déjà. De ceux qui y vinrent nous voir, combien sont dispersés ? Le bon docteur, Samy, Bove, Unoac.

Dumas père raconte dans ses mémoires un retour de chasse burlesque, allant de Morienvall à Compiègne. La scène doit se passer à Vaudrempont. Je pense souvent à des inscriptions gravées sur deux arbres à gauche dans un large chemin qui part de la route, sur la droite en venant de Compiègne avant d'arriver à l'auberge du B.A. (la route du jour du Roi ou celle d'après) ; comme elles sonnent tristement, à l'heure actuelle, ces inscriptions ! Le vieux mulet de l'auberge est mort à trente ans passés juste avant la guerre.

L'ammonite que j'ai perdue dans l'écurie.

Les tourterelles qui nichaient sous le hangar.

Les bouquets de muguet, de jacinthes et aussi d'ail sauvage !

Que de détails absurdes dont se nourrit le souvenir et qui, eux, meurent irrémédiablement.

L'oeuvre de Giraudoux est une oeuvre fugitive.

Pourquoi le fait d'être fugitive diminuerait sa valeur ?

Pas d'accord avec Jeanson sur Giraudoux et Claudel. Sur ce sujet j'atteins un point où, de longue date, je sais qu'il existe un infranchissable fossé entre lui et moi. Comment lui faire comprendre que je hais la pensée de Claudel, que celle de Giraudoux ne m'est pas antipathique mais que Claudel est plus important que Giraudoux. De ce côté il est tétanisé par le boulevard.

Boulevard, ce mot vide, cette chose morte dont l'influence se fait encore sentir.

Il en arrive à dire des bêtises : « Je hais la grandeur. » Oublié de lui demander pourquoi il aime Shakespeare.

11 février.

Penser à rechercher dans Keepsakes poème d'Esquiros ressemblant de la « case de Dorothée ».

Vibert rue Réaumur, Salacrou avec Deplat rue des Filles-Saint-Thomas.

L'important, pour la clé des Songes, c'est la classification des rêves. Je voudrais un classement logique permettant d'ordonner immédiatement les éléments d'un rêve.

La partie sur la divination facile, amusante. Insister sur l'inexactitude de cette « science ».

Repenser au classement.

Hier noté le côté très enfant, et enfant gâté, de J.-P. Sartre. Simone de Beauvoir beaucoup plus calme, réfléchie. L'étrangeté de ce couple.

13 février.

Mon premier souvenir est si pâle, si symbolique, que je crains de l'avoir reconstitué ou inventé de toutes pièces à la suite de propos tenus par mes parents, devant moi, quand j'avais cinq ou six ans.

Il se situe avant 1902 quand nous habitions 32, boulevard Richard-Lenoir et que l'on me promenait sur le boulevard en petite voiture d'enfant.

« Je distingue au-dessus de moi une capote genre capote de fiacre et qui doit être celle de la voiture. Elle me plonge dans une ombre douce. Au-delà c'est une nappe aveuglante de soleil dans laquelle je vois évoluer des soldats en pantalons rouges » (des soldats faisaient l'exercice certains jours sur le terre-plein du boulevard).

Un second souvenir, très précis cette fois, se situe en 1902, peu après notre emménagement 11, rue Saint-Martin. Un commis de mon père, dont je ne sais que le prénom Raoul, avait aidé au déménagement au cours duquel une patère de bois destinée à accrocher les chapeaux avait été cassée. Cette patère avait été clouée avec quatre ou cinq autres dans un couloir conduisant de la salle à manger à deux chambres.

Je suis dans les bras d'un cousin, Alphonse Lecoq, et je répète en montrant la patère :

« C'est Raroul qui l'a caqué ! »

Ce qui fait beaucoup rire la société et remplit d'orgueil ma jeune cervelle. Je répète et répète encore :

« C'est Raroul qui l'a caqué ! »

19 février.

Que chaque jour t'apporte sa joie. Au besoin provoque-la, prémédite-la.

L'homme n'est homme que de sa naissance à la mort. Avant comme après il n'est que matière même si, dans cette matière, est déterminé son destin d'homme.

Propos de Picasso pendant la visite :

« J'ai vu une carte postale représentant un monsieur faisant le portrait à une dame. En dessous était écrit : "Le portrait de l'aimée est toujours un chef-d'oeuvre !" »

« Je ne comprends pas qu'on détruise un tableau. Moi je ne détruis jamais. Je transforme quelquefois, même souvent. Mais je les date tous (mes tableaux). Même si j'en fais trois le même jour, je les numérote. Cela pourra peut-être quelque jour servir à quelque chose. »

« Ils me disent que je peins comme Raphaël : c'est entendu. Mais puisqu'ils le savent, qu'ils me foutent la paix quand je fais autre chose. »

« Les poètes ne parlent plus qu'addition et commerce. Si je devais représenter un poète je le montrerais dans une mansarde en train de compter son argent. »

« Fautrier peint une toile et attend l'amateur. S'il ne vient pas, il déchire la toile. C'est idiot et c'est horrible. »

« Derain peint avec garantie de la Banque de France, c'est-à-dire de la Banque du Louvre. »

« On dit un tableau c'est de la couleur. Oui mais c'est faux. Un tableau c'est un sujet. Personne n'ose plus le dire. »

« On tire, on tire... et on ne sait pas ce qui vient. Et tous les peintres sont pareils. On ne sait jamais tout à fait ce qu'on va faire. Et vous non plus. »

Le film ! Cela commence à me faire sérieusement chier.

21 février.

Ce souvenir d'enfance : j'ai huit ou neuf ans. Nous rentrons, ma mère et moi, à l'appartement de la rue Saint-Martin, par la rue de Rivoli. Arrivés au carrefour Rivoli - Sébastopol - rue des Halles, devant le magasin, aujourd'hui disparu, ma mère me serre convulsivement la main. Je lui demande :

Pourquoi me serres-tu la main ? »

Elle semble sortir d'un rêve, me regarde et dit :

« Je croyais qu'on t'avait changé. »

Singulière persistance de ce souvenir à partir des environs de la vingtième année.

Noter aussi Saint-Merri. A la Semaine Sainte je voyais, du balcon du 11, des hommes étendre des bâches vertes sur une coupole de verre. Ce n'est que bien longtemps après que j'établis le rapport entre ces bâches et l'obscurité qui régnait dans l'église le vendredi-Saint.

Les charmes de la rue de la Verrerie, les marchands de cierges, les petits ateliers de mécanique où la limaille jaillissait parmi des étincelles bleues.

Importance de l'enseigne « John Tavernier », le fabricant de bonbons de la rue du Cloître-Saint-Merri.

Les éplucheuses de queues de cerises -- Muraour et l'odeur des orangers. La corderie -- la construction des nouveaux magasins du Bazar de l'Hôtel-de-Ville. Le mendiant à l'angle de la rue Saint-Bon. La crèmerie Mangin rue Saint-Martin. La petite fille de la rue des Juges-Consuls. Le bar de la Martinique et son phono : *L'Express de Fécamp* et *La valse brune* - Rivière et le Café-grill et le bruit de la scierie de sucre. L'incendie du central téléphonique.

Le remplacement des chimères et du saint Jacques de la tour Saint-Jacques.

Un dimanche après-midi, l'été, le cycliste et sa femme (celle-ci assise dans une petite remorque d'osier) renversés par l'omnibus La Villette-Saint-Sulpice.

Les multiples facettes de Desnos

I.1 Le symbole du surréalisme

Le nom de Desnos est associé au mouvement surréaliste. Le 5 juillet 1924, dans *Le Journal Littéraire*, André Breton ira jusqu'à affirmer qu'« ...il n'est depuis, 1921, aucune personnalité qui, en poésie, ait marqué aussi fortement son empreinte que celle de Robert Desnos ». Celui-ci ajoutera même qu'il considère Desnos comme « le prophète du surréalisme ». Le surréalisme trouve ses origines dans le mouvement Dada qui prend forme après la première guerre mondiale. Le mouvement Dada est en fait une réaction aux productions lâches de certains littérateurs entre 1914 et 1918 (Barrès et même Apollinaire font partie des littérateurs visés). Les principaux instigateurs de Dada sont entre autres Tzara et Huesenbeck pour la branche germano-suisse et Picabia, Cravan, Breton et Aragon pour la branche française. En 1921, suite à une brouille avec Tzara, Breton quitte le mouvement et amorce ainsi la mort du mouvement. En 1922, Desnos s'intègre au groupe de littérature de Breton, Aragon, Eluard, Péret et Crevel. Il participe de manière éclatante, aux expériences d'écriture automatique, de sommeil Hypnotique et de récit de rêves et de phantasmes. C'est à partir de ce groupe que sera érigé le mouvement surréaliste. Le surréalisme se construit en opposition au mouvement des littérateurs composé de Cocteau, Lacretelle, Benoît, Carco et Montherlan. Le surréalisme instaure une démarcation dans le domaine artistique, entre les « intelligents » (les littérateurs) et les « sensibles » (les surréalistes). Les notions de révolution et de religion viendront élargir le fossé existant entre les deux groupes. Desnos participe alors aux diverses manifestations du surréalisme dont il signe déclarations et lettres ouvertes. Il écrit dans la revue du groupe *La révolution surréaliste* de décembre 1924 à décembre 1929. Il dessine et peint surréaliste et participe même à l'exposition surréaliste de 1925. Cependant, en 1927, Breton, Aragon, Péret, et Unik, justifient dans la revue du groupe leur engagement politique au parti communiste. Desnos proclame alors l'incompatibilité de l'action surréaliste avec une action militante au parti communiste. En 1929, se produit la rupture définitive entre Desnos et Breton. Avec l'écriture du second manifeste du surréalisme par Breton, Desnos est définitivement écarté du mouvement.

I.2 Desnos le touche-à-tout

Les activités de Desnos ne se limitent pas au mouvement surréaliste. Ce dernier s'épanouit en effet dans divers domaines. Dès 1926, celui-ci, passionné de cinéma, publie de nombreuses critiques dans divers journaux. En 1933, il réalise avec Paul Deharme, la célèbre émission radiophonique « La grande complainte de Fantômas ». Cette expérience lui met le pied à l'étrier, et le poète se lance alors dans la publicité radio. Desnos devient rédacteur publicitaire aux studios Foniric, et

anime l'équipe qui invente au jour le jour les émissions diffusées sur Radio Luxembourg et Le Poste Parisien. Dans le même temps, il se lance dans la critique musicale et la production de documentaires. Vers le milieu des années trente, sa passion grandissante pour la musique le pousse à écrire de nombreuses chansons. Il multiplie alors les collaborations avec quelques musiciens comme Alejo Carpentier. Toutes ces activités auront une influence importante sur la plume de Desnos et lui permettront d'acquérir un style plus abouti.

I.3 Implications politiques et refus du fascisme

Après son expérience dans le groupe surréaliste dominée par la tendance révolutionnaire, Desnos se dirige vers une sorte d'humanisme fortement orienté à gauche. Dès 1933, il est alarmé par la montée du fascisme en Europe et les événements se déroulant en Allemagne l'affectent profondément. En 1934, il adhère au front commun de Gaston Bergerie contre le fascisme et le grand capital, cependant ce mouvement est opposé au principe marxiste de lutte des classes. En 1937, il participe activement aux manifestations de l'Internationale des écrivains pour la défense de la culture face à la menace fasciste. Desnos affirme alors haut et fort son antifascisme et dénonce l'antisémitisme qui s'accroît dans toute l'Europe. Ce dernier pense alors que la guerre est inévitable et qu'il faut la préparer matériellement et moralement. Il essaie donc d'intervenir en dénonçant tout esprit de soumission et de défaite exaltant les conquêtes des hommes sur les divers fléaux qui les menacent. Alors qu'il dénonçait de telles idées en 1914, la lutte contre le fascisme lui fait prendre des positions nationalistes. Lorsque le conflit éclate, il incorpore le 436^{ème} régiment de pionniers et devient sergent de l'armée française. Par la suite, le 10 septembre 1940, il intègre le journal « Aujourd'hui » mais celui-ci tombe très vite aux mains de l'occupant. Il entre alors en conflit avec Louis Ferdinand Céline et Pierre Pascal, tous deux favorables aux thèses défendues par Vichy et fortement antisémites. Finalement, Desnos sera arrêté le 22 juillet 1944 et déporté à Auschwitz le 27 avril de la même année. Il mourra le 8 juin affaibli par les mauvais traitements et vaincu par le typhus.

Ces informations sur la personnalité de Desnos aident à appréhender son expression poétique. Ses convictions politiques transparaissent peu de ces écrits destinés aux enfants alors que ses activités radiophoniques et musicales ont peu à peu façonné son style.

II. L'enfant terrible parle aux enfants sages

II.1 Pourquoi se tourner vers l'enfance

Desnos est un grand nostalgique de son enfance. Cet état d'esprit transparait dans « l'anneau de Moebius » au travers les vers suivants :

« Hier j'étais un enfant

Je suis un homme maintenant

Le monde est une drôle de chose »

Il regrette tout l'univers imaginaire qu'il s'était construit enfant ainsi que tous ses espoirs et ses rêves de petit garçon. Il évoque d'ailleurs avec délectation certains moments de son enfance : « tout un musée Grévin prolongeait ainsi les heures de la soirée, quand le gaz sifflait tragiquement dans les suspensions, et quand les voix des grandes personnes, comme jaillies de profondes cavernes, ne pénétraient plus qu'avec peine dans les jeunes cervelles investies par le sommeil. »

Cette nostalgie expliquerait en partie sa volonté d'écrire des recueils de poésie destinés aux enfants. On peut supposer également que Desnos ait décidé de se consacrer à l'enfance, au monde de l'insouciance et du jeu, pour s'évader du contexte politique pesant de l'entre deux guerres. Ses travaux de poésie sont surtout motivés par son amour pour les enfants en général et pour les enfants de ses amis Paul Deharme et Darius Milhaud en particulier. Ainsi, « Le parterre d'Hyacinthe » et « La ménagerie de Tristan » sont écrits (en 1936) pour les enfants de Lise et Paul Deharme. « La géométrie de Daniel » est écrite en 1939, pour le fils de Madeleine et Darius Milhaud. A travers ces différents petits poèmes, on peut percevoir toute la fraîcheur et l'insouciance de l'enfance. L'humour et la vivacité d'esprit de Desnos lui permettent de trouver le ton juste pour intéresser et divertir l'enfant.

II.2 Des textes légers refusant toute moralité

Les textes de Desnos mettent le plus souvent en scène des fleurs ou des animaux. Il n'y a qu'à se pencher sur les titres de bon nombre de ses poèmes pour s'apercevoir que ces derniers sont des personnages récurrents de sa poésie : « Le poisson sans souci », « L'araignée à moustache », « L'éléphant qui n'a qu'une patte », « L'arbre qui boit du vin ». Cependant, ni les animaux, ni les fleurs ne décrivent par analogie l'univers humain. Ni narratifs, ni symboliques, ces textes ne prétendent pas enseigner quoi que se soit. Cette légèreté contraste avec la manie des moralités de Desnos qui gâtait notamment les textes de « fortune ». Cette volonté de se concentrer sur le divertissement uniquement et le plaisir de l'enfant serait un moyen pour celui-ci d'échapper aux contraintes scolaires et familiales. Le poète construit ses poèmes en opposition avec l'un des symboles de l'enfance qui n'est autre que l'école. Celui-ci éprouve un certain rejet pour l'école de l'époque et estime y avoir perdu son temps et reproche à cette institution d'être un des principaux vecteurs d'un patriotisme emprunt de nationalisme. Ces

reproches touchant l'univers familial apparaissent à mots couverts dans le poème « Histoire d'une abeille » :

« Et jamais il ne voudra croire

Aux mots pourris qu'on glisse dans l'oreille,

Qu'on glisse sournoisement dans l'oreille des enfants

Avec la complicité des parents »

Ce refus de la moralité est encore renforcé par le recours quasi permanent au comique et au burlesque. Le rire de l'enfant et le plaisir de celui-ci à la lecture sont donc les moteurs principaux de la poésie de Desnos.

II.3 Jeux de mots et burlesque

Ces deux éléments constituent donc la trame principale des textes pour enfants du poète. Des poèmes comme « Salsifi du Bengale » et « La dame au pavot nouvelle épousée » reflètent précisément ces éléments chers à l'auteur :

« Salsifi du Bengale » : « ...Salsifis du Bengale est pourtant votre ami

A la belle il s'installe

Et mange un canari »

« La dame au pavot nouvelle épousée » : « ...et son mari a répondu :

nous sommes en l'an 40

nous sommes au mois de

juillobre

semaine des quatre jeudis »

Beaucoup des poèmes de Desnos sont basés sur le jeu de mots et certains comme « Le poison sans souci » ne sont basés que sur ce procédé :

« le poisson sans souci

le souci sans souci

le Poissy sans Soissons

le saucisson sans poids

le poisson sans souci »

Il utilise également des associations d'idées et de personnages incongrues. Cet effet lui serait inspiré par les journaux de son enfance tels que « le petit journal » ou « le petit parisien », ou les suppléments illustrés côtoyant les articles politiques et les faits divers. On retrouve ce procédé dans « L'araignée à moustache » et « L'éléphant qui n'a qu'une patte ».

« L'araignée à moustache » : « L'araignée à moustache

n'est pas Napoléon III

qui s'ennuie quand il a froid ... »

Les poèmes de Desnos constituent une véritable ode à l'enfance, au jeu et à l'amusement. Son travail sur les sonorités lui fait multiplier les assonances et allitérations, ce qui contribue à imprimer un rythme soutenu à ses vers (comme nous avons pu l'observer précédemment à travers l'extrait du « poisson sans souci » :

« ...le souci sans souci

le Poissy sans Soissons ... »

Desnos porte donc une attention particulière à la musicalité de ses vers. Cette notion est même l'un des éléments central de sa poésie. L'univers poétique de l'auteur trouve souvent ses origines dans la musique populaire ayant bercé son enfance et le travail de celui-ci s'apparente presque autant à celui d'un écrivain qu'à celui d'un compositeur. Dans ses textes, chacun de ses mots est une note venant égayer l'univers de l'enfant.

III. La musicalité des mots

III.1 Une passion dévorante pour la musique

Dans les années 30, Desnos devient l'un des plus féconds créateurs de slogans et d'indicatifs radiophoniques. C'est de cette expérience que va naître en lui la volonté de faire du rythme de ses vers l'élément essentiel de sa

poésie. Pour lui l'intérêt majeur de ce travail consistait en un retour aux règles proprement populaires en matière de rythme. C'est ainsi qu'il s'exerce avec bonheur à l'utilisation de divers procédés oraux et prend conscience de l'importance du refrain dans ses compositions. Par la suite, Desnos poursuit ses activités radiophoniques sur radio Luxembourg et Le poste parisien. C'est là qu'il laisse libre cours à sa passion pour la musique. Il fait de la critique musicale et se constitue une importante discothèque. Il goûte alors la musique sous toutes ses formes. L'éloge des Amériques d'Edgar Varès voisine ainsi dans ses comptes rendus avec celui de Sophie Tucker ou de Maurice Chevalier. Desnos se lance alors dans l'écriture de textes de Chanson et de livrets de « cantates ». Il prend alors conscience que les possibilités d'expression de la musique dépassent celles de la parole. Il le note dans une didascalie avec un néologisme cocasse : « Le combat doit s'exprimer par la musique. Toute parole, ici, indéfriserait le ridicule. ». La plume de Desnos sera par la suite confrontée à une petite musique qui lui superposera ses lois propres et son rythme. Ses écrits destinés aux enfants prennent alors une teinte musicale qui bouleverse son style.

III.2 Rythme et jeu verbal

Pour Desnos, désormais, le jeu verbal et l'impulsion rythmique priment sur l'imaginaire. Il joue alors avec les rythmes comme le ferait un batteur de jazz. Il utilise souvent les énumérations pour produire des accélérations éfreinées. « L'oiseau du Colorado » issu de « La ménagerie de Tristan » illustre bien ces types de procédé rythmique :

« L'oiseau du Colorado
mange du miel et des gâteaux
Du chocolat des mandarines
Des dragées des nougates
Des framboises des roudoudou
De la glace et du caramel mou ... »

Cette accélération permet ici d'illustrer la gloutonnerie de l'oiseau qui ne semble jamais être rassasié.

D'autres fois, Desnos utilise une accumulation d'exclamations et de conjonctions pour saccader le rythme de son poème. C'est le cas dans « L'araignée à moustache » où Desnos utilise cet effet pour accentuer le comique de son texte et souligner le burlesque de son personnage principale :

« ...L'araignée à moustache
Ne se rasera jamais
Elle règne au mois de mai
Mais
Ah mais
Mais oui
Mais
L'araignée à moustache
Habite dans un château
Son ami est un corbeau
Mais ...
Ah mais ! »

L'exploration des rythmes par Desnos se poursuit dans son dernier recueil pour enfant intitulé « Chantefables ». Dans cette œuvre, plus que dans toutes autres, l'accent est mis sur les sonorités et sur la musicalité des vers.

III.3 La comptine

Dans « Trentechantefables » le modèle de poème utilisé par Desnos n'est plus la romance avec couplet et refrain mais la comptine. Les « Chantefables » introduisent véritablement la musique dans l'univers textuel du poète. Ces dernières sont en effet conçues pour être chantées sur n'importe quel air. Dans ses textes, la musicalité répond à plusieurs procédés comme par exemple de faire aller le poème d'un appel à un écho comme c'est le cas dans « le perce-neige » :

« Le perce-neige »

« Violette de la Chandeleur,
 Perce, perce, perce-neige
 Annonces-tu la chandeleur,
 Le soleil et son cortège
 De chansons, de fruits, de fleurs ?
 Perce, perce, perce-neige
 A la chandeleur »

La majorité des chantefables sont en fait des poèmes fermés par une répétition, par une symétrie, ou bien conclus par une pirouette, une exclamation :

« ...Pour l'instant sur la véranda,
 Se trouve bien la réséda.
 Oui- da ! »

(Chantefable, p 32)

Dans les chantefables, la primauté est souvent accordée aux matériaux sonores comme c'est le cas dans « La Marjolaine et la Verveine ». Il en découle alors, pour ce poème, des hybridations de signes et de fleurs :

« La Marjelaine et la Verveine
 La marjoveine et la verlaine
 La Verjolaine et la Marveine
 Chez Catherine ma marraine
 On fait son lit de marjolaine
 Et de verveine »

Pour ses poèmes, Desnos développe donc le parler-chanter pour séduire et amuser l'enfant. Son style qui, pour certains, est emprunt de naïveté, se densifie avec l'introduction de la musique. Il atteint alors véritablement son objectif qui est de présenter à ses lecteurs un des plus beaux hommages de la poésie au monde l'enfance.

Conclusion

Grâce à ses multiples talents artistiques, Desnos s'impose comme l'une des personnalités les plus riches de la littérature française du vingtième siècle. Ce leader du mouvement surréaliste et qui sera plus tard l'un des moteurs de la poésie de résistance livre en fait ses vers les plus touchants en évoquant avec tendresse et nostalgie le royaume de l'enfance. Grâce à ses expérimentations stylistiques et à ses inspirations musicales, Desnos a changé à jamais le visage de la poésie française. Il est à souligner l'originalité des poèmes de Desnos qui se situent hors de la tradition de l'emblème. Dépourvu d'ascendance littéraire évidente, ses textes inaugurent en revanche un genre et seront souvent imités. Saluons les comme il se doit, car ils nous offrent l'essence de la poésie fugitive, un plaisir sans contreparties et sans arrières-pensées. Ceci ne constituerait-il pas l'un des plus beaux miroirs de l'enfance ?

Mathieu Gély (06/2002)

Bibliographie

- Desanti Dominique, Robert Desnos le roman d'une vie, Paris, édition Mercure de France, 1999
 Desnos Robert, Destinée arbitraire, Paris, NRF, poésie Gallimard, 1996
 Desnos Robert, nouvelles hébrides et autres textes 1922-1930, Paris, NRF, Gallimard, 1978
 Murat Michel, Robert Desnos les grands jours du poète, Paris, Rien de commun José Corti, 1988

Oeuvres de Robert Desnos

Vient de paraître : "Oeuvres" (Robert Desnos, Gallimard éditeur)

Pour la première fois, avec ce livre édité par l'une de ses plus passionnées exégètes, Marie-Claire Dumas, on peut voyager dans l'œuvre quasi-complète d'un des plus grands poètes français de notre époque.

Bibliographie établie par Marie-Claire Dumas, Étienne Hubert et François Sullerot, in Cahiers de

***l'Herne* n° 54, 1987**

Éditions originales, présentées selon l'ordre chronologique, et suivies, quand il y a lieu, de l'indication de leur réédition.

Le lieu d'édition n'est pas indiqué quand il s'agit de Paris

Signification des lettres entre parenthèses :

(A) : articles | (E) : essai | (P) : poèmes | (R) : récit.

Deuil pour deuil, aux Éditions du Sagittaire, chez Simon Kra, 1924 (*Les Cahiers nouveaux*, n° 4) (R).

Repris en 1962 à la suite de *La Liberté ou l'Amour !* chez Gallimard. Repris en 1982 dans la collection « L'Imaginaire », Gallimard.

C'est les bottes de sept lieues cette phrase « je me vois », avec quatre eaux-fortes par André Masson, Éditions de la galerie Simon, 1926 (P).

Comprend douze poèmes : « Destinée arbitraire », « Porte du second infini », « L'air homicide », « Faire part », « Que voulez-vous que je vous dise? », « Mais je ne fus pas compris », « Corde », « Tes amants et maîtresses », « Jack l'Égareur », « Les gorges froides », « Rencontres », « Les grands jours de poète ».

Repris en 1975 dans le recueil collectif *Destinée arbitraire*, Gallimard.

La Liberté ou l'Amour !, Kra, 1927 (*Les Cahiers nouveaux* n° 32). Les exemplaires courants ont été amputés de 60 pages par décision de justice (épisode du Club des Buveurs de sperme) (R).

Repris en 1962 suivi de *Deuil pour deuil* chez Gallimard. Repris en 1982 dans la collection « L'Imaginaire », Gallimard. Dans les deux cas, en version complète.

The Night of loveless nights, illustrations par Georges Malkine, Anvers [sans nom d'éditeur], hors commerce, 1930 (P).

Réédité en 1942 dans le recueil collectif *Fortunes*, chez Gallimard.

Corps et biens, Gallimard, 1930 (P).

Repris en 1953 dans le recueil collectif *Domaine public* chez Gallimard. Repris, avec une préface de René Bertelé, en 1968, dans la collection « Poésie », Gallimard.

La bande annonce du recueil en 1930, faisant écho à la rupture de Desnos avec le groupe surréaliste, portait la mention suivante : « Bande à Part ».

Le prière d'insérer, en forme de bref manifeste, a été recueilli par Marie-Claire Dumas dans *Étude de « Corps et biens » de Robert Desnos*, Champion, 1985, p. 149.

Comprend : « Le fard des Argonautes », 1919; « L'ode à Coco », 1919; « Rrose Sélavy », 1922-1923; « L'aumonyme », 1923; « Langage cuit », 1923; « A la mystérieuse », 1926; « Les Ténèbres », 1927; « Sirène-anémone », 1929; « L'aveugle », 1929; « Mouchoirs au nadir » (s.d.); « De silex et de feu », 1929; « Le poème à Florence », 4 novembre 1929.

Les Sans Cou, avec deux eaux-fortes par André Masson [sans nom d'éditeur], hors commerce, 1934 (P). Repris dans *Fortunes*, Gallimard.

Comprend seize poèmes : « Apparition », « Hommes », « Les quatre sans cou », « La ville de Don Juan », « Mi-route », « La furtive », « Fête-Diable », « Le boeuf et la rose », « Comme », « La bouteille à la rivière », « Vers le piton noir », « Camarades », « Aux sans cou », « Ma gosse », « Coucou », « Baignade ».

Fortunes, Gallimard, 1942 (P).

Repris en 1945 chez Gallimard. Repris en 1953 dans le recueil collectif *Domaine public* chez Gallimard. Repris en 1969 dans la collection « Poésie », Gallimard.

Comprend : « Siramour »; « The Night of loveless nights », 1930; « Les sans cou », 1934; « Complainte de Fantômas », 1933; « Les portes battantes », 1936; « Le satyre »; « L'homme qui a perdu son ombre »; « Bacchus et Apollon »; postface.

Dans l'édition de 1969, est ajoutée la « Cantate pour l'inauguration du musée de l'homme », 1937.

État de veille, illustré de dix gravures au burin par Gaston-Louis Roux, Robert-J. Godet, 1943 (« Pour mes amis », 3) (P).

Comprend vingt poèmes : « Histoire d'un chameau », « Histoire d'une ourse », « Histoire d'un taureau », « Histoire d'une abeille », « Terre », « Suicidés », « Rêves », « Alors la trompette », « A cinq heures », « Aujourd'hui je me suis promené... », « Couplets des portes Saint-Martin et Saint-Denis », « Couplet de la rue

Saint-Martin », « Couplet de la rue de Bagnolet », « Couplet du trottoir d'été », « Couplet du verre de vin », « Couplet du boucher », « Fantôme », « Au temps des donjons », « Saisons », « Demain », et une postface. Repris en 1975 dans « Destinée arbitraire », « Poésie », Gallimard.

Six poèmes figurent en 1953 dans *Domaine public* : « Aujourd'hui je me suis promené... », « Couplet de la rue Saint-Martin », « Couplet de la rue de Bagnolet », « Couplet du verre de vin », « Couplet du trottoir d'été », « Couplet du boucher », ainsi que la postface.

Le vin est tiré..., Gallimard, 1943 (R).

Ce roman, consacré aux ravages de la drogue, comporte une préface et est constitué de chapitres brefs, sans titre dans le texte mais pourvus de titres en index : « Le cheval marocain », « La soirée de Nogent », « Antoine chez Barbara », « Artenac s'en va », « La mort d'Artenac », « Funérailles d'Artenac », « Une excursion dans la vallée de l'Yonne », « Barbara rencontre Dondlinger », « Molinier et M^{lle} Muche », « La folie d'Arichetti », « L'inspecteur Estival », « Antoine déjeune avec Estival », « Antoine et son amour », « Courvoisier se désintoxique », « Barbara manque de drogue », « La police joue à cache-cache », « Dondlinger entre à l'hôpital Henri-Rousselle », « Henri-Rousselle », « Antoine et Barbara », « Dondlinger en liberté », « Columot à N.-D. des Victoires », « La visite à Arichetti », « Antoine fait un vœu », « Quatre têtes projetaient leur ombre », « Le Pecq », « Les méditations de l'inspecteur Estival », « Mort de Simonne », « La mère d'Arichetti », « Déchéance de Lily », « Marie-Jacqueline et Lily », « La mort de Barbara », « Antoine et son destin », « Courvoisier trafique », « L'oncle Mazurier », « Le docteur Despère », « Columot », « Déchéance de Courvoisier », « Columot guéri », « La mort de Courvoisier », « Dernière vision d'Auportain », « L'inconnue du Bois de Boulogne ».

Contrée, avec une eau-forte par Picasso en frontispice et des illustrations dans le texte reproduisant des éléments de l'eau-forte, Robert-J. Godet, 1944 (P).

Repris en 1962 à la suite de *Calixto* chez Gallimard.

Dédié à Youki. Comprend : « La cascade », « La rivière », « Le coteau », « La route », « Le cimetière », « La clairière », « La caverne », « Le souvenir », « La prophétie », « Le sort », « La moisson », « La sieste », « La ville », « La maison », « Le paysage », « La nuit d'été », « La peste », « La nymphe Alceste », « La voix », « La vendange », « L'équinoxe », « La plage », « L'asile », « Le réveil », « L'épithaphe ».

Deux poèmes figurent dans *Domaine public* : « Le paysage », « La voix ».

Le Bain avec Andromède, avec une couverture et des illustrations en couleurs par Félix Labisse, Éditions de Flore, 1944 (P).

Repris en 1975 dans *Destinée arbitraire*, collection « Poésie », Gallimard. Comprend neuf parties : « Baignade », « Découverte du trésor », « Naissance du monstre », « Banquet », « Andromède en proie au monstre », « Meurtre », « Danses », « Délivrance d'Andromède », « Aube ».

Trente chantefables, pour les enfants sages, à chanter sur n'importe quel air, illustrations par Olga Kowalevsky, collection « Pour les enfants sages », Gründ, 1944 (P).

Repris en 1952 avec *Chantefleurs* chez Gründ.

Comprend : « L'alligator », « La baleine », « Le blaireau », « Le brochet », « La chauve-souris », « La coccinelle », « Le coucou », « Le crapaud », « Le dromadaire », « L'escargot », « La fourmi », « La girafe », « Le gnou », « Les hiboux », « L'hippocampe », « Le homard », « Le kangourou », « Le lama », « Le léopard », « Le lézard », « Le martin-pêcheur », « L'ours », « Le papillon », « Le pélican », « La sardine », « La sauterelle », « Le tamanoir », « La tortue », « Le ver luisant », « Le zèbre ».

Félix Labisse, essai critique, Éditions Séquana, 1945, *Les Peintres d'imagination*, sous la direction de Francis Carco, n° 1 (E).

Repris en 1984 dans le recueil *Écrits sur les peintres* chez Flammarion.

La Place de l'Étoile, antipoème, Rodez [sans nom d'éditeur], 1945 (Collection « Humour » sous la direction de Gaston Ferdière, n° 1) (Théâtre).

Pièce écrite en 1928 et remaniée début 1944. La version de 1928 est reprise dans *Nouvelles Hébrides*, Gallimard, 1978, pp. 343-420.

Choix de poèmes, Éditions de Minuit (*L'honneur des poètes*, sous la direction de Paul Éluard n° 1, 1946). Avec une préface de Georges Hugnet (P et R).

Comprend : des extraits, dans *Corps et Biens*, de « Rose Sélavy », « L'aumonyme », « Langage cuit », « A la

mystérieuse », « Les ténèbres »; un extrait de *Deuil pour deuil*. « Porte du second infini » dans *C'est les bottes de sept lieues cette phrase* « Je me vois »; un extrait de *La Liberté ou l'Amour !* ; des extraits, dans *Fortunes*, de « Siramour », des « Sans-cou », « Bacchus et Apollon » in extenso; « Couplet de la rue Saint-Martin » dans *État de veille*; « La moisson », « La sieste », « La peste », « La voix », « La vendange », « L'épithaphe » dans *Contrée*; un extrait de « La nuit grasse... » dans *Le Bain avec Andromède*; enfin « Ce coeur qui haïssait la guerre », « Le veilleur du Pont-au-change » et « Sol de Compiègne ».

Rue de la Gaîté, Voyage en Bourgogne, Précis de cuisine pour les jours heureux, avec des eaux-fortes par Lucien Coutaud, Les 13 épis, 1947 (R).

Repris en 1975 dans *Récits, Nouvelles et Poèmes*, avec des reproductions de dessins par Robert Desnos et des illustrations par Jacques Rousseau, Éditions Roblot.

Les Trois Solitaires, Longtemps après... hier, poème pour Marie, A la Hollande, Mon Tombeau, avec des lithographies par Yvette Alde, Les 13 épis, 1947 (R et P).

Le récit des « Trois solitaires », écrit en 1928, a paru cette même année dans *Le Soir* sous le titre « Les territoires de la nuit : les trois solitaires ». « Longtemps après... hier » est également un récit. Les trois autres textes sont des poèmes. Repris en 1975 dans *Récits, Nouvelles et Poèmes* (voir notice précédente).

Les Regrets de Paris, poèmes posthumes, suivis de réflexions sur la poésie et d'un poème de Henri de Lescoët, Bruxelles et Antibes, Cahiers du « Journal des poètes » et Collection des îles de Lérins, 1947 (P et E).

Comprend cinq poèmes, dont quatre déjà publiés dans *Contrée*, et les notes « Réflexions sur la poésie ». Les poèmes repris de *Contrée* (« La prophétie », « Le souvenir », « Le cimetière », « Le sort ») sont dépourvus de titres. Le premier poème, « Vaincre le jour, vaincre la nuit.. », a été repris dans *Destinée arbitraire*, « Poésie », Gallimard, 1975.

[Choix de textes dans :] **Cinq Poètes assassinés, Saint-Pol-Roux, Max Jacob, Robert Desnos, Benjamin Fondane, André Chennevière**, Éditions de Minuit, 1947. Textes choisis et préfacés par Robert Ganzo.

Comprend : dans *Corps et biens*, « Ô douleurs de l'amour », « Non l'amour n'est pas mort », « Jamais d'autres que toi », « Paroles des rochers »; dans *Les Sans Cou*, « Ma gosse », « Comme », « Camarades »; dans *Fortunes*, des extraits de « The Night of loveless nights », « Siramour »; enfin « Le veilleur du Pont-au-Change ».

[Choix de textes dans :] **Robert Desnos**, une étude de Pierre Berger, avec un choix de poèmes, illustrations, fac-similés, Seghers, 1949 (Poètes d'aujourd'hui, n° 16) (P et R). Comprend des extraits de *Corps et biens* et *Fortunes*, *Deuil pour deuil* et *La Liberté ou l'Amour !*, *État de veille* et *Contrée*, de *C'est les bottes de sept lieues* et des poèmes pour enfants, des poèmes de la clantestinité et du bagne. Parmi les inédits, relevons huit poèmes datant de 1936, un récit de rêve (nuit du 27 au 28 mai 1923) et un scénario : *Une étoile filante*.

Chantefables et chantefleurs à chanter sur n'importe quel air, illustrations par Christiane Laran, Gründ, 1952 (P).

Reprise des 30 Chantefables de 1944 avec 30 Chantefleurs inédites. Ce sont : « L'angélique », « Le bégonia », « La belle-de-nuit », « Le bluet », « Le bouton d'or », « Le camélia et le dahlia », « La capucine », « Le chèvrefeuille », « Le coquelicot », « Le coucou », « Le cyclamen », « L'edelweiss », « L'eglantine », « L'aubépine et la glycine », « La fleur de pommier », « Le géranium », « Le glaïeul », « L'hortensia », « L'iris », « La marguerite », « Le mimosa », « Le muguet », « le myosotis », « Le narcisse et la jonquille », « Le perce-neige », « La pervenche et la primevère », « La renoncule », « La rose », « Le seringia », « Le soleil », « La tulipe », « La véronique ».

De l'érotisme considéré dans ses manifestations écrites et du point de vue de l'esprit moderne, Éditions Cercle des Arts, s.d. [1953] (E).

Texte écrit en 1923, à l'intention de Jacques Doucet. Repris en 1978 dans *Nouvelles Hébrides et autres textes*, 1922-1930, Gallimard, pp. 105-146.

Domaine public, avant-propos de René Bertelé, une illustration et des fac-similés, Gallimard, 1953 (Collection « Le Point du jour ») (P et R).

Comprend *Corps et biens*, *Fortunes*, et une section « Choix ». Celle-ci comporte :

- Des extraits de *Deuil pour deuil*, *La Liberté ou l'Amour !*, *C'est les bottes de sept lieues cette phrase* « je me me vois », *État de veille*, *Contrée*.

- des textes parus en revues : « Journal d'une apparition » dans la *Révolution surréaliste*, n° 9-10, octobre 1927; « Tandis que je demeure », dans la *Révolution surréaliste*, n° 8, 1er décembre 1926; « Le veilleur du Pont-au-Change », dans *L'Honneur des poètes*, mai 1944; « Réflexions sur la poésie », dans *les Regrets de Paris*, 1947.

- des textes inédits : « Tour de la tombe », « Conte de fée », « L'oiseau mécanique », « Pas vu ça », « Chanson du petit jour », « la négresse », « Couchée », « Il a su toucher mon coeur », « Complainte des caleçons », « La famille Dupanard », qui seront repris - sauf « Tour de la tombe » - dans *Destinée arbitraire*. Daté de 1942, figure également un fragment du texte inédit : « Calixto », qui paraîtra in extenso en 1962 dans le recueil *Calixto*, suivi de *Contrée*.

- « Le dernier poème », texte dont on sait maintenant qu'il provient d'une retraduction en français d'une traduction tchèque de « J'ai tant rêvé de toi... » (*Corps et biens*).

Chantefables et chantefleurs à chanter sur n'importe quel air, illustrations par Gabrielle Sauvain, Gründ, 1955 (P).

Précédé d'un texte liminaire de Youki Desnos. Reprise de l'édition de 1952 avec vingt chantefleurs supplémentaires. Il s'agit de « La digitale », « La fleur d'oranger », « Le gardénia », « Le genêt », « La giroflée », « La jacinthe », « Le jasmin », « La lavande », « Le lilas », « Le lotus », « Le lis », « L'amaryllis », « Le volubilis », « La mélisse », etc., « La marjolaine et la verveine », « L'orchidée et la pensée », « La pervenche et la primevère », « La pivoine », « Le réséda », « Le rhododendron », « L'oeillet et le lilas », « Le souci », « La violette ».

Mines de rien, gravures par André Masson, Louis Broder, 1957 (P).

Comprend sept poèmes : « Dans mon verre », « Carrefour », « Nous en rirons », « Feu », « Vendanges prochaines », « A l'aube », « Procès-verbal ». Repris en 1957 dans *Destinée arbitraire*. Notons que le titre de *Mines de rien* avait été choisi par Desnos pour le recueil de ses articles du journal *Aujourd'hui*.

De tous les spectacles, P[ierre] A[ndré] B[enoît], Alès, 1960 (R).

Repris dans *Nouvelles Hébrides et Autres Textes 1922-1930*, p. 273-274, avec un ajout de trois paragraphes.

Calixto, suivi de Contrée, Gallimard, 1962 (P).

Le recueil comprend la réédition de *Contrée* (1944) et l'édition du recueil inédit *Calixto* qui est daté par Desnos de septembre 1943.

Cinéma, préface d'André Tchernia, Gallimard, 1966 (A et scénarios).

Comprend des scénarios publiés par Desnos, des scénarios et synopsis retrouvés et des articles critiques tirés de : *Paris-journal* (1923), *le Journal littéraire* (1924-1925), *le Soir* (1927), *le Merle* (1929), *les Cahiers du mois* et *Documents* (1929-1930).

Chantefables et chantefleurs à chanter sur n'importe quel air, illustrations par Ludmila Jirincova, Gründ, 1970 (P).

Reprend les textes de 1955, avec de nouvelles illustrations.

Les Pénalités de l'enfer ou les Nouvelles Hébrides, avec des lithographies de Joan Miro, Maeght, 1974 (R).

Textes extraits d'un manuscrit datant de 1922 et publié en 1978 dans sa version intégrale sous le titre *Pénalités de l'enfer ou Nouvelles Hébrides*, dans le volume *Nouvelles Hébrides et Autres Textes* (1922-1930).

Destinée arbitraire, textes réunis et présentés par Marie-Claire Dumas avec de nombreux inédits, « Poésie », Gallimard, 1975 (P).

Reprend *C'est les bottes de sept lieues cette phrase* « Je me vois », *État de veille*, *le Bain avec Andromède*, *Mines de rien*; inédits : « Prospectus », « Peine perdue », « Youki 1930 poésie », « Les nuits banches », « Bagatelles », « La ménagerie de Tristan », « Le parterre d'Hyacinthe », « La géométrie de Daniel », « Sens », « A la caille », « Ce coeur qui haïssait la guerre ».

Récits, nouvelles et poèmes, Roblot, 1975 (R et P).

Reprend « Rue de la Gaîté », « Voyage en Bourgogne », « Précis de cuisine pour les jours heureux », « Les trois solitaires », « Longtemps après... hier », « Poème pour Marie », « A la Hollande », « Mon tombeau ».

Nouvelles Hébrides et autres textes, 1922-1930, édition établie, présentée et annotée par Marie-Claire Dumas, Gallimard, 1978 (R et A).

Reprend *De l'érotisme*, *la Place de l'Étoile*; rassemble des articles, notamment sur la littérature, parus de 1922 à 1930; publie dans sa version inédite complète: *Pénalités de l'enfer ou Nouvelles Hébrides*, ainsi que le dossier

inédit : « Dada-Surréalisme 1927 ».

La Ménagerie de Tristan, illustrations de Patrick Couratin, Gallimard, 1978 (Collection Enfantimages) (P).
Reprend le texte publié en 1975 dans *Destinée arbitraire*.

Robert Desnos, un poète, présenté par Michel Cosem, préface de Marie-Claire Dumas, fac-similés et illustrations, Gallimard, 1980 (Collection « Folio Junior », n° 13, en poésie) (P).

Choix de poèmes avec des dessins inédits de Desnos et des photographies du poète.

Écrits sur les peintres, préface de Marie-Claire Dumas, illustrations, fac-similés, chronologie, Flammarion, 1984 (A, P et E).

Recueil établi par Marie-Claire Dumas, rassemblant les textes consacrés par Robert Desnos à des peintres.

Liste des peintres évoqués : Arp, Blondel, Chirico, Constable, Courbet, Dali, Delaunay, Derain, Domec, Duchamp, Eirisch, Ernst, Foujita, Kiki, Klee, Krogh, Labisse, Laforge, Malkine, Masson, Miro, Papazoff, Picabia, Picasso, Man Ray, Rivera, Roy, Savitry, Tanguy, Tihanyi, Vézelay.

Le volume comporte d'abondantes reproductions de dessins de Robert Desnos.

Mines de rien, édition établie et préfacée par Marie-Claire Dumas, avant-propos par Alain Brioux, fac-similé, bibliographie, Cognac, Le Temps qu'il fait, 1985 « Collection Pleine Marge » (A).

Recueil d'articles publiés dans *Aujourd'hui*, de 1940 à 1942. Comporte une table systématique des articles parus de 1940 à 1944 (A).

Les Voix intérieures, chansons et textes critiques. Textes réunis et préfacés par L. Cantaloube-Ferrieu, les éditions du Petit Véhicule, Nantes, 1987.

Recueil de chansons et de critiques de disques, de 1928 à 1944.

Les Rayons et les ombres, cinéma. Édition établie par Marie-Claire Dumas avec la collaboration de Nicole Cervelle-Zonca, éditions Gallimard, 1987.

Reprend les textes de *Cinéma* et y ajoute une trentaine d'articles parus dans *Le Merle* et *Le Soir* ainsi que divers scénarios et adaptations pour le cinéma.

Le bois d'amour, postface de Marie-Claire Dumas, fac-similés, Éditions des cendres, 1995 (Théâtre).

Édition d'un pièce inédite et inachevée de Robert Desnos, fac-similés du manuscrit, reproductions de dessins de Desnos au format original.

Desnos & le Cinéma

L' Etoile de mer

Film français (1928). Court métrage. Durée : 20mn.

Avec Kiki de Montparnasse, Robert Desnos, Andre La Riviere

Réalisé par Man Ray

L'Association des Amis de Robert Desnos

Statut : Loi 1901

Création : 1985

Cotisation annuelle : 31 €

Nombre d'adhérents : 50

Siège : c/o J. Fraenkel

12, rue Dulac

75015 Paris

E-mail : robertdes@noos.fr

Personne à contacter

Mme Chantal Janisson

10, rue Achille Luchaire

Hall 4

75014 Paris

Tel. : 01.53.10.36.12 (bureau)

Tel. : 01.45.41.47.58 (domicile)

E-mail : cjanisson@aol.com

M. Jacques Fraenkel

12, rue Dulac

75015 Paris

E-mail : jfrænkel@noos.fr
